

B
9(L)

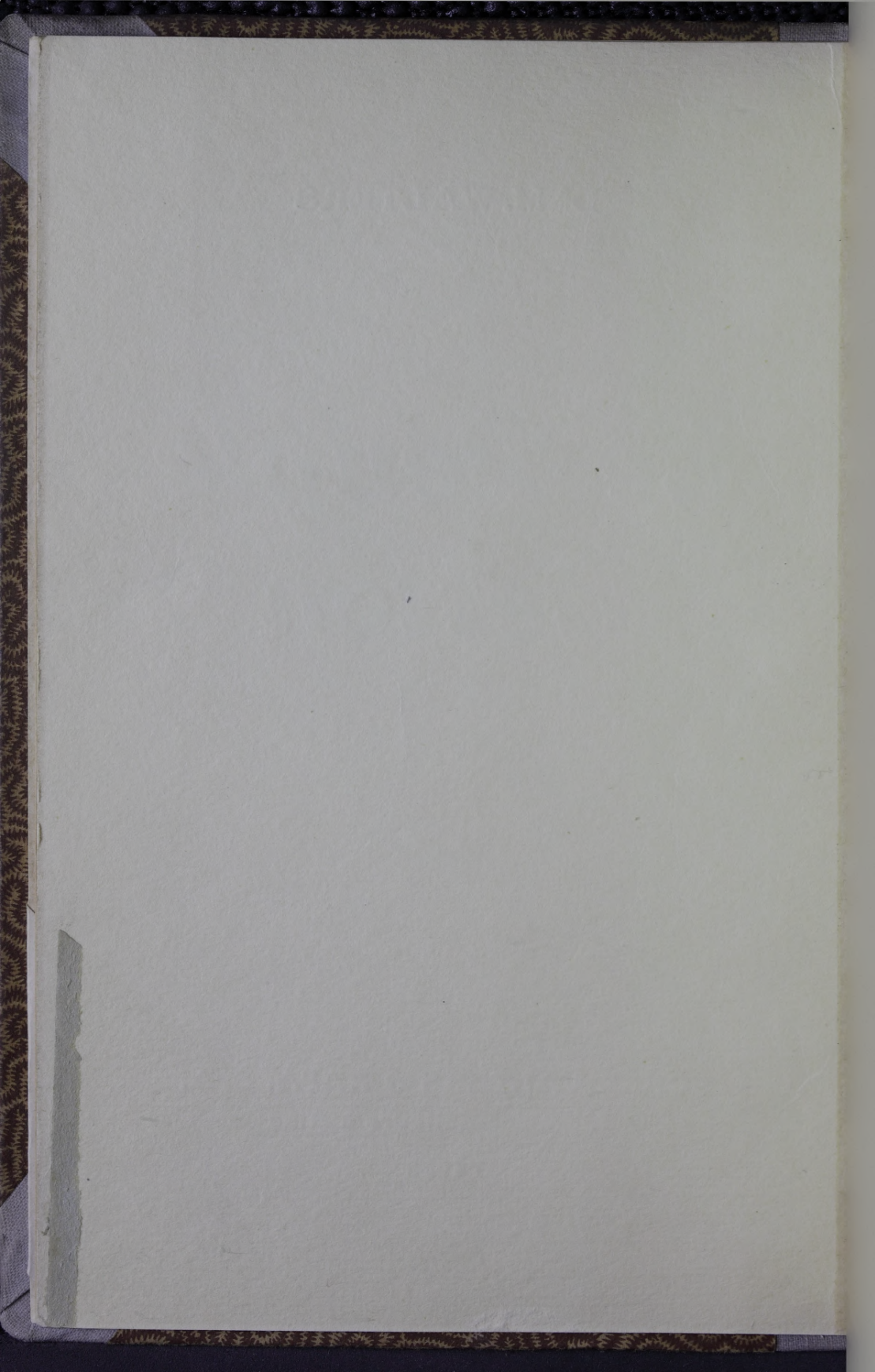
✓
D^R M. WALTERS
L
6°

Le Peuple Letton



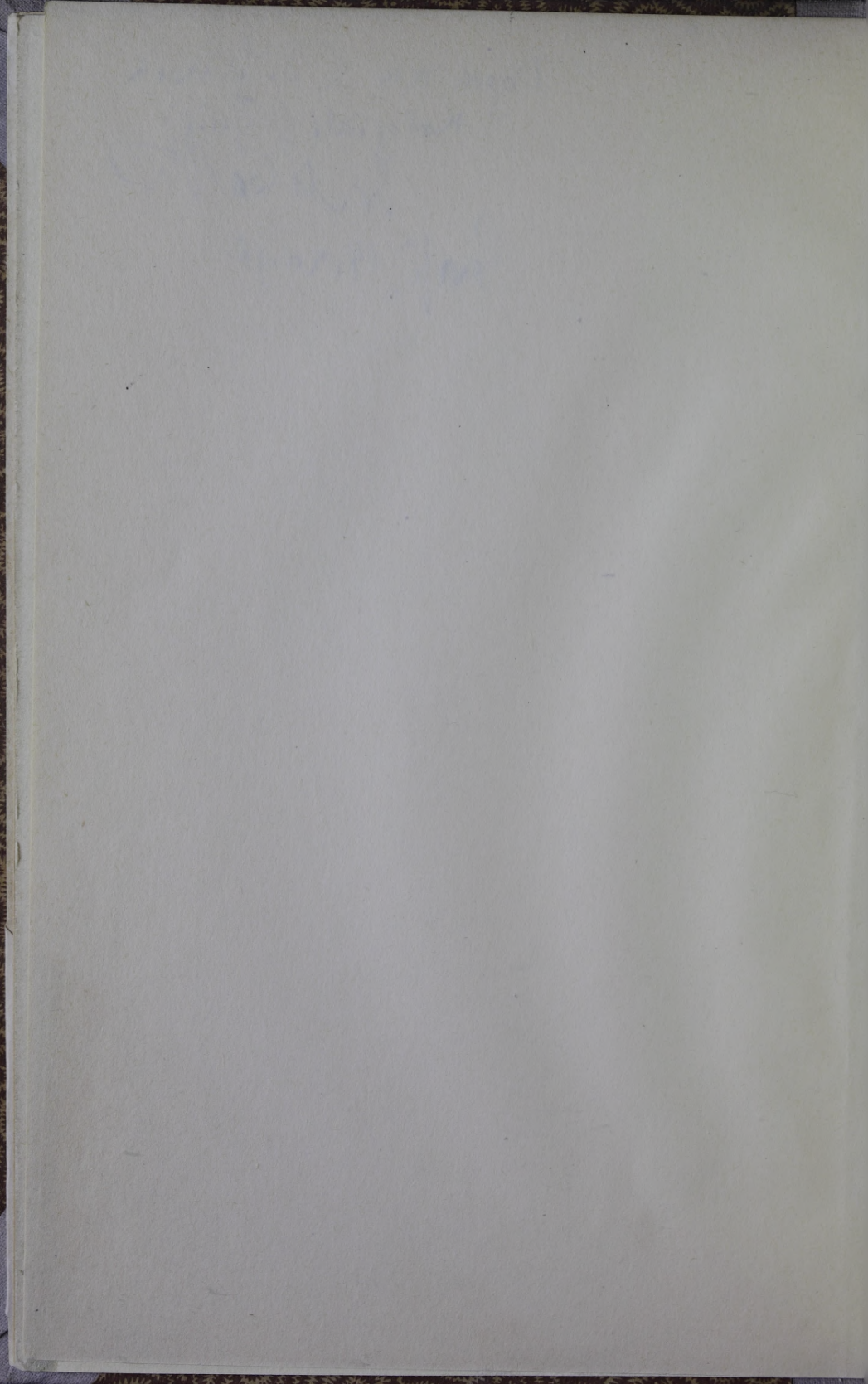
CHEZ VALTERS & RAPA, S. A.
Libraires-Éditeurs à Riga

—
1926



Dogertan K. D. P. l. l. a. r. i. n
Kalepizdi f. r. i. n. i. n. i.
K. M. l. a. t. t. o.

P. n. f. 14. n. a. i. j. a.



12th Edition originally on
one volume & 1/2 lbs. 5
1,500 exemplars, sent
to various libraries & bookshops
throughout the world.
Total number, however,
is 1,500.

PEOPLE LETTER

EXEMPLAIRE N° 68

- L'Édition originale de
cet ouvrage a été tirée à
1,500 exemplaires, dont :
6 exemplaires avec dédicace
imprimée; 200 exemplaires,
hors commerce, numérotés
de 1 à 200 - - - - -

EXEMPLAIRE N° 62

D. M. WALTERS

LE

PEUPLE LETTON

LE

PEUPLE LETTON

of several others

D. M. WALTERS & SONS, N.Y.

Copyright 1910

1910

Bruxelles,
MARCEL HAYEZ, imprimeur de l'Académie,
rue de Louvain, 112.

B
9(4)

B.

D^r M. WALTERS

p ✓

LE

PEUPLE LETTON

Latviešu tauta



CHEZ VALTERS & RAPA, S. A.

Libraires-Éditeurs à Riga

1926

1-1

D. M. WALTERS

Latv. PSR Valsts Biblioteka
Inv. 59.28.298

60.

PEUPLE LETTON



LE PEUPLE LETTON

CHAPITRE PREMIER

Les origines lettonnes : la langue.

Dans son *Histoire de France*, Jacques Bainville dit de son pays : « Une vaste période ténébreuse précède notre histoire. » C'est là le destin de presque tous les peuples, en tout cas des peuples les plus anciens, et c'est particulièrement celui du peuple letton.

1. — *Les langues indo-européennes.*

Le peuple letton est considéré comme un membre de la grande famille aryenne, faisant partie des peuples de langue indo-européenne. Mais il est encore impossible de dire avec certitude quel a été le lieu d'origine de ce groupe de langues. La question est en discussion.

A en croire une thèse qui a prévalu pendant

longtemps, l'Asie aurait été le berceau de ces langues. On avait déjà trouvé, quand les études de philologie comparée en étaient à leur début, des relations de parenté entre les langues indo-européennes et les anciennes langues des Indes. Comme la langue lettonne tout spécialement présentait de grandes affinités avec le sanscrit, on en a naturellement déduit que son lieu d'origine devait être aux Indes.

On a cru ensuite pouvoir désigner comme lieu d'origine des langues indo-européennes les territoires situés entre la Perse et les Indes.

Étant donnée la complexité des divers problèmes qui se rattachent à ces thèses, la discussion se poursuit encore. L'étude des langues letto-lithuaniennes servira d'élément important dans ces recherches.

Les relations de parenté qui existent entre les langues baltes et les langues slaves, d'une part, les langues germaniques, d'autre part, paraissent être contraires à l'origine asiatique des peuples aryens.

Un savant letton, le Prof^r Sanders, en résumant nos connaissances au sujet de cette question, considère l'opinion que les Indo-Européens sont originaires des Indes comme incompatible avec l'état actuel de la science. En effet, les recherches concernant l'agriculture primitive, où l'on a puisé quelques-uns des arguments les plus importants à l'appui de cette thèse de l'ori-

gine indienne, montrent que l'agriculture était connue en Europe, chez les anciens Aryens, avant même d'être connue aux Indes. Ces faits expliquent pourquoi toutes les langues aryennes possèdent des mots apparentés pour la terminologie agricole.

Par exemple, les mots qui signifient « labourer » et « charrue » ont une étroite affinité entre eux dans toutes les langues des peuples aryens habitant l'Europe : « *ārt* » et « *ārklis* » en letton, « *arti* » et « *arklas* » en lithuanien, « *oratj* » et « *radlo* », anciennement « *ardlo* », dans les langues slaves, « *arare* » et « *aratrum* » en latin, « *aroun* » et « *arotron* » en grec, etc. (1).

L'étude poursuivie par le Prof^r Sanders quant aux diverses dénominations de la flore l'a conduit également à affirmer que l'Europe a été le centre originaire des peuples aryens : les dénominations les plus anciennes correspondent aux arbres qui se trouvent en Europe, et seraient très différentes si elles provenaient de l'Asie. Les résultats de certaines fouilles effectuées en Europe, entre autres celles de K. A. Weber près de Klaipėda (Memel), ont montré que les

(1) La langue lettonne conserve l'ancienne dénomination de l'or, *ausas*, qui signifie aujourd'hui « avoine ». La ressemblance de ce mot avec le latin *aurum* paraît indiquer, plutôt que l'emprunt du mot à la langue latine cinq siècles environ avant notre ère (hypothèse émise par le philologue français Passy), une affinité linguistique plus ancienne.

arbres en question étaient déjà répandus en Europe dans les temps les plus anciens. Au moyen d'autres exemples, comme celui des dénominations de la vache, le Prof^r Sanders démontre que les anciens Aryens ont également connu l'élevage du bétail. Il est donc probable que toute la partie de l'Europe dont il s'agit a été couverte de prairies et de forêts après la dernière période glaciaire et que c'est là qu'habitèrent les Aryens à l'origine, avant de se diviser pour se répandre vers l'Est et l'Ouest, ou changer relativement peu et avec lenteur leur emplacement, comme ce fut probablement le cas des Aryens appartenant à la branche baltique.

Toutes les relations de parenté entre les langues européennes paraissent démontrer que l'Europe et non l'Asie a été le berceau des langues indo-européennes. Pourquoi d'ailleurs, comme le dit le Prof^r Sanders, accepter la thèse de l'origine asiatique de la famille des peuples aryens, alors qu'il n'y a en Asie que deux de ces peuples, le peuple indien et le peuple iranais, et qu'on ne compte en Europe pas moins de six groupes principaux, les Slaves, les Baltes, les Germains, les Celtes, les Italiques et les Grecs? La théorie d'une branche asiatique qui se serait éloignée avec le temps d'un centre originaire européen lui semble plus acceptable.

L'improbabilité de la thèse de l'origine asiatique des langues aryennes une fois indiquée,

il reste à définir dans les limites du possible quel aurait été en Europe le lieu d'origine de ces langues. Ici, deux thèses principales se présentent : D'après la première, ce seraient les contrées de l'Europe Sud-Orientale qui auraient été le lieu d'origine des peuples aryens. Le Prof^r Carnoy, en particulier, considère le Sud des vastes plaines de la Russie comme le plus ancien centre de dispersion des Indo-Européens auquel on puisse remonter.

Les recherches successives ont modifié cette théorie et donné naissance à une seconde thèse suivant laquelle il faudrait considérer comme lieu de naissance des peuples aryens toute la contrée qui va du centre de l'Europe jusqu'à la mer Baltique, d'où les peuples qui forment la famille aryenne se seraient dispersés en Europe et en Asie. Les savants lettons, qui ont tout spécialement étudié cette question, inclinent à admettre cette hypothèse et à considérer comme lieu d'origine des peuples aryens l'Europe centrale, en entendant par là la région limitée au Nord par la mer Baltique, à l'Ouest par le Rhin, au Sud par les Alpes et les Balkans, à l'Est par l'Oural.

Les défenseurs de cette dernière thèse, et en particulier le Prof^r Sanders, sont contraires à l'opinion du Prof^r Schrader, qui détermine comme lieu d'origine des langues indo-européennes les steppes de Russie, pour cette raison

qu'il considère l'élevage du bétail comme ayant été la première occupation des peuples aryens. Sanders juge par contre que l'élevage du bétail et l'agriculture se sont développés chez eux en même temps.

Mais, aujourd'hui, les savants tendent plutôt à rechercher le lieu d'origine de ces langues en Europe et quelques-uns d'entre eux plus particulièrement dans certaines contrées au Sud et à l'Est de la mer Baltique.

Toutes ces considérations tendent, en définitive, à la conclusion que le sanscrit ne doit pas être considéré comme la langue mère des langues aryennes, mais uniquement comme une langue sœur des autres langues indo-européennes.

Les communications qui ont été faites à la Société lettonne de Philologie sur les langues baltes ont démontré que dans les langues slaves se retrouvent des éléments phonétiques provenant des langues anciennes des peuples aryens, mais qui se sont déformés dans les langues slaves et qu'on ne peut plus étudier que dans les langues letto-lithuanienne, lesquelles servent ainsi non seulement aux recherches philologiques sur le sanscrit, mais aussi à celles concernant les langues slaves. Ces faits ont été abondamment prouvés par les philologues lettons Plākis et Endzelinš; ce dernier est l'auteur d'une grammaire scientifique lettonne, qui est un des ouvrages les plus remarquables parus dans le

domaine de la philologie, où il a résumé ses recherches sur la langue lettonne.

Il définit tout d'abord la position de la langue lettonne dans la famille des langues indo-européennes, en l'incorporant, avec le lithuanien et l'ancien borusse, dans un groupe qu'il appelle « langues baltes ». Le groupe indo-européen qui se rapproche le plus des langues baltes est celui des langues slaves, mais cela ne semble pas suffisant pour en déduire qu'il y avait pour ces deux groupes une langue originaire commune (1).

2. — *Les langues baltes et le letton.*

Les seules langues qui subsistent encore aujourd'hui du groupe des langues baltes sont le letton et le lithuanien. L'ancien borusse a disparu. Endzelinš estime que sa disparition doit dater du xvii^e siècle. Le professeur lithuanien Gerulis croit qu'elle a duré plus longtemps qu'on

(1) Rappelons à ce sujet que le groupe indo-européen de la famille des langues aryennes, qui comprend les langues indoues et tout particulièrement le sanscrit, est généralement divisé en trois branches principales :

a) La branche latine, qui comprend l'arménien, le grec, le latin, l'italique et les langues latines ;

b) La branche germanique ou anglo-saxonne ;

c) La branche slavo-balte, qui se divise en deux groupes : le groupe des langues slaves — dont la plus ancienne est le bulgare — et le groupe balte proprement dit, qui comprend le letton, le lithuanien, le borusse ou ancien prussien.

ne le pense généralement : en 1600 environ, les paysans de Poméranie parlaient seulement la langue prusse et ne comprenaient pas l'allemand, et ce n'est que vers la fin du xvii^e siècle que la langue prusse aurait commencé à disparaître, par effet de la politique de germanisation. D'après Endzelinš, la langue balte ne serait pas la seule qui eût disparu sans laisser de traces importantes; il en aurait été de même de la langue des Coures et de celle des Iatvings. Cette dernière aurait été assez semblable à la langue borusse, tandis que celle des Coures aurait représenté une langue intermédiaire entre le lithuanien et le letton. Quelques restes de ces langues disparues se sont conservés dans les langues baltes vivantes, aussi bien dans le letton que dans le lithuanien.

Un fait qui est également remarquable, c'est la richesse des dialectes parlés de la langue lettonne. Dans sa grammaire scientifique, Endzelinš parle de centaines de dialectes, et, selon ses propres observations, pour l'oreille d'un philologue, la langue parlée diffère d'une commune à l'autre. Cependant, les différents dialectes montrent de plus en plus, sous l'influence de la langue écrite, la tendance à disparaître.

Jusqu'à l'époque de l'invasion allemande, les langues baltes n'ont pas du tout été influencées par les langues germaniques. Après l'invasion, c'est-à-dire à partir du xiii^e siècle, où com-

mença l'oppression des Lettons, une certaine influence se fit sentir, sans cependant laisser de traces profondes dans la structure et les formes de la langue lettonne.

En cherchant à déterminer l'époque de l'établissement des Lettons sur la Baltique et en développant spécialement l'étude des noms géographiques que l'on rencontre dans le territoire de la Lithuanie, de la Lettonie et de la Blanche-Russie, le Prof^r Buga a constaté que presque tous les noms des fleuves et des lacs de Blanche-Russie ont la même racine balte que ceux de Lettonie et de Lithuanie, c'est-à-dire ceux du territoire balte actuel. De ses recherches, il conclut que les peuples baltes seraient venus de Blanche-Russie, pas avant le iv^e siècle de notre ère cependant, en repoussant vers le Nord les peuples finno-ougriens qui se trouvaient sur les rivages de la Baltique. Cette conception, basée sur les indications que fournit la philologie balte pour ces régions, semble avoir une valeur considérable pour expliquer la diffusion des peuples baltes, mais on pourrait tout aussi bien en conclure qu'à une certaine époque ces peuples ont dû traverser, en laissant le long de leur chemin des traces linguistiques de leur influence, un territoire beaucoup plus étendu que celui où ils résident aujourd'hui, et comprenant la Blanche-Russie actuelle, ou qu'ils sont passés par ces territoires au cours de leurs migrations.

Peut-être même, et cette hypothèse est permise tant que les études nécessaires ne nous renseigneront pas mieux sur cette question, y a-t-il encore au delà de la Blanche-Russie des contrées où l'on retrouverait des racines baltes, et qui auraient également pu être habitées anciennement par des peuplades de ce groupe. Même la population préhellénique a une grande affinité avec les peuples baltes.

Dans cet ordre d'idées il faut signaler un fait extrêmement curieux, mais qui doit être confirmé, résultant des découvertes faites par l'explorateur Lecoq dans le Turkestan chinois :

Dans une collection de fresques bouddhiques, qu'il en a rapporté et qui se trouve au Musée ethnographique de Berlin, on voit représentés entre autres des personnages aux cheveux clairs et aux yeux bleus. A ce signalement anthropologique, qui pourrait d'ailleurs être trompeur, — ainsi que le remarque Pittard, — vient s'ajouter une circonstance qui en double l'intérêt, et c'est que, dans plusieurs inscriptions accompagnant ces peintures, les linguistes auraient reconnu des traces d'origine lithuanienne. Si cela peut être établi avec certitude, il y aura là une indication fort précise d'une ancienne migration de peuples de la même race blonde que nous trouvons établie dans l'Europe du Nord et que les anthropologistes nomment justement race nordique.

Quant à ce qui concerne l'établissement des Lettons sur le territoire qu'ils occupent actuellement, certains ethnologues, dont les conclusions peuvent être considérées aujourd'hui comme presque abandonnées, le font remonter seulement aux VII^e et VIII^e siècles de notre ère. Au contraire, d'autres savants n'hésitent pas à déclarer qu'ils devaient déjà se trouver sur les rivages de la Baltique il y a cinq ou six mille ans. Il est probable en tout cas, et ceci est confirmé également par les conclusions des études d'un savant de l'autorité de M. Carnoy sur les Indo-Européens, que les Letto-Lithuaniens pratiquent leur langue depuis un temps immémorial, qu'ils ont peu circulé et qu'ils doivent occuper le littoral baltique depuis les temps préhistoriques.

Cette thèse, aussi bien que celle du Prof^r Buga, nous semble contenir des éléments de vérité très probables. Entre ces deux conceptions, d'ailleurs, la contradiction n'est pas aussi absolue qu'on pourrait le croire d'abord; bien loin de s'exclure mutuellement, elles sont susceptibles, à notre avis, de donner lieu à une vue d'ensemble qui tient compte aussi bien de l'une que de l'autre, en corrigeant ce que chacune d'elles peut avoir d'excessif. Il est vraisemblable que les contrées de la Baltique n'étaient pas inhabitées, mais que des groupes de populations baltes y étaient déjà établis depuis très longtemps, à côté de groupes finno-ougriens, lorsque le mou-

vement d'autres populations baltes, venant de la Blanche-Russie, amena ces dernières à leur tour à la mer Baltique. Les Lettons, Latgaliens, Zemgaliens, Coures et Sèles y arrivèrent, en formant comme une avant-garde, suivis par les Lithuaniens. Ensuite vinrent d'autres groupes ethniques, beaucoup moins purs, qui comprenaient des Slaves déjà mélangés avec d'autres éléments, et qui avancèrent jusqu'au fleuve Daugava (Duna). Les Baltes venus de Blanche-Russie, renforcés par les éléments trouvés sur la Baltique, repoussèrent vers le Nord les Finno-Ougriens. Mais nous verrons plus loin quelques autres hypothèses encore.

Le contact, dès les temps préhistoriques, entre Lettons et Finno-Ougriens, est confirmé par les recherches du philologue danois Thomsen, qui est d'avis que les peuples finno-ougriens ont emprunté leurs dénominations de divers objets de culture aux peuples letto-baltes. Cela se voit dans les mots signifiant *pain*, *barque*, *bière*, etc.

Les Baltes avaient déjà, avant notre ère, dans leur langue beaucoup de mots se rapportant à la culture matérielle, tels que les noms du cuivre, du fer, du plomb, de l'argent et de l'or.

Un autre savant, le professeur letton Schmidt, qui a étudié à son tour le problème complexe des origines du peuple letton, fait remarquer ce fait caractéristique, que la mythologie et la poésie

populaire ancienne de Lettonie sont, pour ainsi dire, ensoleillées par une lumière qui ne semble pas être celle des pays du Nord. C'est le soleil qui règne en maître dans toute la mythologie lettonne. Pour cette raison, on a pensé tout d'abord que le lieu d'origine du peuple letton devait être un endroit ensoleillé, l'Asie ou les Indes, ce qui expliquerait ce culte du soleil. Mais cette explication, trop simple au point de vue scientifique, est aujourd'hui généralement refusée.

D'autre part, sans vouloir attribuer à quelques données archéologiques la valeur de preuves, nous croyons qu'elles sont cependant à retenir pour l'interprétation qu'elles peuvent suggérer, par analogie avec les conditions d'autres pays que la Lettonie elle-même.

L'archéologue J. De Morgan est de l'avis que les traces d'un culte du soleil, semblable au culte très ancien qui était pratiqué en Chaldée et en Égypte, traces qui sont nombreuses dans les objets de l'âge du bronze des pays de l'Europe centrale et occidentale, autorisent l'hypothèse d'une influence du monde hellénique. Les objets attenants aux rites du culte du soleil sont, en effet, remarquablement conformes au mythe grec. Les anciens faisaient parcourir l'espace diurne par le soleil dans un char attelé de chevaux; pour se rendre du couchant au levant, le dieu quittait ensuite son char et naviguait dans

une barque sur le fleuve Océan. Cette conception se présente également dans les pays du Nord. Ainsi, en Scandinavie, à Trudholm, a-t-on trouvé un petit char rituel en bronze, portant le disque solaire; en Angleterre et en Irlande ont été découverts plusieurs disques solaires en or; la Scandinavie offre aussi des gravures rupestres et des lames de couteaux portant gravée la représentation de la barque solaire; une barque votive en or a, de même, été trouvée dans le Jutland. Le mythe se développe donc tout entier dans les pays scandinaves. D'après l'archéologue Montelius, le char de Trudholm appartient à la seconde phase du bronze scandinave, qu'il place vers l'an 1300 avant Jésus-Christ. Or, il est à remarquer qu'à cette époque l'Hellade était (d'après J. De Morgan) depuis longtemps en relations avec les pays baltiques, par le commerce de l'ambre.

C'est sur les bords de l'Elbe, d'après une tradition mythologique, que les sœurs de Phaëthon, les Héliades, inconsolables de la mort de leur frère, foudroyé par Zeus alors que, monté sur le char de son père Hélios (le Soleil), il allait incendier la terre, versaient des pleurs qui se changeaient en perles d'ambre ⁽¹⁾. L'archéo-

(1) Des traditions fabuleuses, dont il est trace chez Apollonius de Rhodes, Strabon et Polybe, rattachent l'ambre au mythe de Phaëthon.

logue De Paniagua interprète cette tradition comme un souvenir légendaire d'une migration de peuplades dolméniques qui remontèrent de la mer Noire jusqu'au golfe de Dantzig : les pleurs des Héliades seraient ceux des femmes de l'exode regrettant leur patrie scythique. Une légende scandinave, très ancienne, parle de la chute du fils du Soleil, non pas dans la mer, mais dans une île proche du littoral où résidaient les Vendes (¹).

Mais de ces faits on peut déduire une propagation de ces mythes qui se serait faite du Nord vers le Sud, tout aussi bien qu'une propagation ayant suivi le chemin inverse.

Une autre hypothèse concernant le même problème des origines lettonnes suppose que le peuple letton serait venu du Nord, des régions qui constituent actuellement la Carélie; une troisième déclare que les Lettons seraient venus d'Italie.

Au moyen de l'analyse philologique des dénominations de la flore et de la faune en letton et dans les autres langues, le professeur Schmidt arrive à la conclusion que ni la Carélie, ni l'Italie ne peuvent être considérées comme lieu d'origine du peuple letton et que celui-ci doit vivre depuis deux ou trois mille ans envi-

(¹) Le golfe Vénédiqne, ou des Vendes, correspond à la partie orientale de la Baltique. (V. p. 23.)

ron sur le territoire qu'il occupe aujourd'hui. En tout cas, durant cette période, il n'aurait pas habité à une grande distance au Nord ou au Sud de sa résidence actuelle. Les peuplades baltes auraient tout d'abord vécu en commun, sans se mêler à des peuplades d'autres races. Peu à peu seraient formées diverses branches distinctes, dont la première aurait été celle des Anciens Prussiens ou Borusses, puis les Coures (Kūri, Corsi) de Courlande (en letton Kurzeme) ⁽¹⁾, les Zemgaliens, etc. Les peuplades lives, de race finno-ougrienne, qui habitaient ces territoires, ont dû être repoussées par les Lettons vers le Nord. Cependant, la distinction entre les diverses peuplades Baltiques est très difficile à établir, étant donné, entre autres, le fait que les habitants de ces régions étaient anciennement dénommés génériquement « Esti » ou Peuples de l'Est. Le Prof^r Schmidt leur assigne comme limite occidentale la Vistule, et comme centre le plus ancien le Niemen, d'où les peuples letto-baltes se seraient répandus. L'opinion du Prof^r Schmidt est devenue aujourd'hui l'opinion prévalente.

D'une façon générale, et au point de vue non pas de l'origine ethnique, mais des rapports et influences entre civilisations, J. De Morgan incline à donner aux influences provenant de

⁽¹⁾ Voir, à la fin du volume, la note concernant la prononciation des mots lettons.

l'Orient une remarquable importance. Depuis les temps les plus anciens — écrit-il — pour lesquels les traditions et l'histoire nous documentent, nous assistons à une véritable ruée de peuples qui, sortant du Centre asiatique, envahissent non seulement l'Europe, mais l'Asie antérieure elle-même. Tous suivent la même direction : ils marchent avec le soleil. Pourquoi voudrait-on que cet océan ne se fût mis en mouvement qu'au moment où débute l'Histoire, et pourquoi ne pas admettre que ces peuples aient conservé des attaches avec leur pays d'origine et continué à commercer avec celui-ci, en faisant venir de contrées éloignées les marchandises qui manquaient dans leur nouvelle patrie? Jadis, on attribuait à ces étrangers toutes les inventions, toutes les relations commerciales; aujourd'hui, par réaction contre cette tendance, on incline plutôt à leur refuser tout. Il y a lieu — conclut De Morgan — de tenir grand compte de ces influences extrême-orientales. Certes, nous ne pouvons encore en apprécier toute l'importance; mais ne cherchons pas à tout rapporter à nos pays, parce que la documentation nous fait encore défaut pour d'autres régions, comme celles de l'Asie centrale : nous nous exposerions à de graves méprises. Il est préférable d'avouer que nous ne sommes pas encore assez documentés pour trancher de ces questions et que nous en sommes encore réduits à des hypothèses.



3. — *Hypothèses sur les influences orientales.*

Cependant, après avoir indiqué quel est le point de vue qui semble le plus vraisemblable, dans l'état actuel de nos connaissances, il est recommandable d'examiner sans parti pris l'opinion d'un savant qui revient à la tendance, jadis prédominante, faisant remonter, en grande partie, à de très lointaines origines orientales les langues parlées par les habitants de l'Europe.

Telle est la thèse reprise et amplement développée par M. De Paniagua (1). D'après cet auteur, il faut considérer parfaitement juste le nom de « mère des Nations », appliqué à l'Inde. Mère et non conquérante : c'est en bienfaitrice qu'elle propagea dans toutes les directions, dans l'antiquité la plus reculée, le rayonnement de sa civilisation, qui était alors la plus avancée. La théorie qui fait venir de l'Inde les peuples qui, par migrations successives, auraient peu à peu occupé toutes les terres du monde antique, a été justement contredite, car, en général, elle ne tenait aucun compte des populations autochtones. De Paniagua admet au contraire que l'homme est apparu dans de nombreuses et diverses stations terrestres et que les analogies frappantes des idées, des mœurs et coutumes traditionnelles prennent leur origine dans un

(1) A. DE PANIAGUA, *La Civilisation néolithique*. (Paris, 1923.)

« foyer civilisateur » bien défini, qui doit être considéré comme le point de départ d'une propagande civilisatrice. Telle a été la mission du peuple dravidien, qui a donné son empreinte aux différentes races habitant l'Inde. Lorsque les Indiens, dans leur migration vers l'Ouest, pénétrèrent dans le Nord de la Perse, en Arménie et dans le Caucase, tous leurs différents contingents devaient parler une langue à peu près identique.

Les populations qu'ils trouvèrent établies dans ces parages avaient des langages divers : entre ces derniers et la langue des envahisseurs orientaux, une fusion se produisit : l'indien pénétra dans les langues occidentales et fut à son tour envahi par elles. De nouveaux idiomes, aussi nombreux que les divers groupes de la race envahissante et que les différentes peuplades aborigènes, se constituèrent peu à peu. Ce phénomène se produisit également dans ces contrées, situées plus loin vers l'Ouest et le Nord, que les migrations d'origine orientale atteignirent successivement. De tous ces éléments divers, une nouvelle langue se forma qui emprunta la plupart de ses radicaux au dravidien et le reste aux dialectes autochtones. On a essayé d'établir un vocabulaire de cette langue indo-européenne, de cette source unique où ont puisé de si nombreux langages plus récents. Les racines indiennes sont relativement faciles à identifier, parce que les langues qui les ont fournies sont encore parlées ;

il est, au contraire, impossible d'indiquer exactement quelle fut la part contributive des idiomes de l'Occident dans la formation des langues indo-européennes, car ils sont absolument perdus sans retour, fondus, amalgamés.

La plus ancienne des langues indo-européennes a été identifiée par plusieurs savants avec la langue védique. D'après M. De Paniagua, cette dernière ne doit pas être considérée comme la mère des idiomes indo-européens : elle n'est que leur sœur et elle est issue également des langues de l'Hindoustan antique, amalgamées dès les temps néolithiques avec les dialectes des peuples autochtones habitant les régions pénétrées par la civilisation dravidienne. Avec les Aryens, la langue védique, qui s'était ainsi formée en Europe, en est partie pour arriver enfin dans l'Inde, où, peu à peu, elle est devenue le sanscrit. Quant aux langues latine, grecque, scandinaves et occidentales, elles se constituèrent dans les mêmes régions, à l'orient de l'Europe et du Caucase, avec les mêmes matériaux philologiques que la langue des Aryens orientaux.

Il ne s'agit donc pas d'avoir recours à l'hypothèse d'une origine ethnique commune, pour expliquer la formation et la parenté de ces langues ; mais elles doivent s'être forgées dans une région où, par suite des aventures des migrations, de nombreuses races différentes se sont trouvées assez longtemps en communion lin-

guistique : l'apport de l'indien fut très considérable dans le fonds primitif unique auquel ont dû puiser les différentes langues indo-européennes.

M. De Paniagua croit pouvoir placer à 20,000 ans dans les temps passés l'apparition dans l'Asie caucasique d'abord, dans l'Europe du Sud-Est ensuite, des premiers avant-coureurs de la civilisation dravidienne. Les découvertes archéologiques, à l'aide de la stratigraphie, ne permettent pas, cependant, de faire remonter les débuts du néolithique dans les contrées européennes occidentales au delà de 10 à 12,000 ans. Mais l'industrie néolithique doit s'être affirmée bien avant dans l'Europe orientale : elle y aurait été importée de l'Inde, de même que, dans les gisements de l'Europe occidentale, elle apparaît dès les débuts comme le résultat d'un régime industriel déjà complet. M. De Paniagua croit, en effet, pouvoir affirmer que l'hypothétique « peuple des *dolmens* » ne serait que le peuple indien, pionnier de la civilisation néolithique : celle-ci s'était déjà pleinement épanouie dans l'Inde, à l'époque où l'Occident européen en était encore au paléolithique.

La race dravidienne, ou prédravidienne, aurait présidé aux origines de la civilisation européenne néolithique et aurait aidé puissamment à la diffusion d'une industrie nouvelle.

Dans les temps primitifs védiques, l'Inde ne

présentait pas encore les castes, mais les tribus diverses n'étaient pas toutes sur le même pied : il y avait celles qui dirigeaient et celles qui obéissaient. En haut de l'échelle, les prêtres et les guerriers, qui bien souvent se confondaient, formaient des clans religieux et militaires : c'étaient les « Purs », les « Maîtres », les « Solaires », les « Blancs ». Au-dessous, les clans serfs, qui étaient les « Noirs »; enfin les esclaves. Les traces de cette organisation par clans se retrouvent chez la plupart des peuples anciens colonisés par les races hindoustaniques.

En suivant à travers l'espace, dans les noms des peuples et des pays, les traces d'un radical *kur*, nous pouvons saisir des analogies bien frappantes et qui prêtent à réflexion. Ces analogies intéressent directement les peuples baltes.

Les civilisateurs préhistoriques étaient conduits, dans leur exode de l'Inde, par des prêtres, les Koribantes, nom qui se rapporte à la racine *kū* (crier). A cette œuvre civilisatrice participèrent d'autres prêtres, guerriers sacerdotaux dont la mythologie a conservé le souvenir sous le nom de Kurètes, et qui d'après Homère auraient constitué un peuple de l'Étolie, dont les descendants actuels se nomment Albanais. Ce nom signifie « Blancs », et les chefs théocratiques indiens étaient aussi des « Blancs ». Un nom très proche est celui d'« Albion », qui aurait été laissé à la partie méridionale de l'île

britannique par les « Blancs », chefs Kurètes des Celtes, qui s'établirent en Angleterre et y fondèrent Caer-Gwent, la « cité Blanche », la moderne Winchester.

Le Kurdistan paraît devoir son nom aux Kura, ses habitants primitifs : les Kurdes ont gardé les habitudes guerrières qu'avaient leurs pères ou éducateurs, Indiens de Dravidie. Les chefs nobles, les « Blancs », jetèrent les bases de la cité de Van, « la Blanche ».

C'est également en présence des « Blancs » que nous nous trouverions partout où nous rencontrons les peuples dits « Vendes » ou « Vénètes » : les Vénètes armoricains fondateurs de Vannes « la Blanche », les Vendes qui fondèrent la Vienne d'Autriche, les Vénètes de l'Adriatique. Nous trouvons ces derniers à l'un des bouts d'un des itinéraires qui paraissent avoir relié, dans l'antiquité, la Baltique à l'Adriatique d'un côté et de l'autre à la mer Noire : c'est le « chemin de l'ambre », de l'ambre baltique. Or, le golfe qui baigne la région de Riga est précisément nommé par les anciens golfe Vénédiq, ou golfe des Vendes, des « Blancs » : Olaus Magnus l'appelle *lacus albus, vel venedicus sinus*.

Le radical du nom de Kurètes se retrouve aussi dans les noms géographiques de Kūru-Kāpas (Kurische Nehrung) et Kūru-Joma (Kurisches Haff) dans la région baltique orientale.

Qu'il nous soit permis d'ajouter à ces intéressantes observations de M. De Paniagua, dont nous venons de résumer le remarquable ouvrage, au point de vue du sujet qui nous occupe spécialement, l'indication de quelques autres analogies. A cette même région baltique orientale appartient la Courlande, le pays des Coures, qui sont justement un peuple de traditions guerrières éminentes. En étudiant d'autre part l'ancienne littérature lettonne, qui possède des trésors poétiques d'une richesse merveilleuse et du plus haut prix, aussi bien au point de vue poétique qu'à celui du folklore, nous sommes frappés par un caractère général de cette poésie : par les sentiments qu'elle exalte, elle serait pour nous tout à fait étonnante si elle s'épanouissait à un niveau social inférieur et plus encore à une époque où le peuple letton eût déjà perdu sa liberté. L'atmosphère morale dans laquelle cette ancienne poésie puise son inspiration devient, au contraire, transparente à nos yeux, si nous attribuons en partie les inspirations de l'ancienne poésie lettonne à des éléments guerriers et sacerdotaux analogues à ceux dont nous venons de souligner la fonction et l'importance chez de nombreux peuples de l'antiquité. On peut même avancer, comme une hypothèse non invraisemblable, que de tels groupes, de civilisation supérieure, aient eu une fonction distincte parmi les très anciens habitants de la région baltique

orientale, dont nous connaissons d'ailleurs fort peu, mais qui, d'après les données de l'anthropologie, ne semblent pas constituer une unité ethnique.

On ne saurait trop souligner l'insistance avec laquelle reviennent dans cette ancienne poésie lettonne le nom et l'idée du blanc, de la couleur blanche comme symbole de tout ce qui est pur, élevé, noble, parfait. Ce culte de la couleur blanche, qui a vraiment un aspect religieux, ne serait-il pas à mettre en relation avec l'existence de ces « blancs », prêtres et guerriers, constituant un élément civilisateur prédominant?

Bien entendu, ce ne sont là que des suggestions hypothétiques, de même que celles que nous avons extraites de l'œuvre de M. De Paniagua; mais nous avons rapporté ces dernières parce qu'elles nous semblent pouvoir jeter un jour frappant sur certains faits qui autrement restent muets, opaques et énigmatiques, et peuvent, en tout cas, jouer le rôle, modeste mais utile et même nécessaire, de points de repère et de lumières directrices jalonnant le chemin de la recherche de la vérité.

CHAPITRE II

Ethnographie et Archéologie.

1. — *Les âges préhistoriques.*

Il ne faut pas perdre de vue ce principe essentiel, que l'individualité ethnique d'un peuple ne coïncide pas du tout nécessairement avec son individualité linguistique ou nationale.

La race est un fait naturel, d'anthropologie pour ainsi dire zoologique, tandis que la langue, les manifestations culturelles et artistiques, sont des faits spécifiquement humains, dont l'étude forme l'objet de l'histoire de la civilisation, c'est-à-dire de la préhistoire et, dans leur développement ultérieur, de l'histoire proprement dite.

Si les linguistes ont réussi à fixer la préhistoire des langues indo-européennes, ils ne connaissent pas — ainsi que le fait remarquer le philologue Vendryes — ceux qui les parlaient. Ils ne

peuvent dire quels étaient les ancêtres des Grecs, ou des Germains, des Latins ou des Celtes. Ils savent seulement par quelles transformations le germanique et le grec, le latin et le celtique ont passé pour aboutir à l'état que les textes révèlent. Les noms mêmes dont ils baptisent les langues qu'ils reconstituent sont purement arbitraires et conventionnels. Si l'on s'écarte de l'emploi strictement linguistique, le mot « indo-européen » ne veut rien dire, pas plus que les mots « italique », « celtique », « germanique commun ». Ces mots représentent des expressions linguistiques et n'ont de sens que pour les linguistes. De même, les anthropologues parlent des différents types humains et ils opposent les éléments dolichocéphales et brachycéphales habitant les différentes régions sans pouvoir fixer à quelles langues leurs divisions ethniques correspondent.

Il va de soi qu'en parlant du peuple letton dans son évolution, nous n'entendons point affirmer l'existence d'une *race* lettonne. En effet, de l'avis même des anthropologistes les plus distingués, il n'y a pas en Europe de races pures. On peut cependant admettre que les éléments fondamentaux des races subsistent, avec leur force agissante, malgré les mélanges les plus divers. Le territoire européen a été le théâtre de mouvements migratoires trop nombreux et importants, pour que des groupements ethniques aient pu s'y conserver dans l'isolement qui seul

les eût garantis de tout mélange. Cela est d'autant plus vrai pour ces peuples qui ont établi de bonne heure leur siège dans certaines régions qui ont le caractère de véritables carrefours des mouvements et des rapports de différents peuples. Or, la Méditerranée, d'une part, la mer Baltique, d'autre part, ont eu précisément, depuis les âges les plus reculés, cette fonction de favoriser les contacts, les échanges, les rapports commerciaux entre différents peuples. La mer a été un moyen de liaison plutôt que de séparation entre eux.

Il est évident que ces conditions de milieu intéressent tout particulièrement le peuple letton au point de vue ethnique et du développement de sa civilisation. Il est donc entendu que toutes les affirmations concernant cet ordre de questions, dans l'état actuel de nos connaissances d'un ensemble de problèmes d'une telle complexité, ne peuvent rien avoir de définitif, mais sont au contraire largement hypothétiques.

Ces réserves générales s'appliquent aussi bien aux résultats des recherches de la philologie comparée, dont nous venons de donner un aperçu, qu'aux résultats des recherches anthropologiques et archéologiques.

Pour l'ethnologie des peuples depuis les débuts des temps historiques jusqu'à nos jours, nous ne pouvons suivre en effet que deux guides : la linguistique et l'anthropologie ; or —

comme le fait remarquer l'archéologue J. De Morgan — dans la plupart des cas, ces deux moyens d'investigation aboutissent à des conclusions absolument opposées. Un certain scepticisme est donc recommandable vis-à-vis des conclusions d'ordre général qu'on s'efforce d'en tirer.

On pourrait se demander si le problème des origines des habitants de la Lettonie doit se rattacher à la question de l'origine des peuples slaves habitant les territoires russes et des autres peuples habitant les rivages de la Baltique. Voilà comment le problème se présente :

Les rares traces de la civilisation du plus ancien âge de la pierre que nous possédons prouvent que la civilisation qu'on trouve dans les pays scandinaves est commune, avec des variantes, aux autres pays de l'Europe du Nord. Durant l'époque néolithique, d'après Niederle, auteur de remarquables travaux sur l'origine des peuples slaves, les ancêtres des peuples aryens actuels habitaient, pour la plupart, le vaste pays qui s'étend entre la Baltique et l'ancienne mer Aralo-Caspienne. Ils parlaient la même langue, et leur masse principale constituait un ensemble anthropologique homogène. A la fin du Néolithique, sous la pression des envahisseurs ougro-finnois, les tribus aryennes, qui se distinguaient déjà les unes des autres par leur idiome, ont commencé à se séparer.

Tout cela — ainsi que le remarque l'anthropologiste Prof^r Pittard — est bien vague. Pittard estime que les théories de Niederle font intervenir, sans preuves, des influences au sujet desquelles nous sommes bien mal renseignés : elles peuvent apparaître séduisantes pour ceux qui n'ont pas le souci de rechercher, dans leur contexture physique même, les origines d'une population. Le même auteur juge inacceptable pour un ethnologue que les races scandinaves et germaniques, d'un côté, et les races slaves, de l'autre, aient pu constituer jadis une masse anthropologiquement unique (peuples aryens aralo-baltiques).

L'état actuel de nos connaissances quant au problème extrêmement complexe des origines slaves peut, d'après Pittard, se résumer de la façon suivante : L'immense étendue des terres dans lesquelles ce problème se présente n'est pas un facteur capable de faciliter la besogne. De nombreuses enquêtes ont déjà été tentées : sur les caractères des squelettes antiques ; sur les caractères morphologiques de la population vivante ; mais ce sont là des miettes dispersées sur la table scientifique de l'ancien Empire Russe. C'est seulement lorsque nous posséderons la connaissance précise de chacune des stratifications humaines qui se sont déposées, au cours des siècles, dans les pays slaves actuels, que nous pourrons songer à établir une histoire

à base anthropologique et tenter d'indiquer des filiations.

Les slavistes enseignent en général que le peuple slave primitif doit avoir eu son berceau entre l'Oder et le Dnieper, dans cette région de fleuves et de marais qui, du Nord des monts carpathiques, s'étend jusqu'à la Daugava et à la mer Baltique. Ce noyau ethnique, par désagré-gations successives, aurait envoyé, principalement vers le Nord et vers l'Est, des contingents qui créèrent les subdivisions que nous reconnaissons aujourd'hui parmi les Slaves. Les Slaves du groupe initial, qui d'après Haddon avait été cantonné dans les territoires de l'Europe centrale qu'on vient d'indiquer, sans qu'on connaisse sa provenance ni son origine, ne restèrent pas stationnaires. Ils envoyèrent de tous côtés des colons : au Nord, vers les golfes de la Baltique et les environs du lac Ilmen; à l'Est, dans les régions de l'Oka et de la Volga. D'un côté ils se heurtèrent aux Finnois et, d'après notre opinion, aux peuples baltes; de l'autre à des Asiates de diverses physionomies ethniques, au sujet desquels nous sommes très mal renseignés. Il y eut probablement des influences réciproques. En tout cas, ce qu'on indique par le nom d'élément slave est une entité très complexe et fort mal connue jusqu'à présent.

D'ailleurs toute l'Europe en général est encore bien loin d'être connue anthropolo-

giquement : les recherches scientifiques dans ce domaine sont à peine commencées. Nous ne pouvons affirmer à ce sujet que des idées générales. Suivant la classification de l'anthropologiste Deniker, qui est généralement adoptée, on distingue en Europe six races humaines principales, dont deux blondes et quatre brunes. Les deux premières, auxquelles appartiennent les habitants du Nord de l'Europe, sont : 1° la race Nordique (race Kymrique de Broca), race dolichocéphale de grande taille, à laquelle se rattache une race secondaire, dite Sub-Nordique ; 2° la race blonde sous-brachycéphale de petite taille, dite Orientale, parce qu'elle se trouve presque exclusivement dans l'Est de l'Europe.

La première de ces races habite tout entière au nord du 50° de latitude et ne dépasse pas à l'Orient, de chaque côté du golfe de Finlande, le 30° de longitude Est. A cette race appartiennent principalement : des Scandinaves ; les habitants de certaines régions qui étaient comprises dans l'ancien Empire russe (comme les pays baltiques) avec une pénétration très limitée sur l'ensemble des territoires russes ; enfin, d'autres Européens du Nord (Angleterre, France du Nord, Belgique, Hollande, Danemark, Finlande).

A la seconde race, sous-brachycéphale, appartient probablement une grande partie des Russes de l'Ouest et du Centre. Peut-être — ainsi

que le suggère Pittard — cette race s'est-elle infiltrée le long de la Baltique parmi les représentants de la race Nordique ou — à notre avis — plus probablement le long des marges du territoire occupé par les peuples baltes.

Quant aux recherches anthropologiques concernant spécialement les Lettons, Virchow, en étudiant des séries de crânes d'anciens habitants de la Lettonie, a constaté leur caractère nettement dolichocéphale; Lissauer, O. Weber et le Prof^r Stieda, qui ont étudié des crânes modernes, considèrent ceux-ci comme appartenant au type mésaticéphale, avec une certaine tendance au type brachycéphale. Les recherches plus récentes des anthropologues lettons n'ont pas encore complètement éclairci cette question. Le Prof^r Backman, de l'Université de Riga, ayant examiné les mesures prises sur 11,415 soldats lettons, en conclut que les différences anthropologiques constatées entre les populations des différentes régions de la Lettonie contemporaine, au point de vue de la taille, s'expliqueraient par la fusion des différentes races qui constituent actuellement le peuple letton, nation homogène par sa langue et sa culture. (*C. R. de la Société de Biologie de Lettonie*, 23 septembre 1922.)

Pour l'éclaircissement des problèmes de l'origine et des migrations des différents groupes ethniques lettons, avant l'indépendance de la Lettonie, les conditions matérielles et politiques

dans lesquelles devaient se poursuivre les recherches archéologiques étaient telles qu'on ne pouvait songer à effectuer des fouilles systématiques. Aucune aide officielle ne pouvait être obtenue, et les recherches qui étaient effectuées par les dominateurs du pays faisaient preuve non pas d'impartialité scientifique, mais uniquement du désir d'anéantir complètement toute trace de culture lettonne antérieure.

Ces dernières années, sous les auspices du gouvernement letton, on a entrepris dans différentes parties de la Lettonie, particulièrement en Livonie (en letton : Vidzeme) et en Courlande (Kurzeme ou Terre des Coures), des recherches archéologiques sérieuses. On étudie les tombes et autres vestiges de l'âge du fer, dont certains avaient déjà été découverts en 1874 en Livonie, par le comte Sievers. Près de Valmiera (Wolmar) a été découverte une nécropole néolithique; d'autres tombes de cette époque ont été trouvées en Courlande, près de Sabile. En Livonie on a retrouvé des os travaillés, spécialement près de Burtnieki, et des vestiges d'un atelier de façonnage de silex.

Les recherches sont effectuées sous la direction de l'Université de Riga; d'autre part, quelques jeunes savants qui se sont spécialisés dans les études archéologiques surveillent les fouilles dans diverses régions. On peut donc espérer obtenir sous peu, grâce aux travaux actuelle-

ment entrepris, la solution de nombreuses questions concernant l'archéologie et l'ethnologie du peuple letton, qui n'ont pu être tranchées jusqu'à présent, à cause de l'insuffisance du matériel d'étude.

2. — *Les périodes paléolithique, néolithique, du bronze et du fer.*

Toute documentation archéologique sûre se rapportant à l'âge paléolithique semble manquer jusqu'à ce jour, et seuls des vestiges de l'époque néolithique (pierres et os travaillés) ont été retrouvés en nombre. Plusieurs auteurs estiment qu'ils datent de quelques siècles seulement avant notre ère, la terre lettonne ayant dû, par suite de la période glaciaire plus longue que dans le Sud de l'Europe, passer d'une époque préhistorique à l'autre avec un retard proportionnel, mais cette opinion ne saurait être acceptée sans réserves. On a cru jusqu'à ces derniers temps qu'il n'y avait pas, dans le sol letton, de restes ni du mammoth ni du renne, mais il est trop tôt pour exclure catégoriquement qu'ils aient existé dans ce territoire.

Les outils en pierre datant de l'époque néolithique, trouvés dans les fouilles effectuées en Lettonie, sont très bien travaillés. Quelques auteurs ont émis l'opinion que tout au moins une partie de ces objets a dû être fabriquée en dehors

du pays. La question ne peut pour le moment être tranchée. En tout cas ce fait, s'il était établi, serait une première preuve de l'existence, dès l'époque néolithique, de relations avec des peuples étrangers.

Les recherches d'un savant letton, le Prof^r Klaustins, l'ont conduit à la conviction que, pendant la période néolithique lettonne, l'homme primitif vivait à l'état nomade et qu'il satisfaisait ses besoins par la pêche et la chasse.

Les questions fondamentales qui se rapportent à l'âge néolithique sont encore très discutées. En général, on considère que, dans les pays de la Baltique, la période néolithique s'est prolongée plus tardivement que dans le reste de l'Europe. Mais Montelius a souligné le fait que l'époque du bronze a commencé en Suède dès 1800 environ avant notre ère (tandis qu'en Thessalie, par exemple, pays qui était à l'écart des grandes voies commerciales de la Baltique aux pays du Sud, elle ne commence qu'au II^e siècle avant notre ère). Il est donc vraisemblable que l'époque du bronze ait commencé beaucoup plus anciennement dans les pays baltiques, où l'on exploita d'abord l'ambre, qui fut l'objet d'un trafic très intense. Un fait curieux, c'est que l'on a trouvé dans ces territoires des objets de pierre taillée qui ont été travaillés avec du fer. Klaustins pense à ce sujet que l'âge de la pierre a probablement duré si longtemps qu'il

s'est mélangé avec l'âge suivant, provoquant une union des deux cultures. On pourrait cependant, à notre avis, considérer la possibilité que ces objets aient été fabriqués pendant l'âge du fer, en utilisant, pour une raison qui nous échappe, mais qui pourrait peut-être se rapporter au culte païen, les matériaux primitifs. Il est d'ailleurs établi aujourd'hui que, d'une manière plus ou moins générale, les industries de l'époque de la pierre ont continué à exister même pendant les époques successives.

Contrairement à l'opinion courante, d'après laquelle il n'y aurait que très peu d'objets en bronze dans le sol letton, les fouilles récentes semblent démontrer que la terre lettonne est bien plus riche en objets de ce métal qu'on ne le pensait généralement.

Les objets de l'âge du fer retrouvés dans le sol letton sont déjà très nombreux : à côté d'objets en fer, on a retrouvé un grand nombre d'objets en bronze, confectionnés dans la même période. Ailleurs, dans le Nord de la Russie et en Finlande, l'usage du fer paraît succéder directement à celui de la pierre polie.

L'âge du fer aurait commencé plutôt tardivement en Lettonie. Cependant, les objets en fer trouvés dans le sol letton permettent déjà d'affirmer que les peuplades qui habitaient alors ces territoires possédaient une culture élevée et qu'elles formaient une population assez dense.

Leurs principales occupations étaient l'élevage du bétail, la pêche et la culture de la terre. Les nombreux objets d'ornement trouvés permettent de juger qu'elles jouissaient d'une prospérité remarquable. La fin du v^e siècle et le commencement du vi^e sont une période de bien-être croissant. Les trésors d'objets en argent de cette époque sont assez fréquents en Esthonie et en Lettonie. On y trouve des exemplaires remarquables de fibules de type balte. Quoique les objets provenant des fouilles effectuées en Lettonie présentent beaucoup de ressemblance avec ceux de la même époque trouvés en Scandinavie, ainsi qu'en d'autres districts de la mer Baltique, le plus grand nombre d'entre eux, cependant, paraît être constitué de pièces originales élaborées sur place, qui témoignent d'un goût artistique prononcé.

On a également trouvé en Courlande plusieurs tombeaux dont les pierres font un dessin en forme de bateau; ils sont généralement attribués au iii^e siècle de notre ère, au plus tard, mais ils doivent vraisemblablement être beaucoup plus anciens. (Ou seraient-ce là des monuments dolméniques?) Le type en question serait originaire des îles de Gotland et aurait été introduit en Courlande par les Scandinaves. On ne possède cependant aucune documentation permettant de prouver cette déduction et l'on peut tout aussi bien recourir à l'hypothèse que le

chemin de propagation ait été suivi en sens contraire. Si les populations habitant les pays baltiques sont des Indo-Européens, venus du Sud-Est, d'après l'hypothèse la plus probable ils devraient être arrivés aux pays scandinaves plus tard que dans la Baltique orientale. Quoi qu'il en soit, l'analogie de ces tombeaux confirme une fois de plus le fait que les relations entre les différents rivages de la Baltique étaient déjà très suivies dans les temps les plus anciens, comme le prouve également la similitude des objets de bronze décorés que l'on trouve dans ces contrées, et qui paraissent avoir subi les mêmes influences méditerranéennes. Mille ans avant notre ère, d'après Wahle, avait, en effet, déjà commencé le grand commerce du bronze travaillé, entre le Nord de l'Italie et les pays du Centre, de l'Ouest et du Nord de l'Europe.

A la fin des temps préhistoriques, qui, dans le Nord de l'Europe, se place au cours de la civilisation du fer, les arts — d'après De Morgan — sont en général le produit des goûts indigènes très largement influencés par l'art gréco-étrusque et grec. Certains caractères ayant cette origine se conservent jusqu'au moyen âge. Il ne faut cependant pas trop s'empresse de recourir à l'hypothèse de ces influences d'un peuple ou d'une civilisation déterminée, pour expliquer des ressemblances entre les manifestations de centres de culture éloignés. Ainsi que le fait

remarquer entre autres Rütimeyer, en parlant de l'archéologie de la Suisse, il n'est pas du tout invraisemblable que des peuples différents puissent présenter, d'une façon indépendante, dans des périodes analogues de leur évolution respective, des productions analogues.

D'après Montelius, à l'époque du bronze, dans les pays nordiques, on savait déjà travailler sur place toutes sortes d'objets; on s'en procurait cependant aussi par le commerce avec des pays lointains.

L'âge du fer, qui, selon le Prof^r Schmidt, aurait commencé en Lettonie à peu près à l'époque de la naissance du Christ, est généralement divisé, dans la Baltique, en deux périodes : la première s'étend approximativement du commencement de notre ère jusqu'au VIII^e siècle (d'après quelques auteurs, jusqu'au V^e), la seconde va du VIII^e (ou V^e) au XIII^e siècle de notre ère.

La plus grande partie des objets qu'on a découverts date de la fin de la première période. Les bijoux sont pour la plupart confectionnés en bronze. On a retrouvé surtout de très nombreuses fibules d'une grande diversité de formes, ainsi que des anneaux frontaux, des colliers, des bagues, des bracelets de bronze ou de fer très soigneusement travaillés, souvent garnis de perles de verre.

Les fibules sont parmi les objets qui permettent le mieux de classer les différentes

cultures et époques archéologiques. La fibule de l'âge du bronze présente ainsi une forme caractéristique des pays de la Baltique orientale, qui s'étend aux autres pays nordiques. C'est la fibule primitive (*Urfibel* des auteurs allemands), composée de deux morceaux, forme typique des pays nordiques. Quelques savants pensent qu'elle est originaire du Danemark et que, de là, elle a dû se répandre dans les autres régions nordiques, mais cela n'est pas prouvé. Ce qui est certain, c'est qu'ici encore nous avons un élément nettement caractéristique d'une culture nordique formant une unité assez bien individualisée. Cette fibule nordique se développe indépendamment de l'autre type de fibule, formée d'un seul morceau, qui appartient à l'époque romaine et qui atteint son plus grand épanouissement pendant l'époque du fer. Au fur et à mesure que les recherches progressent, il se dessine de plus en plus nettement l'idée que les pays de la Baltique orientale ont eu dans le développement de la culture nordique un rôle important, qui à certains points de vue a peut-être été un rôle d'initiation.

Les objets les plus caractéristiques de la seconde période de l'âge du fer dans les pays baltes sont les chaînes décoratives que l'on portait sur la poitrine, qui font preuve du meilleur goût artistique.

Le peuple letton de la première époque peut

être caractérisé, ainsi que nous l'avons déjà indiqué, comme pacifique, s'occupant surtout d'agriculture et d'élevage; il suffisait à ses propres besoins et confectionnait lui-même ses outils et ses armes, mais cela n'empêche pas que quelques objets de bronze aient été importés d'autres pays. L'uniformité des types des objets de l'époque du fer retrouvés sur le territoire letton indique que la culture des peuplades baltes qui l'habitaient était assez homogène pendant la première période de cet âge.

Pour la deuxième période de l'âge du fer, on a surtout retrouvé une grande quantité d'armes, ce qui démontre que c'était une période de guerres, celle probablement qui a fait naître une grande partie des chansons guerrières de la poésie populaire lettonne.

A cette époque se rapportent les découvertes archéologiques faites près de Priekuli, où des fouilles récentes ont mis à jour les restes d'une nécropole des Lettons, antérieure à l'arrivée des Germains dans le pays et à l'influence du christianisme. On n'y trouve pas de croix chrétiennes, mais de nombreux bijoux sont ornés de la croix païenne dite *svastik*. Cette nécropole, qui doit remonter à la seconde époque du fer (750 à 1200 environ de notre ère : *Revue mensuelle du Ministère de l'Instruction publique* de Lettonie, 1922, p. 308) paraît contenir les tombeaux d'hommes appartenant à une classe élevée : on

n'y a pas retrouvé d'instruments de travail près des squelettes, mais des armes, des bijoux et des objets d'ornement en grand nombre, tels que couronnes et spirales en bronze, *torques*, restes de vêtements avec de petits anneaux de bronze.

Cette période est également marquée par une certaine différenciation dans les goûts des groupes ethniques baltes; la technique devient plus raffinée, et les différents objets et bijoux, surtout les chaînes de poitrine et les fibules, nous permettent de distinguer jusqu'à un certain point les peuplades qui les ont confectionnés. De cette époque sont surtout remarquables les coiffes décoratives portées par les hommes, formées de plusieurs plaquettes frontales en bronze, réunies en bandeau au moyen de spirales de bronze, et maintenues par de petites chaînettes se croisant sur le haut de la tête, dont on trouve une variété infinie. Les larges ceintures de guerriers, garnies de plaquettes de bronze, ainsi que les bracelets travaillés en bronze et en argent sont également remarquables. Une grande variété d'épingles à cheveux, de perles de verre, de bronze, de terre cuite jaune, d'ambre, des pendentifs de bronze, d'argent, d'os, des tissus dans lesquels sont incrustés de petits anneaux de bronze, et mille autres détails montrent que cette époque était déjà très éloignée de l'état primitif. De même, la grande variété d'objets peut faire penser à

l'existence parmi les Lettons de diverses catégories sociales, qui nous sont d'ailleurs spécifiées plus tard par la chronique d'Henri le Letton, qui parle de *reges, reguli, principes, seniores, nobiles, divites*, etc. Il est cependant difficile de dire quelle était la structure politique des différents peuples baltes; il est probable qu'une certaine confédération unissait leurs communautés, avec un caractère de pouvoir politique plus ou moins développé.

Évidemment, de l'ancienne structure sociale chez ces peuples et surtout dans les temps antérieurs au XI^e ou XII^e siècle, on ne saurait tracer un tableau complet, même en dehors de l'extrême difficulté, qui est un obstacle général que l'on rencontre dans ces recherches, de trouver des documents, soit graphiques, soit littéraires, pour nous renseigner. Ainsi, même après tant d'investigations dont, par exemple, l'Italie antique a été l'objet, Lefèvre, dans son ouvrage sur celle-ci, a pu dire qu'elle reste encore muette quant à ces questions.

Le savant letton Klaustins a surtout étudié les occupations du peuple letton des temps antérieurs au XII^e siècle. Il fait remarquer que les conditions naturelles des contrées habitées par les peuples baltes n'étaient pas trop favorables au travail humain, qu'elles ont demandé un effort considérable pour être défrichées et mises en état de servir à l'agriculture. Presque tout le

pays était couvert de forêts. Il est probable que les premiers centres habités étaient situés sur le bord des fleuves et à l'orée des forêts, et les habitations devaient être construites de troncs d'arbres. Les grandes familles de l'époque auront eu des ensembles de maisons entourés par des palissades de défense en bois.

Certains savants ont souligné l'importance du bois chez les anciens Lettons, surtout pour la construction des habitations et des objets d'usage domestique. C'est là d'ailleurs un caractère commun à la plupart des peuples de l'antiquité. La grande destructibilité de ce matériel expliquerait le fait que l'on n'a pas retrouvé d'inscriptions anciennes, et en général presque pas de vestiges documentaires de cette antique culture. Des fouilles plus nombreuses, surtout dans les emplacements des anciens châteaux forts lettons, pourront mieux nous renseigner là-dessus.

Les premières céréales cultivées furent probablement l'orge et l'avoine, les mieux indiquées pour le climat local. Plus tard, le seigle d'été a été introduit. Klaustins pense qu'à cette époque l'agriculture était plutôt l'occupation secondaire et que la première place dans l'économie familiale était occupée par l'élevage du bétail.

La chasse tenait naturellement une grande place dans les occupations des anciens Lettons, surtout celle des animaux à fourrure, qui étaient la passion des peuples baltes. On a pu constater

qu'à cette époque l'apiculture était déjà répandue en Lettonie. Quant au commerce à proprement parler, d'après Klaustins, il était fort peu développé. Ce sont surtout les fourrures qui auraient été échangées contre des armes et des objets divers. Par ce moyen, les cultures des peuples les plus éloignés ont atteint le peuple letton; on a retrouvé, en effet, dans le sol letton, une grande quantité d'objets travaillés en argent et en or qui pourraient avoir été apportés de pays étrangers.

A notre avis, le Prof^r Klaustins va peut-être trop loin lorsqu'il affirme que le commerce n'existait presque pas en Lettonie dans l'antiquité; les monnaies trouvées dans le sol letton font preuve qu'un mode d'échange plus perfectionné que le troc était connu à cette époque.

3. — *Les anciens habitants de la Lettonie.*

Il est certain qu'à une époque que nous pouvons fixer approximativement aux siècles XI^e à XIII^e de notre ère, le territoire letton était habité par un certain nombre de peuples qui présentaient quelques différences entre eux.

De quelle façon s'est produit l'établissement de différents groupes baltes dans les territoires qu'ils ont occupés dans les temps historiques? Et, d'abord, que devons-nous comprendre au juste sous le nom de Baltes?

Ce nom, qui se rapporte, étymologiquement, à la *Baltia* ou *Balcia* de Pline (Scandinavie), ne désigne pas les habitants des bords de la mer Baltique en général : il n'existe pas de nom qui indique l'ensemble de ces peuples. Par peuples baltes on entend les Lettons, les Lithuaniens et quelques peuplades disparues et, au moins en partie, fondues dans les Letto-Lithuaniens : Coures, Zemgaliens, Sèles, anciens Prusses, etc.

Dans l'obscurité qui enveloppe en général toute la préhistoire baltique, il est très difficile d'établir exactement les différences entre ces peuples. (Un ethnologue letton, Melnalksnis, se demande même si c'est le cas de parler de peuples différents ou s'il ne s'agit pas simplement des habitants de différentes parties du territoire.)

Les anciens *Prūsai*, ainsi qu'ils s'appelaient eux-mêmes (en letton *Prūši*), sont des Baltes, et n'ont rien à faire avec les Germains. Ce n'est que plus tard qu'ils furent nommés Prussiens, Pruthènes ou Borusses. Les rares monuments linguistiques de ce peuple sont essentiellement un petit vocabulaire, compilé au xiv^e siècle, dit le vocabulaire d'Elbing, et quelques traductions du catéchisme de Luther. Ces textes montrent l'affinité de la langue des *Prūši* avec le lithuanien et le letton, sans qu'elle soit cependant aussi intime que l'affinité de ces deux dernières langues entre elles. Le domaine de la langue des *Prūši*

s'étend vers 1200 entre la Klaipēda (Memel) et la Vistule, mais ils paraissent n'avoir atteint les bords de ce fleuve qu'après les temps de Tacite. On ne sait pas s'ils arrivèrent de l'Est ou du Sud. Au cours des ix^e et x^e siècles ils eurent à lutter contre les Danois et les Scandinaves, qui les attaquaient, de même qu'avec les Polonais. Ils tombèrent finalement sous la domination de l'Ordre Teutonique, qui, vers la fin du xiii^e siècle, fit, d'une grande partie de leur territoire, le désert, pour être protégé contre les Lithuaniens. A partir de 1400, dans ce territoire vinrent s'établir des colonies polonaises, lithuaniennes et lettonnes.

Sous la dénomination générale de Prusses, on comprend aussi les Galindes et les Soudins (Iatvings), qui sont les premiers peuples baltes cités dans l'histoire (par Ptolémée). Les Galindes vinrent s'établir, probablement du Sud, sur les bords de la Vistule. Le territoire des Soudins était approximativement compris entre la Klaipēda (Memel) et le Bug. Leur histoire primitive nous est à peu près inconnue. Après avoir soutenu de longues luttes avec les princes de Volynie et de Masovie, ils tombèrent sous la domination de l'Ordre Teutonique, et, à partir de 1300, ils disparaissent de la scène de l'histoire. Les noms de Soudins et de Iatvings ne sont pas étymologiquement clairs, mais leur origine balte ne fait pas de doute.

D'après la théorie, qui est cependant controversée, de Sobolevski et Buga, les ancêtres des Lithuaniens et des Lettons auraient résidé, jusqu'au VI^e siècle de notre ère, dans le territoire qui correspondit plus tard aux Gouvernements de Minsk, Mohilev et Smolensk : les Coures et les Sèles, qui étaient les plus occidentaux, devaient se trouver dans le territoire de Vilna. Les Baltes formaient alors un tampon entre les Finnois et les Slaves. Ces derniers, ayant commencé au début du VI^e siècle leur expansion vers le Nord et l'Ouest, refoulèrent progressivement les Baltes dans leurs sièges historiques, où se trouvaient probablement déjà des groupes de ces mêmes peuples baltes. Les peuples de la famille lettonne (Coures, Zemgaliens, Sèles et Latgaliens) se déplacèrent vers le Nord-Ouest et vers le Nord, en repoussant vers la mer, en Courlande et en Livonie, les peuplades finnoises. A partir du XIII^e siècle, cependant que les Coures, les Zemgaliens et les Sèles se fondent dans le peuple letton, les éléments esthoniens et livoniens sont absorbés presque totalement dans le territoire qui correspond à la Lettonie actuelle.

Les historiens lettons distinguent, parmi les divers peuples qui habitaient la Lettonie vers le milieu du XIII^e siècle, les Zemgaliens, les Sèles, les Latgaliens, les Coures et les Lives.

Les *Zemgaliens* habitaient tout le bassin du

fleuve Lielupe, qui se déverse dans la mer Baltique à l'extrémité méridionale du golfe de Riga. C'est une des contrées les plus fertiles de tout le pays, et ses habitants, qui possédaient en outre un débouché de premier ordre sur la mer, devaient former un des plus riches peuples de la Baltique. La Zemgale ou Sengalie était le centre agricole principal de la Lettonie et ses habitants les plus avancés au point de vue culturel. Ce sont eux qui ont opposé la plus forte résistance à l'invasion allemande et qui ont exercé une grande influence sur les autres peuples baltes. C'est en Zemgale que l'on parle actuellement la langue lettonne la plus pure.

Les anciennes chroniques contiennent le récit des combats des Zemgaliens contre les Allemands. Leurs troupes comprenaient des soldats à pied et à cheval, mais ils combattaient surtout à pied. Les chroniques décrivent aussi leurs armes : boucliers, casques ornés de panaches, sonnant comme du verre, belles cuirasses, fer luisant comme de l'argent. Un roi guerrier zemgalien, Viesturs, est célébré par les poètes modernes : c'est le même Viesturs que Guillaume de Modène, envoyé du Pape, tenta de convertir à la religion chrétienne.

Les *Sèles* ou Seli habitaient le territoire situé sur la rive gauche de la Daugava (Duna), près de la jonction de cette dernière avec l'Aiviekste. On ne connaît que peu de détails sur leur genre

de vie et leur culture, étant donné qu'ils représentaient un peuple relativement petit, qui a assez rapidement été assimilé par les Zemgaliens et les Latgaliens, entre lesquels il se trouvait. Les noms géographiques du pays des Sèles, qui sont tout ce qui nous reste de leur langue, prouvent qu'ils sont très étroitement apparentés aux Lettons.

Les *Latgaliens* occupaient à cette époque (XIII^e siècle) le plus grand territoire, tout l'Est de la Lettonie actuelle, la contrée de ce pays la plus riche en eaux et en lacs. C'était un peuple qui s'occupait surtout de l'élevage du bétail et qui resta étranger à la Réformation, conservant jusqu'à nos jours la croyance catholique. Les Latgaliens sont considérés comme le peuple qui a le plus contribué à l'unification linguistique des Lettons.

Les *Lives* étaient un peuple finno-ougrien, qui habitait les bords Est et Ouest du golfe de Riga. Ils s'occupaient surtout de pêche et d'élevage du bétail. Ils ont été en partie repoussés vers le Nord par l'expansion des peuplades lettonnes, en partie assimilés par elles.

Les *Coures* ou Kuri étaient un autre peuple balte qui occupait l'Ouest de la Lettonie actuelle. Ce fut, de tous les peuples lettons, celui dont l'esprit était le plus guerrier et chez lequel le goût des aventures était le plus prononcé. Henri le Letton dit, en parlant d'eux, dans sa chro-

nique, que c'étaient des navigateurs intrépides qui allaient jusqu'à menacer les côtes suédoises et danoises. Ils figurent également comme tels dans les récits des Normands, qui, à leur tour, ont fait des incursions sur les côtes de Lettonie. Les relations entre Coures et Normands ne furent cependant pas toutes des relations de guerre; bien souvent les aventuriers normands remontèrent le cours des fleuves lettons pour échanger leurs produits contre ceux des Coures.

L'évêque Adam dit, en parlant de la Courlande, qu'il y a beaucoup d'or dans ce pays, qu'il est célèbre pour ses magnifiques chevaux, mais qu'il est habité par un peuple connu pour son esprit audacieux et agressif.

Bielenstein, dont l'opinion est approuvée par la plupart des auteurs, considère les Coures comme un peuple apparenté aux Lives finnois; cette opinion ne peut cependant pas s'appuyer sur des preuves historiques ni linguistiques. Endzelinš a démontré que les Coures représentent linguistiquement une branche de la souche balte : leur langue paraît former la transition du letton au lithuanien, tout en se rapprochant surtout du letton.

Les Coures ont été assimilés graduellement par les Zemgaliens, leurs voisins de l'Est.

Les Zemgaliens et les Latgaliens ont fini par assimiler tous les autres peuples lettons. C'est ainsi que fut créée au cours des siècles

la masse compacte du peuple letton. Le nom de *Letthi*, — aujourd'hui *Latvji*, — d'après Buga, provient probablement du fleuve nommé en lithuanien *Letà*.

Il est extrêmement difficile d'exprimer une opinion sur l'état de la culture des différents peuples, Zemgaliens, Lives, Coures, qui occupaient jadis le territoire de la Lettonie actuelle. Les matériaux recueillis sont encore beaucoup trop restreints et les ethnologues ne sont pas d'accord entre eux sur les questions fondamentales qui pourraient permettre un jugement.

Melnalksnis doute même, comme nous l'avons dit, du bien-fondé de l'opinion que les Coures, les Sèles, etc., sont des peuples différents. En effet, sans une affinité profonde, comment expliquerait-on la facilité de leur fusion? Leur unité apparaît déjà bien établie au xii^e siècle, lorsqu'ils ont à soutenir d'âpres luttes contre les Allemands. La domination allemande peut d'ailleurs avoir contribué, contre sa volonté, en provoquant une réaction puissante, à cimenter l'union des éléments formant le peuple letton. C'est là le même effet que nous voyons se produire, dans l'Italie antique, chez les Romains, par l'effet de la domination étrusque primitive. Les Étrusques aussi ne semblent avoir représenté (même en Étrurie) qu'une minorité. Et, autre analogie remarquable, ainsi que les Romains, les Lettons ont été de tout temps un

peuple d'agriculteurs qui a eu à soutenir de grandes luttes. Le peuple letton représente l'union de la patience paysanne et de l'esprit guerrier caractéristique des Coures. Il devint ensuite, comme les anciens Romains, un peuple d'agriculteurs guidé par une noblesse de propriétaires fonciers.

4. — *L'ambre et la civilisation balte.*

Il est en tout cas certain que ces peuples ont eu, depuis les temps les plus reculés, des relations avec les autres peuples du monde ancien. Les Phéniciens ont connu l'ambre de la Baltique et des pièces de monnaie phéniciennes ont été découvertes dans le sol letton. Des monnaies grecques et romaines très anciennes ont été trouvées dans les territoires baltiques. Aux premiers siècles de notre ère, ces terres sont déjà mentionnées par les écrivains sous des dénominations diverses : « Osti », « Esti », « Venidi », etc. Ptolémée, au II^e siècle, parle des « Vendi » ou « Venedi ». Au I^{er} siècle après Jésus-Christ, Tacite parle du peuple des « Aesti », sous lequel il paraît comprendre les populations de la Baltique orientale; mais il est très difficile d'identifier d'une façon sûre les « Aesti » avec des peuples historiquement connus. Ce sont les « Aesti » qui enverront une députation à Théodoric pour

lui offrir des présents. Dans la *Vie de Charlemagne*, écrite par Eginhard, les « Aesti » sont indiqués, à côté des « Sclavi », comme habitant le littoral sud de la Baltique. Quelques auteurs allemands ont cru pouvoir les identifier avec les anciens Prusses, en soulignant surtout quelques indications données au sujet des coutumes des « Esti » par un voyageur dont le récit est de la fin du ix^e siècle, Wulfstan.

Il semble établi que divers groupements des peuples baltes ont quitté leurs lieux d'habitation et ont pris part aux attaques contre l'Empire romain; la migration des peuples vers le Sud a probablement entraîné un certain nombre de Baltes dans les contrées méridionales de l'Europe. Les études de philologie comparée ont permis de découvrir dans le patois vaudois de nombreuses traces des langues baltes.

Le commerce de l'ambre, matière dont abondaient certains pays des anciens Lettons — la Courlande est encore actuellement surnommée, par les Lettons, le « pays de l'ambre » — présente une importance spéciale pour l'étude des relations des peuples riverains de la mer Baltique avec d'autres peuples. C'est que l'ambre est l'élément matériel le plus caractéristique de la culture balte. Tacite, dans les quelques lignes où il parle des « Aesti » (*Germania*, cap. 45), les qualifie seuls possesseurs de l'ambre, qu'ils appellent « glesum ». Il est à

remarquer que ce nom latinisé, « glesum », correspond au mot letton « glīsis », qui signifie justement « ambre ». En parlant de l'ambre, Pline le désigne par la dénomination de « sacal », d'après son nom égyptien. Ce dernier, dit le Prof^r Schmidt, pourrait être dérivé du lithuanien « sakai ». Du nom lithuanien de l'ambre, les Russes et même les Hongrois auraient formé le nom qui indique respectivement cette matière en leurs langues. C'est l'ambre qui, dès les temps les plus reculés et jusque dans des contrées extrêmement lointaines, a répandu une certaine connaissance de la culture balte en mettant en rapport, à travers des courants d'échanges intenses et suivis, les habitants des rivages de la mer Baltique avec les peuples étrangers du monde européen et méditerranéen préhistorique et historique. Par l'intermédiaire de ce trafic, comme Montelius l'a souligné, la haute culture égéenne exerça une remarquable influence sur la culture des pays du Nord. Le commerce n'apportait pas seulement des objets, mais aussi des idées. Cette influence est évidente dans certains objets de l'âge du bronze.

Il faut remarquer cependant que la dénomination « pays de l'ambre » est assez énigmatique. Les savants allemands tendent plutôt à considérer que sous cette dénomination on désignait anciennement les contrées habitées par les anciens Prusses ou Borusses. Telle est aussi l'opinion du Prof^r Schmidt.

L'ambre baltique, à part quelques variétés secondaires, est typiquement un ambre jaune, transparent ou translucide, qu'on nomme succin.

Il est jusqu'à présent difficile d'identifier, par des moyens de recherche soit physiques soit chimiques, la provenance des échantillons d'ambre. Leur teneur en acide succinique fournit cependant un élément d'importance décisive dans cette appréciation. D'après les recherches d'Ols-hausen, quand un échantillon d'ambre présente une teneur d'acide succinique supérieure à 1 % (à 3 % d'après Helm), on peut être sûr qu'il s'agit d'ambre baltique. L'inverse n'est pas toujours vrai, et la présence d'une faible proportion d'acide succinique, voire son absence complète, ne constitue pas un caractère distinctif, car ce caractère résulte à l'analyse d'échantillons d'ambre de différents pays.

L'archéologue belge Siret a exploré dans le Sud-Est de l'Espagne environ cinq cents tombes néolithiques, dolmens ou coupoles, etc., qui lui ont livré des milliers d'objets du dernier âge de la pierre (énéolithique). Parmi les objets qu'il a recueillis, il en est un grand nombre formés de substances exotiques dont l'origine géographique révèle, d'après Siret, les transports phéniciens. On compte, en effet, parmi ces substances, l'or, l'argent, le cuivre, l'étain, la coquille d'œuf d'autruche, l'ivoire, l'albâtre, l'ambre. Aux débuts de la civilisation du bronze, la province

d'Almérie (S.-E. de l'Espagne) était en communication régulière avec les îles Britanniques, l'Italie, le Centre et le Nord de l'Europe. A cette époque l'argent et l'étain étaient les marchandises les plus recherchées, et avec elles l'ambre. Les flacons en albâtre, les objets en ivoire et en coquille d'œuf d'autruche ont de tout temps été des spécialités du commerce phénicien. Leur association avec la callaïs occidentale, avec le jais et l'ambre du Nord est une preuve de la vaste et géniale organisation commerciale phénicienne, qui visait toutes les régions connues. L'ambre caractérise en Ibérie, d'après Siret, les colonies phéniciennes aussi bien à l'époque énéolithique qu'aux temps de Tyr et de Carthage; son absence à l'âge du bronze coïncide avec celle des Phéniciens et avec la suprématie locale d'une race apparentée à celle du premier âge du bronze européen : la race des Celtes, envahisseurs de l'Ibérie, originaires d'un pays qui n'était producteur ni d'ambre, ni de la plupart des substances que les Phéniciens avaient jusqu'alors importées. Les objets d'ambre trouvés en Ibérie sont des perles et, dans le néolithique ancien, des haches dites votives, rappelant par leur forme la hache en pierre polie, instrument par excellence de l'époque néolithique. La teneur de ces perles d'ambre en acide succinique (2 %), déterminée par l'analyse chimique, indique, de l'avis des

spécialistes, que cet ambre ne peut provenir que des gisements de la Baltique.

Le même moyen d'analyse a permis d'acquérir la certitude que les morceaux et les perles d'ambre trouvés en grand nombre dans quelques tombeaux mycéniens sont de provenance baltique.

Selon Much, dans l'âge néolithique des objets d'ambre travaillé ont été répandus de la Baltique occidentale vers le Sud par des peuplades nomades. Ce courant de diffusion de l'ambre suivait donc des mouvements migratoires. Dans l'âge du bronze, nous constatons au contraire une diffusion de l'ambre par voie d'échanges commerciaux, et il s'agit alors de l'ambre provenant de la péninsule cimbrique. Cette précieuse matière était échangée contre de l'or, du bronze brut ou des objets en bronze. Étudiant la question du commerce de l'ambre dans l'antiquité, Klaustins rappelle que ce produit était alors considéré comme plus précieux que l'or.

A l'époque de l'industrie néolithique, l'ambre était encore rare dans l'Europe occidentale. Il en existe cependant quelques gisements en France (Seine-Inférieure), et quelques échantillons de cette précieuse matière, qui ont été trouvés dans la grotte d'Auresan (Hautes-Pyrénées) et qui remontent à l'époque du renne, doivent provenir — d'après De Morgan — de la France même.

Mais c'est là une exception, de même que pour les objets en ambre trouvés dans plusieurs nécropoles d'Italie. Cet ambre n'est attribué qu'en faible proportion à des gisements locaux (Appennins, Sicile) et doit provenir en grande partie de la Baltique.

L'ambre était aussi en usage, mais non abondant, en Égypte, dès la XII^e (De Morgan) ou XVIII^e dynastie (von Duhn). La provenance des quelques objets d'ambre trouvés en Égypte n'a pas pu être fixée.

A l'époque néolithique, l'ambre abondait, par contre, dans les pays de production où il en existe de véritables gisements, c'est-à-dire les pays riverains de la mer du Nord et de la Baltique.

Les peuples, dans le monde entier, étaient, après les temps quaternaires, fort mélangés; aussi leurs industries s'enchevêtrent-elles d'une manière désespérante — pour nous servir de l'expression même de J. De Morgan — pour celui qui s'efforce de déterminer d'après ces données les origines d'un groupe humain. La propagation de l'ambre, matière nordique, jusque dans l'Occident de l'Europe, montre combien étaient étendues les relations pendant l'époque de la culture néolithique. Les résultats des fouilles faites en Espagne par Siret sont à ce point de vue du plus haut intérêt.

D'après quelques savants, et surtout Ols-

hausen, les indications d'écrivains de l'antiquité concernant l'ambre ne doivent pas se rapporter exclusivement à l'ambre du *Sāmzeme* (nom letton de la région baltique orientale que les Allemands appellent *Samland*) (1), ainsi qu'on l'avait cru pendant longtemps; l'ambre du Samland n'aurait été connu dans l'Europe du Sud qu'à partir de l'époque romaine. C'est alors seulement que le Samland devient la source principale de l'ambre; pour la période antérieure (âge du bronze), le lieu d'origine de cette matière est plus à l'Ouest et s'identifie avec les côtes occidentales du Sleswig-Holstein et du Jutland.

Même si l'Italie n'a eu de rapports de commerce avec les sources d'ambre du Samland qu'à l'époque de l'Empire romain, ou peu de temps avant, il est pourtant vraisemblable que c'était le Samland le fournisseur d'ambre de l'Europe centro-orientale et orientale. Il est d'ailleurs difficile de départager ce qui, dans le commerce préhistorique de l'ambre, revient à l'une et à l'autre des régions ambrifères, c'est-à-dire la région baltique sud-occidentale et la région baltique orientale.

Les auteurs allemands ont voulu constamment

(1) Cette région a reçu son nom, d'après De Paniagua, du peuple des « Sames », ainsi nommés du védique *Sama*, « vertueux, ayant l'âme tranquille ». Il s'agirait d'émigrants hyperboréens scythiques identifiables avec les Lapons (?).

donner une importance excessive à tous les faits qui peuvent être cités à l'appui de l'opinion d'après laquelle les lieux de provenance de l'ambre paraissent être identifiables avec la partie sud-occidentale du littoral baltique. Il est pourtant très malaisé d'établir des distinctions bien tranchées entre différents éléments et foyers de l'ancienne civilisation baltique. C'est là, chez les savants allemands, une tendance qui se révèle assez souvent dans les hypothèses historiques : ils aiment suggérer l'idée d'une origine et d'une influence prédominante germanique relativement au plus grand nombre d'éléments de la civilisation (1).

La civilisation baltique se présente plutôt avec un caractère bien marqué d'unité générale, qui n'empêche naturellement pas à un observateur impartial de reconnaître les variations locales de ses manifestations. Les savants alle-

(1) Ainsi, un ouvrage moderne, tel que le *Reallexikon der Vorgeschichte*, publié sous la direction de Max Ebert (Berlin, 1924), en énumérant les territoires septentrionaux dont provient l'ambre, mentionne l'Angleterre orientale, la Hollande, l'Allemagne du Nord, le Danemark, la Suède du Sud, la Finlande, la Pologne, la Silésie et la Russie européenne... Que devient dans cette énumération la Lettonie, la Lithuanie, l'Esthonie? C'est à peine si nous y trouvons désignés indirectement, sous la vieille et vague dénomination allemande d'*Ostseeprovinzen* (les provinces baltiques), les trois pays baltes : ces pays qui, depuis la guerre européenne, ont pourtant obtenu, même sous la forme de l'autonomie politique, la pleine reconnaissance de leur individualité nationale.

mands eux-mêmes emploient d'ailleurs la dénomination de « nordischer Kreis », c'est-à-dire district ou zone nordique (de même qu'il y a une « zone égéenne ») pour indiquer ce caractère unitaire fondamental d'un type de civilisation des pays scandinaves et baltes, des pays baignés par la mer Baltique. Ils admettent ainsi l'originalité d'une culture nordique ou baltique. Plusieurs données précises qui nous sont offertes par l'archéologie sont à l'appui de cette conception qui n'est rien moins que positive.

Ainsi l'archéologue G. Ekholm a souligné l'analogie qui existe entre les haches dont la forme rappelle celle d'une barque, trouvées en Suède, et celles qui ont été trouvées en Finlande. Ces haches dites en forme de barque sont l'élément caractéristique d'une époque préhistorique, qui reçoit son nom justement de cet instrument. Ekholm suppose que le type original de cette hache a apparu en Suède et s'est propagé de là vers l'Est. D'autres auteurs placent au contraire ce lieu d'origine entre le Jutland et la Courlande : cette civilisation, dite de la hache en forme de barque, aurait en ce cas son foyer dans le territoire des peuples baltes, comme l'admet A. Europaeus.

Ce dernier pense que, du foyer original, cette civilisation dut être importée en Finlande par un peuple indo-germanique. Les objets trouvés en Finlande indiqueraient que, s'il y eut

un mouvement de peuples de la Baltique vers le Nord, il s'agissait de populations mélangées d'éléments finno-ougriens et indo-germaniques.

L'étude des objets archéologiques de Finlande est très instructive au point de vue de la connaissance du développement de l'ancienne civilisation des pays baltiques. D'après Ailio, la civilisation néolithique aurait eu son centre primitif dans le territoire letto-lithuanien.

A cet âge se rapportent des objets en ambre découverts en Finlande et qui furent importés des pays dits (d'après A. Europaeus) de la Prusse orientale, c'est-à-dire des pays habités par les peuples baltes, soit par la mer, soit par la terre (Lettonie, Esthonie). Il y avait donc à cette époque un commerce de l'ambre des peuples baltes aussi avec le Nord.

Pour l'âge du bronze, on trouve en Finlande un nombre très limité d'objets scandinaves de ce métal.

L'âge du fer en Finlande a été spécialement étudié par l'archéologue finnois Hackman, qui admet nettement l'influence prépondérante de la civilisation baltique dans le territoire finlandais. Dès la période préromaine de l'âge du fer (qui s'étend jusqu'au 1^{er} siècle après Jésus-Christ) on trouve en Finlande des objets provenant des pays baltiques orientaux (« ostbaltische Länder »). Ces objets sont beaucoup plus nombreux à la période romaine de l'âge du fer (quatre

premiers siècles de notre ère). Ceux du II^e siècle montrent presque tous une provenance de ces mêmes pays baltiques orientaux : ce sont des armes, des outils, des objets d'ornement, qui présentent les mêmes formes qu'on trouve en Esthonie, en Lettonie, en Lithuanie. Il y a aussi des objets d'un certain caractère local, mais ils répètent en général les formes propres des pays baltiques. Des objets analogues se trouvent aussi en Suède.

Dans la période la plus récente de l'âge du fer romain les formes baltiques sont toujours prédominantes : ce n'est qu'à la fin de cette période que font leur apparition les formes scandinaves. Les fibules surtout présentent les caractères de la Baltique orientale : parmi les formes les plus remarquables sont des fibules richement ornées en émail, qui indiquent l'existence dans les pays baltiques d'une industrie florissante de ces objets d'ornement.

Même les monnaies romaines trouvées en Finlande ne semblent pas y être arrivées par la Suède, mais par les pays baltiques. Les monnaies en bronze sont, en effet, peu fréquentes en Scandinavie ; elles abondent, au contraire, dans les pays de la Baltique, ce qui prouve la civilisation élevée et le commerce développé de ces derniers.

Il est donc assez étonnant d'entendre l'archéologue finlandais Hackman, parler de l'influence de la culture germanique, pendant la période

romaine de l'âge du fer, sur les anciens Finnois. Ces derniers auraient reçu, à son avis, une culture à demi germanique (« halbgermanische Kultur ») des pays de la Baltique orientale (*Reallexikon der Vorgeschichte*, publié par Max Ebert; Berlin, 1925.) Ce savant semble jouer sur une équivoque fondée sur les dénominations géographiques. Où était donc, de ces temps-là, une civilisation germanique dans les pays de la Baltique orientale?

Les influences des pays baltiques se manifestent même plus tard, à l'époque des migrations des peuples. En général, ces influences sont représentées par des matériaux beaucoup plus abondants que ceux qui témoignent d'influences scandinaves et autres.

De nombreux objets en or, appartenant à l'âge du bronze, ont été découverts au Danemark et dans ce que Montelius appelle l'Allemagne du Nord, c'est-à-dire le pays des anciens Borusses, peuple balte. Voilà encore un caractère commun à l'ensemble des pays baignés par la mer Baltique.

Quant au trafic de l'ambre, il se développe en un cadre bien plus vaste que celui du domaine baltique originaire. Ce trafic doit un tel développement à ce peuple de grands voyageurs, de marchands et de navigateurs, d'une activité et d'une hardiesse sans pareilles dans l'antiquité, et dont les entreprises merveilleuses sont entourées d'une

auréole légendaire, que furent les Phéniciens. C'est un fait certain qu'à l'âge de la pierre polie les Phéniciens avaient déjà commercialement fait la conquête d'une partie du monde méditerranéen et atlantique : leur trafic se développait selon des lignes maritimes qui reliaient l'Égypte et l'Orient à la péninsule Ibérique, aux îles Britanniques et aux pays de la Baltique.

Si, dans l'âge du bronze, l'ambre apparaît moins abondant dans le Nord, cela doit se rapporter, d'après Götze, au fait qu'à cette époque justement s'est répandu et est devenu dominant l'usage de l'incinération des cadavres : car c'est des tombeaux que nous viennent surtout les échantillons archéologiques d'ambre.

Les habitants de la Bohême appartenant à l'âge du bronze devaient sans doute être en rapports commerciaux avec les Baltes ; on trouve en effet des morceaux d'ambre dans les sépultures de Bohême de cet âge.

A l'âge du bronze, l'ambre a donc été l'objet d'un commerce considérable dans toute l'Europe et dans les pays méditerranéens. L'apogée de ce trafic est à l'époque de la métallurgie du fer, et l'usage de l'ambre continuera longtemps encore, dans l'Europe occidentale, après l'occupation romaine.

Se basant sur la découverte de nombreuses monnaies romaines au cours des fouilles faites dans les environs de Liepaja (Libau), l'archéo-

logue allemand Kruse, professeur à St Pétersbourg, avait émis, dès 1844, l'hypothèse qu'une colonie romaine devait avoir existé dans cet endroit, du II^e au IV^e siècle de notre ère. Ces monnaies vont, en effet, du temps d'Auguste jusqu'au temps d'Adrien. Cette colonie romaine aurait été établie pour développer le commerce de l'ambre, dont on trouve dans cette zone (d'après M. Sams) une qualité de couleur foncée, laquelle était spécialement appréciée par les Grecs et aussi par les Romains. Son emplacement était près de Liepaja, probablement entre la mer et le lac Tosma. Des fouilles faites, en 1924, près de Rucava, sous la direction du Prof^r Wahle, et qui ont mis à jour d'autres monnaies romaines et un matériel archéologique très important, paraissent confirmer l'hypothèse de Kruse. Ainsi, mille ans avant l'arrivée des Allemands, il y avait des rapports commerciaux suivis entre la Courlande du Sud et des pays lointains ayant une civilisation très développée.

Les savants allemands eux-mêmes admettent que les objets en ambre de tous les pays baltiques offrent une complète uniformité de caractères (hormis certaines haches et marteaux votifs, qui appartiennent seulement à la Baltique occidentale). La forme et la technique du travail des objets en ambre représentent donc un élément hautement caractéristique de la civilisation des pays baltes. Ce sont premièrement des objets

d'ornement : perles, anneaux, boutons et doubles boutons perforés, qui devaient être portés comme pendentifs ; des rondelles d'ambre forment aussi la partie ornementale d'objets métalliques, tels que des broches. Au début, l'emploi de l'ambre pour l'ornementation paraît avoir été suggéré non seulement par les qualités matérielles de cette substance, c'est-à-dire sa couleur, son éclat et sa transparence, mais aussi par des qualités thaumaturgiques qu'on lui attribuait. Les marteaux et les haches en ambre, imitant les formes de ces mêmes instruments en pierre polie, devaient avoir la fonction d'amulettes. Dans la région baltique orientale, on confectionna en ambre aussi de petites idoles représentant des animaux ou reproduisant grossièrement la forme du corps humain. Dans l'âge du bronze, la technique est plus perfectionnée, et l'on trouve les premiers exemples d'objets où le métal est intimement associé à l'ambre, notamment des épées aux poignées incrustées de morceaux d'ambre. Une ancienne chanson nous fait voir combien apprécié et combien varié était l'emploi de morceaux d'ambre dans les objets d'ornement. *Il a gelé, il a gelé, — dit la chanson, — il a bien gelé ; la mer est glacée jusqu'au fond : maintenant c'est bon pour aller dans le pays de l'ambre. On a amené au frère la femme aux ambres ; on a couronné la sœur avec la couronne aux ambres ; la mère a été enveloppée de châles aux ambres.*

Les objets en ambre qui nous sont parvenus de l'âge du bronze (et des premiers temps de l'âge du fer) sont assez rares. Ce n'est qu'à l'époque romaine que l'emploi de l'ambre reprend un développement très considérable.

Il y a quelque incertitude sur le point de savoir si les Grecs, les Romains et les Phéniciens ont été eux-mêmes directement chercher ce produit ou s'ils le recevaient par l'intermédiaire d'autres peuples. Les contrées de l'Europe situées au nord du Danube ont été très imparfaitement connues du monde gréco-romain. Plusieurs siècles après Hérodote, les connaissances géographiques concernant la Germanie sont à peu près nulles. Pittard remarque qu'il paraît étrange que les écrivains de l'époque gréco-romaine aient été si mal renseignés : le chemin de l'ambre arrivant de la Baltique était trouvé depuis bien longtemps, et les civilisations proto-historiques avaient largement mis en communication les peuples du Nord et du Midi ; mais cela se serait fait justement par l'entremise des intermédiaires commerciaux.

Pline raconte qu'à l'époque de Néron, un général romain organisa une expédition dans les pays baltiques pour y aller chercher de l'ambre. Au II^e siècle de notre ère, Ptolémée dessina déjà une carte de la Baltique. Au VI^e siècle, d'après Cassiodore, deux chefs baltes se rendirent en Italie pour offrir de l'ambre en présent

à Théodoric. L'ambre attira des marchands de la péninsule Ibérique dans les pays baltiques au iv^e siècle de notre ère.

L'utilisation de l'ambre pour la fabrication d'objets d'ornement travaillés artistiquement continua de se développer à travers les âges, et jusqu'aux temps modernes, sans interruption. Ainsi les idoles fabriquées dans l'antiquité païenne seront remplacées par des images inspirées par la religion chrétienne. Tout porte à croire qu'il faut reconnaître dans cette industrie des artisans du moyen âge une filiation directe d'une industrie plus ancienne. Quelle fut au juste son importance même au point de vue des échanges commerciaux et culturels, soit dans les temps historiques, soit aux époques les plus reculées? C'est là encore une question à laquelle l'état actuel de nos connaissances ne nous permet pas de donner une réponse. Il y a lieu de se demander si, à part l'exportation d'ambre à l'état brut, qui ne fait point de doute, il n'y eut pas une exportation d'objets travaillés ayant une valeur artistique. Ces derniers auraient pu exercer une influence sur la technique du travail de l'ambre dans les pays méditerranéens, où l'on veut souvent reconnaître, quoique d'une façon hypothétique et complètement vague, des influences qu'on indique comme gréco-orientales.

En revenant à l'industrie de l'ambre dans les temps historiques, nous rappellerons le témoi-

gnage très intéressant que nous apporte le Vénitien Antoine-Marie Graziani, auteur d'une biographie du cardinal Commendon, qu'il accompagna, en sa qualité de secrétaire, dans ses voyages aux pays de l'Europe du Nord, au xvi^e siècle. Graziani exprime le regret que la piété étant diminuée dans les derniers siècles, on ait cessé de faire en ambre des figures du Christ et des saints; de même, on ne débitait plus à cette époque ce grand nombre de chapelets et de couronnes de la précieuse matière, dont les dames se servaient pour leurs prières et pour leur ornement; on ne travaillait plus l'ambre que pour en faire « des échecs, des dames, des cuillères, mille sortes de petits vases et des cages même tournées très agréablement, mais de nul usage, à cause de leur fragilité ».

CHAPITRE III

Les éléments de la culture lettonne.

En essayant de fixer selon quelques idées directrices le cadre général de la préhistoire lettonne, le philologue et ethnologue P. Schmidt propose de diviser ces âges préhistoriques en trois époques :

- I. L'époque d'un peuple primaire indo-européen ;
- II. L'époque de la vie commune des peuples baltes ;
- III. L'époque de la formation du peuple letton.

La question de savoir quels étaient les plus anciens créateurs de la culture baltique reste complètement obscure. Mais, ainsi que Schmidt lui-même se le demande, est-il justifié de chercher à établir un commencement de la culture lettonne? Y a-t-il eu un âge où ce peuple était sans culture? L'histoire de la civilisation est en tout cas beaucoup plus ancienne, et de plusieurs milliers d'années, que ce peuple indo-européen que l'on considère comme un des peuples pri-

maires. La culture lettonne devait être, dans une phase primitive, celle de ce peuple indo-européen.

1. — *Données ethnologiques : originalité de la culture lettonne.*

En dehors du domaine si incertain de ces hypothèses, un vaste champ d'études pour la recherche des caractères de la civilisation balte nous est offert par l'ensemble de cette « ergologie » par laquelle l'ethnologue suisse Sarasin indique l'ensemble des productions matérielles et non matérielles d'une culture. Ces recherches ne sont encore qu'à une phase initiale, tandis que leur objet représente un ensemble de faits très vaste et complexe; cependant, les résultats de ces études nous fournissent déjà des bases suffisantes pour réfuter la thèse posée, au sujet de la civilisation balte, par les savants allemands.

Les historiens germano-baltes qui se sont occupés du processus de développement des pays de la Baltique, que l'on connaissait au moyen âge sous la dénomination générique de Livonie, ont toujours fixé le point de départ du développement culturel et économique des régions baltiques à l'époque de la conquête allemande de ces terres, sans tenir compte des époques qui ont précédé cet événement, ou en les qualifiant

faussement comme des temps de profonde barbarie. Cette tactique a réussi à faire passer les colonisateurs allemands de la Baltique pendant longtemps comme des pionniers de la civilisation et de la culture humaine et à justifier les mesures brutales des conquérants envers les populations baltiques, représentées comme des tribus barbares.

Or, les études consciencieuses faites en ces dernières décades démontrent qu'il est absolument faux de considérer que la culture lettonne ne date que de l'époque du féodalisme colonisateur. Et pourtant nous retrouvons cette thèse même dans des publications assez récentes. Aussi les savants lettons se sont-ils élevés avec raison contre cette opinion erronée. Le Prof^r Schmidt, par exemple, a tiré de ses études philologiques et ethnographiques la conclusion que les Lettons, les Lithuaniens et les Vieux-Prussiens ne pouvaient avoir été des barbares, même avant l'ère chrétienne.

L'histoire de la culture matérielle lettonne en donne les preuves. Elle présente encore beaucoup de lacunes, mais nous allons cependant essayer de rassembler les principaux résultats des observations et recherches qui sont dès maintenant acquis.

Nous sommes très mal renseignés au sujet des modes primitifs de construction employés dans le territoire letton. Il n'est pas démontré,

d'après le Prof^r Arbusov, qu'il y ait des palafittes lettonnes remontant à l'âge néolithique. Du même avis est aussi F. Zālits. On voit des restes de constructions lacustres dans les lacs de Lazdone, de Vecgulbene et de Lisa : il y reste, sous l'eau, des éléments de constructions en bois. Lancmanis, qui a étudié ce sujet (*Izglītības Ministrijas Mēnešraksts* — Revue mensuelle du Ministère de l'Instruction publique, fév. 1920), croit qu'il ne s'agit pas de véritables palafittes, mais de constructions qui s'en rapprochent et gardent des ressemblances avec ce type primitif. Il faudrait en tout cas explorer d'une façon plus approfondie les lieux qui présentent des restes de cette nature : le travail archéologique à ce sujet en est encore à ses premiers pas.

D'après une ancienne thèse, soutenue surtout par Bielenstein, l'art de la construction en pierre aurait été importé par les Allemands. Cette thèse est contredite par la découverte (par Sievert) d'anciennes murailles antérieures à la domination allemande, et surtout par les résultats des fouilles faites en 1909, sous la direction de l'archéologue letton F.-V. Balodis, sur la rive gauche du fleuve Gauja : on y a découvert, sur une colline, des restes de constructions en bois, qui semblent appartenir à un ancien château fort, et à côté desquels se trouvent aussi des restes de murailles. Ces fouilles ont mis à jour

une série assez riche de matériaux et d'objets divers : des fragments de chaux, de verre (qui indiqueraient l'existence de fenêtres), de terres cuites, des broches en métal, des couteaux, des pointes de flèches, des meules. Dreimanis (*J. M. M.*, 1921, n° 7) a essayé, d'après les résultats de ces fouilles, de reconstruire le plan général du bâtiment et de tracer un tableau de la vie, des occupations des habitants de ces châteaux forts anciens-lettons, du chef, des guerriers, des domestiques, etc.

Le nom même de ces châteaux forts (*pils*), qui ressemble beaucoup à des dénominations des langues lithuanienne, grecque et sanscrite, indique que ce genre de constructions remonte à une époque antérieure à l'arrivée des Allemands dans le pays letton.

Lancmanis, en parcourant le pays, a remarqué des types de constructions caractéristiques et des objets divers qui conservent sans doute des formes très anciennes. Les plus vieilles chansons populaires parlent d'« habitations dressées », ce qui démontre que les anciens Lettons connaissaient déjà l'art de bâtir en hauteur, et même à un degré assez avancé, puisque, selon les mêmes chansons, la pièce qui servait aux ablutions était construite séparément.

Une construction rustique typique est celle de granges où l'on sèche les blés et où l'on en fait le battage. Ces granges se trouvaient même

associées, dans les anciens temps, avec les locaux servant d'habitation.

Il est à remarquer — ainsi que Rütimeyer l'a fait en étudiant l'ethnographie de la Suisse — que les objets qui sont d'un usage quotidien dans l'économie domestique, les outils agricoles, les procédés appliqués dans les constructions conservent très souvent jusqu'aux temps modernes des types immuables ou très peu modifiés qui remontent à une antiquité immémoriale. Les objets de l'industrie rustique reproduisent fréquemment, avec une étonnante fidélité, les formes de ceux qui, aux temps préhistoriques, étaient destinés aux mêmes usages. Ainsi ces matériaux sont pour l'ethnologue extrêmement précieux, à cause de leur très haute et très constante valeur caractéristique.

Parmi ces objets d'usage domestique, que l'on trouve encore de nos jours dans les maisons lettonnes, Lancmanis énumère différents boccas et coupes en bois; des meubles d'anciennes formes et des objets qui présentent quelques particularités qui se rapportent vraisemblablement à leur ancien emploi dans les cérémonies de quelque culte disparu; des selles en bois de formes primitives; des candélabres en bois, etc. Aussi les formes de certaines lampes, d'après Lancmanis, paraissent avoir eu à l'origine une signification symbolique, en rapport avec un culte très ancien du Soleil. L'art

rustique dans le travail du bois nous offre une très grande variété de croix de formes très anciennes; des couvercles à tonneaux sculptés avec un goût remarquable; et, parmi les travaux de plus grandes proportions, des clochers en forme de tourelle avec un toit aigu surmonté d'une petite croix.

L'ethnographe suisse Rütimeyer signale la présence de certains outils très primitifs en Lettonie, tels qu'une crémaillère en usage aussi chez des paysans suisses ⁽¹⁾, et de mortiers et pilons qui reproduisent exactement les formes de ceux dont se servaient non seulement les anciens Romains et Grecs, mais même les Étrusques et les Égyptiens.

D'un emploi également très ancien sont certaines marques de propriétaires, qui, avec une très grande variété de formes, remarquables au point de vue esthétique, se trouvent gravées sur des morceaux de bois, servant pour tenir compte de certaines prestations. Cet usage, qui dure toujours, doit remonter très loin dans le passé. Des marques analogues se trouvent aussi sur des outils de pêche, sur les ruches, etc.

(1) Rütimeyer, dans son *Urethnographie der Schweiz*, en étudiant les noms donnés aux vaches et les mots employés pour les appeler, mentionne, entre autres, les mots *lopi*, *loba* et *lioba*, employés soit comme noms collectifs, soit comme appels. Il est remarquable qu'en Lettonie on se sert de ce même mot, *lopi*, pour indiquer collectivement aussi bien que pour appeler les vaches.

Les anciens Lettons connaissaient le travail des métaux, et tout spécialement le façonnage de l'argent, que le commerce apportait dans le pays. Ils façonnaient eux-mêmes leurs instruments de travail, les charrues, les faux, les couteaux, les haches, ainsi que leurs armes. Comme il ressort des objets mis au jour par de nombreuses fouilles, ils faisaient preuve dans ces travaux d'un sens esthétique très prononcé.

Selon Schmidt, le métier de forgeron également, que les Allemands prétendent souvent avoir introduit dans la Baltique, était déjà connu en Lettonie avant l'invasion germanique. D'autre part, la langue lettonne est très riche en mots désignant des ouvrages en bois, et tous ces mots sont lettons. Il est d'ailleurs ridicule de parler d'introduction de la culture germanique par les Allemands dans la Baltique lors de l'invasion, étant donné qu'à cette époque (xii^e siècle) c'était la culture latine qui dominait dans toute l'Europe centrale et occidentale.

Lors de l'arrivée des Allemands, des ustensiles d'autres formes et différents procédés techniques se sont vraisemblablement ajoutés à ceux qui étaient déjà en usage dans le pays (verrerie, majolique, etc.). Mais ce furent presque toujours des objets et méthodes que les envahisseurs avaient eux-mêmes pris d'autres peuples, et ils n'étaient que les intermédiaires de cette diffusion.

Une question générale se pose au sujet des noms qui indiquent les divers objets d'usage domestique, les meubles, les instruments pour filer, pour travailler le bois et le fer. Plusieurs de ces noms montrent une influence linguistique allemande. Les savants allemands ont voulu reconnaître dans ce fait une preuve que ces instruments, ces procédés techniques, ces différents objets sont d'origine allemande et n'ont été en usage en Lettonie qu'après l'arrivée des Allemands. Mais il arrive souvent qu'un peuple connaît déjà un métier et emprunte plus tard les noms concernant ce métier à un autre peuple, pour des raisons qui le plus souvent nous échappent.

La poésie populaire lettonne nous a conservé beaucoup d'anciens noms d'objets que nous ne sommes actuellement pas en mesure d'identifier. Il s'agit évidemment d'objets qui étaient en usage depuis longtemps et dont les noms ont changé. Schmidt donne une longue énumération d'outils qui ont des noms purement lettons : il serait absurde de penser que l'usage de ces objets n'ait commencé qu'après l'arrivée des Allemands, c'est-à-dire au XIII^e siècle.

Dans une étude sur le développement historique des dénominations d'ustensiles domestiques, publiée dans la *Revue mensuelle du Ministère de l'Instruction publique* de Lettonie, le D^r Zēvers confirme que, bien qu'un grand

nombre de ces dénominations soient analogues aux noms allemands, il est très probable que la plupart de ces objets étaient connus auparavant, mais que leur dénomination s'est déformée sous la domination allemande.

Il s'agit surtout des objets d'usage domestique, tels que tables, chaises, etc., pour lesquels on connaît des dénominations plus anciennes que celles des Allemands. Les études étymologiques démontrent de même que les anciens Lettons connaissaient l'art de la poterie, ainsi que le cannage des meubles, l'art de tresser les berceaux, les paniers, etc.

2. — *La monnaie et le commerce.*

L'absence d'une monnaie locale représente une question très intéressante et sur laquelle le dernier mot n'a pas été dit.

Les savants allemands ont voulu y reconnaître une preuve à l'appui de leur thèse, de l'origine étrangère de la civilisation des pays de la Baltique.

D'une façon générale, cette opinion est en contradiction avec une foule d'indications extrêmement suggestives.

Les collections du Musée historique national, de fondation très récente, et de celui, plus ancien, du Dôme de Riga contiennent des ouvrages d'art

appliqué qui témoignent du haut degré de perfection qui avait été atteint dès l'âge du bronze ou dans les premiers temps de l'âge du fer (1) dans ce genre de travail.

Ces collections nous offrent, par exemple, entre autres ouvrages de bijouterie d'un très beau travail, des plaques en bronze et émail, qui étaient probablement des marques de dignité des chefs. Si l'on ne peut pas certifier d'une façon absolue la provenance de ces objets, il est cependant complètement arbitraire de recourir à l'hypothèse d'une provenance étrangère de tels ouvrages artistiques, d'autant plus que nous voyons durer dans le pays la tradition de ce genre de travail d'orfèvrerie. Une technique analogue est employée dans des objets de fabrication locale indiscutable : comme par exemple des châles lamés en bronze (collections du Musée national de Riga).

Cela nous permet d'affirmer sûrement qu'au point de vue technique les Lettons étaient, déjà à une époque très ancienne, en mesure de

(1) Il est nécessaire de faire quelques réserves quant au classement de ces collections archéologiques, car les objets qui les composent proviennent pour la plupart de donations faites par des particuliers, qui les avaient recueillis comme amateurs. Il est donc prudent d'attendre les résultats de fouilles et recherches conduites avec une méthode scientifique pour émettre des jugements sûrs. Cette réserve faite, il n'en est pas moins nécessaire de tenir compte des indications nombreuses et très importantes que nous fournissent les collections de ces musées.

fabriquer des monnaies. D'autre part, c'est au point de vue politique qu'on a voulu nier la possibilité que les anciens Lettons aient possédé des monnaies à eux. En d'autres termes, on a contesté l'existence d'une civilisation où les pouvoirs publics seraient assez développés pour établir et faire adopter un système monétaire régulier. Mais nous savons combien nombreuses sont les monnaies étrangères trouvées sur le sol letton. La fréquence et la variété même de ces pièces de monnaie exotiques ne prouvent-elles pas, au contraire, le développement de la civilisation du peuple letton, se manifestant par l'usage courant des différentes monnaies que faisaient affluer aux pays baltes des relations commerciales intenses et étendues?

Quoique nous possédions peu de données sur l'activité économique des anciens Lettons, il est cependant hors de doute qu'un certain commerce, et tout spécialement un commerce de transit, s'est effectué depuis des temps immémoriaux sur le territoire letton. Il suffira, pour en être convaincu, de remarquer que dès le temps des Phéniciens le transit à destination de Byzance, par la Vistule, revêtait une grande importance. Lorsque cette route fut barrée par le flot slave, une nouvelle voie de communication fut ouverte, et ce fut la Daugava, qui resta la plus importante depuis le v^e jusqu'au ix^e siècle de notre ère. Ce n'est, en effet, qu'au x^e siècle

que la route du golfe de Finlande, des lacs Neva et Ladoga fut ouverte au commerce.

Le commerce de l'ambre, qui était très important, n'était cependant pas le seul objet des relations et du trafic avec les peuples qui habitaient les bords de la Baltique. Bien d'autres produits de ces parages prenaient le chemin de l'Occident, produits de la chasse et des forêts, en particulier les fourrures et la cire.

Pour la période qui s'étend du *vi*^e au *ix*^e siècle de notre ère, on n'a retrouvé qu'un nombre relativement restreint de traces; il semble, à en juger d'après les recherches incomplètes effectuées jusqu'à présent, que les relations entre la Baltique et la Méditerranée se soient temporairement relâchées, pour reprendre très activement au *xii*^e siècle, avant l'arrivée des Germains. A partir de l'époque de la migration des nordiques dans l'Empire romain, on ne trouve plus de monnaies romaines dans le sol letton. Ce n'est qu'à partir du *viii*^e siècle que des monnaies exotiques apparaissent de nouveau. Il y a une interruption inexpiquée entre le *v*^e et le *ix*^e siècle, à partir duquel on trouve dans le sol letton les monnaies des contrées les plus éloignées, byzantines, arabes, etc.

Successivement, des relations assez étroites s'établirent avec la Scandinavie.

Les poèmes du Nord, parlant des entreprises de Vitikind dans la Baltique, montrent d'ailleurs

que les Lettons ont été constamment en contact avec les civilisations les plus avancées de leur temps.

Dans son volume *Latvijas Vēsture*, l'historien letton F. Zālits démontre que les relations de la Lettonie avec les pays scandinaves étaient particulièrement actives aux ix^e et x^e siècles. On a retrouvé un grand nombre de pièces de monnaie danoises et scandinaves en terre lettonne. Zēvers (*I. M. M.*, 1923, n^o 10) donne une énumération des monnaies frappées en Scandinavie et en Allemagne, qu'on trouve en Lettonie. Mais, dans les premiers temps, on ne trouve chez les peuples germaniques que les monnaies romaines.

Les Lettons pouvaient peut-être fort bien se contenter dans leurs rapports commerciaux de l'usage des monnaies étrangères. Mais, en tout cas, le manque de preuves de l'existence de monnaies propres aux peuples baltes, s'il ne nous permet pas de penser, comme dit Zēvers, que ces peuples aient eu une monnaie à eux, ne nous permet non plus d'affirmer nettement le contraire.

Les Lettons se servaient en outre de lingots et de barres métalliques. L'existence de ces lingots métalliques d'un poids déterminé est encore une indication très importante pour affirmer, chez les anciens Lettons, cette maturité politique et sociale qu'on a contestée tout spécialement au point de vue de leur capacité

de se servir de la monnaie. Même certains pendantifs conservés au Musée du Dôme de Riga peuvent avoir servi comme moyens d'échange.

Ces remarques au sujet de la maturité politique et sociale des Lettons, par rapport à l'usage de la monnaie, reçoivent d'ailleurs une confirmation très éloquente par ce que nous apprend l'histoire ancienne des Romains, dont nul ne songe à nier le haut degré de civilisation. Jusqu'à la fin de la République romaine la cérémonie juridique de la vente continua à se faire par *aes et libra*, par un morceau de métal brut et la balance. Ce n'est que quand les Romains se sont faits acheteurs chez d'autres peuples qu'ils ont eu une monnaie. Mais chez les Lettons, les acheteurs étaient des étrangers; ce sont eux qui apportaient des monnaies, dont on trouve, comme nous l'avons indiqué, des exemplaires très nombreux et très variés dans le sol letton.

La tardive apparition de la monnaie romaine est conforme — comme le remarque Grenier — à la culture italique. Les monnaies des villes de Grande Grèce et d'autre provenance ont de bonne heure circulé chez les Romains, mais l'État romain ne se décida que pendant la seconde moitié du iv^e siècle à frapper une monnaie à lui. Même quelques villes très florissantes de Grande Grèce n'ont pas frappé de monnaie.

L'existence ou l'absence d'une monnaie locale

n'est donc pas en tout cas un élément essentiel pour établir si l'on se trouve en présence d'une civilisation réellement développée au point de vue social et politique.

3. — *Le travail et le sentiment
de la beauté.*

Les indications que nous pouvons puiser, au sujet de l'ancienne culture lettonne, dans la poésie populaire sont, il est vrai, très importantes, mais il faut être très prudent dans l'interprétation de ces données. Klaustins fait remarquer en effet (*I. M. M.*, 1920, n° 5) que les chansons populaires sont une création qui se poursuit à travers une période très étendue.

Nous saisissons dans ces poésies comme des pulsations de l'histoire; nous y sentons le cœur, la psychologie du peuple; mais au point de vue chronologique nous ne pouvons pas en tirer des divisions tout à fait sûres entre différentes époques historiques.

On trouve dans l'ancienne poésie populaire beaucoup de chansons qui parlent des travaux agricoles, de l'élevage du bétail, de l'apiculture, de la chasse, de la pêche, de la mer, de la navigation. Mais on ne saurait affirmer qu'il s'agit là toujours des éléments primitifs, quoique

dans les formations mêmes des temps modernes on trouve toujours des éléments poétiques et ethnographiques très anciens. Certaines descriptions de vêtements extrêmement riches ne peuvent pas, par exemple, se rapporter tout entières aux temps préhistoriques : il y a à travers les âges tout un développement qui laisse ses traces dans cette poésie.

La même réserve doit être faite pour ce qui concerne les relations familiales, entre parents et enfants, etc., et les qualités morales que la poésie populaire exalte.

Avec toutes ces réserves, en tenant compte des données rassemblées en les puisant aux différentes sources utilisables par l'ethnologie, nous pouvons cependant esquisser un tableau d'ensemble de la vie de ce peuple, de sa culture matérielle et sociale et de sa psychologie.

L'agriculture, l'élevage du bétail et l'apiculture étaient pour les Lettons des sphères d'activité également importantes. Le pays était riche en bétail; l'élevage chevalin était particulièrement soigné.

De même, ils cultivaient les légumes et les arbres fruitiers, parmi lesquels le pommier, qui joue un grand rôle dans la poésie nationale, est considéré comme le plus anciennement cultivé.

Cette poésie est riche en chansons qui montrent le degré de développement atteint par la culture de la terre chez les anciens Lettons.

Dans ces chansons, on mentionne les grands champs de seigle « auxquels appartiennent les collines », les champs d'orge « propriétaires des vallées », l'avoine et ses glumes blanches, les abeilles « à qui appartiennent les grands chênes ». On y trouve une grande quantité de vers qui louent le zèle et la joie au travail : « Laboure profondément ton champ : l'été sera court, car le rossignol chante très bas ». Nous nous trouvons là devant une manifestation de ce sentiment de la beauté recherchée partout, même et surtout dans les plus humbles manifestations de la vie quotidienne, qui est si caractéristique pour le peuple letton.

Ce sentiment est inspiré fréquemment par les aspects de la vie agricole. Le lin, une des principales richesses du pays letton (« c'est pour le lin que les seigneurs de Riga frappent leur monnaie d'or ») suggère souvent des images poétiques d'une grande finesse. Un simple quatrain présente, dans un tableau d'une sobriété et d'un équilibre classiques, une image des travaux des champs tout imprégnée de beauté; en voici une traduction littérale :

- Où étiez-vous, petites sœurs?
car vous rentrez en chantant.
- Nous cueillions le lin de soie
sur la colline d'ambre.

Toujours le rayon de la beauté s'ajoute à la glorification du travail.

Je m'en vais aux champs, je m'empresse aux champs.
Aux champs sont mes grandes joies;
aux champs se lève pour moi le soleil,
aux champs se couche le soleil.

C'est en chantant que s'accomplissent les travaux agricoles : « En chantant les jeunes filles battent les blés avec des fléaux d'argent. ».

La gaité, la sérénité de l'esprit se joint constamment à l'idée du travail et de la vie champêtres :

Que j'aïlle tourner la meule
ou que j'aïlle battre les blés,
quel travail que je fasse,
pour chacun je chante une chanson.

La prairie, la belle prairie parsemée de fleurs et étincelante de rosée, est aimée par elle-même, en dehors de toute idée utilitaire ou de richesse :

En traversant la prairie
je chantais les chansons de la prairie.
Mes souliers s'emplissaient
de fleurs bleues et de rosée d'or.

A côté du travail de la terre, l'élevage du bétail est aussi chanté dans cette poésie. Un très grand amour pour les animaux s'y reflète. Une de ces chansons fait les louanges de la vache

blanche, qui donne tant de lait, qu'on peut tous les jours en former les fromages et battre le beurre. Une autre, avec le sens symbolique si remarquable dans toute la production littéraire populaire de Lettonie, parle du jeune paysan qui attend avec anxiété le moment béni où il pourra s'étendre la nuit, auprès de ses chevaux, sous le ciel étoilé. Une troisième dit : « J'ai fait pour mon poulain un beau traîneau tout en or; d'argent j'ai courbé l'anse de son col, et ma bien-aimée glisse rapide, scintillante comme le soleil, florissante comme la rose ».

Les abeilles sont entourées d'une grande tendresse. On demande au jeune homme, dans une chanson, ce qu'il a fait en restant toute la journée dans la lande : j'ai construit — répond-il — la grande maison pour les petites abeilles, et je l'ai décorée jusqu'à terre. Pour expliquer pourquoi un jeune homme a trois vêtements à sa disposition, une chanson se sert de cette invention : le premier a été tissé pour lui par sa mère chérie; le deuxième a été fait par sa bien-aimée, et le troisième est « celui de la petite abeille dans le chêne ». L'abeille est appelée, dans la poésie populaire, servante de Dieu. L'apiculteur est représenté enfonçant de petits clous d'or dans le chêne, pour que l'abeille ne glisse pas quand elle se promène. L'abeille attelle le cheval pour la bien-aimée de l'apiculteur; elle

façonne en argent le joug et fait les rênes avec de la cire.

Les forêts, qui font aujourd'hui encore la richesse de la Lettonie, étaient même beaucoup plus considérables aux temps anciens ; aussi est-il tout naturel qu'elles aient été chantées dans des milliers de poésies populaires qui les décrivent avec un amour mêlé de terreur, et parlent des animaux sauvages qui les habitaient.

Il n'est pas jusqu'à la pêche et la navigation qui ne soient décrites de façon symbolique dans la poésie populaire : le pêcheur dit au paysan : « moi-même je dois labourer la mer ; moi aussi je herse les collines de la mer ». Les navigateurs parlent à leur barque : « ma belle barque de bouleau, va vite, cours, fais des centaines de lieues dans la journée », et les femmes restées à terre chantent : « Mère des Vents, donne-nous la paix ce soir ; beaucoup de bonnes âmes se bercent encore sur l'eau. »

Le marin ou le pêcheur qui se trouve dans sa barque, sur une mer agitée, et que les vagues couvertes de blanche écume empêchent d'arriver au rivage, s'adresse, comme en une prière, à la divinité protectrice, en chantant :

Mère de la Mer, Mère de la Mer,
viens régir tes petites servantes,
tes petites servantes couvertes de châles blancs.

Le marin, qui s'étend sur la plage, chante :

Je m'endormis en un doux sommeil
sur le bord de la dune maritime ;
les pierres chantent, l'eau pleure
et la Mère des Vents exulte.

Et le jeune Letton d'aujourd'hui, comme son frère des temps anciens, demande à ses parents, en une chanson symbolique :

Père, construis-moi une barque,
Mère, tisse-moi la voile
pour que j'aïlle en mer
jouer avec le Vent du Nord.

Le Vent du Nord a de l'écume si blanche,
mais moi, j'ai des voiles encore plus blanches.

Ici encore, nous retrouvons, dans le chant de l'adolescent, qui parle, non pas de voiles fortes, mais blanches, c'est-à-dire belles, le sens esthétique si profondément enraciné dans l'esprit du peuple letton.

De l'ensemble de ces sources, aussi bien au point de vue de la culture matérielle qu'à celui de la culture intellectuelle, découle un ensemble de preuves éloquentes du haut degré de développement et de raffinement atteint par la civilisation des Lettons, dans leur vie individuelle et sociale.

4. — *Les communautés primitives ;
développement de la vie économique et sociale.*

Le type de l'organisation sociale chez les anciens Lettons a été vraisemblablement, à l'origine, la grande famille.

De celle-ci paraît se développer, comme Plākis l'indique, la communauté sociale du clan. Les membres du clan se chargeaient de la défense contre l'ennemi.

Le chef de famille avait droit de vie et de mort sur les membres de la famille et sur les esclaves. A une certaine époque, les hommes se procuraient leurs femmes par le rapt, ce qui est une coutume répandue chez tous les peuples anciens. Cette coutume, d'après Arbusov, aurait existé jusqu'au ^{xvi}^e siècle. Les chansons populaires parlent très peu du père, toujours de la mère. Il ne semble pas que la grande famille lettonne ait connu le principe patriarcal; la femme y avait les mêmes droits que l'homme.

Le régime familial le plus ancien a même été fort probablement celui du matriarcat.

Au sujet de l'organisation familiale, de nombreuses indications nous sont données par les chansons populaires. Une question qui reste encore très incertaine est celle des *bālini*.

Il est impossible de traduire exactement l'expression lettonne *bālinš* (au pluriel *bālini*).

C'est une dénomination très ancienne, qui se retrouve dans un très grand nombre de chansons populaires, et dont la signification exacte est restée mystérieuse, mais qui peut se traduire approximativement par « frère ». Selon le savant Plākis, qui a étudié la philologie lettonne ancienne, sous le terme de *bālini* on aurait compris tous les hommes jeunes de la peuplade, de la communauté. On voit, en effet, dans les récits des chansons populaires, les *bālini* traversant la Daugava par centaines. Quantité d'exemples confirment cette hypothèse. Une ancienne chanson dit que la sœur monte sur la colline, d'où elle domine la forêt : « Autant y a-t-il de branches aux bouleaux, autant de frères je possède. » Une autre chante : « Je tisse des centaines de chemises de roseau ; je tresse des centaines de couronnes de fleurs ; mes frères bien-aimés viennent me rendre visite en chevauchant. »

Ce sont les *bālini* qui vont en guerre et protègent leurs sœurs. Leur rôle est de défendre la femme et les faibles. La femme qui se plaint de son mari recourt au *bālinš*.

Puisque les *bālini* sont toujours très nombreux, ce seraient donc les frères appartenant à une grande famille, ou à une communauté plus vaste, comme le clan. Aux *bālini* sont opposés les *tautas*, c'est-à-dire les étrangers.

Les jeunes filles de la communauté sont toutes

appelées « sœurs » par les jeunes gens. Elles aussi sont en grand nombre, comme le dit une « *daïna* » : « Autant y a-t-il de petits poissons qui reluisent dans les lacs et dans la mer, d'autant de petites sœurs reluit la maison du frère. »

Plusieurs auteurs à tendances socialistes ont envisagé l'hypothèse que les Lettons aient connu un communisme primitif dans la famille ou dans le clan. Cette idée est jugée favorablement par Birkerts; mais Zālits (*J. M. M.*, mars 1920) et quelques autres savants croient que nous ne sommes pas autorisés à l'accepter, si ce n'est peut-être pour des temps de beaucoup antérieurs à notre ère.

Par sa nature même, la grande famille exigeait un certain communisme dans la propriété de la maison, des outils, des ustensiles divers et de l'installation du logis. La nourriture des membres de la grande famille devait être préparée en commun.

Mais avec le temps, comme d'ailleurs partout en Europe, l'organisation des groupements familiaux s'est fortement modifiée dans l'ancienne Lettonie. De communautés de parents qu'ils étaient au début, ces groupements se sont de plus en plus transformés comme unités économiques et politiques. On considère cependant que la grande famille lettonne aurait conservé son caractère encore au XIII^e, et même partielle-

ment jusqu'au xvi^e siècle. La division sociale et toute l'organisation de la grande famille lettonne différaient sensiblement de la famille, au sens étroit du mot, qui s'est créée par la suite au sein même de la grande communauté familiale.

Au sujet de la propriété privée, l'opinion la mieux fondée paraît être celle de Klaustins, qui affirme qu'elle était organisée chez les Lettons bien avant le xiii^e siècle.

Quant au mécanisme du fonctionnement économique de la grande famille lettonne, on croit pouvoir affirmer qu'il existait une division du travail entre les deux sexes et que toute l'exploitation matérielle y était réglée. Les grands travaux étaient accomplis en commun par plusieurs grandes familles : le travail, dans les temps primitifs, était en général lié avec les rites, les cultes, la magie. Les grandes familles se sont ensuite développées en communautés plus larges, qui possédaient des terres utilisées en commun. Un droit particulier en régissait l'activité. Plus tard, sous le régime de la féodalité, le système de la grande famille a été en quelque sorte renforcé par le fait qu'il représentait une unité pour l'exploitation seigneuriale et semblait ainsi avantageux au point de vue économique.

Longtemps avant l'invasion, chez les Lettons s'était peu à peu formée une catégorie supérieure de *meliores et seniores viri*, ainsi que

les anciennes chroniques les nomment. Une différenciation entre éléments sociaux était déjà ébauchée parmi la population.

Ces distinctions sociales ne sont pas des créations du VI^e ou VII^e siècle, mais — d'après Schmidt — ce sont des formations bien plus anciennes, dont les noms se rapprochent de certaines dénominations que nous trouvons chez les anciens Slaves.

Les propriétaires de terres en étaient les défenseurs : chefs pendant la paix, ils l'étaient également en guerre. Ces chefs guerriers faisaient aussi du commerce, et quand la guerre ou le commerce leur était favorable, ils amassaient beaucoup d'or et d'argent. Les Lettons, ayant eu à lutter contre les peuples environnants, — Esthoniens, Russes et même Danois et Suédois, venus par la voie de la mer, — étaient presque constamment en guerre.

L'auteur des *Chroniques rimées* dit, en parlant des Lettons de la fin du XIII^e siècle, que c'est un grand peuple guerrier, qui a beaucoup de chefs, et ajoute que leurs femmes montent à cheval comme les hommes.

D'après Schmidt, le peuple letton était composé au XII^e siècle de petites peuplades dont les chefs étaient de petits rois appelés *kungi* (seigneurs). Les *Chroniques* connaissent également la dénomination de « grand roi » (*lielkungs*). Schmidt pense qu'il est faux de croire

que ces dénominations ont été empruntées aux Allemands, d'autant plus que les anciens Lettons avaient des rois bien avant l'invasion allemande.

Bilmanis a spécialement souligné l'importance des recherches sur ce passé glorieux, qui est difficile à reconstruire, faute de documents. Cependant les *Chroniques rimées* et celle d'Henri le Letton donnent de nombreuses indications concernant la vie de ces peuples avant l'arrivée des barbares germains.

Henri le Letton, citant le chef zemgalien Viesturs, lui reconnaît le titre de *Semigallorum dux princeps*. C'est ce même Viesturs qui, en 1206, avec trois mille guerriers, vient en aide de Riga. Le roi du château de Beverina, Tāivalds, est remplacé à la tête des guerriers lettons, après sa mort, par ses fils. Henri le Letton cite souvent d'autres glorieux guerriers lettons. Les grands centres, sièges de ces princes, étaient les châteaux forts de Beverina, Antina, Satecla, Tricata. Les chroniques indiquent ces lieux sous les noms de : *oppidum, urbs, urbs fermissima, castrum*. Autour de ces forteresses se dressent des murs (*moenia*).

Les anciennes chroniques, quoique ressentant l'influence allemande, montrent cependant l'existence d'une aristocratie de l'esprit, d'un culte de l'héroïsme avant la domination barbare. Les *Chroniques rimées* racontent les faits d'un de ces rois, « le plus noble entre les nobles », qui

interroge avec bienveillance les étrangers qui passent par son territoire. Ces chefs, ces *kungi*, jouaient avant tout un rôle important en temps de guerre; cependant il est probable qu'ils jouaient également le principal rôle dans les assemblées qui se tenaient en temps de paix.

Krodznieks, en étudiant l'histoire ancienne lettonne, s'est convaincu que le fait qu'avant le XIII^e siècle les diverses peuplades lettonnes nommaient elles-mêmes leurs chefs, prouve que nous nous trouvons en présence d'une étape de l'organisation étatique, ce qui semble être confirmé par le fait qu'en Livonie les communes sont encore appelées « états », *valstis*. Avant l'invasion allemande, il existait certainement déjà une large organisation étatique, avec un grand nombre de centres administratifs, qui étaient probablement les *pils*, les châteaux forts, dont toute la terre lettonne était parsemée, et qui étaient des lieux de refuge en cas de danger. Ils représentent sans aucun doute les premiers centres de l'administration politique de ces régions.

D'autre part, il existait déjà une organisation judiciaire; les chroniques parlent en effet de prescriptions pénales, telles qu'amendes payées en argent.

Les chefs habitaient les châteaux forts, bâtis le plus souvent sur des collines : on a compté jusqu'à présent, sur le territoire letton, environ

trois cents de ces constructions, dont il reste des traces plus ou moins conservées, qui montrent la structure de fossés, de palissades, de tours et de beffrois. Les restes de ces constructions prouvent qu'elles furent très souvent détruites par l'incendie.

Selon l'archéologue Balodis et d'autres, ces anciens châteaux lettons ont été construits de préférence sur des collines assez hautes, près des rivages des fleuves et des lacs, et entourés de murs de défense en terre battue. En cas de danger, les habitants des environs se réfugiaient dans le château. Balodis croit également que les « bois sacrés », qui servaient de lieux de culte dans l'antiquité, se trouvaient dans l'enceinte des vieux châteaux lettons.

Aujourd'hui encore, on trouve, partout en Lettonie, des chênes sacrés, qui sont sans aucun doute des vestiges de ces *sacri luci* anciens. En Livonie, on trouve encore des fermes dont le nom (*Antin-lūkis*, par exemple) rappelle ce lieu sacré. Les *lūki* lettons sont, sans contredit, les restes des lieux sacrés de l'antiquité.

Le savant Bielenstein a fait des études spéciales sur les dimensions et les proportions architecturales des anciennes habitations. Une question qui n'est pas encore résolue est en effet celle de savoir si les anciens Lettons ont vécu en fermes isolées ou en agglomérations. Les chansons populaires lettonnes parlent souvent

de villages; dans tous les cas, il est certain que ces villages n'ont jamais été très grands; ils devaient se composer en général de tout petits groupements de fermes. Les chroniqueurs distinguent, parmi les localités de l'ancienne Lettonie, les *castra*, *urbes*, *villae*, *domus* et *villulae*. Ceux parmi ces groupements qui se sont transformés par la suite en grandes communes ont perdu leur caractère initial de village familial; les autres, les petits, ont disparu lors de la conquête du pays par les Allemands. En effet, leurs terres devinrent des possessions seigneuriales et les membres de la grande famille furent obligés par la force de fonder de nouvelles fermes sur les terres en friche.

Le payement au moyen de terres a également joué un rôle important dans la situation économique des Lettons aux siècles passés. En effet, les seigneurs, ou l'Évêque, récompensaient les services qui leur étaient rendus au moyen du don de terres, et le vassal ainsi payé se servait du même système pour s'affranchir de sa dette envers les travailleurs de la terre et ses autres serviteurs. C'est grâce à cette forme de salaire, toujours plus réduit par suite de la diminution des terres disponibles, que le système agraire de l'époque a créé le métayer d'abord, le paysan héréditaire et le serf ensuite.

Si les données que nous possédons sur la façon de vivre des anciens Lettons ne sont pas suffi-

santes pour construire dans tous ses détails un tableau de leur vie, elles nous permettent cependant d'affirmer avec certitude que l'ancienne Lettonie présentait une physionomie sociale que l'on pourrait résumer en ces termes : un peuple acheminé vers son unité, activement travailleur, une civilisation sociale et politique déjà développée, une organisation juridique et administrative qui s'esquisse, des arts et métiers déjà bien définis, tout un ensemble de fonctions et d'activités qui font entrevoir un développement politique normal, analogue à celui des autres peuples de l'Europe, et conduisant à la forme étatique.

Mais l'invasion du pays vint brusquement mettre fin à ce développement. Les institutions naissantes furent écrasées, détruites ou détournées vers des voies étrangères, et sur toute la vie du pays se dressa, des siècles durant, le spectre de la domination étrangère, inspirant la haine et causant la misère des indigènes.

La dure domination germanique eut comme résultat de renforcer d'une façon considérable les contrastes sociaux. Toute liberté sociale et intellectuelle fut enlevée au peuple, et le système de domination matérielle et politique fut réalisé avec la plus grande cruauté. La dépendance du peuple letton de ses maîtres devint de plus en plus marquée : du fermage, on passa au servage et finalement à l'esclavage pur et simple.

CHAPITRE IV

La Poésie ancienne et populaire des Lettons.

1. — *Les dainas et la psychologie du peuple letton.*

Les *dainas* (prononcez *daïnas*) et les vieux contes sont le reflet le plus fidèle de la Lettonie d'autrefois, de ses rêves poétiques, de ses aspirations morales. Leur nombre est immense et leur variété infinie. Plus intimes, plus familiers que les poèmes épiques des autres peuples et notamment que l'*Iliade* d'Homère, ils nous représentent mieux la vie des anciens temps.

On ne peut pas préciser à quelle époque ces chansons ont été composées. Quelques-unes peuvent dater du XIII^e siècle, mais d'autres sont sans doute beaucoup plus anciennes et montrent une origine préchrétienne; elles sont tout imprégnées des croyances primitives. Mais il est à remarquer que même après le XIII^e siècle, et jusqu'au XVII^e, à côté de la religion chrétienne le paganisme continua à exister en Lettonie.

On ne saurait donc affirmer que la création de chansons d'inspiration païenne ait pris fin au XIII^e siècle.

Les *dainas* sont comparables aux plus beaux poèmes de la littérature mondiale. On les chantait en Lettonie bien avant que la France eût vu naître les troubadours et l'Allemagne les *Minnesänger*, bien avant le siècle du Dante et de Chaucer, en un temps où la Russie ne possédait pas encore les chansons guerrières d'Igor.

Ces poèmes sont, d'ordinaire, très courts. Beaucoup, comme les *coplas* andalouses, se composent de quatre vers. Ils chantent la nature, les choses, les heures changeantes de la vie, les sentiments du cœur.

Ces chants ont été transmis pendant longtemps oralement de génération en génération, sans que personne ne songeât à les recueillir.

Dans son *Historia livoniae*, parue en 1615, Kelch se contente de signaler que « l'esprit des Lettons les porte vers la poésie ». On ne trouve que dans le *Syntagma de origine livonorum*, qui remonte à 1632, le premier texte d'une chanson populaire imprimé.

C'est au XIX^e siècle que l'attention des lettrés devait être attirée sur ces poèmes nationaux. En 1844, le pasteur Büttner a publié 8,000 chansons. Le dernier recueil paru de nos jours en comprend 200,000. Il est dû à Barons, qui est avec Bielenstein le plus grand connaisseur de la

poésie populaire lettonne. Ces savants considèrent qu'une poésie si riche doit être l'œuvre d'un grand nombre de siècles et qu'il est probable que, malgré le très grand nombre que nous en possédons, beaucoup de poésies aient été perdues dans les temps modernes.

Le caractère principal des *dainas* lettonnes est leur lyrisme. Les chants épiques sont rares et c'est là un trait commun aux littératures primitives des peuples baltes. Certaines de ces *dainas* sont des satires. La plupart exaltent l'activité, la virilité, l'héroïsme se manifestant dans les actes de la vie quotidienne.

Elles nous montrent les anciens Lettons, leur vie, les aspects de leur terre. Les héros de ces chants cultivent la terre, élèvent des bestiaux, pêchent dans la mer et dans les rivières, recueillent le miel des ruches. Ils sèment du froment, de l'avoine, du lin, du chanvre, plantent des arbres fruitiers. Le pommier est le roi de leurs vergers. Non loin des maisons s'étendent de grandes forêts sombres où rôdent les loups et les ours.

Les anciennes *dainas* parlent de voyages au *pays de l'ambre*. Qu'était ce pays mystérieux? Peut-être les Lettons avaient-ils habité, à une époque très reculée, la plaine où le Niemen achève son cours. Peut-être allaient-ils en Bussie pour y recueillir de l'ambre. Peut-être aussi le *pays de l'ambre* dans le langage poétique fut-il

toujours un royaume merveilleux, le pays où les jeunes Lettons vont chercher des fiancées idéales.

Souvent les *dainas* font allusion aux pays et aux peuples habitant vers le Sud. Il s'agit particulièrement des Borusses qui semblent avoir été liés aux Lettons par des relations très cordiales, ce qui paraît assez naturel, puisque les deux peuples étaient parents. Dans ces contrées, les Lettons sont presque toujours reçus comme des amis. Certaines chansons disent que, chez les Borusses, les filles fleurissent comme les roses blanches, se promènent chaussées de diamants, portant dans leurs cheveux un diadème de roses rouges.

Il serait difficile de rattacher telles ou telles autres vieilles chansons lettonnes à une province déterminée. Il y en a qui peuvent avoir été composées en Latgale ou en Courlande, aussi bien qu'en Livonie, ce qui montre déjà, dans ces temps reculés, l'unité de race et de pensée du peuple letton.

On trouve encore dans ces chants le souvenir de guerres anciennes, de luttes contre différents peuples. On y relève aussi mille détails sur les relations sociales, sur l'organisation de la famille, sur les rapports des époux.

C'est tout un tableau de la vie du peuple letton qui s'y dessine. Nous avons déjà eu l'occasion d'en voir analytiquement quelques

éléments, pour en extraire des indications au point de vue de tel ou tel autre aspect de la civilisation lettonne. Nous voulons maintenant considérer par elles-mêmes ces manifestations poétiques de l'âme du peuple letton, pour en saisir l'inspiration intime et l'attitude fondamentale vis-à-vis du spectacle du monde et du problème de la vie (1).

Ces chansons antiques sont toutes imprégnées d'un profond esprit moral; elles célèbrent les qualités morales des êtres humains, ont un respect infini pour la femme, qui représente, en une synthèse poétique, la beauté, la pureté d'âme et de corps, la sagesse et la force de caractère; elles louent le courage et l'action et tout particulièrement le zèle au travail, qui est considéré chose essentielle dans la vie.

La femme au fuseau, l'homme à la charrue, tel semble être le premier idéal de ce peuple :

O mes filles, ô mes sœurs, — Soyez pleines de respect pour le laboureur; — Ses mains fécondes fleurissent — Comme les bourgeons du pommier.

(1) Les chansons qui suivent ont été traduites aussi littéralement que la grande différence entre la syntaxe française et la syntaxe lettonne le permettait, dans le but de déformer le moins possible leur caractère original.

L'esprit de la langue lettonne, très synthétique, ramassée, est en effet beaucoup plus près de celui du latin (le letton, de même que le latin, n'a par exemple pas d'article) que d'une langue néo-latine moderne telle que la langue française.

Le même sentiment inspire cette autre chanson :

Qui est fille de mère honorable — Porte la chaise au laboureur ; — Le laboureur a les pieds lourds ; — Ils sont bourrés de terre.

Savoir filer, savoir raisonner, c'est l'ambition de la jeune fille sage :

Mère chérie, apprends-moi — Le bon travail ; — A coudre fin, à filer bien, — A me faire bonne et belle.

Mère chérie, apprends-moi — Différents ouvrages ; — Quand je les aurai appris, — Enseigne-moi la raison.

Mère chérie, apprends-moi — Tous les ouvrages ; — Quand tu me les auras appris — Donne-moi à de bonnes gens. — Si, Dieu bon, tu veux m'enrichir, — Donne-moi de la sagesse.

La sage et travailleuse jeune fille lettonne veut aussi être belle et puissante. C'est l'idéal qui est exprimé, par exemple, dans ces chansons :

Je grandis svelte, — Je grandis élancée ; — Si je pouvais devenir aussi grande que mon frère, — J'obtiendrais la terre de mes pères.

Je suis devenue une si grande fille ; — J'atteins le sommet de la forêt ; — Si je mets ma couronne — Je dépasse le sommet de la forêt.

Elle parcourt la forêt et, en écartant les branches, « elle courbe les sommets des bois ».

Partout, l'admiration de la puissance se retrouve :

Les Fils de la Mère ont grandi : — Quand ils courent, ils courbent les bois, — Quand ils sont debout, — Ils comptent les étoiles.

Partout apparaît la beauté des joues, des yeux, des cheveux, cheveux blonds, cheveux de cire, cheveux d'or et d'argent.

Les symboles poétiques abondent. Entre les couleurs, ces chantres primitifs célèbrent le blanc, symbole de la bonté, de la pureté. La « bonne mère-grand » des contes de Perrault est appelée en Lettonie « blanche petite mère ». La couleur d'or, la couleur d'argent représentent la beauté, la richesse.

Le plus souvent, c'est la femme qui est au premier plan, même si elle n'est pas nommée, dans ces *dainas*. Elle dit le chant de l'épouse, de la veuve, de la sœur dont le frère part pour la guerre.

Cette même vaillance dont l'homme fait preuve par l'éclat de ses actions aventureuses et guerrières, la femme l'atteste, plus modestement mais avec non moins de noblesse, par le chant qui accompagne tous les actes de sa vie et jusqu'à sa mort même. En parlant de sa mort, elle dit dans une *daina* :

Emportez mon corps en chantant et ne pleurez pas. — Je voudrais que mon âme passe chez les Dieux en chantant.

La femme met toute sa fierté dans le chant, dans lequel toute son âme s'épanouit. Elle dit avec orgueil :

Quelle voix sonore je possède!
C'est comme si c'était coulé en or. —
Dans le lointain les peuples écoutent...

(les peuples, c'est-à-dire les étrangers, les membres des autres communautés); mais comment écoutent-ils? avec étonnement, avec un respect plein d'admiration. Cet ensemble de sentiments est traduit par l'image vivante avec laquelle termine la chanson :

Dans le lointain les peuples écoutent,
le chapeau à la main.

Ma mère — dit la jeune fille dans une autre chanson — *m'a bercée dans le berceau du rossignol.*

Ou encore :

Ma mère m'a bercée dans un berceau de fleurs de bourdaine; quand je suis devenue une grande fille, j'ai surpassé par mon chant le rossignol.

La puissance de ce chant est exaltée avec une imagination enthousiaste :

Inclinez-vous, sommets des forêts, pour que ma voix puisse résonner au-dessus de vous.

Une sœur chante à Cēsis (ville de Livonie), l'autre à Valmiera : elles ont leurs échos sur les frontières de la Borussie.

Un pommier fleurit en face de l'autre, — Chacun sur sa colline. — Une sœur chante en face de l'autre, — Chacune dans son royaume.

Le chant correspond, dans la variété de son inspiration, à toutes les circonstances de l'existence : dans un nouveau milieu, un chant nouveau jaillira. En parcourant les terres étrangères — dont les *dainas* parlent souvent, en souvenir peut-être d'anciennes migrations — on inventera de nouvelles chansons.

Dans le chant s'exprime le courage avec lequel la femme endure les douleurs de la vie : *Lourde est ma couronne de bronze; je la porte en chantant.* Elle a un grand chagrin, — dit une autre chanson, — mais ce chagrin n'est rien pour elle : *elle met son chagrin sous la pierre et elle-même traverse la pierre en chantant.* Ce chant est la manifestation d'un enthousiasme religieux, d'une force morale grâce à laquelle on fait prévaloir sa volonté pour continuer vaillamment son chemin malgré tous les obstacles. Une grande richesse morale, une profonde et noble fierté est à la racine même de cette inspiration, de cette conception de la vie.

Nous avons déjà vu quelques exemples de chansons qui célèbrent la noblesse du travail. Nous trouvons en elles mille autres indications qui présentent pour ainsi dire en raccourci un tableau de l'existence des anciens Lettons, du milieu où elle se déroulait, de leurs usages, de leurs demeures.

C'est toujours sur les hauteurs que sont bâties les demeures que l'on va visiter; là sont les

beaux bâtiments ; là sont les royaumes du Bonheur.

Belle est la cour du laboureur — Au sommet de la montagne : — Autour ce sont les tilleuls, — Au milieu fleurissent les pommiers.

Aïia! la cour de mon frère — Sur la hauteur! — Assise à la fenêtre — Je vois les labours des peuples.

Il ne s'agit pas, ici, de la maison du paysan tel qu'il vivait au moyen âge, dans un état proche de l'esclavage. Cette « cour », c'est la maison du frère avec tous les bâtiments environnants : c'est le château fort, l'ensemble des lieux d'habitation qui en dépendent. Ces « cours » ont des portes de bronze. Tout y indique la richesse, la puissance. Voici les « frères » à leur arrivée dans un de ces bourgs : De ses portails les habitants sortent « comme des chênes » ; ils prennent les chevaux des frères et les emmènent dans les écuries : celles-ci ont des portes de bronze, le pavé en fer, des râteliers en argent. La maison a des portes aux gonds en argent. Cela ne ressemble évidemment pas à un peuple d'humbles paysans!

La qualification même de « laboureur » ne doit pas être prise ici dans son sens ordinaire. *Arajs*, le laboureur, ce n'est pas l'agriculteur letton comme nous l'entendons de nos jours : ce mot exprime en même temps la noblesse. Le roi lui-même était peut-être appelé *arajs*. Ainsi dans

cette chanson, qui raconte le voyage des frères qui vont revoir leur sœur mariée : Ils parcourent cent milles; sur le sommet de la montagne ils trouvent des gens qui battent le tambour. — Pourquoi battez-vous le tambour? — Nous battons le tambour en l'honneur de la sœur qui passa aujourd'hui. Ils parcourent encore cent milles, ils arrivent sur le sommet d'une autre montagne : là jouent des harpistes. — Pourquoi jouez-vous? — Nous jouons en l'honneur de la sœur qui passa aujourd'hui. Encore cent milles plus loin, au sommet d'une montagne, ils trouvent de nouveau des musiciens. De là-haut, ils aperçoivent un grand village, entouré de gros tilleuls, les portails fermés. Ils y trouvent leur sœur en pleurs. — Comment as-tu été enlevée? Reviens! — « *Ah, mes chers frères, il me plaît de vivre ici. Ce pays me plaît, le laboureur de ce pays.* »

Dans quelques chansons, en parlant de la maison, on dit qu'il y a des chambres bâties en planches, des fenêtres avec des vitres, des tables en bois de tilleul; on ajoute, comme marque du plus haut luxe de la vie qu'on y mène : « et je n'ai brûlé que des chandelles ». Ailleurs on parle de maisons bâties en bois de chêne, avec des fondations de bronze : cela ne doit pas être dit dans un sens littéral, mais pour indiquer la puissance et la durée de ce bâtiment. Et la chanson ajoute : « Dans cette maison est né mon frère, pour vivre la vie du Soleil » (c'est-à-dire

une vie pareille — comme durée, comme splendeur — à celle du Soleil).

Noblesse et simplicité sont d'ailleurs deux caractères inséparables de la vie dont les *dainas* nous présentent des images synthétiques. Même la richesse des choses matérielles, telles que les habitations, nous est le plus souvent représentée par la suggestion d'images poétiques et symboliques :

Devant la porte de mon frère — Coule un fleuve argenté.

Une autre chanson nous donne un tableau poétique de la belle demeure du frère et en même temps de la vie que la jeune fille y mène :

Il est rare que quelqu'un possède une demeure comme celle de mon frère : sur la montagne fleurissent blanches les bourdaines, dans la plaine court une rivière bouillonnante : je cours sur la montagne pour me faire belle ; dans la plaine pour me baigner, blanche.

Et voici comment la jeune fille s'exprime pour donner l'idée de l'excellence de la maison que va bâtir son frère :

*Bâtis, mon frère, la haute maison,
bâtis les trois portes de la maison.*

Cette indication des trois portes est la seule donnée matérielle qui marque l'importance du bâtiment. Les grands poèmes de l'antiquité

classique, dans leurs descriptions des demeures, des fêtes, des cérémonies de toute espèce, cherchent à nous étonner par la représentation des grandes masses, par l'étalage des choses précieuses assemblées en quantités prodigieuses, au prix de grands efforts. Les légendes poétiques du moyen âge latin nous parlent de maisons à trois cents portes, édifiées sur le Palatin : les grands nombres, la profusion fabuleuse de toutes sortes de richesses inouïes doivent représenter dans ces récits légendaires la grandeur et la beauté des merveilleuses demeures. La *daina* est imprégnée d'un tout autre esprit. La description est tout à fait simple et modeste : une haute maison, trois portes. Mais un trait hautement lyrique en jaillit :

*Par l'une surgissait la Lumière,
par l'autre se levait le Soleil,
par la troisième porte passait la Lune.*

C'est l'intensité et la puissance d'une vision dont les éléments sont encore une fois très simples, mais riches d'un profond symbolisme. Et quelle clarté du dessin et quelle ordonnance dans la simplicité de la composition !

Un très grand nombre de *dainas* chantent la solennité des fiançailles : les frères, à cheval, formant une nombreuse escorte, accompagnent leur sœur jusque chez son fiancé, qui est venu

la chercher. C'est la plus grande réjouissance.
La mère dit à sa fille :

*Habile-toi, ma fille,
ils sont arrivés, ils sont arrivés les demandeurs :
le fiancé a un gilet de soie
et des bottes à l'éperon d'or.*

La fiancée met ses ornements les plus riches : elle nous est décrite « la poitrine pleine d'argent et les doigts pleins de bagues » ; le frère n'a pas reconnu sa sœur parce qu'elle était « couverte de petits morceaux d'argent ». La jeune fille est toujours représentée portant sur elle de l'argent.

Une chanson représente hyperboliquement la fiancée comme étant complètement serrée dans une armure sonore du précieux métal :

*F'ai enferré le chêne avec du blanc fer : — Quand
les abeilles remuaient sur le chêne, il sonnait.*

*F'ai enferré ma sœur en argent : — Elle sonnait
quand elle est allée chez les peuples.*

On conduit chez le fiancé la fille d'un apiculteur :

— *Est-ce qu'elle était couverte de châles
d'argent ? Est-ce qu'elle portait des chaussures
de cire ?* — La cire symbolise la richesse, et nous savons que l'ambre et la cire étaient les matières les plus précieuses, qui faisaient anciennement l'objet d'un commerce important.

Le jeune étranger vient demander la jeune fille en mariage : *quand il arrive, la terre tremble. Il descend de cheval; l'éperon d'or tinte une heure.*

Ici, encore une fois, il ne s'agit certainement pas de chansons de pauvres paysans opprimés. Ceux qui viennent demander la fille en mariage sont vêtus « de manteaux de soie verte ». Le fiancé envoie un cheval tout paré à sa fiancée. Parmi les cavaliers qui escortent celle-ci il y a des porteurs de drapeaux.

*Qu'est-ce qui brille au bout du champ ?
C'est le drapeau de la jeune fiancée.*

Les cavaliers montent « des chevaux blancs luisants »; ces montures sont ornées de glands qui tombent jusqu'à terre. L'orpheline passe avec son escorte : *les chevaux frémissent et les glands d'or scintillent.* Ou encore :

Écartez-vous, fourrés de bourdaines, laissez passer l'escorte:

Les chevaux sont argentés, l'escortée est d'or.

Quand l'escorte traverse une rivière, sur un radeau, elle fait une offrande de gants de différentes couleurs et jette dans les eaux une bague en bronze.

La fiancée et son escorte arrivent enfin au terme de leur voyage, à la demeure de l'époux :

*Portes, ouvrez-vous toutes grandes ;
la nouvelle maîtresse est arrivée.*

Le fiancé ordonne :

*Ouvrez-vous, portes de bronze ;
serrures de fer, ouvrez-vous,
pour que je puisse passer
avec ma bien-aimée.*

Une autre *daina* dit : *Que les portes s'ouvrent, car la fille avec son grand parenté est arrivée : elle porte la couronne ramifiée.*

Cette couronne est la parure essentielle de la fiancée. Sa grandeur, sa richesse ont la plus haute importance. *Comment entrer* (demande la jeune fille), *comment entrer dans la maison — la porte est si basse — avec les branches de ma couronne?*

La *Laima*, divinité protectrice qui aide toujours la fille honnête et tout particulièrement l'orpheline, la *Laima tresse la couronne en la plongeant dans l'argent*. La couronne n'est pas seulement une marque de la richesse de la jeune fille : elle symbolise toutes ses qualités, sa vie entière, sa destinée. La fiancée dit au bien-aimé : *Où tu iras, moi aussi j'irai ; où tu accrocheras ton épée, je pendrai ma couronne*. L'épée de l'homme, la couronne de sa compagne : les deux objets les plus chers à l'un et à l'autre.

Nous savons qu'il y avait des mariages entre jeunes gens de peuples différents, par exemple entre Vikings et habitants de la Baltique orientale. Les légendes nous parlent de ces

alliances entre peuplades éloignées. On considérait comme une gloire de donner une fille en mariage dans un pays lointain. *J'ai imposé à mes frères* (ainsi dit une jeune fille dans une *daina*) *de faire un long chemin : j'ai donné ma couronne loin des centaines de milles. Ou encore : Mes frères m'ont donnée loin, en voulant obtenir grande gloire.*

La mère dit avec fierté qu'elle a donné sa fille « plus loin que neuf états ». Et une autre chanson :

*Les chiens ont aboyé loin, loin,
et loin le chasseur a joué son cor.
De loin, de loin le frère a pris sa femme,
encore plus loin il a donné sa sœur.*

Certains éléments caractéristiques des cortèges nuptiaux sont soulignés avec une vive évidence artistique. Voici le cortège de la fille du forgeron :

*Le pont retentit et l'éperon sonne :
on escorte la fille du forgeron.
Elle est noire comme un scarabée,
les chevaux caparaçonnés de fer.*

Ailleurs, c'est un élément nettement humoristique qui rehausse l'évidence de la description. Ainsi, la fille d'un garde forestier est accompagnée par une escorte qui n'est pas formée de cavaliers : ce sont des sapins, des pins, qui défilent, et à la suite de ceux-ci, aux derniers

rangs, marchent les plus humbles fils des bois : des champignons.

Avec la même bonne humeur on présente ailleurs les différents oiseaux, en caractérisant leur chant et en ridiculisant quelques-uns d'entre eux.

Le monde entier est vivant, et chaque être — arbre, animal, élément naturel — a son âme et sa colère. *Derrière la Daugava* (voici une vue fantastique qui se reflète dans les quelques vers d'une *daina*) *chantent les coqs d'argent; de ce côté chante en répondant le rossignol d'or.*

La légèreté de l'écureuil est ainsi représentée indirectement :

Écureuil, dis-moi, qui a fait ton berceau? — Le sapin, le pin ont suspendu mon berceau — Et la Mère des Vents m'a bercé.

Le chanteur s'adresse à la pluie et au soleil :

*Passe, toi, pluie, grondant, hurlant :
viens, toi, cher soleil, exultant!*

Un grand nombre de chansons glorifient le jour et les rayons d'argent de la déesse Soleil ⁽¹⁾. Le crépuscule émeut particulièrement les auteurs de *dainas*.

Tard au soir le Soleil — S'asseoit dans la barque d'or. — En se réveillant le matin — Il quitte la barque berceuse.

(1) Soleil (*Saule*) est féminin en letton.

C'est une très ancienne notion, commune aux pays scandinaves, que celle des corps célestes voyageant dans une barque sur la mer céleste. Des dessins gravés sur roche, de ces mêmes pays, représentent ces barques du Soleil, ou — suivant d'autres interprétations — barques des Morts.

L'élément mystique d'une conception qui attribue une certaine vie intime à toutes les choses suggère des imaginations religieuses : cela est particulièrement évident lorsqu'il s'agit du feu. En s'adressant au feu, une chanson dit : *Dors, dors, cher petit feu; ne va pas ailleurs : le chien va t'aboyer, le chat va te griffer, le coq va te chanter contre.* Il y a dans cette chanson des traces de l'ancien respect religieux dont le feu était entouré. Le feu était partout personnifié. Dans plusieurs religions anciennes d'Europe il possède une force diabolique, et dans une conception primitive, comme dans la chanson citée, il est envisagé comme un être vivant. Les Égyptiens, d'après Hérodote, le considéraient comme un animal.

Le chêne et le tilleul sont mentionnés dans plus de dix mille chansons. Que représentent-ils ?

Les recherches entreprises par les savants, notamment par Schmidt et Schwabe, n'ont pas réussi à tirer cela au clair. Ils semblent représenter deux éléments fondamentaux, deux forces ennemies, analogues au bien et au mal, qui

s'opposent constamment dans le monde. Peut-être aussi le chêne et le tilleul sont-ils des plantes « totem » ; la question n'est pas encore résolue.

La fleur la plus populaire est la rose, qui, comme le « rhodon » d'Homère, symbolise la beauté. La menthe et la sauge sont aussi très estimées. A leurs côtés paraissent de nombreuses plantes médicinales, qui sont aujourd'hui encore appréciées pour leurs propriétés curatives, spécialement chez les paysans.

2. — *L'inspiration morale et la conception de la vie.*

L'âme des poètes des *dainas* est très douce, très tendre, chevaleresque. Si la femme est profondément respectée par les auteurs des *dainas*, la plus faible des femmes, la petite orpheline, est l'objet d'un véritable culte. Le culte de l'orpheline est en étroite relation avec celui de la déesse Soleil. Que symbolisait l'orpheline dans les croyances primitives ? On en a perdu le souvenir. Les orphelines avaient une déesse particulière, Laima, qui, d'après une chanson populaire *vient au crépuscule, tout habillée de blanc, porter à la pauvre orpheline une couronne d'argent, ou qui, debout dans une barque toute chargée d'orphelines, lentement avance sur les flots sombres de la Daugava, le bras étendu, la main ouverte et pleine de leurs larmes.*

Lorsque les orphelins pleurent, les « Fils de Dieu » descendent sur la terre et recueillent aussi leurs larmes.

Aux orphelins, les Lettons ont consacré des poèmes profondément émouvants, tels que le suivant :

Qui sont ceux qui chantent si tard — Dans le soir sans Soleil? — Ce sont tous des orphelins, — Esclaves de maîtres sévères. — Ils attisent le feu et chauffent l'air — Et essuyent leurs larmes amères; — Ils grignotent leur dur pain de son — En le trempant dans la source.

Et ce dialogue attendri avec le Soleil :

Pourquoi, Soleil, surgis-tu si tard? — Où t'es-tu arrêté si longtemps? — Derrière ces montagnes que voilà — Pour réchauffer des orphelins.

Le Soleil court vite, — Moi je reste dans l'ombre; — Je n'ai pas de mère — Qui me soulève vers le Soleil.

Chemine, Soleil... attends-moi! — Écoute ce que je vais te dire : — Porte à ma mère chérie — Cent saluts du soir.

Le Soleil est déjà bas, si bas, — Mère aimée est loin, si loin; — Je cours, je cours, sans la rejoindre, — J'appelle, j'appelle, sans l'atteindre.

Ou encore ces deux petits poèmes :

En chantant, en pleurant j'ai couru autour du lac. — Au milieu du lac il y a une blanche fleur. — Il me semblait que c'était ma chère mère.

Soleil, Soleil; Terre, Terre, — Pourquoi cette haine contre moi? — Il y a un an, tu as pris mon père, — Cette année tu as pris ma mère.

La Terre, le Soleil, ne font qu'un : ce sont deux aspects d'une seule grande force de la Nature. Il y a là une conception unitaire du monde : plutôt que d'être analysé, il est perçu dans son ensemble comme une entité unique. L'idée de cette lourde fatalité inspire une plainte pleine de tristesse mais sans révolte :

Pourquoi, Dieu bon, as-tu fait ainsi — Le bien à l'un, le mal à l'autre? — A l'un tu donnes des monnaies d'or, — A l'autre le bâton dans la main!

La Laima a les plus tendres soins pour la pauvre orpheline. Elle éclaire le chemin que celle-ci va parcourir quand on la conduit chez son fiancé. La Laima brûle un cierge sur le bord du chemin (dans l'obscurité on a amené l'orpheline) pour qu'elle ne tombe pas. Des deux côtés du chemin la Laima a planté des branches de tilleul : dans chaque branche elle place un diamant.

La Laima parle à l'orpheline : *Je vais te donner cent vaches, je vais te donner cent blancs châles. A ton laboureur de champs d'orge je vais donner cent bruns poulains.*

Elle exhorte l'orpheline à être fière dans sa modestie. Elle lui dit : *Le grand peuplier tremble d'un petit vent : — N'aie pas de crainte, orpheline, demandée par des peuples riches.* (Des peuples, c'est-à-dire des communautés, peut-être

des clans, qui n'étaient pas celui même de l'orpheline.)

L'orpheline a toujours de l'espoir; elle est aidée par les bons. Le riche père couvre tellement de richesses sa fille, qu'elle semble forgée en argent. « Moi — c'est l'orpheline qui parle — on va me prendre sans argent, sans or. » On amène l'orpheline chez des étrangers, et c'est avec le plus bel équipage : Les chevaux blancs avec les glands noirs traînent le char qui la transporte : la Laima la conduit.

La pauvre orpheline sera plus riche que les riches, grâce à la protection de la Laima. *Le trousseau des filles des riches* — ainsi chante avec une naïve fierté l'orpheline — *c'est le petit coq qui le transporte. A moi, pauvre orpheline, c'est le cheval brun qui ne peut pas déplacer le char. Ou encore : Qu'est-ce que les six chevaux tirent — en se reposant quand ils gravissent la colline? — On transporte le trousseau de l'orpheline, — et les Fils de Dieu accompagnent le char.*

Lorsqu'une orpheline se marie, la déesse Soleil arrive et se met de la fête, vêtue de soie, tandis que les Fils de Dieu attellent des chevaux d'argent à son carrosse nuptial. De même, dans une autre *daina* : Le Soleil resplendit : on a fêté la noce d'une orpheline... Et cette image plus vivante et plus éclatante de la déesse Soleil s'ajoute à la première : Elle met sa robe de soie, qui se déploie jusqu'à la terre.

La déesse du Soleil est la grande protectrice de ceux qui souffrent :

L'orpheline au Soleil demande — Ce que fait sa pauvre mère. — Le Soleil sourit et lui répond : — Elle nettoie ton chemin — Avec un beau balai doré — Et attend la petite orpheline.

Riga tremble — dit une autre chanson. — Qu'est-ce qui fait trembler Riga? On forge à l'orpheline une couronne à neuf branches.

Il n'y a que les dieux, sans doute, qui peuvent ainsi faire trembler Riga aux coups de leurs marteaux; les dieux seuls peuvent fournir un tel travail, et les neuf branches de la couronne nuptiale — neuf, nombre sacré — indiquent assez clairement le caractère mystique de la protection qu'ils accordent à l'orpheline.

Que représente donc l'orpheline, à part la signification qu'elle peut avoir eu primitivement? Une autre chanson va nous le dire plus clairement :

L'orpheline coud son trousseau — en regardant la lune. (En regardant avec amour, avec étonnement, avec religion : le verbe du texte letton est intraduisible par un seul mot.) Comme la lune est ornée — les mêmes ornements sont dans le trousseau. L'orpheline travaille au clair de la lune : elle peut travailler seulement la nuit. Son travail est animé d'une force mystique. C'est par le travail que l'orpheline sera riche, si

riche qu'il faudra six chevaux pour transporter son trousseau. Elle est l'incarnation d'une activité qui ne dépend pas des circonstances, mais qui les domine : c'est la foi, force fondamentale de la vie ; c'est la force morale qui seule permet d'accepter le sort le plus dur, d'en vaincre toutes les difficultés et de vivre. C'est là le fondement de la vie même du peuple letton dans son histoire séculaire. A notre avis, il ne faut pas voir dans l'imagination poétique de l'orpheline un symbole ethnique et social tellement déterminé. L'orpheline est plutôt une personnification du travail, de la modestie, de la sagesse : c'est la personnalité d'un être qui puise la raison de son existence à la source de ses plus intimes forces morales.

D'autre part, la Laima représente un principe d'ordre, inspiré d'une sagesse antique. Il n'y a pas de place, dans cette conception de la vie, pour le désordre. Il a toujours une philosophie idéaliste et pleine d'héroïsme, une logique qui dirige toute la vie en lui donnant une unité morale profonde.

3. — *L'esprit chevaleresque et guerrier.*

Les chants guerriers, profondément empreints d'héroïsme et d'esprit de sacrifice, nous montrent des hommes très différents des héros aristocrates d'Homère. Il serait difficile de s'imaginer un

des guerriers d'Homère disant, comme le fait le Vieux Letton : « En partant pour la guerre, j'ai enfoncé ma hache dans le chêne ».

C'est parmi ces chants guerriers, très nombreux, que l'on trouve les *dainas* les plus vigoureuses, les plus expressives.

Le plus souvent, c'est contre le Russe que le Letton combat.

Il me semblait que l'étoile du matin — Venait de surgir le soir ; — Le frère faisait luire son épée — Aux confins de la terre russe.

Bleue et verte l'aurore surgissait, — Le soleil rougêtre s'élançait ; — Sont-ce mes frères qui brûlent la terre russe ?

Au cours des guerres, les jeunes filles étaient parfois faites prisonnières et devaient épouser les vainqueurs. Aussi les femmes encourageaient-elles le guerrier qui va les défendre. Elles chantent les chansons martiales et célèbrent les vaillants.

Voilà les fiers hommes de la guerre, — Mes blancs frères bien-aimés. — Après avoir fait la guerre sur la terre étrangère — Ils ont amené avec eux les filles d'or. — Quels grands, fiers guerriers — Sont mes blancs frères. — Ils vont eux-mêmes en chantant, — Leurs chevaux en dansant.

Cette image du cheval qui danse revient souvent. La mère dit : Selle, mon fils, le cheval qui se cabre en dansant. Le jeune guerrier parle

de son cheval *qui danse sur les frontières des Prusses.*

La jeune fille demande à sa mère de la donner au guerrier ; elle veut « manger le pain de guerre et bien nourrir le cheval de son homme ». En sellant le cheval la femme chante ; l'homme l'écoute.

Le cheval est beaucoup plus qu'un simple animal domestique pour le Letton : il est sa première richesse d'abord, mais il est en même temps son compagnon dans toute entreprise. Aussi le Letton en est-il très fier. *Le cheval brun* — dit-il dans une chanson, dans laquelle il le compare à un oiseau — *le cheval brun qui est comme un jeune hochequeue — sur un tel cheval je dois avoir la couverture de soie ; pour un tel cheval je dois avoir un mors de soie.*

C'est à cheval que les « frères » escortent la jeune mariée ; c'est à cheval qu'ils accomplissent leurs voyages aventureux dans les pays lointains et leurs entreprises de guerre : le cheval est ici plus que jamais le grand ami de l'homme. Cet ensemble de sentiments est admirablement condensé en un petit nombre de mots dans une *daina*, qui nous représente le guerrier se préparant au départ : — *Chaussez mes pieds* — dit-il. — *Moi-même j'ai chaussé le cheval, j'ai ferré le cheval avec de l'acier...* Le tableau est de toute simplicité ; il n'y a rien que d'ordinaire dans les mots et dans les actions indiquées : on

y sent les soins et l'amour de celui qui parle pour le cheval qui doit le porter. Mais après ces éléments si clairs et si précis, une dernière image nous plonge dans le mystère sans bornes de l'inconnu : dans une figuration extrêmement sobre, le but, l'aspiration héroïque du guerrier est représentée d'un seul trait :

... j'ai ferré le cheval avec de l'acier, pour qu'il fasse jaillir des étincelles en parcourant les pays inconnus.

La même aspiration aux voyages dans des contrées lointaines est souvent exprimée. Le frère, tard le soir — dit une *daina* — chausse ses pieds. La sœur demande : « Où vas-tu si tard? » Le frère ne répond pas, mais dit : « Amène-moi le cheval. » La sœur demande : « Pourquoi? » — « *Je chevaucherai loin, loin. Ouvre la porte de bronze!* »

Le jeune Letton en vient même à dédaigner une fois le cheval, parce que, par un autre moyen de transport, il pourrait arriver plus rapidement dans les pays très éloignés dont il rêve :

J'aimerais mieux acheter une barque qu'un cheval. Le cheval mange, et, pendant qu'il mange l'avoine, la barque est déjà loin, loin. Cours, cours, ma barque de tremble, cent milles par jour, deux cent milles la nuit. Que tu puisses arriver jusqu'au pays du soleil!

Ailleurs, la rapidité fantastique du voyage est symbolisée par un lièvre qui emporte à toute

vitesse le traîneau du jeune Letton : en un clin d'œil tout le pays est traversé :

J'ai attelé le lièvre tacheté au traîneau orné. A Riga, l'aurore surgissait ; en Germanie, le soleil se leva. Sur la frontière des Prusses, la Mère des filles m'a ouvert la porte.

Souvent le cavalier va chercher dans des pays lointains sa fiancée, de même que le jeune étranger (le « fils des peuples », d'après l'expression lettonne) vient chercher la jeune fille lettonne qui sera sa femme. Toute la noblesse et la fierté du prétendant sont symbolisées dans son apparition à cheval. Son attitude de cavalier fait pendant au chant de la jeune fille :

Splendidement chevauche le fils des peuples, — Splendidement chante ma sœur — En arrosant son jardin de roses.

Sur leurs puissantes et belles montures, les « frères » font trembler la terre à leur arrivée :

La terre des trois seigneurs tremble : les fers des chevaux sonnent, les harnais sont d'argent.

Et voici le cheval, compagnon du jeune letton dans ses grandes aventures, tel qu'il nous est représenté dans le récit fantastique et symbolique d'une autre *daina* :

Forgeron, mon frère, ferre mon cheval avec de vieux écus, avec des clous d'acier. La maison de la Mère des filles se trouve sur le sommet de la montagne de glace. Qui ne possède un cheval blanc court autour de cette

montagne ou passe à côté. Moi j'en possède un ferré et nourri; j'ai pu gravir la montagne; j'ai fendu la montagne de glace en neuf morceaux. Sur le dernier morceau, reste, ô mon cheval : laisse-moi librement causer avec la Mère des filles.

La multitude des chevaux, des blancs chevaux, — couleur sacrée qui symbolise la richesse, la noblesse, la puissance et qui est un attribut des guerriers aussi bien que de leurs montures, — est poétiquement signifiée par cette image de rêve : *D'où vient cette fumée blanche — d'où vient ce brouillard blanc — sur les bords de la terre des frères? — Ce sont les chevaux des frères.* Ou encore : *Les blanches fleurs des pommiers tourbillonnent* (elles forment comme un nuage porté par le vent — telle est la signification plus exacte du verbe letton, qui est intraduisible) : *ainsi chevauchent les blancs guerriers.*

Les voilà qui défilent — à cheval sans doute, quoique le texte de la chanson ne l'indique point explicitement — en faisant luire leurs armes :

Les boureaux blancs passaient à côté des demeures des frères. — Ce n'étaient pas des boureaux blancs, c'étaient les épées des frères.

Avec le cheval, l'épée est l'objet le plus cher pour les « frères », et représente de même leur puissance, leur vaillance. *Les peuples viennent : le pont sonne; quand mes frères arriveront en chevauchant, les épées sonneront.*

Une autre chanson décrit les frères ouvrant

les portails avec leurs épées, pendant que leurs chevaux se cabrent. Avec l'épée on frappait en croix, c'est-à-dire en faisant un signe mystique destiné à éloigner le Malin : ce signe n'est pas le signe de la croix chrétienne. On l'appelle aussi « la croix d'or ». *Mes frères*, — dit la jeune fille dans une *daina*, — *frappez la croix d'or devant chaque porte*. C'est évidemment un geste d'exorcisation.

L'épée est souvent caractérisée par sa couleur verte, par exemple dans une chanson où il s'agit de neuf frères dont la sœur va chaque matin travailler au moulin : tout-à-coup on n'entend plus le bruit du moulin, ni le chant de la meunière. La mère, qui est allée voir, revient en pleurant : les portes, les fenêtres étaient ouvertes : ce sont « les peuples » qui sont venus et ont enlevé la fille : — *Levez-vous, levez-vous, frères, chaussez vos pieds, mettez vos fourrures et prenez vos épées vertes!* (1).

(1) On a beaucoup discuté au sujet de cette couleur des épées; quelques-uns ont cru pouvoir l'interpréter comme indiquant simplement la matière dont elles étaient faites, c'est-à-dire le bronze. Mais les objets de bronze ne prennent cette couleur que quand on n'en a pas soin, et nous savons au contraire combien l'épée était chère au guerrier. Cette interprétation de la couleur verte n'est donc pas admissible. Il semble beaucoup plus probable que la couleur verte avait une signification mystique, qui n'a rien à faire avec le bronze. Elle symbolisait peut-être la haine. On peut remarquer ici une singulière coïncidence : dans les bas-reliefs qui ornent les sarcophages étrusques, et qui représentent des scènes de combat, on voit presque toujours les épées peintes en vert.

L'épée symbolise la protection que le guerrier prête à la jeune fille et à la patrie, comme dans cette chanson :

Mon frère m'a conduit à travers la blanche terre russe. Il mit son épée à travers la Daugava : — Viens, petite sœur, d'un pas léger, et ne brise pas mon épée, qu'elle reste pour défendre la terre de mes ancêtres.

La valeur symbolique la plus compréhensive de l'épée nous apparaît dans tout son éclat, dans une courte chanson dans laquelle la jeune fille exalte les qualités de son fiancé et de son frère. Tous les deux sont sveltes, tous les deux ont des couvre-chefs de riches fourrures; ils ont des chevaux bruns... Rien, jusqu'ici, qui dépasse les termes d'une description toute réaliste. Mais voici le dernier trait, d'une splendeur poétique incomparable : *A tous les deux chante le rossignol sur la pointe de leur épée.* Par cette image fantastique, qui jaillit soudain de l'inspiration poétique, l'idée de tout le bonheur, de tous les désirs, de toute l'âme même des deux jeunes héros est symbolisée et pour ainsi dire lyriquement concentrée dans leurs épées de bataille.

Ailleurs, c'est un chant grave et mélancolique que le sort inconnu des luttes prochaines inspire au guerrier :

En partant pour la guerre, — J'ai enfermé mon cœur dans une pierre. — L'aurore surgit, le soleil s'élançe. — La pierre en résonnant se brise.

Tombé sur le champ de bataille, le guerrier charge un petit oiseau d'aller annoncer son sort à sa sœur qui l'attend. Dans une autre chanson, il dit :

Que tu pleures ou que tu ne pleures pas, — Tu ne me reverras plus. — Après neuf étés — Mon cheval reviendra. — Demande au cheval où est resté le cavalier : — Le cavalier est resté — Là où les hommes dorment comme des chênes, — Là où l'on met les épées en tas, — Là où coule le fleuve de sang, — Là où l'on amasse les casques en monceaux, — Là où les ponts sont construits avec des ossements...

Les Frères, les Bien-Aimés tombent sur les frontières des Russes, chez les Lithuaniens, chez les autres peuples :

O Dieu, ô Dieu, où sont mes autres frères ? Les uns chez les Russes, les autres chez les Lithuaniens, d'autres dans la profonde Germanie.

Ces vieilles *dainas* nous parlent d'un âge où les guerres étaient très fréquentes. Le Letton y apparaît comme un soldat vaillant, animé du plus fort esprit de sacrifice.

Les chansons populaires reflètent souvent aussi les conceptions de la mythologie lettonne. Deux divinités, entre autres, le Soleil et la Lune, s'y retrouvent très fréquemment.

La Lune et surtout le Soleil interviennent dans les destinées des hommes. Les créations de la fantaisie et du rêve se mêlent à cette poésie pourtant si riche en représentations évidentes de

la vie réelle. On trouve parfois dans ces couplets des images symboliques dont le sens s'est perdu :

Four et nuit je chevauchai — Sur la haute Montagne; — Sur cette haute Montagne, — Trois géants broient la neige.

Et pour que le tableau de l'âme populaire soit complet, les *dainas* se font souvent satiriques. Elles raillent l'ivrognerie, la vanité, la plupart des défauts humains.

La composition de ces poèmes reste encore un mystère. Un grand nombre paraissent avoir été composés par des femmes. Charles Bücher dit : les trois cinquièmes; Schwabe, un quart seulement; d'autres savants, 57 pour 100.

Ce vieux fonds populaire a une grande importance pour les recherches ethniques et folkloristiques. L'ethnologue letton Bielenstein y a puisé des détails sur les vieilles constructions en bois. Le Prof^r Schmidt y a étudié la mythologie et la civilisation de la Lettonie primitive; Brastinš y a trouvé de nombreux documents sur l'ornementation; Zalktis (*I. M. M.*, 1922, p. 834) a tâché d'établir une statistique des indications de couleurs dans les poèmes des différentes contrées de la Lettonie : il a relevé, par exemple, vingt-cinq dénominations différentes de la couleur des chevaux.

Mais le rôle le plus glorieux des *dainas* est

d'avoir conservé intact, dans les formes de la poésie et du langage national, un trésor de traditions, de sentiments, qui sont l'expression de l'âme et de la personnalité du peuple letton.

4. — *Contes épiques et fantastiques.*

Les contes et proverbes populaires de Lettonie ne sont pas moins originaux que les chansons. Cependant, n'étant pas enfermés dans une forme fixe, ils se sont lentement modifiés suivant les transformations de la vie du peuple. Les chansons qui ont été composées à une époque de liberté ont un accent clair et héroïque. Les contes ont subi l'influence des dominations étrangères. Leur accent est plus sombre, plus mélancolique.

Le premier recueil de contes populaires lettons fut publié par A. Bielenstein en 1860-1865. Il était assez peu complet. Cet exemple fut suivi un peu plus tard par T. Brīvzemnieks, qui fit paraître en 1870 à Riga, un fort volume contenant 1230 contes populaires. Enfin Puškaitis publia un recueil de 6002 contes.

La vie des nobles, les histoires chevaleresques tiennent peu de place dans ces contes. Ce sont des récits rustiques qui s'inspirent de la vie d'humbles travailleurs et qui célèbrent leurs qualités morales.

Naturellement, à côté de ce fonds local pren-

nent place les grands thèmes errants communs à tous les peuples européens.

On peut distinguer deux grands groupes de contes populaires lettons :

Le premier groupe comprend les contes sur les événements quotidiens de la vie humaine, sur la mort, sur la séparation de l'âme et du corps.

Le second groupe comprend les contes fantastiques. Ce sont les moins nombreux. Ici, toute distinction entre le naturel et le surnaturel s'efface. Les choses inanimées se transforment en êtres humains ; les hommes disparaissent devant des figures d'imagination pure. L'âme du peuple n'est que fantaisie. L'imagination purement poétique dédaigne les freins de la réalité. Le temps disparaît au gré de la fantaisie, les êtres se transforment. Les bêtes se métamorphosent en hommes, les hommes prennent la forme de bêtes et de plantes.

Les thèmes principaux des *dainas* reparaissent ici : les pommiers et les pommes, la pomme d'or, panacée universelle, la fougère, plante magique, le ciel, le soleil, la lune, l'étoile du matin, les Fils de Dieu, les Filles du Soleil, les Géants, dont le plus connu, Lāčplēsis, travaille au sein des flots de la Daugava, et, nouvel Hercule, combat les bêtes fauves des forêts.

Ces aventures héroïques ont été souvent reprises par les écrivains modernes et introduites dans la littérature lettonne contemporaine.

Partout dominent les préoccupations morales. Ces contes célèbrent la résistance au mal, la sagesse, la pureté des mœurs.

Ils reflètent aussi, quoique moins fréquemment que les *dainas*, les vieilles croyances religieuses du peuple letton. Les énigmes, notamment, ont permis à Bielenstein d'individualiser des imaginations assez semblables à celles des temps préhomériques.

Les anciens Lettons croyaient à la survivance de l'âme après la mort. Après la mort, l'âme du juste gagnait l'île de la félicité : un lieu de bonheur et de joie, aux fleurs toujours écloses, couvert de forêts merveilleuses où les oiseaux font retentir sans cesse leurs chants les plus harmonieux, où l'on se repose sur des lits de fougères et de fleurs, où les brises suivent les bienheureux, où les rossignols chantent et où les oiseaux jettent des roses.

Ces anciens Lettons ne craignent pas la mort. Ils semblent même désirer l'heure où l'âme pourra s'évader de la prison du corps. Seulement aux hommes de mauvaise vie et aux sorciers la mort est chose pénible; ils souffrent au moment de la mort. L'âme est représentée par l'imagination populaire sous les formes les plus diverses. C'est un soupir, une haleine, comme dans les poèmes d'Homère, un esprit, un papillon, un pigeon ou quelque autre oiseau, parfois même un serpent. Un savant letton, Strauberg,

a développé des parallèles intéressants à ce sujet en comparant la littérature populaire lettonne avec l'*Odyssee*. Dans les contes lettons, comme dans l'*Odyssee*, les Dieux habitent les jardins. La « Montagne haute » des anciens Lettons ressemble de façon frappante au mont Olympe des anciens Grecs. C'est vers cette montagne que les morts chevauchent ; les châteaux y sont merveilleux. Les jardins de « l'autre Soleil » qu'habitent les morts Lettons rappellent avec évidence les Champs-Élysées des Grecs.

Les deux cultes des morts et de la fécondité avaient les mêmes symboles : la roue et la hache.

On a cherché à plusieurs reprises à établir la flore et la faune de l'ancienne terre lettonne d'après les chants et les contes populaires. Bielenstein, entre autres, nous a donné un tableau des cultures mentionnées dans les chansons et dans les contes, tableau qui nous montre qu'à une époque très reculée, vers le XII^e siècle de notre ère, le peuple letton possédait déjà le même degré de culture agricole que les pays de l'Europe occidentale.

5. — *Récits magiques et religieux ;
le culte de Jānis.*

A côté des chants et des contes, il y a dans la littérature populaire lettonne de nombreux proverbes, des énigmes, des récits magiques.

Ces derniers se sont transformés sous l'influence du christianisme. Dès le moyen âge, la Vierge Marie, saint Jean, saint Pierre viennent jouer un rôle dans ces aventures surnaturelles.

Les histoires d'animaux parlants abondent. L'ours vient en première ligne, puis le loup, créé par le diable, mais qui se retourne toujours contre lui, et le renard, grand ami du loup. Le coq est aussi un personnage important dans ces contes. Les animaux, et aussi les plantes, ont une âme purement humaine; ils pensent, ils parlent, ils agissent.

Le chêne et le tilleul sont souvent nommés. Le tilleul est considéré comme l'arbre de la mort : l'âme des êtres humains morts de douleur se réfugie dans le tilleul; une flûte en tilleul résonne douloureusement. La bourdaine est le symbole de la féminité : *La fillette grandit comme un tilleul, et se fane comme la bourdaine*. Le pommier est l'arbre divin : *Le soleil a versé des larmes parce que le pommier a perdu une de ses pommes d'or*. Le noyer est le symbole de l'honnêteté et du courage. Le peuplier est considéré comme l'arbre du diable. La modeste fougère ne fleurit que pendant la nuit de Saint-Jean. D'après une vieille croyance, celui qui ne dort pas cette nuit-là, et qui réussit à trouver des fleurs de fougère, verra et saura toutes choses.

Le Soleil, la Lune, les « Fils de Dieu » et les

« Filles du Soleil » sont parmi les héros de ces contes. Le Soleil est une divinité merveilleuse, de sexe féminin, qui figure surtout dans les énigmes et prend les formes les plus diverses; elle se métamorphose en chien, en vache, en poule. Elle se fait pommier ou rose; elle possède toutes les facultés humaines. Toujours parée de robes merveilleuses, elle est tantôt vêtue de blanc, tantôt d'or ou de pourpre; elle porte une ceinture d'argent, des souliers dorés; ses doigts reluisent des plus belles bagues. Toujours à l'œuvre, elle ignore le repos : le jour, elle anime les bois verts, la nuit, elle réchauffe les eaux des océans; ses brillants coursiers ne dorment jamais. Elle tisse, sur les bords de la Daugava, des étoffes merveilleuses; elle plante des saules dans les campagnes. Elle joue avec l'eau de la mer, elle couvre les flots écumeux d'un immense mouchoir blanc. Au matin, quand elle se lève, elle rejette à la hâte son manteau de brume, et part pour le ciel au trot de ses trois chevaux jaunes. Quelquefois, avant de quitter la terre, elle forge la Lune et joue sur le bord de la mer avec une pomme d'or. Du haut de la montagne où elle se pose, elle envoie ses chevaux se baigner dans la mer, en tenant toujours leurs longues rênes dans ses mains fermes et éblouissantes aux bagues de feu.

Avant de disparaître, elle distribue des présents aux arbres de la forêt. Au chêne, elle

offre une ceinture de soie; au pin, une paire de gants noirs; au pauvre petit saule, caché parmi ses grands frères, une belle bague d'or et de diamants.

Chez les Romains, les Grecs et les Italiotes, le chêne était l'arbre sacré. Il l'est aussi en Lettonie. C'est avec le bois du chêne que l'on entretenait le feu sacré.

La Lune (masculin en letton) est, au contraire, une divinité mâle, représentée en général sous la forme d'un guerrier, jour et nuit à l'affût dans sa barque. Le dieu Lune part en guerre contre les étoiles, aide les hommes qui doivent travailler sans soleil, éclaire la pauvre petite orpheline pendant la nuit; de sa lumière argentée, il lui prépare de belles assiettes reluisantes.

Les « Fils de Dieu » sont les grands ouvriers de cette mythologie. Ils construisent les ponts sur lesquels passent les « Filles du Soleil »; ils leur forgent des couronnes d'or, les éclairent en tenant dans leurs mains, assis à côté d'elles, des candélabres d'argent, pendant qu'elles tissent des ceintures resplendissantes. Ils symbolisent et poétisent le travail masculin.

La littérature populaire lettonne associe en effet au travail des hommes le travail de ces êtres mystiques, les « Fils de Dieu ». Les Fils de Dieu vont sur le champ de bataille chercher les âmes des morts. Les Fils de Dieu recueillent les âmes et les déposent dans le berceau des

Dieux. Les Fils de Dieu bercent les âmes des morts et chantent : — Ames, mes chères âmes, celui qui est tombé à la guerre n'est pas mort.

Dans une *daina*, un jeune homme demande qu'on lui achète « le cheval de la croix, pour qu'il puisse labourer les champs ou les herser avec ce cheval de la croix ».

Ce n'est pas la croix chrétienne. Il s'agit probablement d'un ancien culte, où la croix, signe du Soleil, est en même temps une image de la perfection. C'est celle que nous retrouvons chez les Chevaliers du Soleil (dont une dérivation mythique survivra entre autres dans la légende de saint Georges). Les Chevaliers du Soleil sont connus chez tous les peuples baltes et scandinaves.

Les « Filles du Soleil » sont le symbole du travail féminin; elles tissent, cousent et brodent les étoffes les plus admirables.

Tous ces symboles, bien qu'étudiés avec zèle par les savants lettons, restent pour nous des énigmes à peu près indéchiffrables.

Les anciens Lettons adoraient le Dieu des Cieux, analogue au « deus » latin, au « diaus » sanscrit, au « zeus » grec. C'est un être surnaturel, vêtu d'un large manteau de couleur grise, de soie verte ou d'argent. Caractère très particulier, ce Dieu suprême travaille comme un homme. Le jour il défriche la terre, il sème, il soigne son jardin; il traverse les champs de

seigle, vêtu d'un manteau gris, et « les champs ondoient en vagues d'or ». La nuit il monte à cheval pour surveiller le bétail. Il circule parmi les humains, prend quelquefois la forme d'un valet. Il entre en lutte avec les forces de la nature ; il se querelle avec le Soleil pendant trois jours et trois nuits, parce que « le Soleil a lancé un caillou d'argent à la Lune » ou parce que « la fille du Soleil a brisé l'épée d'un fils de Dieu ».

Ses nombreux fils l'aident dans sa tâche et, comme lui, ignorent le repos. Les Fils de Dieu sont allés garder le bétail, « une gaule d'or à la main ». Les Fils de Dieu « ont fauché l'herbe, et le tas allait jusqu'à la Daugava ». Ce sont les Fils de Dieu qui construisent les maisons. Les poutres qu'ils emploient sont en or.

Les anciens Lettons ont un culte profond pour les Mères. Ils adorent la Mère des Vents, la Mère de la Terre, la Mère des Champs, la Mère des Vagues, des Fleurs, de la Guerre, bien d'autres encore. Ce culte n'est pas répandu chez les autres peuples indo-européens. Peut-être faut-il reconnaître dans ce culte le souvenir d'une époque primitive qui aurait connu le matriarcat.

Les divinités lettonnes ne sont jamais entièrement personnifiées ; bien qu'elles séjournent souvent parmi les hommes, leur personnalité reste nébuleuse ; elles n'ont pas, comme les dieux grecs, une biographie bien déterminée. La conception

d'un dieu personnel n'apparaît pas dans la poésie populaire. Mais même là où la divinité, dans la mythologie lettonne, n'a pas une personnalité marquée, elle a une volonté.

Le plus ancien culte, en Lettonie comme à Rome, ne connut probablement d'autres offrandes que des produits de la terre et des gâteaux : il n'y avait pas d'offrandes sanglantes. Le culte de ces dieux est pur de terreur. Les jours des dieux sont tous des jours de fête pour le peuple. Tout autre est le caractère des divinités des peuples germaniques et scandinaves; les *sagas* de ces derniers sont pleines d'images de cruauté et de sang.

La divinité symbolique des Lettons, Jānis, Dieu du Soleil, paraît avoir une grande affinité avec le Janus des Italiotes. On a constaté des analogies tout à fait frappantes entre les croyances de ces peuples; il devait exister une certaine liaison entre les deux cultes de Janus et de Jānis.

L'archéologue Balodis a été le premier à signaler cette liaison entre les cultes des deux divinités. Mais ce problème n'a pas encore été suffisamment éclairci. Balodis s'est contenté de faire remarquer que le culte de Jānis en Lettonie était semblable, en substance, au culte du Dieu du Soleil chez les anciens Italiotes, peuple qu'il ne précise pas autrement. On ignore encore presque complètement le culte qui lui était rendu et le rôle qu'on lui prêtait. Le culte

de Janus a-t-il précédé le culte de Jānis chez les peuples baltes ?

Pour les Italiotes, Janus était un vieillard. Il symbolisait le temps et l'on imaginait que sa tête présentait deux faces. Janus, d'après Grenier, doit avoir été de bonne heure un dieu puissant, génie du ciel et prédécesseur de Jupiter. Son nom même, *Janus*, indique en lui le même dieu dont *Diana* est la personnification féminine. Dans le Latium il est dieu de la fécondité : de même la *Diana nemorensis*.

On peut sans doute trouver aussi chez les Lettons des traces d'une personnification féminine de cette divinité. Il y a chez eux Jānis-Père et Jānis-Mère, qui n'est pas à considérer comme la mère de Jānis, mais plutôt comme le pendant féminin de ce dernier. Il existe au moins une grande ressemblance entre ces deux personnifications. Il est à remarquer que le Jupiter romain primitif est aussi une divinité multiple, qui correspond à de nombreux emplois.

En tout cas, les données de Balodis sur le culte de Janus sont vagues. Janus ou Jano ne semble pas avoir été adoré dans le Latium tout entier. Il était vraisemblablement adoré par les peuples qui les premiers doivent avoir habité les environs immédiats de Rome et qui se sont installés peu à peu sur les collines mêmes de la Ville Éternelle. Le terme de Latium, du moins dans le sens qu'on lui prête généralement, est

trop étendu : il faudrait restreindre le domaine de Janus aux collines qui entourent directement Rome, le Janicule, le Vatican, Monte-Mario, où, selon les recherches les plus récentes, devaient habiter les peuplades aborigènes qui introduisirent ce culte en Italie, vers 1200 avant notre ère, et dont la provenance est encore un mystère. D'ailleurs, selon le savant italien Prof I. Dall'Osso, le nom de Vatican ne serait qu'une déformation de Janus (Pater Janus, Vatejanus, Vaticianus, Vaticanus).

Une autre remarquable analogie entre les religions italique et balte est celle que nous relevons entre le dieu latial Pico et le Picols balte.

En tout cas, il existe une liaison énigmatique entre la divinité de Janus, que des légendes représentent comme le fondateur de Rome, et le culte de Jānis, qui a une importance considérable dans les chansons populaires lettonnes. Tandis que la poésie populaire italote a disparu, les chants lettons se sont conservés à travers les siècles, et il est probable que l'on pourrait trouver dans la poésie populaire lettonne des indications au sujet du culte de Janus chez les aborigènes italiques.

On admet généralement que les peuples indo-européens connurent trois grandes fêtes en relation avec les saisons et leurs travaux : celles du Printemps, de l'Automne et de l'Hiver. La plus

ancienne de ces fêtes chez les Lettons était peut-être celle de Jānis (le jour de Jānis). Il existe un rapport entre elle et le Soleil : c'était surtout une fête de l'agriculture et de l'élevage du bétail. La poésie populaire présente Jānis comme un cavalier : il fait à cheval le tour des champs pour faire bien pousser le seigle, l'orge, les blés; il s'approche des ruches. En ce jour solennel, le propriétaire, le chef, était couronné d'une couronne de chêne; on chantait des chansons en l'honneur de Jānis pour obtenir que les chevaux, les vaches, les brebis fussent prospères.

Tout doit être décoré quand Jānis arrive. La meule — ainsi dit une chanson — pleure parce qu'à la fête de Jānis elle n'a pas été ornée de la couronne de chêne. Les jeunes gens doivent décorer le toit de la grange, pour que Jānis donne les blés. Une jeune fille tisse pour Jānis une ceinture avec des fils d'un nombre infini de couleurs. Le jour de Jānis est un jour de splendeur. Les maisons, les chemins sont alors « inondés d'argent » — comme dit une chanson. Une autre représente Jānis passant dans un char tiré par deux chevaux jaunes. Ailleurs, c'est la représentation d'un grand château près de la route, avec trois portes d'argent : par l'une de ces portes entre le Dieu, par la deuxième Māra (une ancienne divinité), par la troisième entre, sur sa voiture, Jānis. La Jānis-Mère porte des

bijoux d'or, des vêtements de soie, des chaussures d'or et une couronne d'or avec des feuilles d'argent; elle a un lit d'or posé sur des pieds en diamant. Jānis-Père porte une ceinture d'or; le jour de sa fête, il compte son or. Sur la montagne, il joue de sa trompette d'airain pour que les filles des peuples l'entendent; il met à son cheval des fers d'argent. Il est présenté aussi comme fils de Dieu, monté sur un beau cheval drapé d'une couverture de soie, avec une selle d'or et des brides d'argent.

Les cérémonies concernant Jānis contiennent beaucoup de rites de la fécondité. Schmidt, dans une étude sur la mythologie lettonne, conclut qu'il s'agit d'une fête de la fécondité, en relation avec le culte du Soleil. Cet élément de majesté, que présente Jānis chevauchant autour des champs, comme un guerrier, rappelle les « chevaliers du Soleil ».

La nuit de Jānis est aussi une nuit de sorcellerie. Les chevaux, cette nuit-là, sont gardés dans l'écurie : on ne les laisse pas dehors. La fougère fleurit, la nuit de Jānis, avec des fleurs d'argent, ou, d'après une autre chanson, répandant un brouillard d'or. Quelquefois, c'est la Jānis-Mère qui passe dans les champs (mais pas à cheval); elle relève ses précieux vêtements; si elle brise une tige de seigle, deux autres poussent à sa place. Un certain rapport semble exister entre Jānis et la Laima; il en existe certaine-

ment un entre Jānis et le Dieu. Le Dieu sème de l'argent, la nuit de Jānis, dans les champs. « Qui est-ce qui a versé l'or sur le champ de seigle de Jānis? — dit une chanson. — C'est le Dieu ». Jānis est ici comme le propriétaire du champ; il est plus proche à l'homme, dans la vie quotidienne, que le Dieu suprême.

Le fait que la poésie populaire lettonne est probablement la seule qui ait conservé le culte de cette personnalité mythique dans sa forme la plus ancienne est d'autant plus intéressant, que, dans les légendes romaines du moyen âge, Janus joue un très grand rôle, et c'est à lui que l'on attribue la fondation de la Ville Eternelle.

Les légendes historiques du moyen âge contenues dans la *Grafia aureae urbis Romae*, ouvrage que l'on estime dater du x^e siècle, ou même, selon quelques auteurs, du vii^e ou du viii^e siècle de notre ère, parlent de Jano comme d'un fils de Noé qui créa la ville de Janiculum sur le Palatin. D'après d'autres légendes, Noé lui-même se transforme en Jano. Engelhusius, dans son œuvre classique en latin, parle de Jano comme du fondateur de Rome, et Godefroy de Viterbe parle à diverses reprises de Janito (diminutif de Jano, de même qu'en letton Jānis a comme diminutif Jānitis). Pier Francesco Giambullari, dans son *Origine della lingua fiorentina*, qui parut en 1547 à Florence, cherche à démontrer que le premier roi d'Italie fut Janus.

Il serait difficile de dégager les éléments historiques qui peuvent subsister dans ces légendes. Elles peuvent cependant faire ressortir le rôle joué par la personnalité mystique et mystérieuse de Jano, et il était intéressant de relever les similitudes qui existent entre les traditions d'Italie et de Lettonie.

L'Être suprême est, dans la mythologie lettone, le *Dieu*. Entre le Dieu et les humains s'interposent des dieux moins puissants : *Perkons*, le dieu du tonnerre, dont on a cru reconnaître l'effigie dans des figurines en argent conservées au Musée de Brandebourg, les *Fils de Dieu*, dont on ne connaît jamais le nombre, le *Soleil*, et d'autres encore, qui ont des qualités plus voyantes. La figure du Dieu suprême est moins précise. Il vit parmi les hommes, souvent sans être aperçu d'eux, punissant les méchants, aidant les bons, luttant contre le mal sur la terre, veillant sur les humains, contrôlant leurs actions, leur vie.

Ce Dieu, considéré d'abord comme un être humain supérieur, doué des plus belles qualités, représente l'incarnation des grandes vertus.

A l'époque de l'arrivée des apôtres du Christ, il put aisément se confondre avec le Dieu chrétien. Seules les divinités secondaires disparurent alors de l'esprit populaire. Elles étaient d'ailleurs toujours restées des êtres moins familiers que les divinités grecques et romaines.

Tels sont les principaux éléments poétiques et mythologiques de la littérature populaire lettonne. Ces chansons et ces contes ont conservé jusqu'à nos jours la langue lettonne dans toute sa richesse et toute sa pureté. Ils gardent le souvenir des mœurs d'autrefois. Ils expriment les aspirations morales du peuple qui les a créés.

Au sujet de l'ancienne poésie lettonne, une question se pose, en effet, analogue à celle que les philologues ont longtemps discutée quant aux poèmes d'Homère : quels sont les auteurs de ces créations ? C'est là la création d'un peuple — répondent les uns. C'est l'œuvre d'une caste de poètes — affirment les autres. Dans chacune de ces réponses il y a une part de vérité. Il y a, en effet, dans les innombrables variantes que présentent la plupart de ces poèmes au cours d'une transmission séculaire, un élément d'invention populaire, une collaboration active d'innombrables poètes anonymes dans l'œuvre de création poétique ; ce qui d'ailleurs n'exclut pas du tout une création au moins primordiale de la part de poètes.

Les chants populaires représentaient chez les anciens Lettons une sorte de catéchisme moral et esthétique qui a immensément contribué, dans tous les siècles, à l'éducation du peuple.

Dans toute la littérature lettonne se manifeste la continuité d'une personnalité ethnique

dont l'unité de l'inspiration poétique est une confirmation éclatante. C'est que sa source vivante, impérissable, se trouve dans l'âme de ce peuple.

Or, le caractère fondamental de la poésie nationale lettonne est un caractère classique. Ce qui règne constamment en elle est un esprit d'ordre, un goût des proportions. La langue clairement construite présente l'aspect de quelque chose de sévère et de définitif. La forme même de la poésie populaire lettonne révèle un goût de la construction et de la concentration, un esprit de finesse uni à une grande simplicité de technique, caractère totalement différent de celui des *sagas* nordiques. Le tempérament lyrique du peuple letton donne presque l'impression que ce peuple a vécu comme isolé, en dehors des événements passagers. Une grande tradition régit cette poésie, qui contient pour ainsi dire la cristallisation d'une société ancienne. C'est une nation qui parle, ce ne sont pas des individus. Des règles spirituelles forment la base de la vie et de la conscience : l'intelligence domine sur les sentiments, la forme impose toujours son ordre, qui supprime l'anarchie. Il n'y a jamais l'exagération individualiste et romantique des sentiments : point de sentiments troubles, ni cette sensibilité imagée qui tombe, chez les romantiques, dans la sensiblerie, mais une logique et une modération qui

s'imposent toujours, en une sorte de rationalisme classique.

La poésie amoureuse elle-même — comme le remarque Schmidt dans un essai publié dans les Actes de la Société des Philologues lettons — est exempte de tout sentimentalisme : elle reflète des sentiments naïfs et constants. Il n'y a pas de descriptions d'amours passionnées et malheureuses, à la manière romantique : l'amour est un phénomène secondaire dans la vie, en comparaison des idéaux du travail, de la patrie, du devoir, de la solidarité humaine.

A travers les siècles de lourde oppression qu'il dut supporter, le peuple letton subit sans doute certaines influences, et d'autres encore en ressentit-il au contact des courants divers de la vie moderne ; ces influences modifièrent plus ou moins son caractère originaire. Les éléments de l'esprit national letton, tels qu'ils apparaissent dans les temps modernes, peuvent être définis essentiellement, d'après le critique sociologue letton Lapinš, de la façon suivante : un caractère lyrique, une grande bonté de cœur, une rêverie un peu passive, un profond esprit de sociabilité altruiste.

Tels que nous venons de les énumérer, ils subsistent, malgré tout, au fond de l'âme lettonne. La tâche d'aujourd'hui est précisément de raviver ces sentiments, de dégager ces forces des influences diverses qui tendent

à en empêcher le libre épanouissement. La littérature lettonne contemporaine peut puissamment contribuer à cette œuvre de renaissance et en faire sa plus noble mission, en se retrempant aux sources classiques de la tradition nationale.

CHAPITRE V

LA VIE ÉCONOMIQUE ET SOCIALE

I. — Le développement agraire.

1. — *L'économie agraire jusqu'au XVII^e siècle.*

L'agriculture a été de tout temps le fondement de la vie économique et sociale du peuple letton. C'est là ce que nous pouvons affirmer avec certitude, tout en étant très mal renseigné pour ce qui concerne les temps préhistoriques et le commencement du moyen âge. Même les chroniques, et en général la documentation écrite, ne jettent pas beaucoup de clarté sur cet âge. Les documents du moyen âge avaient en effet pour auteurs des Allemands, qui exposaient sur les différentes questions leur point de vue particulier. Les théoriciens de la noblesse allemande (qui a pris plus tard le nom de noblesse balte dans les pays de la Baltique, sans avoir d'ailleurs rien à faire avec les Baltes authentiques) ont cherché, jusqu'en ces derniers temps, à présenter une docu-

mentation pouvant servir à soutenir leur cause. En faisant l'histoire du pays, ils ont présenté toujours leur arrivée comme un événement de la plus haute importance pour le développement de sa civilisation et comme un fait qui s'accordait avec les nécessités historiques. Ainsi a-t-on constamment écrit l'histoire des pays baltes.

Ce n'est que dans ces derniers temps, et surtout depuis la fondation de la République Lettonne indépendante, que les savants lettons ont commencé un travail de revision de l'histoire des théoriciens allemands. Ce travail exige sans doute une foule de recherches dans les archives, qui seules permettront d'éclaircir l'histoire du développement des coutumes, du droit, et en général de la vie économique et sociale des Lettons après l'arrivée des envahisseurs allemands. La fécondité de ces recherches est déjà prouvée au point de vue de la connaissance des conceptions politiques et sociales, administratives et judiciaires du peuple letton au moyen âge, et notamment de celle de l'état des paysans du XII^e au XIV^e siècle, laquelle était jusqu'à présent fort limitée.

Les chroniques du moyen âge sont des sources auxquelles on ne peut se fier, car leurs auteurs sont souvent inspirés d'un sentiment d'hostilité à l'égard du peuple letton : ce caractère tout à fait subjectif apparaît constamment dans les descriptions allemandes, jusqu'au XVI^e siècle.

Il nous reste alors une grande source, déjà indiquée, de la connaissance du pays : c'est l'ancienne poésie populaire. Mais il est à remarquer que celle-ci a subi successivement les influences des changements des conditions de l'existence à travers les différentes époques. La poésie populaire doit donc être considérée avec une très grande attention pour distinguer les éléments plus anciens et les éléments plus récents qui y sont assemblés. Il est reconnu par tous les savants lettons que cette poésie peut nous servir de documentation pour la vie du peuple letton aussi au moyen âge, et cela non seulement en offrant à nos yeux un reflet direct des états d'âme de ce peuple, — dont les caractères essentiels durent inchangés malgré les différences entre les époques successives, — mais en nous renseignant quant à l'état économique et social, à la famille et aux différents groupements, aux conditions des paysans, au droit héréditaire, au vasselage, etc.

Au premier plan parmi les éléments de la vie du peuple letton se place, comme nous l'avons indiqué plus haut, le fait social de la « grande famille ». Sa physionomie était celle d'une petite communauté, d'une formation intermédiaire entre la famille et l'État. Elle a probablement été connue par tous les peuples indo-européens. Cette cellule sociale se basait probablement sur une propriété commune et sur le travail en com-

mun. La langue lettonne a une expression spéciale, celle de *saimē*, pour indiquer la grande famille. Au commencement, elle ne devait comprendre que des personnes unies par des liens de parenté; plus tard elle comprit aussi des travailleurs venant du dehors. La communauté par parenté de sang devint de plus en plus une communauté sociale. Aux XIII^e-XIV^e siècles la *saimē* présentait encore ses caractères primitifs, mais c'était en même temps une unité économique. Krodznieks, dans son *Histoire de la Baltique*, et Schwabe acceptent cette théorie sur la forme de la *saimē*. Celle-ci n'était pas une création du XIII^e siècle, mais elle était probablement la base de l'existence sociale depuis une époque beaucoup plus ancienne.

La poésie populaire nous parle souvent d'une telle communauté, nous fait voir quelques aspects de sa vie. La fille qui quittait la communauté pour épouser un homme d'une autre communauté n'en créait pas une nouvelle, mais entraînait dans la communauté à laquelle appartenait l'homme. La grande famille, qui comprenait — d'après Schwabe — de 15 à 30 personnes, et peut-être même davantage, était la cellule économique essentielle pour la production. L'organisation du travail se basait sur elle : la femme préparait la nourriture et les vêtements, elle soignait le bétail; l'homme travaillait aux champs. Les besognes qui exigeaient un plus grand nombre

de travailleurs étaient accomplies en commun par plusieurs familles.

L'organisation économique du travail resta la même dans les premiers temps après l'invasion allemande. Les Allemands introduisirent un système de vasselage, en donnant les terres aux petits vassaux, qui les confiaient à leur tour aux chefs des grandes familles : ces derniers étaient les organisateurs responsables du travail. Ce système a duré jusqu'au xvi^e siècle.

La terre était considérée au moyen âge, et en général dans les temps féodaux, comme appartenant à Dieu. La poésie populaire reflète aussi cette conception, qui remonte peut-être à des origines très anciennes. « Le seigneur dit : ma terre. La terre est à Dieu, non pas au seigneur » — ainsi répond le paysan. « Loin, loin est ma terre. C'est de Dieu que je l'ai eue en partage. » Nous trouvons ici une conception qui est considérée — par exemple par Schwabe — bien plus ancienne que le moyen âge.

Dieu n'est pas, ici, le Dieu de la conception de l'Église. Au moyen âge, sous ce nom de « la terre de Dieu », on a dû comprendre la terre de la *sainte*. Ainsi nous trouvons dans la poésie populaire les dénominations de « jardin de Dieu, arbres de Dieu, source de Dieu ». Dans ces cas, on veut indiquer simplement qu'il s'agissait d'une terre cultivée de la communauté, tandis que les terres incultes, broussailleuses, sont des

« terres du Diable ». De même, l'inconnu, l'étranger qui n'appartenait pas à la communauté était considéré comme « du Diable ». Nous avons ici une symbolisation des relations sociales qui se rapporte non seulement au moyen âge, mais même à des temps beaucoup plus anciens.

Les grandes familles comprenaient aussi des travailleurs sans terre, appelés en letton *kalpi* (singulier *kalps*), qui obtenaient le droit de travailler les terres incultes et étaient employés comme garçons de ferme. Une chanson populaire parle, par exemple, de la forêt (forêt marécageuse, mauvaise terre), « patrie de neuf *kalpi* ». Il existait une différenciation marquée entre les communautés, d'une part, et les sans-terre, d'autre part, qui devaient se créer une maison. La poésie populaire considère les membres des premières comme une classe plus élevée, les autres comme des serfs. Au moyen âge la personne morale, juridiquement responsable devant le vassal, était le chef de la communauté. S'il y avait un jugement contre un paysan, le chef de sa communauté devait y participer.

Le *père* était le représentant de cette communauté. Après sa mort, c'est le fils aîné qui en devient le chef. *Fils du père* est une expression qui a toujours, dans la poésie populaire, ce sens élevé, par opposition aux sans-terre. Les *kalpi* ne sont jamais appelés *fils du père*.

De même, la *fille de la mère* est la fille qui appartient à une communauté propriétaire de terres. La fille pouvait aussi devenir chef d'une telle communauté, car la situation de la femme était — et c'est là un des caractères originaux de la civilisation des peuples nordiques — une situation d'égalité vis-à-vis de l'homme. La fille pouvait hériter aussi bien que ses frères; cependant, si une fille quittait la communauté, elle recevait de la terre, mais non travaillée. En quittant la famille, elle avait aussi le droit d'emporter différents objets, et notamment son trousseau et ses bijoux.

Il est à remarquer que la poésie populaire ne connaît presque pas le *père*. Ce sont les *frères* qui donnent la fille en mariage; la fille dépend de l'autorité de la *mère*. Schwabe a réfuté l'opinion de Schrader, qui considère comme étant la règle chez les peuples indo-européens que le père soit une sorte de souverain absolu, et la femme et les fils ses sujets. Schwabe n'admet pas cet absolutisme chez la grande famille lettonne, mais pense qu'il y avait plutôt un certain dualisme entre l'autorité paternelle et maternelle, et même un certain droit de la communauté, représenté par les *frères*. Ces derniers représentent, dans certaines chansons, quelque chose d'analogue à un Conseil de la grande famille. La femme, bien loin d'être *serve*, était traitée avec les plus grands égards. Elle travail-

lait non pas pour l'homme, mais pour la communauté.

Quant aux *bālini*, au sujet desquels nous ne sommes pas fixé complètement, ils étaient sans doute fort nombreux. Plākis et Barons pensent qu'il s'agit des jeunes gens de communautés déjà élargies, mais liées par un rapport de parenté assez proche. Schwabe pense, par contre, que nous n'avons pas de preuves que seuls les jeunes gens apparentés sont considérés comme des *bālini* : il croit plutôt que nous devons reconnaître dans la notion de *bālini* le contraire de celle de *tautas*, les étrangers.

De ces communautés se sont développés des groupements plus grands, des clans, des villages, ceux que nous trouvons indiqués par le nom de *tautas*. Ce n'est plus une parenté, mais c'est un groupement, une union qui représente un fait plus spécifiquement social et politique.

En cherchant à établir quel devait être l'état politique, économique et social des Lettons au XII^e siècle, c'est-à-dire avant que le nouveau pouvoir politique s'établît par suite de la domination allemande, Schwabe parvient à cette conclusion, que la simple famille, unité trop faible, même au point de vue de l'économie, avait déjà été remplacée par la *saimē*. Une certaine vie politique devait se manifester dans le clan, au sein duquel quelques dirigeants exerçaient un pouvoir politique au moins en cas de guerre,

tandis que, d'après Schwabe, le clan n'était d'ordinaire qu'une masse politiquement amorphe. Cette opinion de Schwabe nous semble excessive dans sa rigueur schématique. Il faut se garder de fixer des types trop rigides. Par exemple, même si la grande famille était ainsi l'unité sociale dominante, à côté de celle-ci pouvaient fort bien subsister de petites familles, de fondation récente; également l'existence d'agglomérations nombreuses comme les villages n'empêchait pas l'existence des fermes isolées. C'est un fait établi que l'existence de communautés politiques (clans ou autres), dont la constitution nous est imparfaitement connue. Sur la base de ces communautés s'était développé un fort organisme social et politique. L'importance de ce dernier nous est démontrée par les proportions imposantes des lignes de châteaux forts, établis d'après un système organique, dont l'existence a été révélée par de récentes recherches de l'archéologue Balodis en Latgale. Cette organisation devait être de plus grande envergure qu'on ne l'avait admis jusqu'à présent.

Les conditions de l'économie lettonne, qui était déjà bien développée et organisée, ne changèrent pas du coup à l'époque de l'invasion allemande. Lorsque le système du vasselage commença d'être appliqué au pays letton, la question de la propriété de la terre ne se présenta pas d'abord comme essentielle aux yeux des conqué-

rants. Peu leur importe à qui est la terre : il leur suffit que les paysans en prennent soin et leur fournissent ce qu'ils exigent d'eux. Les paysans ont possédé des biens meubles : c'était une nécessité évidente. Le système de la domination allemande ne s'est établi que graduellement, et ce n'est que par l'élaboration du vasselage (grand et petit vasselage) qu'on vint à établir le servage des paysans, privés de toute propriété de biens immeubles. Cela n'alla pas sans une vive opposition de la part des autorités de l'Église, qui tâchèrent constamment de sauvegarder les intérêts des propriétaires indigènes contre les spoliations des chevaliers de l'Ordre.

Dans les premiers temps après l'arrivée des Allemands, il n'y a pas une différence excessivement marquée, quant aux conditions civiles et économiques, entre eux et les Lettons. Ce n'est que deux siècles plus tard, c'est-à-dire au XIV^e siècle, que ces derniers ont été soumis à la juridiction des seigneurs. Il nous est parvenu, par exemple, un acte d'où il résulte que le chef letton Mannegintens, en 1207, était propriétaire de terres. D'autres documents très anciens nomment les chefs lettons Rameks et Tāivalds. Ces chefs étaient, avant l'arrivée des Allemands ou immédiatement après, propriétaires de terres et de châteaux forts; ils devaient être armés et défendaient en guerriers leurs possessions.

La déchéance graduelle de l'agriculture est la conséquence de l'invasion. Après la perte de la liberté, la vie agraire se déroule dans les étroites limites du système du vasselage et de la propriété seigneuriale des terres : ce sont là les conditions fondamentales de l'économie du moyen âge. Le paysan est soumis à la domination du propriétaire du sol. La propriété des vassaux devient peu à peu propriété directe et le paysan tombe dans la servitude la plus complète. Il n'est enfin plus considéré que comme une chose ; il devient un objet d'échange qui n'a plus aucun lien avec la terre : c'est l'esclavage dans toute sa cruelle rigueur.

Les savants allemands, qui se sont érigés en défenseurs d'une prétendue mission historique des dominateurs allemands dans les pays baltes, pour justifier la dureté du régime de ces pays au moyen âge, attestée par les chroniques, s'efforcent de nier les faits qui contredisent leur thèse, en dénonçant — comme le fait par exemple le Prof^r Arbusov — l'incertitude et l'insuffisance de la documentation locale. Mais les conditions différentes dans les différentes périodes et dans les différents pays (dans les terres de l'Ordre des Chevaliers et dans celles de l'Église, en Esthonie et en Courlande) sont bien loin d'enlever leur valeur aux témoignages qui nous sont parvenus au sujet de ces conditions mêmes. S'il y avait des différences dans les conditions des

paysans habitant les terres des villes, celles des vassaux et celles des seigneurs, ces différences n'empêchent pourtant pas d'établir quelles étaient en général ces conditions d'existence. Rien ne vaut d'objecter — comme le fait le Prof^r Arbusov — que la domination des Danois, amenant l'établissement du vasselage dans certains districts dès les XIII^e et XIV^e siècles, avait fait aux paysans des conditions plus dures que la domination allemande. Le premier exemple de servage sous cette dernière n'apparaît — d'après le même auteur — que vers 1495 ; mais, si c'est là le premier exemple au sujet duquel nous possédons une documentation précise, rien n'autorise cependant à en conclure que c'est là un cas nouveau. De même, un seul exemple déterminé nous est connu, du XIV^e siècle, qui prouve que les propriétaires de terres vendaient séparément le mari et la femme d'une famille de paysans. Mais est-ce à dire que c'est là un cas unique ? Encore : de 1495 à 1561 nous ne connaissons que quarante exemples où l'on a procédé à la vente de paysans. Quarante exemples semblent au savant allemand une quantité négligeable ! D'ailleurs, si l'on n'a commencé à vendre les paysans qu'au XV^e siècle, il faut se rappeler que jusqu'alors on avait été en guerre : on chassait ou l'on tuait tout simplement les indésirables en pays conquis ; le système du vasselage n'était pas complètement

établi. En tout cas, vouloir déterminer exactement les chiffres d'après les rares documents que nous possédons de ces siècles si éloignés, serait une absurdité.

Schwabe a cherché à établir quel était l'état social et économique du pays letton au commencement du xvii^e siècle, en se basant principalement sur les données d'un cadastre qui fut établi en 1624 en Livonie par le Gouvernement suédois. On considère l'époque de ce Gouvernement en Livonie comme la plus libérale et la plus réformatrice pour les paysans. L'importance du cadastre suédois n'est même pas niée par les historiens allemands. En même temps que le cadastre, le Gouvernement suédois chercha à établir un système unifié réglant les redevances du paysan au propriétaire.

Les conséquences des longues guerres dont la Livonie avait été le théâtre pesaient lourdement sur elle. Le pays avait été en effet le terrain de luttes politiques entre différentes puissances; il avait subi plusieurs invasions. Au début du xvii^e siècle, au cours de la lutte entre la Suède et la Pologne, il avait été dévasté et saccagé des deux côtés. Beaucoup de paysans avaient été tués ou avaient succombé aux épidémies et à la famine qui furent les conséquences immédiates de la guerre. En 1615, dans quatre communes de la partie esthonienne de la Livonie, on ne comptait que vingt-quatre paysans. Les guerres

continuèrent presque sans cesse jusqu'en 1629. De là un appauvrissement général, des destructions effrayantes, dont l'étendue ressort des livres cadastraux. Une revision du cadastre fut faite en 1630 : nous y trouvons de nombreuses données qui montrent que l'outillage avait été enlevé ou détruit chez les paysans et dans les terres seigneuriales.

Au point de vue agraire, au temps de l'Ordre des Chevaliers, les terres avaient déjà été l'objet d'un recensement dans le but d'établir la valeur productive de chacune d'elles et les prestations à exiger des paysans. D'après les revisions on peut établir quelle était la productivité de la terre. Elle nous apparaît bien faible. Au xvii^e siècle la récolte des céréales rapportait environ trois fois la quantité employée dans les semailles. Les principales cultures étaient celles des céréales, du houblon, de la pomme de terre; mais les chevaux et en général l'outillage agricole faisaient défaut. De 5,158 fermes de paysans, dont l'existence est connue pour l'an 1624, il en était disparu 2,724 en 1630, soit 53 %. La terre était laissée en friche. Là où l'exploitation des fermes continuait bien ou mal, il devenait plus difficile pour les paysans de remettre aux seigneurs la quote-part qui leur était due. Au commencement, les paysans donnaient au propriétaire un dixième des produits du sol, mais, en vue des mauvaises récoltes, dont il ne voulait pas ressen-

tir le dommage, le propriétaire exigea plus tard des quantités fixes de ces produits.

En 1624 l'économie agricole nous apparaît fondée sur le travail non payé et sur les prestations en nature. Deux ou trois grands propriétaires seulement faisaient cultiver leurs terres par des ouvriers agricoles. Quand le système plus ou moins fixe de paiements change, c'est en aggravant la charge des prestations : le paysan s'y appauvrit encore plus.

Des cadastres de 1624 il ressort en outre que les Lettons habitant la campagne étaient aussi adonnés aux métiers de maçon, charron, tonnelier, menuisier, forgeron, cordonnier, cuisinier, scribe. Même dans ces spécialités ils travaillaient non pas comme ouvriers libres, mais étaient liés à la terre, quoique leurs liens avec l'économie rurale fussent moins étroits que pour les simples paysans.

2. — *Les réformes aux XVIII^e et XIX^e siècles.*

La noblesse — d'après les études du Prof^r Löning, de l'Université de Dorpat — croyait agir dans son propre intérêt en établissant l'esclavage total des paysans. En Livonie les nobles déclarèrent ouvertement que les paysans étaient leurs esclaves dans le sens même établi par le droit romain. Il ne subsistait donc aucune limite juridique qui s'opposât à l'égoïsme, à la

brutalité, à la cruauté barbare des maîtres. La dureté du traitement que les paysans devaient subir en Lettonie était encore aggravée par rapport aux conditions de ceux des pays voisins, par le fait de la différence de race entre les serfs et les seigneurs : cela est admis même par un auteur qui défend le point de vue de la noblesse allemande, comme A. Tobien. Cette noblesse considérait le paysan letton comme étant naturellement inapte à la vie libre et destiné à l'esclavage. Lorsque le roi de Suède, en 1681, proposa l'abolition de la servitude à la noblesse de Livonie, celle-ci lui opposa ouvertement cette théorie, en faisant d'elle le fondement de son droit de propriété sur les paysans.

On ne reconnaissait même pas à ces derniers un droit de propriété sur les biens meubles, qui était cependant accordé aux paysans de la Poméranie suédoise. Cet état de choses durait encore vers la fin du XVIII^e siècle, à une époque où l'humanitarisme et l'illuminisme exerçaient déjà leur influence sur toute l'Europe.

En 1713, les nobles obtenaient de Pierre I^{er} le droit d'appliquer en Livonie les systèmes de punition en usage en Russie, et en 1760 celui de déporter les paysans en Sibérie. Au début du XVIII^e siècle, en Livonie, on marquait au front au fer rouge les paysans qui s'étaient échappés, ou bien on leur coupait le nez et les oreilles.

Catherine II, après son voyage en Livonie,

en 1765, sollicita de la part de la Diète de Livonie des mesures susceptibles d'améliorer les conditions des paysans, sans doute parce qu'elle avait pu se rendre compte des conditions de vie insupportables qui leur étaient faites, mais aussi pour des raisons politiques. Les améliorations de ces conditions se bornèrent cependant à reconnaître aux paysans un droit, qui resta d'ailleurs fort problématique, à posséder des biens meubles. En outre, le paysan pouvait porter plainte contre son maître, mais ce droit était entouré de tels dangers pour le plaignant, que les paysans n'y avaient recours que dans les cas les plus extrêmes.

Le droit de vendre les hommes comme une marchandise quelconque était considéré comme tout à fait naturel. En 1789 encore, on procéda à une vente publique de paysans non accompagnée de celle de la terre — quoique cela fût nominalelement défendu par le Gouvernement russe.

La Révolution française ne fut pas sans exercer quelque influence sur les esprits les plus ouverts, même dans les pays baltiques. Mais il ne s'agissait que d'intentions inefficaces ou tout au plus de tentatives isolées d'améliorer le sort des paysans. Les considérations d'ordre économique jouèrent dans les réformes du XIX^e siècle un bien plus grand rôle que les considérations humanitaires. Dans une proposition, présentée en 1803

à la Diète de Livonie, pour la suppression de la servitude, on dit notamment : « L'exemple du Danemark nous montre que les terres, après la suppression de la servitude, ont acquis une valeur à peu près double ». Cette remarque jouait sans doute un rôle bien plus important que les considérations philosophiques et morales qui l'accompagnaient. Cependant la proposition fut repoussée par 105 voix contre 40, ce qui caractérise assez clairement les idées prédominantes à cette époque.

Le premier essai sérieux d'une réforme agraire eut lieu en 1795 en Esthonie. D'après cette réforme, on ne devait plus augmenter les prestations ni les impôts des paysans; les biens meubles acquis par eux devaient rester leur propriété et la vente des serfs ne devait avoir lieu que dans l'intérêt de l'agriculture; les peines devaient être appliquées avec moins de dureté. Mais il ne semble pas que ces principes aient trouvé, dans les années suivantes, une application régulière et générale. En 1803 le Gouvernement russe insista en effet de nouveau pour qu'on eût à réformer le régime des paysans. Enfin en 1810 l'Empereur ordonna péremptoirement à la noblesse balte de présenter à une date déterminée des propositions pour améliorer les conditions des paysans et en fixer exactement toutes les charges, qui jusqu'alors n'étaient établies qu'assez vaguement.

Pour éviter un nouveau règlement, qui aurait été plus favorable que l'ancien aux paysans, la noblesse esthonienne se résolut à l'affranchissement de ces derniers : les affranchir de la terre équivalait en réalité à les priver de toute propriété. La noblesse s'attribua ainsi à elle-même la propriété pleine et inconditionnée des terres des paysans, c'est-à-dire des terres sur lesquelles ceux-ci avaient conservé un droit d'usage héréditaire, reconnu par les lois agraires de 1804 et 1809. En enlevant aux paysans tout droit sur les terres, la noblesse achevait effectivement sa conquête territoriale. Cela eut lieu : en Esthonie, en 1816; en Courlande, en 1818; en Livonie, en 1819. Les nobles avaient désormais un droit exclusif sur tout le sol. Le droit héréditaire des paysans d'exploiter certains terrains étant supprimé, ils ne pouvaient plus utiliser la terre que d'après des accords particuliers à établir avec les seigneurs.

Tandis qu'en Allemagne les paysans, après la suppression de la servitude, pouvaient devenir propriétaires, la noblesse germano-balte suivit le système adopté en Pologne, où cette suppression, en détachant absolument le paysan de la terre, en le rendant « libre comme un oiseau », ne fit que remplacer l'ancienne forme d'esclavage par une nouvelle. Les seigneurs encouragèrent même cyniquement l'alcoolisme, dans le but de maintenir plus aisément les paysans dans leur état de soumission.

En Livonie, le droit d'usage héréditaire reconnu aux paysans sur certaines terres par la loi de 1804, qui avait aussi réglementé les charges des paysans, fut définitivement supprimé en 1819. Les conditions d'existence des paysans étaient meilleures en Courlande, où le serf ne pouvait pas être vendu séparément de la terre. On établit en Courlande une période transitoire de huit ans, réglée par des dispositions spéciales, qui aboutit en 1833 à l'affranchissement des paysans. Malgré tout, ces derniers, une fois la réforme accomplie, étaient en somme à la merci des seigneurs, propriétaires de la terre.

Dans les années subséquentes se développa une tendance marquée à diminuer le nombre des terrains donnés à cultiver aux paysans. Le nombre de fermes qui étaient exploitées par ces derniers en 1850 diminua, dans les trente années suivantes, d'environ 25 %. Il y avait en 1863 des domaines seigneuriaux qui ne comptaient plus sur leur sol une seule ferme habitée par des paysans. Aucune protection juridique ne pouvait être invoquée par les paysans contre cette spoliation. Leurs conditions d'existence étaient plus dures que jamais, et des troubles éclatèrent en Livonie.

Ce n'est qu'en 1848, quand les paysans eurent obtenu le droit de se transférer dans les villes, que le système des fermages agraires par prestations dut tomber. Une loi de 1857 établit que

les baux ne cessaient pas par effet de la vente ou de la transmission héréditaire des terres. Les prestations en nature furent graduellement remplacées par les paiements en argent. Mais seulement en 1863 les paysans obtinrent le droit d'acquérir des fermes. Ainsi, par leur activité et leur économie, les paysans pouvaient se faire acheteurs de terres. Les achats et les paiements étaient cependant entourés de mille difficultés ; c'est donc exclusivement à la bonne volonté, à l'énergie opiniâtre du paysan letton qu'est dû le développement de la petite propriété agraire. Ce développement n'a pu être que lent et pénible.

3. — *Les conséquences de la guerre mondiale et la grande réforme agraire de 1920.*

Dans la dernière période d'avant la guerre, la question agraire était dominée par le fait qu'il existait un grand nombre de paysans sans terre. Les grandes propriétés étaient à peu près exclusivement aux mains de la noblesse. Les forêts couvraient un peu plus de 45 % de leur superficie. D'après les statistiques, dans l'ensemble de la Lettonie, environ 48 % des terrains étaient formés de grandes propriétés privées. Dans celles des nobles, les forêts étaient proportionnellement beaucoup plus étendues que dans les petites propriétés ; les champs étaient au contraire proportionnellement beaucoup plus

étendus chez les petits propriétaires. Il ressort à l'évidence des statistiques que la grande propriété exerça une influence contraire au développement de l'agriculture.

Après la révolution de 1905, le Gouvernement russe, qui voulait s'assurer l'appui de la noblesse balte pour ses fins politiques, ne pouvait évidemment que servir les intérêts de cette même noblesse, qui étaient opposés à toute réforme agraire. Les dures conditions de la vie agricole poussaient les habitants de la campagne vers les villes. Le fils aîné héritait la terre de son père, et les autres étaient forcés, malgré leur attachement aux travaux agricoles, d'aller chercher du travail dans les villes, car il était extrêmement difficile et onéreux d'obtenir une ferme à exploiter. Mais les autorités politiques, en méconnaissant complètement les aspirations des paysans sans terre, n'étaient pas du tout disposées à apporter des changements au régime agraire, ni surtout à favoriser la colonisation agricole des Lettons. Encore plus difficile était-il d'acheter des terres, car les prix en étaient extrêmement élevés et l'organisation du crédit tout à fait insuffisante.

Les entreprises agricoles des paysans lettons ne trouvaient une aide efficace que chez leurs associations agraires mêmes. Déjà avant la guerre on comptait 200 associations agricoles, 150 unions pour l'emploi de machines, 250 éta-

blissements de crédit, plus de 100 sociétés laitières, 225 unions pour l'inspection du bétail, etc. Ces associations se réunissaient en de vastes groupements travaillant selon une direction commune et fondèrent des établissements scientifiques, des laboratoires, des entreprises d'instruction, des cours d'enseignement agricole.

La guerre mondiale frappa l'économie lettonne en pleine renaissance et détruisit entièrement tous les résultats obtenus par le patient labeur de nombreuses années. Ce fut la ruine complète de tout le pays. L'industrie et le grand commerce furent anéantis; le territoire du pays entier ne fut plus qu'un immense terrain en friche; les fermes dévastées furent abandonnées par les paysans terrorisés, envoyés en Russie.

En 1920, quand la paix fut enfin conclue avec la Russie, toutes les régions du pays, les villes aussi bien que les campagnes, présentaient les signes les plus évidents d'une profonde détresse et d'une grande pauvreté, causées par les destructions successives accomplies par la guerre et l'invasion bolcheviste, qui ont régné tour à tour sur le territoire letton.

Il était rare alors de trouver, dans tout le pays, une ferme qui n'eût pas eu à souffrir de la guerre; les paysans, décimés, avaient perdu le cheptel et leurs outils, et les champs, autrefois si fertiles, n'étaient plus que de vastes étendues de terrain

inculte. La capitale elle-même, Riga, ne ressemblait plus du tout à la florissante cité commerciale d'avant la guerre, alors qu'elle était le premier port du monde pour l'exportation des bois et la première place commerciale pour le trafic du lin. Ses magasins étaient presque vides, ses habitants pauvrement vêtus; toute la ville avait une apparence déprimante.

En dépit d'innombrables difficultés, la Lettonie est parvenue, sans appui extérieur, non seulement à se maintenir, mais encore à stabiliser sa vie économique. Par un travail et une abnégation dignes des plus hautes louanges, le peuple letton a réussi à accomplir de véritables miracles qui pourraient servir d'exemple à bien d'autres pays, plus favorisés que la jeune République lettonne.

Seul, sans être aidé par aucun secours étranger, il se mit à reconstruire les fermes dévastées, à travailler les champs de seigle et de lin, à rétablir ses chemins de fer et ses ports, si bien qu'après quelques années à peine d'indépendance la situation était devenue presque normale.

Dans le domaine de l'agriculture, qui représente, aujourd'hui plus encore qu'avant la guerre, la première force vitale du pays, le nouvel État letton a fait des efforts considérables pour faciliter le retour à un état régulier.

L'œuvre sociale capitale de la Lettonie indé-

pendante a été la réforme agraire. Il n'en pouvait pas être autrement dans un pays où, à toutes les époques, la vie agraire a eu une importance dominante au point de vue social. Le travail préparatoire, les statistiques et les recherches techniques ne manquaient pas; on n'avait qu'à les compléter, et les réformateurs purent ainsi s'appliquer immédiatement aux questions essentielles.

L'Assemblée Constituante élaborait cette grande réforme qui mit un terme à la prépondérance écrasante de la noblesse. Celle-ci ne fut pas dépossédée de ses terres dans un esprit de vengeance : la réforme se borna à réduire ses propriétés aux limites moyennes des propriétés agricoles; l'excédent fut exproprié par l'État, qui eut soin d'en organiser la distribution. C'est par la plus grande diffusion de la petite propriété qu'on donnait à l'agriculture la possibilité d'un développement intense, en offrant en même temps des conditions d'existence équitables à la population agricole, après tant de siècles de vexations. La formation d'une nouvelle classe agricole a une importance fondamentale pour la renaissance de la vie nationale lettonne.

Avant la réalisation de la réforme agraire, en 1920, on comptait parmi les exploitations agricoles : 21,265 exploitations de moindres proportions (d'une superficie moyenne de 0.85 hectare), 53,165 petites fermes (sup.

moyenne 6.35 hectares), 18,603 propriétés moyennes (sup. moyenne 16.23 hectares), 45,251 grandes fermes (sup. moyenne 52.06 hectares), 3,439 grandes propriétés (sup. moyenne 636.57 hectares).

Les propriétés agricoles nouvellement constituées ont une superficie moyenne de 15 à 16 hectares. La plupart (53 %) mesurent 15 à 22 hectares ou même davantage. Avec l'expropriation d'une partie des terres on procéda naturellement à celle d'une partie proportionnelle du bétail, des instruments et des machines agricoles, ainsi qu'à l'expropriation partielle des installations d'industries agricoles (moulins, fours à chaux, briqueteries, scieries, brasseries, etc.).

Les résultats de la réforme agraire dépassèrent toute attente. Au 1^{er} janvier 1925 on avait distribué 1,233,707 hectares des terres du fonds d'État, dont 853,189 pour exploitations agricoles nouvellement fondées (*Ann. Stat. Lett.*, 1924).

Le nombre de citoyens désireux d'acquérir une propriété agricole était, à la fin de l'année 1922, de 120,000 environ. Les demandes de 100,000 d'entre eux peuvent être satisfaites par le partage des terrains expropriés. Pour donner satisfaction au restant des demandeurs on a envisagé le système de leur prêter la plus grande aide financière, pour qu'ils puissent se faire directement acheteurs des terres, dont une quantité considérable est encore susceptible d'une meil-

leure utilisation. On estime pouvoir créer ainsi encore environ 50,000 petites propriétés.

Grâce à la réforme agraire, qui a établi le règne de la petite propriété à la place du système des grands propriétaires fonciers, toutes les tentatives d'établissement de régimes communistes furent à jamais annihilées. L'exploitation du sol fut intensifiée et en même temps la possession de la terre consolidait le sentiment politique du peuple letton. L'État a facilité les conditions d'achat de machines et d'instruments agricoles en accordant des prêts à faible intérêt. Il a subventionné la reconstruction des fermes, fourni le matériel gratuitement ou à prix réduits. Il a distribué aux fermiers nécessiteux des milliers de chevaux achetés à l'étranger.

D'anciennes maisons de maîtres ont été transformées en stations expérimentales agricoles, en écoles et en universités populaires. Les cours d'enseignement technique agricole sont trois fois plus nombreux qu'avant la guerre ; on y a introduit des matières d'enseignement nouvelles, telles que l'architecture rurale, etc. En outre, des excursions instructives sont organisées par l'État et par les associations agricoles, auxquelles participent nombre de paysans et petits propriétaires ; une littérature professionnelle et technique de plus en plus riche contribue au perfectionnement et au rendement des méthodes du travail agricole.

4. — *Conditions actuelles de l'agriculture en Lettonie.*

Si, pendant la guerre, la terre lettonne avait été presque complètement abandonnée, à peine fut-elle libérée des envahisseurs, que le peuple letton se mit à la défricher. Il lui fallut déployer dans ce but un effort immense, puisqu'en 1921 il y avait encore environ 400,000 hectares de terres en friche. En 1922, 50,000 hectares avaient déjà été rendus à la culture. Grâce non seulement à l'aide de l'État, mais aussi à celle non moins considérable des organisations paysannes, des méthodes de travail modernes, des outils perfectionnés, des tracteurs, etc., ont été introduits en Lettonie. D'autre part, la qualité des semences, qui, pendant les années de guerre, avait dégénéré, est de nouveau soumise à des sélections qui non seulement lui rendront son excellence d'avant-guerre, mais permettront encore au paysan de semer les qualités les plus indiquées pour le climat et les conditions du sol. Les 90 % des pâturages qui sous le régime de la grande propriété étaient mal exploités, sont utilisés de plus en plus par des méthodes intensives. De même, les terrains marécageux, qui étaient jadis complètement négligés, sont en voie d'assainissement. Une quantité importante d'anciens marécages est déjà uti-

lisée à l'heure actuelle pour des cultures diverses.

Toutes les possibilités que présente l'agriculture sont examinées rationnellement. Des essais de plantations de betteraves à sucre ont été faits sur une grande échelle avec des résultats très satisfaisants. Les betteraves sont actuellement utilisées comme fourrage et pour en extraire les éléments saccharins.

Le jardinage et la culture des arbres fruitiers sont en considérable progrès et l'on en compte déjà un million environ en Lettonie. Les nouveaux paysans surtout tiennent tous à avoir leur verger; si l'on considère qu'ils établissent 100,000 nouvelles fermes, on peut se rendre compte du progrès de cette culture. Les cultures de tabac et de plantes médicinales, qui sont en fort progrès, contribueront également à rendre la Lettonie moins dépendante de l'étranger pour l'approvisionnement de ces produits.

Les paysans lettons, travaillant avec enthousiasme à réparer les destructions énormes accomplies pendant la guerre, ont réussi à créer, en un temps très court, un nombre considérable d'institutions d'entraide. Pour n'en donner qu'un exemple, les laiteries coopératives ont passé, de 1919 à 1922, de 15 à 85, et les sociétés pour le contrôle de l'élevage bovin de 2 à 149.

Tout cela a été possible grâce à un travail intense du peuple letton, à une politique d'éco-

nomies sévères de la part du Gouvernement et au sacrifice des intérêts personnels au bien-être de la communauté.

Pour le rétablissement de l'économie agricole, l'assainissement des finances et de la monnaie a eu aussi une grande importance. La question financière a été réglée par l'établissement de la « Banque de Lettonie » et la création d'une nouvelle unité monétaire à valeur stable, le *Lat* (franc-or). La Banque de Lettonie a seule le droit d'émettre des billets de banque, qui doivent d'ailleurs complètement être couverts, et qui le sont effectivement, par des réserves d'or et de valeurs étrangères stables. Cette mesure radicale, qui devait cependant avoir pour effet naturel une forte réduction du papier-monnaie en circulation, a été très critiquée au début; mais aujourd'hui les adversaires mêmes de cette mesure conviennent que ce fut la meilleure solution et que le malaise passager qu'elle a fait ressentir au commerce n'était que le sacrifice nécessaire à assurer sa prospérité future ainsi que celle de l'économie nationale. Depuis l'introduction du lat-or, la monnaie lettonne est restée aussi stable que le dollar américain ou le franc suisse.

Mais les mesures législatives seules ne sauvent pas un pays de la ruine; ce but n'est atteint que si l'État peut compter sur la persévérante collaboration des citoyens, et c'est sans contredit

ce dernier facteur qui a ramené à l'équilibre l'économie lettonne.

Pour remédier au manque de capitaux, qui est un des plus graves problèmes surtout pour les nouveaux fermiers lettons, ces derniers et les autres cultivateurs se sont réunis en coopératives et syndicats divers. Le mouvement coopératif se développe de plus en plus. Le peuple letton se rend parfaitement compte de l'importance considérable de l'idée coopérative pour la prospérité de la patrie.

Les sociétés coopératives lettonnes exercent également une remarquable activité culturelle. Elles organisent des cours et des conférences de vulgarisation et publient de nombreux manuels pratiques. Les coopératives agricoles, surtout, s'occupent assidûment de l'éducation technique des paysans. Elles ont des groupements spéciaux qui effectuent des expériences agraires, entretiennent des stations pour l'élevage du bétail reproducteur, des étables modèles, forment des instructeurs agraires. Les plus grands instituts d'agriculture existant en Lettonie appartiennent à des associations coopératives agricoles.

La Lettonie a peu de richesses naturelles; elle ne possède ni gisements de fer, ni d'autres minerais; elle n'a pas de charbon. Les grandes fabriques qui existaient avant la guerre à Riga, à Liepaja (Libau) et dans d'autres localités ont été évacuées en 1915; sur l'ordre du Gouverne-

ment russe, toutes les installations industrielles furent chargées sur des wagons et dirigées vers le centre de la Russie. Les fabriques lettonnes n'ont été reconstruites que dans une faible proportion. Les seules sources importantes de richesse du pays sont actuellement l'agriculture et la sylviculture, et ces deux branches de l'activité nationale ont été déjà rétablies de telle façon que la Lettonie est en voie d'équilibrer ses importations par l'exportation de lin, de bois, de beurre et d'autres produits agricoles. Les produits manufacturés exportés par la Lettonie sont encore en très petit nombre.

Mais il ne faudrait pas croire que la Lettonie a actuellement atteint un état confortable de prospérité. On ne saurait malheureusement l'affirmer. Il y a peu de chômeurs en Lettonie, il est vrai, mais il y a encore des milliers de familles de paysans, anciens réfugiés en Russie, qui vivent dans des baraquements provisoires et dont l'existence n'est qu'une suite de privations continuelles.

Cependant le pays a rétabli l'ordre dans ses finances et mis définitivement un terme au chaos dans lequel se débattait la Lettonie par l'effet de la guerre. La nation est prête pour le jour où les relations économiques reprendront avec leur rythme d'avant-guerre, et elle est destinée à jouer dans ces relations un rôle de tout premier ordre. La Lettonie est un pont jeté entre la Russie et

les pays de l'Europe occidentale, un pont prêt à supporter et à faciliter l'intense transit qui, tôt ou tard, ne pourra manquer de s'effectuer dans cette partie de l'Europe.

II. — Les villes, l'industrie, le commerce et les finances.

1. — *La vie économique urbaine.*

Le peuple letton étant resté sous le servage un peuple presque exclusivement agricole, il est naturel que les savants aient étudié pour la plupart l'évolution du peuple letton au point de vue du développement de la vie agraire. Un ou deux auteurs cependant, dont Arbusov, docent à l'Université de Riga, ont porté leur attention sur l'étude historique du peuple letton dans les villes. Jusqu'à présent, on n'a malheureusement pas encore recueilli assez de documents pour pouvoir étudier en détail ce développement urbain, sauf en ce qui concerne Riga, où se trouvent en bon nombre des documents d'archives se rapportant au moyen âge. Arbusov (dans une étude publiée dans les *Actes de l'Université Lettonne*) affirme cependant que des recherches dans les archives des autres villes de Courlande et de Livonie amèneraient à de bons résultats et contribueraient à nous

renseigner sur le développement de la vie sociale dans les villes.

Ce que nous connaissons de l'histoire économique et sociale de Riga peut être envisagé comme un exemple très intéressant des résultats de ces recherches. La topographie ancienne de la Lettonie est fort obscure; nous pouvons cependant admettre que la fondation de Riga, par l'évêque Albert (1201), ne fut que la consécration formelle de l'existence d'un centre maritime qui avait déjà une vie plus ancienne. Sur ces temps plus reculés il est même fort difficile que les recherches dans les archives puissent jamais nous livrer une documentation complète.

Dès les origines historiques la population de la ville fut très différente de celle du territoire environnant : les habitants de Riga étaient pour la plupart des Allemands, ceux de la campagne étaient des Lives, avec des colonies de Sèles. Ils s'établirent bientôt dans la ville même comme travailleurs, mais quelques-uns y devinrent même propriétaires. Au XIII^e siècle il y avait à Riga aussi des Russes et des Lithuaniens, et entre 1286 et 1352 — d'après les recherches d'Arbusov — les registres des impôts prouvent l'existence en ville de personnes dont les noms sont évidemment lettons. Sur un total de 1,400 noms marqués dans ces registres, il y en a 1,269 d'allemands, 61 de russes et 70 de lives, lettons, lithuaniens et esthoniens. Cette propor-

tion changea par la suite, et au milieu du xv^e siècle, au plus tard, parmi les habitants non-Allemands, les Lettons étaient de beaucoup les plus nombreux. Le procès général de lettisation des Lives se développa aussi bien à Riga qu'à la campagne, quoique probablement avec un rythme quelque peu différent. Les populations des villes sont en effet susceptibles de changements beaucoup plus rapides et profonds que les populations agricoles.

La position juridique qui était faite aux Lettons à Riga était, d'après Arbusov, la suivante : Ils jouissaient de la liberté personnelle, comme presque tous les citoyens, même ceux qui étaient venus successivement s'établir en ville, car le nombre des serfs dans les villes était d'ailleurs fort petit au moyen âge. Ceux qui venaient chercher un asile à Riga avaient le droit d'y vivre libres, à moins qu'ils ne fussent réclamés par les ayants droit sur eux, dans le terme d'un an exactement. Le nombre de paysans lettons qui accoururent de la campagne à Riga pour y acquérir ainsi la liberté fut par la suite considérable et constitua la majorité de la population lettonne de la ville. La raison de cette libéralité du régime de Riga se trouve dans le besoin que la ville ressentait de renouveler et d'accroître sa population de travailleurs.

Le droit d'acquérir des propriétés foncières n'était pas reconnu avec la même largesse aux

Lettons, ni celui d'exercer le commerce. Au début il n'y avait probablement pas de limitations, mais elles devinrent de plus en plus étroites. Il suffisait d'abord simplement de s'établir de façon stable dans la ville et de payer une petite taxe. Les registres de 1286-1352 prouvent que plusieurs Lettons exerçaient le commerce à Riga, ce qui n'était permis qu'aux citoyens de la ville. Mais des restrictions furent bientôt posées, pour protéger les commerçants de Riga contre la concurrence de nouveaux venus, et lorsque les paysans eurent perdu la liberté, l'acquisition de la qualité de citoyen de Riga devint plus difficile pour eux. On refusa bientôt aux non-Allemands le droit de faire le commerce de la bière. A partir de 1399 on interdit les associations ayant un but commercial entre Allemands et non-Allemands. Ces prohibitions n'étaient d'ailleurs pas rigoureusement respectées, car elles furent renouvelées plus d'une fois jusqu'au xvii^e siècle.

De telles restrictions venaient, bien plus que de l'administration de la ville, des associations établies pour la sauvegarde des intérêts économiques, telles que corporations de métiers, et des confréries et des gildes, ayant parfois un caractère religieux. Au xiv^e siècle ces confréries et ces gildes présentent un caractère d'exclusivisme protectionniste déjà assez marqué. Ainsi la gilde des marchands refusa dès 1354 l'admis-

sion des non-Allemands. Les tonneliers établirent en 1375 la règle qu'aucun non-Allemand ne pouvait être admis comme apprenti dans leur métier; la même exclusion fut établie par les drapiers, par les maçons, par les tailleurs et les cordonniers, vers la fin du xiv^e siècle. Les pelletiers ne comptaient alors que des apprentis allemands, et leur statut défendit peu après l'admission d'apprentis lettons; mais parmi les pelletiers on comptait cependant des membres lettons. Les plus exclusifs furent les boulangers, qui en 1392 défendirent aux membres de leur corporation les alliances avec des femmes non allemandes, sous peine d'expulsion de leur compagnie. Par ces moyens on empêcha l'accès de travailleurs lettons dans la plupart des métiers organisés.

De son côté, la ville de Riga défendit à toute la population non allemande l'acquisition de biens dans son territoire. Les Lettons, à la fin du xv^e et au xvi^e siècle, ne peuvent plus être que des locataires de propriétaires allemands, quoique quelques exceptions restent possibles au moyen de subterfuges. Ceux qui étaient déjà citoyens de la ville conservaient naturellement leurs droits.

La distinction des nationalités, qui commence à Riga aux xiv^e et xv^e siècles, pour des raisons de concurrence économique, avait aussi un fondement dans des raisons d'ordre social : elle n'est sans doute pas sans rapports avec la perte gra-

duelle de la liberté, subie par les habitants indigènes de la campagne, et elle ne reste pas sans effets sur l'ensemble de la vie des Lettons dans les villes. Elle détermina la fondation de guildes lettonnes plus ou moins pures et d'associations de métiers analogues aux corporations, ayant aussi un caractère religieux mais dont le caractère national se développa de plus en plus, par réaction contre l'exclusivisme des groupements allemands. La plus ancienne confrérie religieuse non allemande fut probablement celle des pêcheurs lites de Riga. Leur exemple fut suivi par les plus importants parmi les auxiliaires du commerce de la ville : les porteurs et ouvriers des transports, qui à la fin du xiv^e siècle étaient pour la plupart Lettons, à tel point que ces guildes, d'après Mettig, pouvaient être considérées comme des corporations lettonnes. Au xv^e siècle elles forment, en dehors de leur but professionnel, le centre de la vie religieuse et sociale de la plupart des habitants lettons de Riga, dont à peine un petit nombre étaient encore admis dans les corporations allemandes.

D'après les différents métiers, la population lettonne de Riga pouvait être partagée, selon Arbusov, en trois classes. La première était celle des serviteurs : c'étaient des domestiques, libres de leur état, qui gagnaient leur vie en travaillant comme gens de maison. Ils formaient la majorité de l'élément qui se trouvait dans la ville dans une

position de dépendance, au point de vue économique et social. Ils ne constituèrent jamais d'organisation à eux, ni religieuse ni professionnelle.

La deuxième classe était celle des ouvriers qui travaillaient comme auxiliaires du commerce et surtout comme ouvriers des transports. Les Allemands étaient très peu nombreux dans ce métier, qui était presque exclusivement l'affaire des Lettons. Ces travailleurs lettons étaient indispensables pour la vie économique de la ville, et leur présence à Riga remonte à ses origines. Ils constituaient un élément qui socialement et économiquement, en comparaison des serviteurs, avait une certaine autonomie, mais ils ne formèrent que relativement tard une organisation professionnelle. Lorsque, dans la seconde moitié du xv^e siècle, ils se groupèrent en trois compagnies, — tous les membres de la classe devaient faire partie de l'une d'elles, — qui monopolisaient les transports. Les Lettons, qui dans plusieurs autres métiers n'étaient pas admis à Riga, et qui venaient surtout de la campagne, fournissaient tout naturellement la main-d'œuvre pour ces lourds travaux, tandis que l'immigration allemande à Riga donnait surtout des commerçants et des artisans. Les Lettons se concentrèrent ainsi dans quelques métiers et notamment dans les trois confréries des transports. La corporation des pêcheurs, formée d'abord de Lives, ne fut lettisée que plus tard.

La troisième classe de la population lettonne était celle des artisans. Ceux qui restaient accessibles aux non-Allemands étaient les métiers secondaires, organisés moins strictement, sans une distinction entre membres et apprentis, etc., et quelques métiers auxquels les travailleurs d'origine paysanne étaient plus particulièrement aptes. Il y avait ainsi parmi eux des charbonniers, des bûcherons, des fossoyeurs, des gardiens de bétail, des batteurs de blé, des bateliers, des pêcheurs. Dans la ville même travaillaient de nombreux pelletiers, des tisserands de chanvre et de lin (ces derniers admettant dans leur groupement même des femmes); en outre, des cordonniers, forgerons, briquetiers, maçons, charrons, etc., au sujet desquels les registres des compagnies du xv^e et xvi^e siècle nous ont conservé des indications précises. La plupart des constructions de la ville de Riga, remarquables bâtiments, dont plusieurs sont l'œuvre des travailleurs lettons.

Déjà au xiii^e siècle, Riga avait conclu un traité de commerce avec le roi de France (1293). Le développement de la puissance commerciale de Riga, qui donnait à la ville le sentiment de son autonomie, était très mal vu par les chevaliers de l'Ordre. A l'époque du Concile de Constance, le Pape défendit ouvertement Riga contre l'Ordre. Ce dernier chercha constamment à entraver par tous les moyens les entreprises

commerciales de Riga, aussi bien que des autres villes baltiques.

Les deux dernières décades du xv^e siècle virent se dérouler les suprêmes efforts de Riga pour son autonomie, contre la domination de l'Ordre, qui pesait sur toute la Livonie. La population insurgée détruisit en 1484 le château de Riga, mais en 1491 elle était de nouveau soumise à la double domination de l'Archevêque et de l'Ordre et dut reconstruire le château démoli.

Quant aux confréries ayant un caractère religieux, elles furent bouleversées au xvi^e siècle par le mouvement de la Réformation. Les corporations qui gardèrent un caractère professionnel plus marqué survécurent à cette crise : parmi ces dernières, celles qui comptaient un plus grand nombre de membres lettons étaient les corporations des tisserands de lin, des pelletiers et des pêcheurs, qui s'étaient déjà transformées de confréries religieuses en corporations de métiers. Les associations des travailleurs des transports ne prirent un caractère rigoureusement professionnel qu'après la Réformation, en perdant une grande partie de leurs membres, mais en restant formées seulement de Lettons.

Au xvi^e siècle la tendance à exclure les Lettons du commerce et de l'industrie continua. Cependant on ne pouvait se passer d'eux dans certaines branches de l'activité industrielle,

comme chez les pelletiers. Successivement une certaine tendance protectionniste se développa même chez les Lettons, menacés par la concurrence des nouveaux venus à Riga, et ils commencèrent à faire une distinction entre ceux qui étaient libres de naissance et ceux qui ne l'étaient pas.

La population lettonne de Riga comprenait donc des catégories sociales très différentes, du salarié travaillant à la journée jusqu'à l'artisan autonome. Nous sommes insuffisamment renseigné quant à leurs conditions économiques, mais l'immigration continuelle à Riga paraît indiquer, de l'avis d'Arbusov, que les conditions d'existence devaient y être en général assez bonnes. Les chiffres concernant la population de Riga dans les premiers siècles de son existence ne sont que très hypothétiques. Arbusov indique comme probable que Riga comptait au total au xv^e siècle de 6,000 à 8,000 âmes, et de 10,000 à 15,000 au xvi^e siècle. Le nombre des Lettons peut être calculé sur ce total comme étant de 1,500 à 2,000 vers la moitié du xv^e siècle, et peut-être le double un siècle plus tard. Les documents, quoique peu abondants, permettent de suivre la carrière ascendante de quelques familles passant d'un rang social inférieur à un rang plus élevé, mais ces données ne sont, jusqu'à présent, que très fragmentaires.

Dans les villes, comme Riga et Jelgava

(Mitau), les Lettons trouvent l'occasion de participer à une vie sociale plus complexe, à une vie économique dont l'organisation corporative est plus développée. La vie urbaine donne des directions et est un stimulant très puissant pour toutes sortes d'activités. C'est une école d'autonomie, et c'est là justement la cause de la rivalité générale et très marquée entre les villes et la noblesse. Cela n'est pas sans importance pour l'histoire du peuple letton. Mais, malgré la domination allemande, c'est la campagne, c'est sa population agricole non mélangée, qui resta le grand réservoir des traditions du peuple letton, de sa force, de sa personnalité, qui, survivant à une longue et écrasante domination étrangère, conserva une énergie vitale si puissante qu'elle put animer le mouvement de renaissance de la nation lettonne, jusqu'à la réalisation de son idéal d'indépendance.

2. — *Développement du commerce
et de l'industrie.*

Ce n'est que dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle que les liens qui ligotaient le peuple letton se desserrèrent quelque peu et que l'évolution économique lettonne recommença son ascension, de concert avec le réveil national. Les Lettons, libérés du servage, commencèrent

à rivaliser avec les négociants étrangers qui monopolisaient le commerce dans les villes et réussirent à conquérir, grâce à leur probité, une place considérable dans l'activité commerciale du pays, dans les dernières décades du XIX^e siècle.

Cette activité avait atteint avant la guerre un développement très considérable et avait valu au pays le nom de « Belgique de l'Europe Orientale ». La Lettonie avait en effet admirablement réussi à valoriser sa très avantageuse position géographique, qui fait d'elle un pays de transit par excellence, surtout pour les échanges avec la Russie. Avant la guerre, près du quart des importations et des exportations russes passait par les ports lettons, et notamment par les trois ports de Riga, de Ventspils (Vindau) et de Liepaja (Libau). Le commerce extérieur de Riga atteignait une valeur globale plus haute que celui de Pétrograd. Les ports de la Lettonie sont reliés par voies ferrées aux centres commerciaux et industriels de la Russie; ceux de Ventspils et de Liepaja sont constamment libres de glaces pendant l'hiver et celui de Riga n'a été gelé en moyenne, de 1892 à 1911, que trente-sept jours par an. Avant la guerre (1913) le trafic des trois principaux ports lettons se chiffrait par 585 millions de roubles-or (près du quart de la totalité du commerce extérieur de la Russie). Les 10,540 navires qui touchèrent

ces ports représentaient un tonnage net de 7,154,539 tonnes.

Après la guerre, si l'importance du commerce de la Russie à travers les ports de Lettonie tomba à un niveau beaucoup plus bas, cela ne fut pas l'effet du détachement politique de la Lettonie de l'État russe, mais tout simplement l'effet de la très grave dépression économique de la Russie. Les conditions naturelles qui font de la Lettonie la grande base navale et commerciale d'un vaste hinterland russe demeurent les mêmes et lui assurent à ce point de vue un avenir de prospérité. Le tonnage net des navires qui ont fait escale dans les trois principaux ports lettons, après être tombé très bas en 1920, remontait rapidement et atteignait en 1924 le total de 2,960,201 tonnes, correspondant à 7,592 navires.

Quant aux échanges que la Lettonie fait pour son économie même, les produits d'exportation de beaucoup les plus importants sont le lin, le bois et ses dérivés, le beurre et d'autres produits agricoles. Les principales importations sont : le charbon, le fer, le coton, les textiles, les produits chimiques, les machines, le riz, le sucre, etc. Immédiatement après l'armistice, la production locale avait à peu près cessé : la Lettonie importait des vivres en grande quantité et du matériel de guerre. Les exportations étaient réduites à un niveau extrêmement bas. Avec le retour de la paix et la reprise de la production, la vie éco-

nomique reprit peu à peu son aspect normal; les importations, qui pendant longtemps avaient eu une valeur six fois plus grande que les exportations, descendirent graduellement à quatre, à trois et à deux fois le montant des exportations, et leur rapport continue à se rapprocher de l'équilibre.

Dans l'économie de la Lettonie, en raison justement de son caractère de pays de transit, les chemins de fer représentent un élément d'une importance essentielle. La guerre les laissa dans un état lamentable. Le matériel roulant avait été presque totalement concentré à l'intérieur de la Russie, de telle façon que, de 550 locomotives et 15,000 wagons, il ne restait en Lettonie, après la fin des hostilités, que 73 locomotives en fort mauvais état, dont seulement la moitié était susceptible de fonctionner; 2,023 wagons de marchandises, dont 47 % partiellement en mauvais état, et 64 wagons pour voyageurs, dont un tiers inutilisable. On travailla cependant très activement à la réparation et à la construction de ponts, de voies et de gares, ainsi qu'à celles du matériel roulant. Le nombre des locomotives remonta à 330 au 1^{er} janvier 1925; celui des wagons pour voyageurs à 542; celui des wagons à marchandises à 5,435. Le nombre des trains effectués journalièrement remonta en quelques années de 44 à 225, le parcours moyen des locomotives de 91,432 à

592,570 kilomètres par mois; celui des wagons de 2.65 millions de kilomètres-wagon à 19.74 millions de kilomètres-wagon par mois.

La Lettonie d'avant la guerre et la Lettonie actuelle sont deux entités économiquement non comparables entre elles. L'industrie lettonne d'autrefois représentait en effet un anneau de la chaîne des industries de l'Empire russe. Ces rapports sont maintenant supprimés : de là une tout autre orientation de la production industrielle lettonne. La capitale lettonne comptait avant la guerre 372 usines avec plus de 85,000 ouvriers. Le mouvement des affaires se chiffrait par un total égal (en monnaie lettonne actuelle) à 825 millions de lats-or. On ne saurait envisager comme possible, de longtemps, la reprise d'une vie industrielle d'une telle intensité. De nombreux établissements industriels ont été détruits ou pillés pendant la guerre et l'industrie pesante, qui était jadis très florissante, a perdu le principal débouché de sa production, qui était essentiellement destinée à la Russie. L'industrie métallurgique, en effet, passe maintenant au second plan, et la première place revient aux autres industries, qui peuvent écouler leur production soit sur le marché intérieur, soit au moyen de l'exportation. Le nombre des installations industrielles en Lettonie (excepté celles employant moins de 5 ouvriers) était en 1920 de 1,430 avec 21,213 ouvriers; en 1923, il avait

déjà presque doublé et était de 2,032 avec 40,614 ouvriers; en 1924, ce nombre était de 2,598 avec 48,134 ouvriers. De ces derniers, les catégories les plus nombreuses étaient celles des industries du bois, de la métallurgie et de l'alimentation. L'exportation d'objets fabriqués se chiffra en 1921 par 1.84 million de lats, en 1922 par 10.97 millions, en 1923 par 12.26 millions et en 1924 par 18.44 millions.

L'ensemble des exportations lettonnes atteignit en 1921 une valeur globale de 29.31 millions de lats, en 1922 de 101.99 millions, en 1923 de 161.97 millions et en 1924 de 170.54 millions. Les importations furent, pour ces mêmes années, de 73.74, de 107.37, de 211.85 et de 256.39 millions respectivement. (Ces données sont extraites de l'*Annuaire statistique de la Lettonie pour l'année 1924*, édité par le Bureau Statistique de l'État.)

3. — *La politique monétaire et les finances publiques.*

Un effort des plus remarquables fut développé par le jeune État letton, avec d'heureux résultats, dans le domaine de la politique monétaire. On ne pouvait songer immédiatement après la guerre, étant donné le déficit du budget de l'État et la passivité de la balance commerciale, à introduire une nouvelle monnaie en remplace-

ment du rouble letton, qui avait été créé en 1919 pour parer, au moins d'une façon provisoire, au désordre monétaire dans lequel se trouvait la Lettonie. En effet, la monnaie allemande, terriblement dépréciée, et les différents roubles russes y étaient également en usage. Mais le Gouvernement s'empressa de profiter des conditions économiques plus favorables qui se présentèrent en 1921-1922, pour s'appliquer avec énergie à l'assainissement de la circulation monétaire, qui avait subi une grave inflation, et il procéda à la stabilisation du rouble letton. La dépréciation de cette monnaie avait été arrêtée dans sa marche progressive en 1921 : après être tombé à la Bourse de Riga jusqu'au niveau de 1,900 roubles = 1 livre sterling le 1^{er} juillet (et jusqu'à 2,800 roubles hors Bourse), ce cours remontait pendant la première quinzaine de juillet à 1,500, et à 1,200 au mois de novembre. Le ministre des Finances Kalning, qu'on appela le dictateur aux finances, réalisa une politique d'économie sévère. On créa une unité monétaire nouvelle, le « lat », équivalent au franc-or, qui devint ensuite le lat-or.

La bonne récolte de 1921, — la première depuis la guerre, — en réduisant fortement les besoins d'importation de denrées alimentaires et en permettant de vendre à l'étranger une grande quantité de lin (dont l'État letton avait établi dès 1919 le monopole), améliora de beaucoup le

cours du rouble letton. Au 1^{er} janvier 1922 les caisses de l'État disposaient d'or et de monnaies étrangères pour une valeur totale de 11,699,650 lats. Ainsi, à partir du mois de mai 1922, on put procéder à l'échange du rouble-papier contre de l'or ou des monnaies étrangères au cours fixe de 50 roubles pour 1 franc-or. La réforme monétaire n'était pas accomplie, car on n'avait pas encore réalisé la monnaie-or théorique représentée par le « lat », et la Lettonie continuait à avoir en même temps deux unités monétaires, le rouble et le lat. Mais cela ne représentait pratiquement aucun inconvénient, puisque les fortes réserves en or et en monnaies étrangères dont disposait le Ministère des Finances assuraient pratiquement la stabilité de leur rapport. L'assainissement de la circulation étant ainsi un fait accompli, l'achèvement formel de la réforme monétaire n'était désormais qu'une question secondaire.

Le ministre des Finances Kalning transforma en 1921 la Caisse d'Épargne Nationale en une Banque Nationale d'Épargne et de Crédit, et c'est en se servant de celle-ci qu'on put obtenir la concentration de valeurs nécessaire à réaliser la stabilisation du cours du rouble letton. Les émissions pour le compte de l'État furent ensuite confiées à une nouvelle banque, créée en 1922 et qui remplaça la Banque Nationale d'Épargne et de Crédit. Elle prit le nom de Banque de Lettonie.

Le mouvement de la circulation fiduciaire a suivi la marche indiquée d'une façon sommaire par ces quelques chiffres : au 1^{er} décembre 1922 (c'est-à-dire un mois après les débuts de la Banque) 5.40 millions de lats; 9.80 millions au 1^{er} janvier 1923; 15 au 1^{er} février et 23 au 1^{er} juin 1923; 23 au 1^{er} janvier 1924; 30.90 au 1^{er} janvier 1925.

Il existe en Lettonie et surtout à Riga un nombre considérable d'établissements bancaires et d'épargne privés, dont quelques-uns sont fort anciens. La réforme monétaire a ouvert de nouveau de larges possibilités d'action à ces établissements privés, dont l'activité était paralysée par l'état de choses de l'après-guerre immédiat; leur nombre et leur importance se sont dernièrement accrus. Mais de toute façon les initiatives privées n'étaient évidemment pas en mesure de fournir le grand effort nécessaire à la reconstruction économique du pays letton, qui se présentait comme une exigence essentielle pour la renaissance nationale. L'État seul pouvait organiser selon une direction unique, et avec toute l'intensité voulue, une telle entreprise. C'est en effet l'État même qui appliqua son effort à cette lourde tâche, par la création de deux grandes banques.

Premièrement, en vue des besoins de l'économie agraire, il fonda en 1922 une Banque Agraire, qui fait des prêts très importants, à

long terme, aux entreprises et aux industries agricoles.

En second lieu il institua en 1924 une Banque Hypothécaire, qui est également un établissement de crédit de l'État. Tandis que la Banque Agraire s'occupe des intérêts de la campagne, la Banque Hypothécaire est surtout destinée à pourvoir aux besoins économiques des centres urbains. Ces trois banques d'État ont un bilan autonome.

La dette de l'État letton est presque exclusivement une dette extérieure, qui a été occasionnée par les nécessités de la guerre de libération et par les nécessités urgentes du ravitaillement du pays pendant les tout premiers temps de l'indépendance. Cette dette se chiffre par un total de presque 40 millions de francs-or, dont la partie la plus importante est représentée par les crédits ouverts à la Lettonie par les États-Unis (26 millions), pour fournitures de vivres et de matériel de guerre. Le paiement de cette dette a été réglé par les accords conclus en 1925 avec les États-Unis. Des accords analogues ont été conclus pour les crédits qui avaient été ouverts à la Lettonie par la Grande-Bretagne.

Les bases d'un budget régulier de l'État letton ont été posées en 1921. Pour les trois dernières années financières, ce budget est ainsi établi (en millions de lats) : en 1922-1923, recettes 209.61, dépenses 192.07 (excédent 17.54) ; en 1923-1924,

recettes 208.96, dépenses 172.17 (excédent 36.79). Pour 1924-1925, le budget, très rigoureusement établi, prévoit l'équilibre par des recettes de 213 millions de lats et des dépenses égales. Les prévisions pour le budget 1925-1926 donnent également l'équilibre sur un chiffre de 160.94 millions de lats. Il est à remarquer que de fortes augmentations de crédits ont été prévues pour le renouvellement du matériel des chemins de fer et pour l'instruction publique.

Le capital étranger avait avant la guerre une large part dans les affaires de Lettonie et surtout de Riga, par l'intermédiaire des grandes banques de S^t-Pétersbourg, dont les principaux actionnaires étaient Français, Belges et Allemands. Mais cette période prit brusquement fin en 1914. Lorsque, en 1919, le Gouvernement letton s'appliqua à la reconstruction de l'État, le capital international ne s'était pas encore ressaisi après l'énorme crise de la guerre. Le capital anglais fut le premier à revenir prêter son appui aux entreprises lettonnes et particulièrement à l'industrie du bois (cellulose et papier). Dans bien d'autres branches de l'industrie, et notamment dans l'industrie des transports (chemins de fer, outillage des ports), qui exige l'emploi de capitaux importants et qui est destinée sans aucun doute à un avenir prospère, les capitaux étrangers trouveront un champ

d'activité où de vastes possibilités leur sont ouvertes.

Les résultats merveilleux que le jeune État letton a su atteindre au cours des premières années qui se sont écoulées depuis sa renaissance nationale sont d'ailleurs la preuve la plus éloquente de sa vitalité économique et politique.

CHAPITRE VI

La formation politique.

1. — *De l'invasion allemande au XIX^e siècle.*

Lorsque les Germains envahirent le pays letton, pour lequel approchait le commencement de cette longue période d'oppression qui devait s'étendre jusqu'au xx^e siècle, les peuples baltes leur opposèrent une résistance aussi acharnée qu'intrépide. Les légendes, les vieilles chroniques allemandes elles-mêmes parlent des exploits de ces peuples, en relatant des exemples éclatants des qualités guerrières qu'ils déployèrent dans leurs efforts pour défendre leur liberté.

Les territoires des Zemgaliens, qui se couvrirent de gloire au cours de ces luttes héroïques, comprenaient, d'après Krodznieks, des villages et des châteaux forts, qui formaient plusieurs petits États, probablement au nombre de sept. Il est vraisemblable qu'une organisation analogue régissait les autres territoires des pays baltes, c'est-à-dire des différents groupes du peuple letton.

Il y avait à cette époque une organisation d'ensemble fort vague. Celle qui était alors ébauchée et qui unissait par certains liens plusieurs petites unités politiques, allait vraisemblablement se développer en un véritable État ou en une confédération d'États. Mais l'invasion germanique vint interrompre les efforts qui se produisaient dans le sens de l'unification. Toute l'ancienne organisation sociale et politique fut absorbée et détruite par l'Ordre, qui, en quittant les apparences de sa prétendue mission religieuse, devint bientôt un pouvoir politique et donna lieu à la transformation de la société existant sur le territoire letton, en une société féodale.

Cinq États se développèrent peu à peu dans le territoire de la Livonie du moyen âge : ceux correspondant respectivement aux archevêchés de Riga, de Dorpat, de Sāmsala, de Courlande et le territoire de l'Ordre. L'évêché de Reval ne formait pas une unité indépendante. Les cinq unités que nous venons d'indiquer avaient un caractère plus ou moins indécis et qui correspondait aux conditions générales de l'époque. Tout le droit est, en effet, très incertain en cet âge. L'Ordre était un pouvoir à demi spirituel et à demi temporel. Son but avoué était de lutter contre le paganisme, mais, en même temps, il s'organisait comme pouvoir temporel, et ces intérêts, qui n'avaient rien que de mondain, l'amenaient à lutter contre les chefs mêmes de

l'Église. Les autorités politiques étaient soumises, en droit, à deux pouvoirs souverains : celui des Papes et celui des Empereurs. Du côté de Rome, les sources du droit sont représentées par des bulles, dont la plus ancienne qui nous soit connue, concernant la Baltique, est une bulle de Célestin (1196). Du côté allemand, ces sources sont représentées par les patentes des Empereurs et par les décisions du Reichstag reconnaissant certains droits aussi bien à l'Ordre livonien (qui était une branche de l'Ordre teutonique) qu'aux évêchés. Au point de vue juridique, la Livonie subit aussi, au moyen âge, l'influence du droit romain, du droit canonique et de différents recueils de règles de droit allemand (des Lombards, des Saxons, etc.) : la variété des sources du droit était donc très grande. A côté de cette réglementation d'un ordre plus général, les pouvoirs locaux (évêchés et Ordre teutonique) établirent les règles concernant la juridiction, la procédure, le droit féodal et les divers privilèges des vassaux, ainsi que certains droits de commerce.

S'il n'y a pas eu au moyen âge de vrais États indépendants dans les pays baltiques, car formellement les évêques devaient être confirmés par l'Empereur, ni un véritable État Livonien autonome, les évêques — d'après Arbusov (*Revue Mens. du Minist. de l'Instr. publ.* de Lettonie, 1923, n° 9, pp. 1071 sqq.) — étaient cependant

des margraves investis par l'Empereur et jouissaient de tous les droits politiques : ils conduisaient les forces militaires ; ils étaient juges suprêmes, pouvaient établir des douanes, frapper des monnaies, conclure des traités. Une condition analogue était celle de l'Ordre, qui dominait sur d'autres territoires. Ces États avaient donc une certaine indépendance de fait, même si elle n'était pas juridiquement établie. Mais l'Ordre voulut anéantir, à son propre avantage, l'existence politique plus ou moins indépendante des autres unités. C'est là le noyau de la lutte politique au moyen âge dans le pays letton. Les auteurs allemands s'efforcent de présenter cette lutte comme tout à fait nécessaire et progressive, comme ayant le sens d'une lutte du principe monarchique contre le féodalisme. Mais il ne s'agit pas du tout d'une lutte semblable, par exemple, à celle qui, en France, en supprimant l'état féodal, aboutit à la création de l'État moderne. C'est au contraire la lutte des plus purs féodaux contre l'indépendance des autres forces. Or, l'esprit féodal est la négation même de tout progrès ; il constitue l'obstacle le plus formidable qui s'oppose à l'établissement de tout ordre légal, de toute garantie politique. C'est essentiellement le règne de la volonté individuelle arbitraire, qui s'impose brutalement, n'admettant aucune règle au-dessus d'elle-même. Tel est l'esprit qui a toujours animé les Cheva-

liers de l'Ordre et leurs héritiers, les membres de la noblesse germano-balte. La création de la Lettonie actuelle est, en effet, le dernier acte de la destruction d'une société féodale qui était restée debout jusqu'à nos jours.

L'invasion des pays baltes de la part des Chevaliers de l'Ordre n'est en réalité qu'une suite des mouvements des peuples Germains commencés au v^e siècle. Il ne s'agit pas encore de l'aristocratie féodale, qui ne se créa que plus tard. L'arrivée de ces éléments étrangers est à considérer véritablement comme une invasion de Barbares. En effet, l'Église a été au moyen âge la grande puissance nouvelle représentant l'élément progressif et servant d'intermédiaire entre les Barbares et le monde romain. Or, en Lettonie, ce n'est pas contre les indigènes, mais contre les étrangers, que l'Église eut à lutter.

En caractérisant avec une clarté admirable les grandes forces historiques du moyen âge, Guizot expliquait, il y a déjà un siècle, qu'un trait essentiel des Barbares (qui, excepté quelques tribus slaves, étaient presque tous des Germains) consistait dans leur vie errante, laquelle répond parfaitement à leur psychologie : plaisir de se jouer avec sa force et sa liberté, goût d'une destinée aventureuse, pleine d'imprévu, au milieu des périls, d'une activité sans travail. Tel est le sentiment dominant chez les Barbares, le sentiment qui mettait leurs masses en mouve-

ment. Au pays letton, ces mêmes événements, qui marquèrent l'écroulement de l'Empire romain, se déroulèrent, avec un grand retard, au temps de l'invasion allemande. Les Allemands ont toujours prétendu faire figure d'avoir apporté la civilisation en Lettonie; mais la considération objective des circonstances historiques nous montre à l'évidence qu'ils sont au contraire les Barbares errants, qui viennent troubler l'équilibre d'un peuple stable, sédentaire. Leur poussée dans les pays baltes est une continuation de l'invasion des Barbares; car il ne faut pas croire que celle-ci se soit arrêtée au v^e siècle : bien au contraire, ce mouvement de peuples a continué même longtemps après la chute de l'Empire romain. L'assujettissement des peuples baltes fut l'effet d'un état de barbarie déterminé par l'arrivée des Allemands, dont le caractère permanent fut de suivre une politique aventureuse. Un besoin passionné et grossier d'indépendance personnelle inspirait une telle politique aux conquérants, même après qu'ils étaient devenus les seigneurs du pays. Ce caractère se manifesta chez eux jusqu'aux derniers jours de l'État de Livonie. L'Église, qui entretenait au contraire l'idée d'une loi supérieure à tous les arbitres individuels, à toutes les lois humaines, constante partout et toujours, eut soin de rédiger par écrit les règles, les lois du monde féodal.

Le régime féodal surgit définitivement du sein de la barbarie. Les éléments, même les plus étrangers à ce régime, furent contraints de s'y conformer : Église, souverains, villes devinrent seigneurs ou vassaux. La forme féodale, avec ses principes de dépendance purement personnelle, prend ainsi possession de tout. Mais l'Église féodale continue à suivre ses principes et lutte pour se délivrer de ces formes étrangères à sa vraie nature. Elle fait d'incomparables efforts pour répandre et affirmer ses principes — selon le mot de Guizot — en attaquant la barbarie par tous les bouts. Ainsi devait-elle lutter contre les Allemands dans les pays baltes. Elle envoie, en effet, des légats spéciaux, comme Guillaume de Modène, pour défendre les peuples baltes contre les Allemands. Entre les Coures et Baudouin, légat du pape Grégoire IX, un traité (publié par Krodznieks) fut conclu en 1213. Ce traité veut soumettre les Coures au pouvoir direct de Rome : par cette manœuvre Baudouin voulait empêcher aux Chevaliers de l'Ordre de dominer sur les Coures, qui étaient encore indépendants, tandis que Riga et la Livonie leur étaient déjà soumis.

Nous voyons en Lettonie comme la féodalité produit essentiellement cet effet, de morceler la société en petits fragments, en autant de petites sociétés établies autour du chef de chaque fief. Mais rien de moralement commun n'unit le propriétaire du fief à ses colons. Ceux-ci lui appar-

tiennent, avec tous les droits de souveraineté publique et de propriété privée : leur imposer des lois, les taxer, les punir, les vendre. Il n'y a pas de société entre eux. Cet état de choses, aggravé par la domination étrangère, explique la haine invincible que le peuple des campagnes a portée, de tout temps, au régime féodal.

Le souci d'une mission religieuse avait été, dès ses débuts, chose tout à fait secondaire pour l'Ordre, qui était essentiellement animé par un esprit de conquête. Ainsi, son opposition contre les évêques éclata-t-elle bientôt. L'Ordre établit dans le pays une administration dans laquelle toutes les places importantes étaient occupées par des étrangers; cela souleva contre lui l'hostilité non seulement des paysans, mais aussi de la noblesse locale.

Bientôt les féodaux, possesseurs de fiefs, parvinrent à établir si fortement leurs droits, qu'ils étaient presque des propriétaires au sens absolu du mot, et très indépendants des seigneurs. Leur influence grandit dans la vie politique du pays, notamment par l'intermédiaire des Diètes (*Landtags*).

Les Diètes tirent leur origine des assemblées capitulaires de l'Ordre, dont la tâche principale était de distribuer les domaines; les détenteurs du pouvoir territorial furent bientôt convoqués à ces réunions: c'étaient les premières Diètes. Une véritable Diète générale des seigneurs livoniens

n'eut lieu — d'après Bunge — qu'en 1424, mais les premiers exemples de ces réunions se présentent déjà au commencement du xiv^e siècle.

Le pouvoir des féodaux donne lieu à l'autonomie de la classe des nobles. L'Ordre livonien (fondé en 1204, quatorze ans après que l'Ordre teutonique avait été créé en Prusse, et qui se fondit avec ce dernier en 1237) donnait des fiefs à des *detentores* de terres : le droit de l'Ordre même était un *dominium*, non pas un *imperium*. Les paysans dépendaient à leur tour des vassaux : ils payaient leurs redevances, fournissaient des soldats. Dès le xiii^e siècle commence, comme nous l'avons indiqué, la lutte entre l'Ordre livonien et les évêques ; les villes, en se développant, cherchent aussi à obtenir une certaine indépendance, à laquelle l'Ordre s'opposait âprement. Le grand nombre de droits et de pouvoirs différents existant les uns à côté des autres donne lieu à un véritable chaos, dont les nobles sont les seuls à profiter, en élargissant toujours leur pouvoir, au détriment des indigènes. Les Coures, les Zemgaliens, tous les peuples du pays letton sont peu à peu assujettis. Au xv^e siècle, la population du pays peut se diviser en cinq groupes : le haut clergé (archevêques et évêques) ; les Chevaliers de l'Ordre ; les vassaux de l'Ordre et des évêques (qui devinrent par la suite la noblesse des grands propriétaires fonciers) ; la population des villes ; enfin les paysans, liés à la terre et

tombés ensuite dans le servage. Dans les évêchés, les indigènes gardèrent plus longtemps une certaine liberté. Dans les territoires de l'Ordre, après une résistance et des insurrections obstinées, mais vaines, toute liberté fut bientôt perdue. Dès 1290, la victoire des conquérants est complète. A côté de la juridiction des seigneurs, les nobles obtiennent peu à peu un pouvoir économique, mais ils n'avaient pas d'intérêt à appartenir à l'Ordre, à cause de son caractère monastique.

La destruction de l'Ordre teutonique, qui se produisit en 1525, après de longues luttes contre la Pologne, priva de sa force centrale l'Ordre livonien : ce dernier ne tarda pas à disparaître à son tour (1561) pendant que la Russie s'avancait dans les territoires baltiques.

Ainsi la création des États du moyen âge s'écroule au xvi^e siècle : il ne reste que les seigneurs, qui, uniquement soucieux de leurs intérêts privés, n'approchent guère de la réalisation d'un État unitaire. Les seigneuries se divisent en quatre groupes : ceux de Livonie, de Courlande, d'Esthonie et de Sāmsala. Les seigneurs de Livonie forment une corporation qui devient une force publique sur les territoires de ces pays ; ils établissent une Diète, composée de tous les nobles, qui se réunit tous les trois ans. Cette corporation possède un organe du pouvoir exécutif. Un système analogue se forme en Estho-

nie. En Courlande, la noblesse ne participe pas *in corpore* à la Diète, qui est organisée sur une base représentative.

Si, au moyen âge, les intérêts et les despotismes des possesseurs de châteaux, de comtés, d'abbayes, de toutes sortes de petits seigneurs, s'entrecroisent en formant un mélange anarchique inextricable, pendant l'époque suivante les pays baltes voient se poursuivre un état de choses assez semblable : ce sont des ligues éphémères, des complots, des trahisons; tous les partis finissent par invoquer le secours des étrangers. En Livonie, la noblesse, partagée par des rivalités intérieures, incapable de démêler ses intérêts communs et de s'unir pour les défendre, cherche différents secours du dehors. Contre l'invasion des Russes, au xvi^e siècle, elle appelle à son aide la Pologne, la Suède, le Danemark. La Livonie devient ainsi l'objet de luttes entre les puissances; la Suède et la Pologne s'en partagent la possession; la Russie leur fait la guerre; la Pologne finit par l'emporter et la Livonie en devient une province, comprenant Riga. La Suède, qui tient à posséder les côtes de la Livonie, autant pour des raisons commerciales que pour obtenir les céréales du pays, enlève la Livonie à la Pologne; la Russie se jette de nouveau dans la lutte, et l'on en vient à un partage temporaire. Ainsi se déroulent des guerres sans fin, qui font la ruine du pays. Seule la domina-

tion suédoise fut bienfaisante pour la Livonie, où elle introduisit des réformes dans la justice et dans l'administration, et particulièrement dans le régime des paysans, par une revision des droits des propriétaires. Les Diètes de Livonie et d'Esthonie déployent une assez grande activité, mais les grands propriétaires, qui en forment la partie la plus importante, ne cherchent qu'à augmenter leurs privilèges et à écarter les représentants de toutes les autres classes.

Au xviii^e siècle, l'Esthonie et la Livonie tombent enfin sous la domination russe. L'évolution historique de la Courlande est analogue, mais son sort est un peu meilleur : le commerce y est plus florissant ; l'industrie y est assez développée au xvii^e siècle. La Courlande eut, en la personne du Duc Jacques, un chef qui sut en défendre sagement les intérêts, en nouant des relations avec la France, l'Angleterre et l'Espagne. Mais la Russie, en profitant des rivalités et des dissentiments locaux, étendit son influence même en Courlande, surtout après la mort du Duc Jacques. A travers tous ces événements historiques, la seule chose qui dure inchangée est la tendance égoïste, contraire à tout progrès social, de la noblesse germanobalte, dont l'activité est constamment tournée vers la négation de toute vie autonome et de toute liberté du peuple letton. Cela est d'une évidence éclatante dans l'attitude que les

nobles observent, pendant la seconde moitié du XVIII^e siècle et pendant le XIX^e, vis-à-vis des nombreuses tentatives d'une réforme agraire, dans laquelle se résume pendant longtemps tout le problème de l'avenir de la Lettonie.

2. — *Le réveil de l'idée nationale.*

Le mouvement d'éveil national qui, vers le milieu du XIX^e siècle, se déclancha dans toute l'Europe, atteignit les pays de la Baltique, et surtout la Lettonie. Cependant, les Lettons ne pensaient pas encore, à proprement parler, à l'indépendance politique du pays; il s'agissait simplement pour eux de rassembler les Lettons conscients de leur nationalité. Les idées directrices et les buts politiques du mouvement idéaliste national commençaient à peine à se dessiner. A cette époque l'importance en est comprise pour la première fois, même par la classe paysanne lettonne. Cette classe et, avec elle, la bourgeoisie citadine naissante, vont bientôt fournir des recrues aux professions libérales. A Riga se forment les premiers groupes lettons, qui, établis d'abord dans des intentions philanthropiques, deviennent bientôt les premiers foyers du mouvement national. On s'efforce en même temps de rapprocher la population des villes et celle des campagnes. Une première exposition agricole est organisée en 1874.

Où publie une revue professionnelle agricole et les journaux en langue lettonne augmentent leur nombre et leur tirage. Dans la poésie populaire l'influence de la conscience nationale devient de plus en plus sensible. Dans les écoles, les instituteurs commencent à comprendre qu'ils doivent se faire les propagateurs de l'idéal national.

Les pionniers du mouvement national, Valdemars, Allunans, Barons, donnèrent une grande impulsion à tout le mouvement intellectuel letton. La noblesse balte et le clergé s'élevèrent de toute leur puissance contre ce nouveau mouvement, en se servant des écoles comme instruments de germanisation.

La première époque du réveil littéraire se passa en discussions entre les Jeunes-Lettons et les Germano-Baltes, et comme le régime russe soutenait les Germano-Baltes, un bon nombre de Jeunes-Lettons furent expulsés. On n'obtint qu'à grand'peine la permission de fonder une Société lettonne à Riga en 1868. Cette société, un an après, comptait déjà plus de mille membres; elle fut le premier centre de la vie intellectuelle lettonne. Dans la première assemblée des paysans lettons apparurent les deux grandes tendances du mouvement national, l'une cherchant à réaliser surtout l'indépendance économique des Lettons et l'autre considérant les questions intellectuelles comme les plus importantes.

En même temps on commençait à parler

d'une participation des Lettons aux Landtags des provinces baltiques. Mais, pendant les premières décades du réveil national, la question la plus discutée fut celle de la langue à enseigner dans les écoles. Dans les années qui suivirent, de 1870 à 1875, on s'occupa des questions d'intérêt général. Les cercles lettons agissaient méthodiquement, sans hâte; leurs demandes étaient très modestes. Le *Baltijas Vēstnesis*, le principal journal de ce temps, écrivait, par exemple : « Tout ce que nous demandons c'est que la langue lettonne soit la langue de l'enseignement dans nos écoles. » Mais les demandes des Lettons furent totalement repoussées.

Malgré les mesures prises contre toutes les manifestations lettonnes, le travail d'organisation nationale prit toujours plus d'ampleur. En 1876 eut lieu la première grande fête nationale de chant, à laquelle prirent part cinquante chœurs de Livonie et de Courlande. Cette fête marque une date importante pour le développement du mouvement national.

Vers la fin du xix^e siècle, une modification des lois russes donna aux Lettons la possibilité de participer aux élections dans les municipalités. Ces nouvelles lois avaient été introduites non pas pour favoriser les Lettons, mais pour unifier l'administration dans tout l'Empire russe. Les luttes des Lettons pour la participation à l'administration des municipalités représentent les

premiers actes de leur vie politique. La réorganisation des tribunaux permit, d'autre part, aux Lettons de se consacrer à la jurisprudence, ce qui était très important pour le progrès du mouvement letton.

La noblesse allemande et le Gouvernement russe montrèrent la même hostilité à l'égard de ce dernier. Les Allemands, en effet, ne pouvaient espérer gouverner que des Lettons sans culture. Le Gouvernement russe était déjà inspiré par les slavophiles, qui voulaient que tout l'Empire, comme il n'avait qu'un maître, le Tsar, n'eût qu'une seule foi, la religion orthodoxe, et une seule langue, le russe. La culture lettonne, bien loin de trouver un appui quelconque chez les autorités russes, en fut entravée de toutes façons.

Parallèlement à ce réveil national dans le domaine de la culture, s'intensifiait l'aspiration à un régime plus libéral, qui fût en harmonie avec les conditions économiques et intellectuelles du pays : on réclamait une administration plus favorable aux Lettons. Mais le développement de ces tendances eut pour effet d'augmenter le centralisme du Gouvernement russe, qui tenta de russifier les Lettons par tous les moyens.

Les Lettons demandaient des écoles secondaires et supérieures lettonnes. Le Gouvernement central russifia jusqu'aux écoles primaires.

Les Lettons réclamaient une solution satisfaisante de la question agraire. Le Gouvernement russe fit occuper les terres lettonnes par des paysans russes amenés de l'intérieur de l'Empire.

3. — *Luttes entre les conservateurs et les libéraux baltes; la question des Landtags.*

Les défenseurs de l'état de choses existant en Lettonie, jusqu'à la guerre mondiale, se sont largement servis de cet argument, que le régime particulier des pays baltiques était devenu historique et que toutes les réformes devaient tenir compte de ce fait. On reconnaissait que les anciennes institutions ne s'adaptaient plus à la vie moderne, mais on craignait de les modifier. La discussion portait principalement sur l'élargissement du droit d'entrer au Landtag (Diète) et sur la création d'un nouvel organe de représentants. D'après l'une des opinions de ce temps, le Landtag devait continuer de représenter « le régime particulier devenu historique », tandis que des organes spéciaux créés pour régler les questions économiques devaient permettre à des couches de la population, qui, jusqu'alors, avaient été exclues des organes d'administration autonome moyens et supérieurs, de prendre part à l'administration du pays. Le soi-disant parti libéral baltique était disposé à

créer des Landtags amplifiés, tandis que le parti opposé voulait garder les Landtags dans leur forme historique.

Les libéraux avaient probablement raison de croire qu'il n'était guère possible de garder une Constitution fondée sur des privilèges de classes. Il fallait donner aux Landtags baltiques une base plus large. Mais l'autre parti affirmait qu'il ne fallait rien changer au système traditionnel. D'un Landtag rendu accessible à toutes les classes de la population, on n'attendait que « régression, dégénérescence, appauvrissement en organismes et droits, retour à des conditions d'existence et des formes de vie inférieures ». Dans ce cas, « ne trouveraient satisfaction que des tendances démocratiques » ; si l'on établissait plus d'égalité, le pays allait acquérir une physionomie plus plate, plus monotone ; il allait ressembler à la steppe. On espérait, d'autre part, en créant des organes économiques spéciaux, chargés de l'administration inférieure, faire des Landtags ainsi dégagés les principaux soutiens politiques de la noblesse.

C'est précisément ce désir d'élargir la participation politique aux Landtags qui paraissait dangereux aux partisans de l'ancien régime. Comment garder les bases traditionnelles de la Constitution, disait la noblesse, en faisant participer au pouvoir des personnes qui non seulement manquaient de tact et d'éducation politiques,

mais qui, dans de nombreuses circonstances, par leur méfiance et leurs intérêts personnels hostiles au pays, rendraient le travail extrêmement difficile et peut-être même le paralyseraient complètement ?

On parlait avec le plus grand dégoût du parlementarisme. « Son absurdité de principe et ses conséquences repoussantes » étaient trop manifestes : on jugeait chose absurde que de considérer de telles institutions comme des modèles pour les pays baltiques. Si les libéraux veulent un Landtag amplifié, disait-on, il faut compter avec les conséquences du parlementarisme, « qui favorise si magnifiquement la démocratie ».

Nous empruntons les principaux éléments de cette argumentation à une brochure alors publiée par H. v. Samson, l'un des leaders de la noblesse balte, sous le titre de *Politische Gedanken*. Pour Samson, la démocratie est le premier des maux. La noblesse est glorifiée comme le seul pasteur de droit des peuples baltes, le seul qui puisse exercer le pouvoir politique. Toute *amplification* du Landtag serait une attaque contre le principe fondamental de l'aristocratie. « Toute réforme qui entraînerait un abaissement de rang de la noblesse et un affaiblissement de son action serait une réforme démocratique pathologique. » Si, d'ailleurs, il fallait penser à une réforme, ce devrait être pour protéger la position

éminente de la noblesse, qui devrait même être renforcée. C'est à cela que devrait tendre une saine évolution. Seule la noblesse devrait avoir le droit d'élaborer des lois; à elle seule devrait être confié le patronat de l'Église nationale et de l'école primaire; à elle seule devrait être confiée la charge des fonctions politiques.

Rien n'indique que les politiciens du libéralisme balte eussent été radicaux au point de désirer un affaiblissement de l'élément noble dans le régime politique. Ce n'est pas contre le principe même du régime de la noblesse balte que les libéraux dirigeaient leurs faibles attaques. Ils voulaient seulement effacer ses plus grands défauts. Mais ces faibles tentatives apparaissaient aux conservateurs comme un abaissement de la noblesse. Toute réforme, même la moindre, qui ne semblait pas renforcer le pouvoir politique de la noblesse, était pour les conservateurs une tentative inadmissible. « Dans leur position éminente et privilégiée — déclare v. Samson — les nobles seraient dégradés, si on les réduisait au niveau des autres classes. »

A peine parle-t-on d'élargir les cadres du Landtag, Samson et les conservateurs de s'écrier qu'on veut dépouiller les nobles de leurs droits. Les nobles devraient-ils donc être attachés à la même charrue que les « voleurs de foin » qui pourraient, au moyen des élections, entrer dans le Landtag amplifié? Comment serait-il possible

de discuter les questions les plus importantes du pays dans ces conditions? Il existe bien des propriétaires fonciers paysans dans la campagne, mais ceux-ci pourraient facilement être battus aux élections par « des incendiaires et des assassins ». Admettons que des éléments respectables puissent entrer dans le Landtag amplifié, « ces éléments respectables eux-mêmes n'auraient pas la même mentalité que les nobles, étant donnés leurs antécédents complètement différents ». Pour Samson, il n'est pas de salut en dehors de la noblesse. La noblesse s'oppose à toute extension des droits du Landtag, même à la réforme limitée de l'assemblée d'arrondissement.

Il n'y avait pas dans le pays de véritable parti réformiste. Les vieux-libéraux ne se départaient pas de leur position défensive. Ils étaient numériquement trop faibles et les habitants des villes de province n'étaient que paralysie et inertie, pusillanimité mesquine, paresse et apathie, résignation et découragement. Comme lors de l'effondrement de l'État vieux-livonien, il manquait à la noblesse baltique le sentiment supérieur du devoir et l'amour de la patrie commune. Dans une telle déchéance de la conscience politique ne pouvait fleurir que l'égoïsme des classes, et cet égoïsme prenait volontiers une emphase creuse pour de l'enthousiasme et des aspirations idéalistes.

En tâtonnant, et sans but précis, la politique

nationale balte continuait son chemin. Certains hommes sincères de ce temps signalent la lassitude dans les rangs mêmes des porte-parole de l'idée balte. Personne, au fond, n'avait le courage d'exiger une réforme réelle et toute tentative aurait échoué. C'est ce qu'exprimait, en ces termes, un écrivain de la *Baltische Monatsschrift* :

« Quand il s'agit d'accorder une participation à la chose publique à des classes de la société qui en étaient loin autrefois, on ne devrait pas admettre d'avance qu'elles vont abuser de cette influence. En général, tous les hommes et toutes les classes de la société ont la même volonté, également bonne ou également mauvaise, de faire valoir leur influence. Ils se distinguent seulement par la conscience plus ou moins sûre des buts qu'il s'agit d'atteindre. Le courage de devenir aux yeux de beaucoup — du plus grand nombre, peut-être — l'homme le plus impopulaire, combien y en aurait-il qui en feraient leur idéal, prêts à échanger le doux repos de la présomption contre la dure et rude réalité et l'amère connaissance de soi-même? »

4. — *La période du panslavisme; tentatives de russification.*

Les institutions nationales baltiques n'étaient pas regardées d'un œil bienveillant par les autorités impériales russes. Depuis que le publiciste

et homme politique russe Juri Samarine avait dirigé ses violentes attaques contre les Baltes et que Katkow avait déclaré que « les Allemands dans les provinces baltiques et les Suédois en Finlande étaient des séparatistes aussi dangereux que les Polonais », il était évident que les provinces baltiques devaient compter sur une politique hostile de la part des Russes.

Tous les groupes des Baltes allemands paraissaient unanimes à reconnaître ce danger. « Dans toutes les questions, nous nous contredisons, écrit Samson, mais sur un point nous sommes tous d'accord : nos institutions sont en danger. »

Ce que Juri Samarine et ses comparses recherchaient, c'était le renforcement de l'absolutisme gouvernemental russe. Ce programme signifiait, pour les pays baltiques, la suppression de l'administration régionale et la russification. Juri Samarine ouvrait cette voie en demandant « un système de législation et d'administration nettement russe ». Cependant les aspirations des Baltes, autour de 1890, étaient, d'après l'opinion même de Juri Samarine, complètement opposées à cette tendance. La société allemande dans les pays baltes lui paraissait former une « union unanime » à laquelle il reprochait surtout trois choses : 1° sa politique visait à contrecarrer tout rapprochement à la Russie ; 2° elle germanisait les Lettons et les Esthoniens ; et 3°, ce qui exaspérait tout particulièrement Juri Samarine, elle

voulait créer dans les provinces baltiques une nouvelle entité politique. « Un beau matin la Russie à son réveil verra, au lieu de la Livonie, de l'Esthonie et de la Courlande, le berceau d'une sorte de nouvelle Finlande née pendant la nuit ». Aussi longtemps que les Lettons et les Esthoniens restaient étrangers à la politique balte, le danger, suivant l'opinion de Samarine, n'était pas extrêmement grand pour la Russie. Il pourrait en être autrement si les Allemands rendaient plus libérales les institutions baltiques. Or, les meilleurs représentants du libéralisme baltique n'étaient nullement contraires à l'idée « d'admettre avec le temps une représentation de toutes les classes ».

Ces considérations des politiciens anti-baltes auraient dû amener la noblesse balte à former une alliance contre la russification avec les Lettons et les Esthoniens et à rendre plus libérale la constitution baltique, dans ce but, au lieu de soutenir les points de vue des milieux ultra-conservateurs des Landtags.

Elle n'en fit rien. Il est donc naturel que les Lettons et les Esthoniens aient été poussés dans les bras de Samarine et de Katkow. Samarine considérait déjà les Lettons comme « des alliés inopinément tombés du ciel, qui attendaient tout pour leur avenir d'un rattachement aussi étroit que possible à la Russie ».

Nous le répétons : défendre un point de vue

qui, par son égoïsme cassant, provoquait les Lettons et les Esthoniens, c'était une faute. Personne n'aurait blâmé le culte de l'esprit germano-balte, si la noblesse avait montré plus de compréhension pour les aspirations et la culture naissante des Lettons et des Esthoniens. On aurait dû modifier la structure des Landtags. Mais le sens d'une saine politique d'entente faisant totalement défaut, le même v. Samson, dont nous avons déjà mentionné les opinions caractéristiques, devait finalement se rendre compte que le conservatisme balte n'envisageait que « l'application d'une politique d'arrêt destructive, même d'une politique de régression, en s'accrochant de toutes ses forces au principe des Landtags. » Il voyait cependant une politique non moins destructive dans l'idée d'un Landtag élargi. En réalité, cette dernière tendance pouvait seule amener à une solution de la situation et à la fin des scissions intérieures. Et cependant le conservatisme ne voulait rien céder sur le principe des classes. Il devenait peu à peu, comme nous l'avons vu, extrêmement réactionnaire, en exigeant en quelque sorte une augmentation des privilèges. Les droits nationaux devaient s'adapter aux intérêts des nobles baltes.

On aurait dû montrer, dans le camp germano-balte, que les droits fonciers étaient la garantie d'une culture plus élevée et d'une conception

de la vie plus humaine que la conception russe. On aurait dû accorder aux hommes les plus intelligents et les plus énergiques du peuple letto-esthonien la possibilité d'une collaboration dans l'administration baltique autonome. De cette façon on aurait éveillé l'intérêt pour la constitution baltique. Le caractère de privilège des droits fonciers se serait effacé, et du droit de privilège aurait pu naître un droit national réel. Si le pouvoir gouvernemental russe avait empêché la transformation des droits de privilège en un droit d'autonomie du pays, les Lettons et les Esthoniens auraient considéré cette action comme une entrave à leurs aspirations. On aurait formé de cette façon un front unique contre la politique de la russification. Mais les nobles ne croyaient trouver ni capacité politique ni intelligence en dehors de la noblesse; ainsi l'argumentation fondée sur l'égale capacité de tous restait vaine.

La réforme, projetée par les conservateurs, prévoyait, à côté du Landtag, une autorité secondaire. L'autorité locale aristocratique, à qui revenait l'initiative des projets de loi et l'administration générale, aurait été flanquée d'un deuxième degré inférieur d'administration autonome, qui devait être placé sous la direction de fonctionnaires proposés au Gouvernement par les seigneuries. Les domaines de compétence des seigneuries et de la « *Landschaft* », organe

représentatif avec participation des propriétaires de terres bourgeois, devaient rester complètement séparés. L'autorité gouvernementale dans la province serait attribuée à la seigneurie pour ce qui était de la compétence du Landtag des nobles, et surtout pour ce qui concernait les établissements scolaires et de bienfaisance. La noblesse devait présenter également les fonctionnaires dépendant du pouvoir exécutif de la Landschaft. La Landschaft ne participait pas aux travaux législatifs. Par l'intermédiaire des seigneurs, elle aurait pu présenter des suggestions aux autorités de l'Empire, mais jamais d'une manière indépendante. La rétribution des fonctionnaires était prévue comme article obligatoire du budget de la Landschaft, pour n'empiéter en rien sur les compétences autonomes des seigneurs.

Enfin, ce qu'on avait appréhendé depuis quelque temps arriva : en 1881, le Gouvernement russe, après quelques hésitations, demandait au Landtag livonien d'élaborer des projets de loi qui pourraient tenir compte des particularités de la Livonie, mais sans léser en rien les principes fondamentaux des institutions des Semstvos. Les Landtags de l'Esthonie et de la Courlande avaient reçu à leur tour une invitation analogue. En principe, les conservateurs n'étaient pas hostiles à l'institution russe des Semstvos, car ils faisaient partie des institutions qui auraient pu mener au régime de la Land-

schaft. On craignait cependant que l'introduction d'institutions russes ne pût modifier l'organisation des seigneuries. Avant tout, la constitution politique des Landtags et la position privilégiée des seigneuries donnaient des inquiétudes aux conservateurs. On pensait unanimement que les conseils régionaux, qu'on voulait former, devraient s'occuper uniquement de l'administration économique.

Mais on ne pouvait se mettre d'accord sur la composition de la future Administration. De nouveau la noblesse déclarait qu'on ne pouvait admettre que les paysans eussent compris le problème de l'autonomie. « La permanente participation paysanne à l'administration de la région — disait-on — sombrerait dans une apathie obtuse. » On allait même plus loin et l'on prétendait « qu'une participation importante à l'administration régionale amènerait la fin de tout bien-être. » Tout au plus voulait-on accorder à la population paysanne une certaine coreprésentation dans l'administration des affaires locales.

Si l'on jette un regard sur l'évolution intérieure de la politique constitutionnelle germano-balte dans son ensemble, on pourra comprendre que les Lettons et les Esthoniens, avec la meilleure volonté d'arriver à une entente, n'auraient obtenu des Germano-Baltes aucune sorte de reconnaissance. On a prétendu à différentes

reprises que les Lettons et les Esthoniens étaient en voie de se dénationaliser et qu'ils avaient montré des sympathies pour l'idée russe. Qu'y a-t-il de vrai dans ces assertions? La politique des Germano-Baltes devait par la force des choses jeter les Lettons et les Esthoniens dans les bras des slavophiles, et il faut plutôt s'étonner de ce que les deux nationalités aient su garder, malgré tout, leur indépendance intellectuelle et politique. Quoi qu'on en dise, la russification ne parvenait pas à supprimer les sentiments nationaux des Lettons et des Esthoniens.

Au point de vue social, aussi bien qu'au point de vue politique, les Lettons et les Esthoniens étaient considérés comme des êtres d'un rang inférieur. Les intellectuels lettons et esthoniens ne trouvaient aucun travail dans leur patrie. Un des représentants les plus connus des Jeunes-Lettons, le poète Andrejs Pumpurs, a ainsi décrit la vie de la Lettonie pendant la première période de l'éveil national : « Le sort des Jeunes-Lettons était presque partout le même. Sans patrie et sans droits nationaux, pauvres, très souvent sans travail et sans pain, ils étaient forcés de vagabonder. Toutes les portes leur étaient fermées. Le cœur déchiré, ils quittaient la patrie aimée et se rendaient dans l'intérieur de la Russie, pour y chercher les moyens de vivre et de s'instruire, ce qui leur était difficile chez eux. » Nous pouvons lire des confessions analogues presque à chaque

page des biographies et de la correspondance des nationalistes lettons.

Les intellectuels lettons et esthoniens étaient donc presque obligés de chercher un appui auprès des slavophiles, chez qui ils trouvaient des conceptions lesquelles, comparées au conservatisme balte, pouvaient sembler libérales. La sympathie des slavophiles pour les Lettons et les Esthoniens était déterminée en partie par des spéculations politiques; mais on ne saurait cependant méconnaître que les milieux slavophiles avaient aussi de la compassion pour les opprimés.

Les vieux-libéraux lettons n'avaient presque pas de rapports avec Juri Samarine, qui considérait surtout les Lettons comme un instrument de lutte contre l'idée allemande, mais ils étaient surtout sous l'influence d'Aksakov, pour qui la spéculation politique avait relativement peu d'importance. Les tendances slavophiles, isolées, ne furent pas de longue durée et n'ont jamais mis de racines profondes dans la masse du peuple. Les Lettons et les Esthoniens avaient la sensation que le mouvement de russification qui suivit 1880 était dirigé aussi bien contre eux-mêmes que contre l'idée allemande, et ils luttèrent contre la poussée russe. La politique russe aurait pu être combattue autrement si l'exclusivisme balte-allemand n'avait empêché toute entente avec les Lettons et les Esthoniens.

Du côté conservateur balte on a accusé à

différentes reprises l'évolution du nationalisme letto-esthonien d'avoir hâté le progrès de tendances politiques destructives. On a présenté les événements comme si le développement de l'idée jeune-lettonne et jeune-estonienne, qui se poursuivait depuis plus d'un demi-siècle, était le commencement de machinations révolutionnaires provoquées par une haine aveugle des Allemands. Bien au contraire, au cours de l'évolution des deux peuples on remarque une réelle tempérance dans leurs attitudes vis-à-vis de toutes les autres nationalités. Les conflits nationaux qui ont eu lieu étaient sociaux plus encore que politiques et déterminés en grande partie par des raisons économiques.

Se plaindre du nationalisme des Lettons et des Esthoniens, c'est être hostile à la renaissance nationale de ces peuples. S'ils réussirent en quelques dizaines d'années à se créer une existence nationale avec un vigoureux noyau intellectuel, c'est qu'ils voulaient acquérir un rang intellectuel digne d'eux. De même, les Jeunes-Lettons n'ont voulu que rendre la culture accessible au peuple, en développant la langue nationale et en surmontant l'inertie des masses populaires encore incultes. Le mouvement créateur d'une littérature nationale moderne commence vers 1860, et c'est à ce moment-là que s'éveille l'esprit national.

Cependant, une rupture ne s'était pas encore

produite entre le sentiment démocratique et national qui s'éveillait et les Germano-Baltes. A la fin de la décade 1860-1870, après la fondation des *Peterburgas Avīzes*, les rapports des Germano-Baltes avec les Lettons devenaient plus tendus, mais les nationalistes lettons ne pensaient encore qu'à créer des bases d'organisation indépendantes et à revendiquer le droit à une culture nationale. Les idées politiques ne prenaient pas encore une forme nettement déterminée et l'on aurait pu arriver à un accord si les Germano-Baltes avaient eu une conception plus libérale. Cependant, on ne peut non plus nier que le libéralisme modéré des Jeunes-Lettons devait sembler un démocratism dangereux à la mentalité réactionnaire de la noblesse balte. Les Jeunes-Lettons étaient suspects aux yeux de certains milieux, parce qu'ils demandaient une culture intellectuelle lettonne indépendante et ils voulaient écarter la tutelle privilégiée des conservateurs baltes. Ils entendaient, en outre, rehausser la conscience de la classe des agriculteurs, ce qui, par la force des choses, devait enfin déterminer une situation plus critique par rapport aux grands propriétaires fonciers.

Les éléments vitaux des communautés lettonnes et esthoniennes montraient depuis longtemps la volonté de conquérir une existence nationale. Aux tentatives des Germano-Baltes, les Lettons et les Esthoniens opposèrent l'affir-

mation de l'idée de l'unité et de la liberté nationales. Ce mouvement tendait à une personnalité économique autonome, formation basée sur la volonté d'un peuple unifié dans le cadre de la nation. Conscients d'eux-mêmes et des buts qu'ils se proposaient, portés par les événements et soutenus par la conviction de leur droit moral, les Lettons et les Esthoniens, pendant les années qui ont précédé la guerre, tendaient vers une transformation de la situation administrative et politique.

Les luttes pour la constitution politique en Lettonie et en Esthonie reflètent l'obstination stérile d'une classe dominante aux yeux de laquelle le peuple n'avait aucun droit de participer au gouvernement. De l'autre côté se développait, avec toujours plus de force, l'idée de la démocratie nationale : ainsi se formaient deux milieux complètement différents. Les aristocrates luttaient par des sophismes contre l'idée de progrès. On les voit prétendre que la classe dominante a donné aux pays baltes « toute la civilisation qu'ils ont eue jusqu'à présent » et qu'il faut « prendre soin de conserver au pays son caractère de colonie » : dans les pays baltiques « existe encore l'homme tout entier, dans son essence vitale, voir animale ». Cela était contraire même à l'esprit des Allemands de l'Empire, mais avait du bon pour les hobereaux de la noblesse balte. Cependant, si l'on ne

pouvait pas faire autrement et s'il fallait « céder la place à la petite nation aux allures de parvenue », cela devait être fait avec « la noble attitude qui est propre aux seigneurs doués d'une altière indépendance ». Même si « il n'y avait plus rien à faire pour l'ancienne idée balte », jamais le principe des castes féodales ne devait être sacrifié à l'idée d'égalité de tous les citoyens. Aux droits des seigneurs il ne s'opposait que le droit abstrait de la petite nation ».

Pendant toute la première période de l'éveil national, on n'avait encore aucune idée précise sur la constitution générale du pays. Du vieux nationalisme, d'esprit éclectique, se détachaient à peine de petits cercles d'intellectuels qui croyaient avoir une conception plus exacte de la situation de leur patrie. Ces cercles voyaient cependant leur influence augmenter petit à petit. C'étaient des groupes d'intellectuels pleins d'ardeur, qui cherchaient à susciter l'activité et la conscience sociales et à qui l'ancien courant nationaliste semblait un obstacle. Ces groupes aspiraient à élargir les cadres de la vie nationale et travaillaient à développer un mouvement intellectuel plus vigoureux et d'un nationalisme plus démocratique.

On ne pouvait entraîner le vieux nationalisme dans cette direction. Il n'était pas encore arrivé à avoir des idées homogènes, ni un système poli-

tique précis. Les idées politiques exprimées par les hommes de 1860-1880 ne correspondaient plus aux conditions de la vie, qui étaient devenues de plus en plus compliquées; l'ancien nationalisme avait obéi à une conception fort limitée. Contre cette disposition d'esprit luttèrent les tendances nouvelles qui, comme nous l'avons déjà souligné, poursuivaient surtout un enrichissement des aspirations intellectuelles du peuple. Le programme politique du mouvement national n'était pas devenu plus riche dans son essence, car les buts qu'on s'était proposés au commencement n'avaient pas changé d'une façon notable. On peut sans doute reconnaître dans cet état de choses une certaine faiblesse intérieure des milieux dirigeants de l'ancien nationalisme. Pour un mouvement politique actif il aurait fallu une forte bourgeoisie lettonne; mais celle-ci était encore faible et les divers groupes dirigeants n'avaient pas pu répandre assez rapidement leurs sentiments et leurs aspirations chez les différentes classes du peuple. Cela devait avoir une répercussion sur les résultats de l'activité des vieux groupements nationalistes, d'autant plus que le programme national ne s'était pas complètement détaché du vieil organisme baltique.

Il ne faut non plus oublier que la puissance gouvernementale russe avait renfermé l'activité nationale dans les limites les plus étroites et que

le mouvement nationaliste letton était suivi avec méfiance par la police. D'autre part, le Gouvernement russe s'efforçait de rendre acceptables aux Lettons ses tentatives de russification. Les Russes cherchaient d'attiser le mécontentement contre le régime politique des pays baltes et de représenter les réformes russes de 1880-1890 dans l'administration et l'organisation judiciaire comme conformes aux intérêts de la population. En 1887, la surveillance de l'école était enlevée aux Landtags et aux villes ; un an plus tard s'accomplissait la réforme policière et en 1889 la réorganisation de l'administration judiciaire par la création de tribunaux d'arrondissement. Chez les vieux-nationaux lettons, qui, à cette époque, se trouvaient encore à la tête de la vie politique des milieux lettons, on pensait en général que ces réformes pourraient aussi avoir pour les Lettons une importance nationale. On en attendait une amplification des champs d'action, et, en effet, par les réformes de l'organisation administrative et judiciaire, de plus vastes possibilités de travail et d'activité s'ouvraient aux intellectuels lettons. Rares étaient ceux qui reconnaissaient le côté dangereux de ces réformes pour l'idée politique lettonne. Les réformes russes de 1880-1890 rencontraient un front politique divisé ; la vieille Livonie était, comme autrefois, déchirée par des discordes intérieures. L'envie, l'orgueil et l'esprit borné de la classe

dominante germano-balte n'avaient pas donné naissance à un peuple unifié et compact; la mentalité des vieux aristocrates continuait à produire ses effets dissolvants. Cet état de choses facilitait le jeu de la Russie, et il ne fallait pas beaucoup d'efforts pour soumettre le pays, toujours plus divisé et désagrégé, à la domination de la bureaucratie russe.

5. — *La génération de 1890 et le nouveau nationalisme.*

Lorsque, aux environs de 1890, la nouvelle génération déclara la guerre au vieux nationalisme, tout le pays balte était déjà devenu la victime de la russification. Il fallait examiner à nouveau tous les problèmes liés à la politique générale de l'État russe et à son organisation bureaucratique.

Par opposition à la génération antérieure, la nouvelle génération négligeait le problème national proprement dit et appliquait tous ses efforts à réaliser la concentration des éléments progressistes. Grâce à ces forces, la génération nouvelle tendait à ébranler la classe ouvrière lettonne et les prolétaires des campagnes. Ces intellectuels, peu nombreux d'abord et agissant un peu au hasard, prirent bientôt plus de force et se servirent de la presse pour étendre leur pro-

pagande dans le pays entier. Mouvement bien différent du vieux nationalisme. La jeune génération est tout autre. Au début, romantiquement pessimiste, déprimée, niant tout, elle s'élève peu à peu à des idées d'ensemble plus vastes. Les buts qu'elle poursuit restent d'abord incertains. C'est plutôt une atmosphère d'opposition, qu'une opposition active, plutôt une vague poussée qu'une action politique nettement définie, plutôt une impulsion passionnelle qu'un travail réfléchi et conscient. Peu à peu, cependant, le mouvement acquiert un programme, et, lorsque les intellectuels de la génération nouvelle entre en contact avec les populations ouvrières des villes, leur pessimisme romantique fait place à une opposition de principe à la situation politique et sociale. L'idée de la lutte des classes fait ainsi son entrée en Lettonie. On s'intéresse aux mouvements sociaux de l'Europe occidentale; des groupes politiques se forment et s'organisent secrètement. Le mouvement nouveau, né de ces passions romantiques, s'oppose à tout ce qui, d'une façon quelconque, se rattache au vieux nationalisme. Ainsi éclata une lutte ardente, qui se répercuta sur la littérature, renversa beaucoup de traditions intellectuelles, prépara le terrain à un vigoureux mouvement d'un caractère social et révolutionnaire. Ce mouvement, tendant plutôt à résoudre la question sociale, négligeait par trop le pro-

blème national. Une telle attitude devait bientôt amener cette génération à repousser toute idée d'une politique nationale. De la lutte contre le vieux nationalisme naquit l'internationalisme, qui trouva son expression la plus typique dans les groupes social-démocratiques.

Ces transformations concernaient essentiellement les milieux intellectuels, et l'on ne peut pas en conclure qu'il y ait eu un arrêt dans l'évolution nationale du peuple letton. L'influence de ce mouvement sur le peuple ne fut pas assez forte pour interrompre l'évolution commencée entre 1860 et 1870. Au point de vue économique, la classe agricole et la bourgeoisie prenaient une plus grande importance. D'autre part, on traversait une période de plein développement du capitalisme et dans tous les domaines du travail se réalisaient de grands progrès quant aux moyens techniques et à l'organisation du travail.

L'exode vers les villes avait augmenté considérablement. Des agglomérations ouvrières se formaient autour de grandes entreprises industrielles. Le capital étranger de fondation et d'exploitation s'introduisait dans l'industrie. Ces transformations de l'économie politique avaient rendu plus aigus les contrastes sociaux. La bourgeoisie lettonne, devenue plus forte, commença à montrer une plus grande confiance en elle-même. Dans les milieux ouvriers, on

tendait à former de vastes organisations pour la sauvegarde de leurs intérêts. Les pressentiments et les prévisions exprimés dans les années de 1870 à 1890 sur l'évolution nationale avaient été dépassés par les événements économiques et sociaux. Si l'on avait cependant moins négligé l'idée nationale, elle aurait apporté dans les luttes politiques une salutaire discipline.

La principale force de l'évolution lettonne de ce temps ne se trouve pas dans les milieux intellectuels, mais dans les classes auxquelles l'évolution économique a frayé des chemins nouveaux. Les luttes économiques et politiques des groupes reflétées par la presse obscurcissent l'image du progrès politique et accentuent à l'excès certains facteurs accidentels. Mais on peut parler d'une évolution ininterrompue des idées politiques dans la nation. Ce développement, souvent caché, permit plus tard la reprise de l'idée politique nationale, malgré les forts courants internationalistes et les influences antinationales qui s'exerçaient spécialement dans la classe ouvrière. La situation du pays autour de 1890, alors que le capitalisme y prenait une large extension, créa naturellement des idées beaucoup plus compliquées. Les conceptions trop limitées des chefs nationaux de la première période du réveil national ne pouvaient plus fournir les formules et les idées nécessaires aux temps nou-

veaux. On devait tenir compte des événements du moment pour la renaissance du mouvement national. Il fallait mettre l'idée nationale en contact plus intime avec les problèmes sociaux. Le nationalisme devait, pour des raisons de tactique, entreprendre une transformation sociale interne. D'ailleurs, la démocratie sociale, orthodoxe elle-même, ne pouvait écarter l'idée nationale. Elle était obligée de lutter contre la politique d'oppression nationale de la Russie et d'exiger la protection de la langue et de la culture. Par là elle contredisait ses principes généraux et fortifiait ses aspirations nationales. La lutte contre la centralisation russe provoquait les revendications d'autonomie intellectuelle. La lutte contre le système centraliste, les revendications d'une administration autonome inférieure devaient conduire naturellement à des questions plus élevées de droit public.

Un nouveau nationalisme politique apparaît alors, mais encore très voilé, dans les publications périodiques, surtout dans celles des émigrés, qui pouvaient discuter librement ces questions. Peu à peu se développent deux orientations nettement différentes. L'une combat le nationalisme, l'autre déclare que la libération de la classe ouvrière doit être aussi une libération du peuple letton. Grâce aux publications des émigrés, le nouveau nationalisme politique se propage dans le pays même.

A cette époque la question de la réorganisation administrative avait été posée en Russie. Le problème de la réorganisation des pays baltiques venait à l'ordre du jour. Cependant la démocratie internationaliste se raidissait dans son attitude d'hostilité contre une autonomie du pays. Elle cherchait avant tout un rapprochement avec la démocratie sociale russe, qui était animée par une forte tendance vers un idéal unitaire d'État panrusse, et entraînait ainsi en opposition avec les partisans de l'autonomie.

6. — *La Révolution de 1905 et ses conséquences.*

Au cours de la Révolution de 1905, ce contraste joua un rôle important. Pour la première fois, l'autonomie politique de la Lettonie était défendue publiquement. Pour la première fois l'aspiration à cette autonomie perçait dans les masses. Pendant les dernières années du XIX^e siècle, le peuple letton, et surtout la classe intellectuelle, qui était alors en plein développement, s'était divisé, comme nous l'avons montré, en plusieurs courants politiques : les nationalistes conservateurs, différents groupes socialistes, libéraux et social-nationaux. Ce sont ces derniers qui ont surtout combattu pour une Lettonie libre. La Révolution de 1905 fut un mouvement politique, mais comprenant en même temps des éléments sociaux. Dans les

territoires de l'Empire russe habités par des populations autres que les Russes, ces dernières, sous la poussée de la Révolution, entrevoyaient pour la première fois la possibilité de se libérer de la domination russe. Les masses populaires lettonnes furent profondément agitées. L'idée de l'union du peuple letton en un seul corps, « Latvija », la Lettonie, se dessinait plus clairement. Les représentants des administrations lettonnes locales convoquèrent des congrès et fondèrent des institutions centrales pour cimenter en un tout unique la Lettonie naissante. Ils réclamèrent des réformes politiques et sociales. Ces congrès résolurent également d'introduire la langue lettonne dans l'administration et dans les écoles. La conscience de la nationalité commune réunit même les éléments autrefois opposés, qui trouvèrent là un terrain pour un travail commun. Mais, après quelques semaines, les cosaques suivant les instructions du Gouvernement russe, procédèrent à une répression sanglante. Les réformes introduites dans les écoles et dans l'administration locale dans un sens démocratique et national furent anéanties. Un grand nombre de Lettons nationalistes, mais nullement révolutionnaires, furent emprisonnés ou exilés. Les oppresseurs cherchèrent dès lors à anéantir jusqu'à l'idée même d'une autonomie lettonne. Les Lettons firent connaître aux peuples de l'Occident les atrocités accomplies

par les Russes dans les provinces baltiques. Mais en Lettonie la nouvelle politique d'oppression, encore plus cruelle, empêcha tout examen public de la question nationale. Celle-ci, cependant, restait posée et réveillait dans les diverses classes un intérêt de jour en jour plus passionné.

Même dans les rares milieux, où l'on suivait encore le vieux nationalisme, plus littéraire que politique, une nouvelle tendance mûrissait : on en critiquait le caractère accommodant et les intellectuels prenaient de plus en plus contact avec les milieux populaires démocratiques. L'institution d'un crédit foncier russe commun à tout l'Empire, qui paraissait souhaitable avant 1905, semblait maintenant devoir être repoussée comme contraire aux intérêts du pays letton. Tous les partis, y compris les conservateurs, considéraient aussi que tous les territoires habités par des Lettons devaient être réunis sous une administration unique.

Les dix ans qui suivirent la Révolution rendirent les problèmes nationaux et les discussions plus âpres dans toute la Russie. Malgré ses systèmes d'oppression antinationale, le Gouvernement ne parvenait pas à imposer le silence aux peuples, qui réclamaient toujours plus ardemment une administration autonome. Toutes les objections qu'un vague internationalisme avait faites

au nationalisme letton et à l'autonomie de la Lettonie étaient tombées. A la veille de la guerre l'Empire unitaire voyait d'ailleurs se dresser devant lui la puissante énergie de la renaissance nationale de ses différents peuples.

Le succès ne pouvait tarder, quoique l'évolution intellectuelle nationale dût se développer à travers bien des contrastes et souvent d'une façon assez confuse. Des réflexions morales sur l'égalité civile et sur les conceptions humanitaires découlaient graduellement des idées d'organisations scolaires autonomes et de réformes administratives, en s'appuyant sur les nécessités économiques de l'époque. C'étaient d'abord des tâches morales que les Lettons se posaient à eux-mêmes : la conscience éthique et l'estime de soi-même. Au deuxième plan se posaient des questions de conceptions sociales et administratives. Le patriotisme éthique se développe peu à peu pour devenir un patriotisme politique. Des idées concernant les lois, les règlements d'administration, l'activité de l'État, les idées de droit constitutionnel forment le degré supérieur de cette évolution. Des conflits idéologiques conduisent à des transmutations de valeurs. Le sentiment de responsabilité des chefs politiques grandit. L'enthousiasme met en mouvement les masses populaires et le peuple devient de plus en plus conscient de l'importance de la formation d'un État indépendant.

Ainsi, d'un instinct obscur, la volonté créatrice du peuple avait fait naître l'idée d'un État de Lettonie, et des différents courants politiques et nationaux, avaient surgi graduellement des aspirations politiques précises. Les sentiments, se dégageant d'influences mouvantes et incertaines, étaient devenus une force historique. On ressentait encore, il est vrai, quelques conséquences du mouvement national de 1860-1880 et de son caractère d'improvisation politique. La situation politique et les événements de Russie montraient cependant toujours mieux que l'espoir qu'on avait fondé sur la Russie, même sur la Russie démocratique, n'était nullement justifié. Dans l'ancienne génération les idées étaient orientées bien plus vers la conception d'une administration décentralisée pour la Lettonie, que vers celle d'un État indépendant. Pendant la guerre mondiale, cependant, les espérances qu'on avait fondées sur la Russie devaient s'effriter à vue d'œil et l'idée d'une administration autonome dans une Russie libre faire complètement naufrage.

7. — *La guerre mondiale.*

Quand la guerre mondiale éclata, environ 182,000 Lettons prirent leur place dans les rangs de l'armée russe. Le peuple letton demanda la création d'une armée composée de volontaires

lettons, commandés par des officiers lettons, pour la défense de la Lettonie. Après une longue résistance, le Gouvernement russe, en juin 1915, après la seconde avance allemande en Courlande, donna l'autorisation de former cette armée. C'est aux Lettons que revient le mérite d'avoir arrêté l'armée allemande devant Riga, jusqu'au mois de septembre 1917. Cette armée de volontaires se distingua dans de nombreux faits d'armes, où elle perdit 32,000 hommes. En juillet 1916, et de décembre 1916 jusqu'en janvier 1917, les Lettons, exécutant le plan de leur état-major, réussirent à percer le front allemand, considéré jusqu'alors comme inviolable. Mais les réserves russes restèrent inactives, et les Allemands parvinrent à rétablir leur situation. Les Lettons ressentirent douloureusement cette inaction des Russes. Sous le régime Kerensky, les troupes lettonnes comprirent que leur courage serait impuissant à modifier le sort de la lutte. Elles allèrent cependant au-devant de la mort, pour défendre le sol national contre l'ennemi.

Dans tout le pays, l'idée de la formation de l'État de Lettonie devenait plus puissante et plus concrète. Le nationalisme perdait son caractère primitif, pour devenir un mouvement politique qui, peu à peu, comprenait toutes les classes de la nation. Les efforts de tant de générations allaient enfin aboutir.

Pour les Lettons habitant l'étranger, la patrie lointaine n'était devenue que plus chère à leurs cœurs. Les soucis de la vie quotidienne étaient en grande partie oubliés : la guerre, de ses lueurs aveuglantes, dissipait bien des questions et mettait en évidence des problèmes d'une plus haute importance. Un grand enthousiasme s'était emparé de tous. On sentait que cette guerre devait décider du sort de la Lettonie. Comment pouvait-on sauver la patrie? Comment fallait-il envisager sa destinée? On craignait, parfois, qu'il n'y eût un trop grand écart entre la réalité et l'idéal. Le monde environnant — la Russie elle-même, souvent prodigue de promesses — n'avait toujours pas changé. Les jours paraissaient lourds et sombres. Mais il fallait vaincre tout sentiment de dépression, et l'on avait un désir d'autant plus vif d'éclaircir toutes les questions, de leur donner une forme définitive, de les concrétiser et, grâce à une propagande active, de créer un vaste mouvement populaire.

Au cours de la guerre, il fut évident combien la Russie négligeait la Lettonie. La Courlande avait été abandonnée sans résistance sérieuse; souvent de petites patrouilles allemandes de dix à vingt hommes entraient dans les villes de cette province sans rencontrer une résistance effective. Cet état de choses était pour le peuple letton très douloureux et l'on comprend aisément que les sentiments des masses envers la Russie

devenaient de plus en plus froids à mesure que la guerre se développait. L'enthousiasme des premiers jours avait disparu. Les événements faisaient naître des réflexions plus profondes. On comprenait peu à peu que la Russie était incapable d'envisager froidement sa situation véritable. La lutte des partis politiques en Russie avait amené des bouleversements qui poussaient tout l'organisme de l'État vers le chaos. On sentait venir Kerensky et ses compagnons. Il n'y avait plus de confiance; tout le monde était saisi, malgré la joie et l'ivresse de la délivrance, par une sorte de paralysie morale. A la tribune, les orateurs russes parlaient de la liberté, mais, au point de vue social et moral, la Russie baisait toujours davantage. D'un côté, les revendications de la Révolution s'amplifiaient et conduisaient aux idées maximalistes; de l'autre, la vieille Russie libérale ne parvenait pas à se dégager des idées bureaucratiques du centralisme. Cette époque, que certains croyaient une époque de Titans, engendrait plus d'illusions que de réalités, plus de sentimentaux indécis que d'hommes créateurs. Dans le centralisme d'État, le vieil esprit du nationalisme russe se perpétuait et les revendications nationales des peuples de la Russie, leurs aspirations et leurs espérances se perdaient en conflits de conscience, en réflexions, conversations et discussions sans fin. Tout semblait dans l'incer-

titude; nulle part n'apparaissait la conception précise d'un véritable homme d'État. Les petites nations devaient rassembler toutes leurs forces pour ne pas perdre tout espoir. La bravoure des régiments de tirailleurs lettons était oubliée. Les promesses des autorités centrales russes n'existaient plus. La situation sur le front devenait toujours plus menaçante et nulle part on ne trouvait une volonté forte, une vision nette de l'avenir. Non seulement les formules politiques s'étaient effondrées, mais on perdait toute raison de vivre : la Russie se consumait en luttant pour des programmes, de vagues conceptions, des mots d'ordre politiques tombés en désuétude. L'organisme de l'État se désagrégait lentement et, malgré tout, la bureaucratie continuait à jouer son vieux jeu centraliste. La Lettonie dut s'en apercevoir quand elle se présenta devant le Gouvernement provisoire libéral de Russie pour revendiquer une administration autonome.

C'est lors de la réunion des congrès des représentants des communes de Livonie que l'on fit les premières tentatives pour créer une administration lettonne. Les représentants envoyés par les communes formèrent, au printemps 1917, la première grande corporation politique et administrative sous le régime tsariste chancelant. On pouvait remarquer cependant dans les résolutions de cette corporation une grande réserve dans l'expression de l'idée d'un État politique.

L'administration du territoire se trouvait encore dans les mains du Gouvernement central russe et une forte armée russe campait sur la terre lettonne. Riga ressemblait à un grand camp retranché. Des phénomènes de dissolution commençaient même dans l'armée. La puissance militaire russe était à son déclin. Les troupes, exaspérées par des discussions politiques et déchirées par des luttes intérieures, ne pensaient plus beaucoup à leur devoir militaire. Mais il existait encore dans le pays une grande force étrangère, l'État russe, avec laquelle la nouvelle administration, créée sur la base du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, devait compter. Toute tentative de travail administratif contre la volonté des autorités russes aurait pu provoquer des conflits prématurés. On cherchait à convaincre ces autorités de la nécessité de l'organisation d'un État national. Mais on ne pouvait pas les décider à abandonner leurs anciens droits. Quand, au mois de mai 1917, une déléation du Conseil d'administration autonome de la Livonie méridionale entra en pourparlers, à S^t-Pétersbourg, avec les ministères du Gouvernement provisoire, elle dut se convaincre qu'à S^t-Pétersbourg on n'avait pas une vision bien nette de la situation. Le Gouvernement russe jugeait inadmissible l'autonomie administrative de la Lettonie et estimait qu'à l'avenir, comme par le passé, l'administration dans les grands

centres devait être dirigée par des fonctionnaires russes. On ne voulait même pas accorder à la Lettonie le droit d'avoir un enseignement indépendant. Pourtant, à cette heure même, la situation du Gouvernement central russe était extrêmement précaire. Mais, comme tous les régimes à l'agonie, le régime russe ne voulait pas tenir compte des réalités. La vieille Russie s'effondrait et non seulement la Russie du régime tsariste, mais aussi la Russie de la Constitution. Malgré tout, le régime agonisant voulait s'accrocher aux vieux droits. Il avait cherché à renvoyer la question de l'organisation autonome des pays baltiques à une date ultérieure. Il fallait lui arracher les concessions une à une. Pas plus que le tsarisme, les hommes de la Constitution ne pouvaient trouver le chemin d'une entente. L'administration supérieure était entre les mains de fonctionnaires incapables.

Le Gouvernement provisoire russe devenant de plus en plus faible, il était naturel que les institutions créées en Lettonie eussent à passer de l'activité administrative à l'activité législative, sous peine, pour les pays baltes, de sombrer dans l'anarchie. Le Conseil d'administration autonome créé dans la Livonie méridionale lettone se développa naturellement. Il élargit ses compétences, se chargea successivement des différentes fonctions sociales et gouvernementales et devint ainsi l'autorité centrale pour toute

la Livonie méridionale. Si les premiers pas dans ce travail d'administration politique étaient encore hésitants et limités, ils obéissaient cependant à une logique intérieure indéniable. La situation devenait telle, qu'à la fin le pays n'avait qu'une seule autorité dirigeante, et c'était justement cette administration autonome qui avait été créée par les représentants des communes du pays.

Occupé par les troupes russes, qui approchaient de leur dissolution complète, le pays était plongé dans la misère. Les réquisitions avaient eu un effet destructeur sur toute l'économie politique. Riga n'était plus qu'une ville morte. Les écoles ne fonctionnaient plus. L'administration autonome dut faire des miracles pour maintenir la vie et l'ordre, en se bornant au strict nécessaire. Au premier plan des questions pressantes dont le Conseil avait à s'occuper, se trouvait la réforme agraire. Mais cette question soulevait les passions des différentes fractions du peuple letton, passions qui se faisaient jour au Congrès des représentants des communes et troublaient son activité.

Sur le front de Riga s'étaient manifestés, depuis longtemps déjà, des phénomènes de dissolution. Des agitateurs bolchevisants et bolchevistes étaient à l'œuvre. Le bolchevisme, dans ses diverses formes, grandissait de jour en jour. De nouvelles impulsions politiques étaient

nées, les bouleversements intérieurs de la Russie jetèrent la révolution dans l'armée et les passions exaspérées accomplirent l'œuvre de destruction. Par moments il semblait que, dans ce sombre chaos, des forces de raison auraient pu se développer, mais les illusions s'évanouissaient chaque jour davantage. On allait vers un inconnu sans bornes et vers des revendications sans logique. Le désordre politique était à son comble.

Après de longues hésitations, le Gouvernement russe se décida à accorder des bases légales au Conseil d'administration autonome provisoire de la Lettonie. Il résolut de reconnaître pour le territoire letton un Parlement provincial, ainsi qu'un Comité exécutif d'administration du pays. Les élections furent fixées au commencement de septembre. Naturellement, il ne pouvait être question, étant données les circonstances, que d'un vote nettement démocratique. Les troupes russes, qui occupaient le pays, obtinrent elles-mêmes le droit de voter. Mais, la veille des élections, l'armée allemande commença le bombardement de Riga. Les masses militaires russes, décomposées, ne résistèrent pas sur la Daugava et commencèrent à se retirer et à s'éparpiller en pillant et en saccageant. Les troupes allemandes passèrent facilement la Daugava. Les élections à Riga furent renvoyées; quelques jours après, Riga, occupée, avait un gouverneur allemand et, en septembre 1917, presque tout le territoire letton était occupé par les Allemands.

8. — *L'occupation allemande et la Révolution russe.*

Le Gouvernement allemand, devenu le maître, voulut obtenir par la ruse ou la force une déclaration de la population des pays baltes en faveur du rattachement de ces derniers à l'Allemagne. A Riga et à Jelgava (Mitau) furent créées des institutions spéciales, les « Landesrat », qui devaient se prononcer pour l'annexion à l'Allemagne. Tous les partis politiques lettons étaient hostiles à une union avec l'Allemagne. Les Landesrat se composaient surtout des représentants des Germano-Baltes et particulièrement de la noblesse allemande du pays. Pour sauver du ridicule ces Landesrat, les autorités allemandes forcèrent quelques paysans lettons à y prendre part. Mais aucun Letton influent parmi les hommes politiques ne participa à cette comédie. Les Landesrat se prononcèrent en faveur de l'union avec l'Allemagne et offrirent la couronne royale de l'État Baltique à Guillaume II. Mais quand, le 3 septembre 1918, les Allemands célébrèrent l'anniversaire de l'occupation de Riga, avec la participation enthousiaste des hommes politiques germano-baltes et des représentants de toutes les corporations et sociétés allemandes, pas une société lettonne n'était présente à la fête. La noblesse germano-balte

défendait seule « l'avenir allemand des Provinces Baltiques ».

Dans Riga occupée toute activité politique avait cessé. Les journaux étaient suspendus, les réunions interdites, et le Gouvernement général allemand commençait à réaliser ses propres plans. L'idée d'annexer la Courlande à l'Allemagne était devenue la pierre angulaire de la politique allemande dans la zone orientale. Au territoire de la Courlande devait s'ajouter Riga. On était encore indécis sur la forme de rattachement du territoire occupé. Cependant les autorités allemandes n'eurent qu'à appliquer les mesures prises en Courlande depuis l'occupation : prescriptions les plus sévères contre toute tentative d'autonomie, suppression des administrations communales élues, administration des villes confiée aux officiers allemands.

La vie économique de la Courlande était entièrement assujettie aux besoins de l'armée allemande. A l'entrée des troupes allemandes à Riga, la vie lettonne s'éteignit complètement. Comme la Courlande, la Lettonie entière devait être rendue docile aux plans de la politique d'annexion allemande dans le Nord-Est. Les biens des habitants étaient livrés aux réquisitions. D'autre part, on employait tous les moyens de persuasion pour influencer la population lettonne.

Au moment des pourparlers de Brest-Litowsk

eut lieu l'occupation de la Livonie et de l'Esthonie. Ainsi, les autorités allemandes avaient gagné un champ d'action plus vaste, dans lequel elles cherchaient à réaliser leurs projets d'annexion. Mais dès les premiers jours de l'occupation du territoire baltique un certain scepticisme vint se mêler à l'enthousiasme. Les difficultés de l'administration apparurent bientôt et les autorités allemandes sentirent avec quelle résistance elles auraient dû compter. Les fonctionnaires dirigeants essayèrent d'avoir des échanges de vues avec les milieux lettons et esthoniens. Partout ils se heurtaient à des oppositions acharnées et ils durent renoncer à déterminer un revirement dans l'opinion publique. A l'horizon surgissaient déjà des signes menaçants. Quoique pratiquement on eût dû reconnaître que la mince couche d'Allemands qui se trouvaient dans le pays ne pouvait, à elle seule, servir de base à tout le régime, il n'avait pas été tenu compte des circonstances avec une objectivité suffisante. L'administration d'occupation revenait toujours, et presque malgré elle-même, à ses plans d'une politique impérialiste.

Tandis que les événements sur le front occidental faisaient apparaître toujours plus probable une crise pour l'Allemagne, la politique nord-orientale cherchait à s'adapter aux circonstances. Mais le Comité du Bloc — Comité secret qui

dirigeait, dans le pays même, l'action des partis unis dans la lutte contre les Allemands pendant l'occupation — était suffisamment renseigné. Aux suggestions de l'administration, on opposait un dur refus. On ne lui laissait aucune illusion quant au but poursuivi par le peuple letton, c'est-à-dire la complète autonomie politique. Au commencement de novembre, la situation de l'Allemagne avait de plus en plus empiré. Il y eut des pourparlers avec des représentants du Conseil National formé à S^t-Pétersbourg par les Lettons émigrés. Les principes du programme politique national furent examinés en commun et l'on se mit d'accord. Le Conseil National, aussi bien que le Comité du Bloc, plaçait à la base du programme une complète indépendance politique de la Lettonie réunissant toutes les parties du territoire letton. La revendication de l'indépendance politique était devenue la volonté souveraine du peuple. Sous l'influence de la révolution russe, l'espoir de l'avènement d'un régime politique démocratique était né dans son esprit.

Dans l'évolution de l'idée de l'indépendance, un grand progrès s'était accompli. Si antérieurement il y avait encore eu une soi-disante « orientation russe », par laquelle on avait voulu expliquer en partie l'attitude des régiments de tirailleurs lettons vis-à-vis de la Russie bolcheviste, aucune attache avec la Russie n'était

désormais possible. Tous les milieux nationaux se séparaient complètement de la Russie, et le député letton Goldmanis pouvait déclarer à l'Assemblée Constituante russe, qui se réunit le 6 janvier 1918, que la Lettonie se sentait moralement autorisée à décider elle-même de son sort, d'après ses nécessités vitales.

9. — *Proclamation de l'indépendance lettonne.*

Quand l'Empire russe commença à se désagréger, les puissances occidentales comprirent clairement que la Russie serait incapable d'administrer plus longtemps ses provinces. La presse étrangère reconnaissait la situation désespérée des pays baltes et sympathisait avec les aspirations nationales des Lettons, Esthoniens et Lithuaniens.

Ces aspirations étaient en effet conformes à l'idéal même qui avait avant tout soutenu les Alliés dans leurs efforts et représentaient une tendance vitale nettement opposée à la décomposition dont la Russie bolchevisée donnait le spectacle, plein de dangereuses menaces. Au contraire, au sentiment national correspondait chez les peuples baltes une mûre capacité constructive, une solide préparation à l'organisation d'une vie politique autonome, que seules les circonstances historiques avaient jusqu'alors empêché de se réaliser.

Ainsi, le jour même de la signature de l'ar-

mistiche, le Ministre des Affaires Étrangères d'Angleterre, Balfour, reconnaissait le Conseil National letton comme la seule autorité politique de Lettonie. Les partis politiques lettons se réunirent aussitôt, et, le 18 novembre 1918, ils proclamèrent l'indépendance de la Lettonie. Un Gouvernement provisoire fut formé sous la présidence de M. Ulmanis.

Le peuple letton montrait un grand enthousiasme. Un espoir vivifiant venait d'éclorre. On se rendait bien compte des difficultés qu'il fallait surmonter, mais la force créatrice triompha. Toutes les circonstances poussaient vers un pas décisif. Pour la Lettonie commençait l'époque historique de l'organisation de l'État, fondement de sa pleine résurrection.

Cependant la situation du jeune État et du Gouvernement était fort pénible. La guerre mondiale avait dévasté le pays; la retraite de l'armée russe, en particulier, avait causé de terribles ravages. Une immense quantité de butin de toute sorte avait en outre été emportée par les autorités allemandes d'occupation, et même après la proclamation de l'indépendance du pays, les Allemands continuèrent à saisir tout ce qu'ils pouvaient. Un nouveau danger venait menacer la Lettonie du côté de l'Orient : les Bolcheviks russes. Ceux-ci avançaient sur les traces des Allemands, qui, dans leur retraite, leur avaient livré de bon gré les villes et les provinces lettonnes.

L'avance des communistes s'effectuait assez rapidement, et, comme le nouveau Gouvernement letton n'avait pas encore eu le temps d'organiser une armée assez forte pour les repousser, il fut obligé de quitter Riga, dont les Bolcheviks s'emparèrent le 3 janvier 1919. Le Gouvernement se transporta à Jelgava (Mitau), puis à Liepaja (Libau), la seule ville importante qui ne fût pas occupée par les Bolcheviks.

Là, le Gouvernement national letton réussit à organiser une force militaire imposante, des corps assez peu nombreux mais compacts et enflammés du désir de combattre et de se sacrifier pour l'idéal national : celui d'une Lettonie indépendante. La jeune armée lettonne passa à une contre-offensive victorieuse, et au début du printemps elle occupa Jelgava et délivra des Bolcheviks presque toute la Courlande. En même temps, les représentants du Gouvernement provisoire, d'accord avec les Esthoniens, rassemblaient, au Nord de la Lettonie, quelques régiments qui eurent vite fait de refouler les Bolcheviks.

Cependant la politique démocratique du Gouvernement provisoire déplut aux groupes réactionnaires, formés des grands propriétaires fonciers, les nobles baltes, qui firent tous leurs efforts pour entraver son travail d'organisation. Voyant enfin qu'il leur était impossible de discréditer le Gouvernement, ils tentèrent

un coup d'État, le 16 avril 1919, avec l'aide de la Landeswehr baltique et des troupes allemandes du général von der Goltz. Le pouvoir fut enlevé au Gouvernement provisoire et quelques-uns de ses membres furent arrêtés. Les autres, obligés de se cacher, trouvèrent, pour la plupart, un refuge sur le vapeur *Saratov*, dans la rade de Liepaja, sous la protection de l'escadre anglaise.

Mais le droit et l'équité l'emportèrent. Les réactionnaires allemands tentèrent de constituer un nouveau Cabinet, choisi parmi leurs partisans au sein même des sphères conservatrices, mais les sympathies du peuple, aussi bien que celles des classes intellectuelles, étaient acquises au Gouvernement provisoire. Cependant, les événements retardaient les opérations contre les Bolcheviks. La politique égoïste des organisateurs du coup d'État allemand prolongea de deux longs mois, pour la population de Riga affamée, toutes les horreurs du bolchevisme.

Les Allemands y organisèrent impitoyablement la terreur, dirigée moins contre le bolchevisme que contre les Lettons. Délivrés des Bolcheviks, les habitants de la capitale n'aspiraient qu'à être aussi délivrés des Allemands. Cependant, ceux-ci ne voulaient pas évacuer Riga. Les formations allemandes se heurtèrent en Livonie aux contingents letto-esthoniens réunis, qui avaient pleinement conscience de

lutter contre un péril commun. Les premières rencontres eurent lieu à Cēsis. Après de nouveaux combats, les troupes allemandes furent forcées de battre en retraite. Le 3 juillet 1919, après l'armistice de Strazdumuiža, conclu la veille, l'armée lettonne du Nord occupa Riga et, le 6 juillet, le Gouvernement provisoire, réfugié jusqu'alors à Liepāja, rentra triomphalement dans la capitale. Les problèmes qui se présentaient au nouveau Gouvernement étaient très graves. Il s'agissait avant tout de continuer la guerre contre les Bolcheviks et de faire face au danger que faisaient courir à l'État les détachements allemands restés en Courlande, où ils pillaient et terrorisaient les populations.

Pendant le Gouvernement provisoire s'appliquait aussi sans tarder à la grande œuvre constructive qu'exigeaient les conditions intérieures du pays. Tout le mécanisme de l'autorité politique était à créer. Il fallait songer à organiser les transports, la vie financière et économique du pays, à développer l'instruction populaire. Le 22 septembre 1919, on inaugura l'Université de Riga, et de nombreux établissements d'instruction primaire et secondaire furent ouverts dans les villes de la Lettonie.

Au point de vue militaire, le danger le plus immédiat, auquel il fallait faire face, était représenté par les formations allemandes, qui bientôt se déguisèrent presque toutes en divisions russes.

A leur tête se mit l'aventurier Avaloff-Bermond, avec qui le général allemand von der Goltz maintenait le contact le plus étroit. Il était évident que les formations germano-russes nouvellement créées n'évacueraient pas spontanément la Courlande, malgré toutes leurs promesses. Elles préparaient la lutte contre l'Allemagne républicaine, en cherchant une base dans les pays baltiques.

Le mois de septembre 1919 s'écoula dans cette fiévreuse activité. La situation de la population lettonne dans certaines parties de la Courlande devenait intolérable. Le 8 octobre, les détachements de Bermond commencent leur offensive. Pendant deux jours, de faibles unités lettonnes repoussèrent toutes les attaques allemandes. Le soir du 10 octobre, sous la pression de forces supérieures, elles reculèrent sur la rive droite de la Daugava. Pendant la nuit, deux trains blindés esthoniens vinrent au secours des Lettons, qui, quelques jours plus tard, passèrent à une énergique contre-offensive. Le 15 octobre, soutenus par le feu des vaisseaux anglais et français, placés sous le commandement du capitaine Brisson, les Lettons s'emparèrent de la forteresse de Daugavgrīva. Après ce grave échec infligé aux Allemands, pas à pas, ils refoulèrent l'ennemi loin de Riga, bombardé sans cesse. Le 11 novembre, Tornkalns, faubourg de Riga, occupé par les Allemands, était déjà délivré.

Les 5 et 6 novembre, les Allemands avaient subi une défaite complète dans leur offensive contre Liepaja, où ils s'étaient heurtés à l'énergique résistance des détachements lettons. Le 21 novembre, les Lettons s'emparèrent de Jelgava, bien que l'Allemagne eût déclaré qu'elle prenait sous sa protection les troupes d'Avaloff-Bermond. L'état de guerre existait partant entre l'Allemagne et la Lettonie, mais la protection allemande n'améliora point le sort des troupes russo-allemandes de Courlande. Vers la mi-décembre cette contrée en était entièrement délivrée.

10. — *La Constitution; les traités avec les États voisins; les Conférences des États Baltiques.*

On procéda tout d'abord à l'organisation des autorités civiles locales et l'on rétablit la vie économique de cette partie de la Lettonie, si longtemps soumise au joug étranger. Le Gouvernement envisagea de nouvelles mesures plus larges pour relever la vie intérieure de tout le pays.

Il fallait d'abord délivrer la Latgale, dernière province lettonne qui restait sous l'oppression des Bolcheviks. Le Gouvernement s'appliqua donc à perfectionner l'organisation, l'approvisionnement et l'armement des troupes. Le 3 jan-

vier 1920 commença l'heureuse offensive contre les Bolcheviks sur le front de Latgale, et vers la mi-février tout le sol letton était recouvert. Cette libération permit de procéder aux élections définitives pour la formation de l'Assemblée constituante.

Les élections eurent lieu les 17 et 18 avril 1920. Tous les citoyens des deux sexes de Lettonie âgés de 21 ans et les militaires âgés de 18 ans y prirent part. Les membres de l'Assemblée constituante furent élus au suffrage universel secret, proportionnel et direct.

Le 15 juillet 1920, après de longues délibérations, la Lettonie signa la paix avec l'Allemagne. Les ratifications furent échangées au mois d'août de la même année. L'Allemagne et la Lettonie s'engageaient aussi, par ce traité, à ne tolérer sur leur territoire aucune tentative dirigée contre leurs Gouvernements respectifs.

Le 11 août 1920, la paix fut signée avec la Russie des Soviets. Par ce traité, la Russie reconnaît, sans aucune réserve, l'indépendance et la souveraineté de l'État letton et renonce irrévocablement à tous les droits sur le peuple et le sol lettons qui lui ont appartenu de par le régime antérieur, aussi bien que par les traités internationaux, qui, à ce point de vue, perdent toute leur force. De l'état antérieur de sujétion à la Russie, il ne découle, pour le peuple et le sol lettons, aucune obligation envers la Russie.

Le Gouvernement letton a voulu, dès la fondation de l'État, établir les rapports les plus cordiaux avec les autres nations baltiques : Finlande, Esthonie et Lithuanie, ainsi qu'avec la Pologne, et a préconisé l'idée de l'union pacifique et défensive des États baltiques pour en assurer l'avenir.

Au cours du mois de décembre 1920, l'Assemblée générale de la Société des Nations, malgré les efforts et le vote favorable de l'Italie, s'opposa néanmoins à ce que les États baltiques, dont la position de droit n'était pas encore sanctionnée, fussent admis sans réserve dans la Société. Cependant, dans la réunion du Conseil interallié qui eut lieu à Paris le 26 janvier 1921, on décida, sur une suggestion du comte Sforza, ministre des Affaires Étrangères d'Italie, de reconnaître de droit la Lettonie, dont l'existence, comme État solidement constitué, ne pouvait être contestée.

Aussi la Société des Nations, dans son assemblée de septembre 1921, admit-elle à l'unanimité la Lettonie comme membre de la Société, de sorte que la République de Lettonie était reconnue par les États du monde entier comme État souverain, libre et indépendant (1).

(1) Cfr., pour les dates de la reconnaissance *de jure* de la République de Lettonie de la part des différentes Puissances, la publication d'A. PLANTÉ-CAZÉJUS, citée plus loin.

Les premiers jours de novembre 1922 eurent lieu les élections pour la « Saeima », le Parlement régulier constitutionnel, lequel, dans une de ses premières séances, le 14 novembre, a élu M. Jānis Tschakste, ancien président de l'Assemblée constituante, aux fonctions suprêmes de l'État : celles de Président de la République de Lettonie. Il a été élu de nouveau en 1925.

Par la constitution du Parlement, qui a succédé à l'Assemblée constituante, la vie politique de la Lettonie est entrée dans sa phase normale. Le nouveau Parlement (Saeima), qui se compose de cent membres et qui est élu pour trois ans, par le suffrage universel et proportionnel, exerce le pouvoir législatif et surveille l'administration de l'État.

La Saeima élit le Président de l'État, dont les pouvoirs sont relativement restreints. Son mandat est de trois ans. Il ne possède pas le droit de dissoudre le Parlement. Il peut uniquement proposer à ce sujet une consultation populaire (referendum). Si le peuple refuse la dissolution, le Président doit se démettre. Les lois acceptées par la Saeima peuvent lui être renvoyées par le Président pour un nouvel examen, avant l'acceptation ou le refus définitif. Le Président peut aussi retarder de deux mois la promulgation d'une loi acceptée par la Saeima. Si, pendant ce délai, un dixième au moins de tous les électeurs demandent une consultation

populaire sur la loi en question, le referendum doit avoir lieu.

Un projet de loi peut aussi être présenté à la Saeima sur demande d'un dixième au moins des électeurs. Si la Saeima n'accepte pas le projet, une consultation populaire doit avoir lieu à ce sujet. Cependant, le fait qu'un referendum donne un résultat contraire aux décisions de la Saeima n'entraîne pas la dissolution du Parlement. Le droit d'initiative en matière de lois revient donc, selon la Constitution lettonne, au Président de la République, au Conseil des Ministres, aux Commissions de la Saeima, aux députés (au nombre de cinq au moins) et aux électeurs (sur demande de $\frac{1}{10}$ au moins de leur nombre total). Ainsi, la Constitution de Lettonie pose une limite au pouvoir du Parlement, en étendant l'exercice du droit souverain du peuple au delà des élections. La Saeima est indépendante dans les limites de ses attributions. Les sessions se divisent en sessions ordinaires, qui ont lieu trois fois par an, au printemps, en automne et en hiver, et en sessions extraordinaires. La Saeima est convoquée par sa Présidence. La session doit être obligatoirement ouverte, lorsque le Président de la République ou un tiers au moins des députés le demandent.

Chaque projet de loi, avant la discussion en séance plénière, doit être examiné par l'une des commissions de la Saeima. Après cet exa-

men, le projet est discuté par l'Assemblée plénière en trois lectures.

En examinant la Constitution de la Lettonie, on remarque comme un de ses caractères essentiels la prépondérance du Parlement sur le pouvoir exécutif. D'après A. Plantié-Cazéjus ⁽¹⁾, le Parlement letton montre une tendance vers le type de la Convention. La prépondérance de la Chambre sur l'exécutif est incontestable au point de vue juridique, quoique dans la pratique elle soit politiquement tempérée par l'autorité du Ministère et, d'autre part, par la configuration des groupes du Parlement, comme l'expérience des premières années de vie de l'État letton l'a démontré. Il y a cependant en Lettonie un courant qui est favorable à augmenter les pouvoirs présidentiels, et l'on se préoccupe aussi de rendre le Gouvernement plus stable, par certaines modifications évitant un morcellement excessif des partis. Le recours effectif au referendum populaire contribuera aussi à mieux établir l'équilibre entre les éléments primordiaux de l'État.

En 1920, en appelant tous les citoyens des deux sexes à élire une Assemblée constituante par le suffrage universel, le Gouvernement provisoire conférait des droits égaux à tous, sans

(1) Auteur d'une étude approfondie sur la *Constitution de la Lettonie*, thèse de la Faculté de Droit de Toulouse, 1925.

distinction de nationalité. Cependant les droits des minorités nationales furent l'objet de dispositions spéciales qui assurent la sauvegarde de leurs droits culturels. Au point de vue de l'enseignement, les lois lettonnes accordent une autonomie très large aux minorités ethniques. Le Ministère de l'Instruction Publique comprend des sections spéciales pour la gestion des écoles de chaque minorité.

Les différentes confessions religieuses jouissent d'un régime tout aussi libéral et ont toutes les mêmes droits de libre organisation. L'enseignement de la religion dans les écoles est subordonné à la volonté des parents. L'armée a des aumôniers de toutes les confessions. Les fonctionnaires de l'État peuvent appartenir à n'importe quelle confession.

Dans le but de protéger les intérêts religieux des catholiques romains qui habitent son territoire et qui représentent la religion la plus répandue après le luthéranisme, le Gouvernement letton a stipulé un Concordat avec le Saint-Siège, signé à la date du 30 mai 1922 et ratifié le 3 novembre de la même année.

En même temps qu'elle se donnait une organisation politique régulière à l'intérieur, la Lettonie s'appliquait à régler pour le mieux ses relations internationales. Dans ce but, des traités furent stipulés avec les États limitrophes pour la fixation de ses frontières, et des conventions

administratives internationales réglèrent le régime des chemins de fer, les transports, etc. Des traités de commerce furent conclus avec plusieurs États.

Poursuivant l'idée de la conciliation des intérêts, pour arriver à une large entente entre différents États, la Lettonie prenait une part très active à plusieurs Conférences réunissant les représentants des États baltiques. La première de ces Conférences eut lieu en 1919 à Helsingfors et d'autres à Riga, Kaunas, Reval et Varsovie.

Ainsi le peuple letton, aussitôt sa liberté reconquise, a su développer et coordonner tous les éléments de sa vie politique intérieure dans le cadre d'un État démocratique moderne, et, à l'extérieur, l'État letton et les autres États qui viennent de se constituer sur les rivages de la Baltique, bien loin de s'arrêter à la réalisation de l'indépendance nationale, se préparent, en s'appuyant sur la force nouvelle que cette dernière leur assure, à en faire, dans l'intérêt général, le point de départ de nouveaux efforts pour développer leur commune mission civilisatrice vers un but encore plus élevé : celui d'établir en Europe les fondements d'une vie politique de plus en plus libre, juste et paisible.

CHAPITRE VII

La Littérature lettonne.

1. — *Les plus anciens textes.*

Les origines de la littérature lettonne sont enveloppées de l'obscurité des âges primitifs de l'histoire. Les documents écrits qui nous sont parvenus sont bien loin, en effet, de remonter à l'époque primordiale, au cours de laquelle la langue lettonne dut servir aux plus anciens essais de compositions ayant un caractère littéraire. La science est muette à ce sujet, et cela tient vraisemblablement à ce que, dans leurs procédés graphiques primitifs, les anciens Lettons se sont servis de matériaux facilement périssables, tels que des feuilles de parchemin et des tablettes de bois. Ce dernier usage paraît avoir été répandu chez les peuples nordiques, et le Prof^r Kruse signale le fait que les Scandinaves possédaient de très anciens textes de lois inscrits sur bois. La mention de « livres en bois » se trouve aussi dans la poésie populaire lettonne.

Que faut-il entendre par là? Cette expression pourrait n'indiquer que des lettres et autres messages, transmis par un moyen matériel analogue à celui des tablettes des anciens Romains, car le mot « livre », dans le langage populaire letton, signifie aussi une simple missive. Peut-être les recherches archéologiques nous livreront-elles un jour des restes d'anciennes compositions d'un caractère littéraire, remontant à une période où le peuple letton avait encore un langage commun avec d'autres peuples du groupe indo-européen. Dans une période moins reculée, il est fort probable que des écrits grecs et surtout latins ont été connus par les Lettons des classes plus élevées, car nous savons que les rapports entre la Baltique et le monde méditerranéen étaient assez fréquents. Jusqu'à présent, nous ne possédons cependant aucun document écrit de ces périodes, mais seulement à partir d'une époque historique plus récente, c'est-à-dire celle qu'on a l'habitude d'indiquer sous le nom de « période catholique ».

Cette période débute en Lettonie vers 1200, au moment où le clergé arrivé de Germanie y introduit le christianisme. Les premières productions littéraires ne sont pas encore rédigées en langue lettonne : ce sont des chroniques qui, sans pouvoir évidemment faire partie de la littérature lettonne, fournissent cependant des don-

nées historiques de grande valeur sur la vie et les coutumes des Lettons.

La chronique d'Henri le Letton (*Henricus de Lettis*), rédigée en latin, est la plus importante. En dehors du nom, on ignore presque tout de son auteur. En 1208, il vit parmi les Lettons et exerce la prêtrise; en 1215, il accompagne Philippe de Ratzebourg dans un voyage à Rome et il meurt au cours d'une bataille entre Lettons et Esthoniens. Sa chronique semble avoir été écrite en 1225 ou 1226. C'est l'histoire de la Lettonie au temps de l'évêque Albert de Brême.

Une autre chronique, qu'on nomme la *Chronique rimée*, écrite vers 1326, en dialecte germanique, contient surtout des descriptions de batailles, de luttes et de guerres. C'est dans ce texte que l'on mentionne pour la première fois un emblème aux couleurs nationales lettonnes : une bannière rouge striée de blanc.

Le témoignage de ces chroniques ne saurait être accepté sans quelques réserves quant à l'appréciation de l'activité des envahisseurs germains; de leurs récits ressort cependant l'indomptable volonté d'indépendance de la nation lettonne. Elles parlent des Lettons, de leurs héros, de leurs chefs et de leurs citadelles.

Dans les chroniques, dans les légendes lettonnes de ces temps, les écrivains modernes ont puisé les thèmes d'œuvres poétiques im-

bues d'un esprit national. Ainsi le poète Pumpurs a repris le motif légendaire d'un grand et vaillant guerrier letton qui, quoique ayant disparu de ce monde, n'est pas mort. Comme Frédéric Barberousse, comme les esprits dormants d'Ephèse, il attend, plongé dans un profond sommeil, sous la Montagne Bleue (près de Valmiera), l'heure de la délivrance de la Lettonie. Un autre poète moderne, Auseklis, a chanté le héros Tāļivaldis, seigneur du château de Beverina. Tāļivaldis, traqué par les Esthoniens, est assiégé dans Beverina. Il voit avec douleur approcher l'heure où il lui faudra se rendre, lorsqu'un prêtre letton monte sur la plus haute tour et ramène la paix en charmant l'ennemi par ses chants. C'est là encore un motif légendaire commun à la tradition épique de plusieurs peuples. Le héros semgalien Viesturs, qui est également un personnage de ces chroniques, a fourni au poète dramatique Akuraters le sujet d'un de ses drames. Mais le plus célèbre héros légendaire est peut-être *Lāčplēsis*, le Tueur d'Ours, le grand guerrier letton. Pumpurs lui a consacré un poème épique. Rainis, le plus populaire des poètes lettons, l'a fait revivre dans un drame. C'est aussi aux vieilles chroniques que Rainis a emprunté le sujet d'*Indulis et Arija*, le drame du héros letton amoureux de la fille d'un chevalier allemand.

La langue lettonne apparaît pour la première

fois dans les documents de quelques archives, dont les plus importantes sont celles de la commune de S^t-Jacques et de la corporation des tisseurs de lin. C'est dans ces chroniques des corporations du moyen âge que nous trouvons les premières sources pour l'étude des noms lettons.

Pendant que de doctes chroniqueurs fixaient le souvenir des grands événements dans leurs livres rédigés en langue étrangère, le peuple exprimait son âme dans des œuvres anonymes : chansons, contes, fables, énigmes, etc., qui se transmettaient oralement de génération en génération et ne furent confiées à l'écriture que très tard. Une collection monumentale de ces « daïnas », d'une richesse imposante, a été publiée par le folkloriste K. Barons. Les fables lettonnes ont été rassemblées par Ansis Lerchis-Puškaitis en un recueil formé de plusieurs volumes, qui représente un des meilleurs textes pour l'étude de la langue lettonne.

Au moment où la littérature catholique se répandait en Lettonie, le peuple letton était soumis à la plus dure des oppressions ; les princes féodaux régnaient en maîtres sur les paysans. L'Église catholique était la seule institution qui se souciait de la vie spirituelle du peuple ; de là l'influence exercée par la littérature d'inspiration religieuse. C'est en effet cette littérature qui représentait comme un reflet de la civilisation latine.

Au commencement du xvi^e siècle, le luthéranisme pénètre en Lettonie. Dès leur arrivée, les pasteurs luthériens, venus d'Allemagne, se mettent en devoir de traduire en langue vulgaire les textes religieux du christianisme. Ils écriront plus tard des œuvres originales d'inspiration religieuse (1586-1750 environ), puis des œuvres morales (1750-1850).

Le premier document littéraire letton de cette époque fut sans doute la traduction de l'oraison dominicale, qui date de 1526 environ, et dont le texte est attribué sans trop de certitude au pasteur GRUNAU. Des traductions isolées de chants et de cantiques divers suivirent ce premier essai, mais ce ne fut que vers 1573 qu'elles atteignirent un nombre important. Ces traductions sont faites dans la langue la plus populaire.

D'après le Prof^r Arbusov, les plus anciens de ces textes lettons seraient les suivants :

- a) La traduction du *Pater Noster* de GRUNAU (?), 1521-1530;
- b) La traduction des *Dix Commandements*, de NIKOLAUS RANIS, 1531;
- c) La traduction des *Prophéties de Zacharie*, de JEAN ECK, 1535;
- d) La traduction des *Psaumes*, 1531;
- e) Les ouvrages de DAAL : *Rex Christe, Resurrexit*, 1580.

L'opinion prédominante attribuait jadis les premiers ouvrages lettons imprimés aux pasteurs

luthériens. Le petit catéchisme de Luther en traduction lettonne, édité en 1586, était considéré comme le premier livre publié en cette langue. Cette opinion a cependant été démentie récemment par la découverte qu'une mission de l'Académie scientifique polonaise de Cracovie fit, à la fin de 1911, dans la bibliothèque d'Upsal, en Suède, d'une traduction lettonne du *Catechismus catholicorum* de Petrus Canisius, imprimée à Vilna par les Jésuites en 1585. Édouard Volter, ancien professeur de l'Université de St-Petersbourg, à qui l'on doit de nombreuses recherches sur les antiquités letto-lithuaniennes, a réédité cet ouvrage.

De 1586 à 1587 parurent les premiers ouvrages protestants importants, notamment l'*Enchiridion*, les Psaumes allemands, les Évangiles et les Livres des Apôtres. L'existence de la littérature lettonne commence à cette époque (1). On

(1) Voici quelques indications bibliographiques concernant les principaux de ces ouvrages :

1. ENCHIRIDION. *Der kleine Katechismus Luthers*. Königsberg, 1586.
2. *Vndeutsche Psalmen vnd geistliche Lieder oder Gesenge*. Königsberg, 1587.
3. *Evangelia vnd Episteln aus dem deudschen in vndeutsche Sprach gebracht*. Königsberg, 1587.
4. MANCELIUS, GEORG. *Die Sprüche Salomonis*. Riga, 1637.
5. IDEM. *Lettus, Das ist Wortbuch*. Riga, 1638.
6. IDEM. *Phraseologia Lettica*. Riga, 1638.
7. IDEM. *Lang-gewünschte Lettische Postill*. Riga, 1654.

commence à étudier cette langue jusqu'alors dédaignée; on dégage ses principales règles; on écrit les premières grammaires lettonnes. Parmi les textes religieux traduits en letton au xvii^e et xviii^e siècle, la Bible et les Livres des Cantiques ont exercé une influence très considérable sur le développement intellectuel de la nation.

La Bible fut publiée par les soins du Gouvernement suédois, et le roi Charles XI, à qui la Livonie était alors soumise, fournit 7,500 thalers pour en assurer l'impression. Cette première traduction était l'œuvre du pasteur ERNEST GLÜCK (1652-1706), d'origine allemande. Né à

-
8. DRESSEL. *Dictionnaire suédois-polonais-allemand-letton*, 1667.
 9. ELGER, GEORG. *Evangelia toto anno, etc.* Vilna, 1672.
 10. IDEM. *Catechismus*. Vilna, 1672.
 11. IDEM. *Cantiones Spirituales*. Vilna, 1673.
 12. IDEM. *Dictionarium polono-latino-lottavicum. Opus posthumum*. Vilna, 1683.
 13. *Glüka bibeles tulkojums*. Nouveau Testament, 1685.
Idem. Ancien Testament, 1689.
Idem. 2^e édition complète, 1739.
Dispositio imperfecti ad optimum seu rudimenta Gramatices Lotavicae, ouvrage anonyme datant de 1732.
 14. ELVERS, CASPAR. *Liber memorialis letticus*. Riga, 1748.
 15. STENDER, GOTTHARD FRIEDR. *Entwurf eines Lettischen Lexici*. Braunschweig, 1761.
 16. STENDER, GOTTHARD FRIEDR. *Lettisches Lexikon*. Mitau, 1789.
 17. LANGE, JACOB. *Vollständiges deutsch-lettisches und lettisch-deutsches Lexicon*. Schloss-ober-Pahlen, 1^{re} partie, 1772, et 2^e partie, 1777.

Magdebourg, Glück s'établit comme pasteur à Aluksne, dans le district de Valk. Son œuvre ne fut terminée qu'au bout de neuf ans. Le Nouveau Testament parut en 1685; la première édition de la Bible fut complétée en 1689. Une seconde édition, comprenant un certain nombre d'améliorations, vit le jour en 1739.

2. — *L'activité littéraire du XVII^e jusqu'au milieu du XIX^e siècle.*

A la même époque vivait CHRISTOPHE FUERECKER, le premier et le plus en vue des auteurs de cantiques lettons, qui, malgré son origine allemande, ayant fait ses études à Dorpat, se lettisa complètement. Le premier il composa en letton des chants lyriques rythmés et rimés d'une langue remarquable par sa pureté : une force et une aisance de forme toutes particulières caractérisent les cantiques de Fuerecker et permettent de les reconnaître parmi l'abondante production des auteurs de son époque, dont les compositions et traductions forment la plupart des cantiques que l'on continue à chanter de nos jours dans les églises luthériennes lettonnes.

A côté de cette littérature religieuse, une littérature scientifique ou plus particulièrement philologique commençait à s'affirmer. En 1638, après vingt ans de travail, un professeur de l'Uni-

versité de Dorpat, MANZEL (1593-1654), publiait un premier dictionnaire de la langue lettonne, point de départ des recherches philologiques ultérieures, et en 1654 un recueil de sermons.

En 1642 paraît, en allemand, le premier livre pour l'étude de la langue lettonne. D'autres dictionnaires suivent celui de Manzel : en 1683, par exemple, un vocabulaire polonais-latin-letton. En 1685, un pasteur de Courlande, JEAN LANGE, rédige un dictionnaire letto-allemand suivi d'une grammaire lettonne en langue allemande, dont le manuscrit a été découvert récemment dans la bibliothèque de l'Université de Heidelberg. En 1688 paraît un dictionnaire allemand-latin-polonais-letton; en 1705 un autre dictionnaire allemand-suédois-polonais-letton. Ces premiers essais sont suivis, en 1777, d'un dictionnaire complet allemand-letton et letton-allemand, de LANGE, un des travaux les plus complets de l'époque. Langer, pasteur allemand émigré en Lettonie, avait étudié à fond le letton et les dialectes qui lui sont apparentés.

La première tentative de préciser la grammaire de la langue lettonne date du XVII^e siècle. C'est un ouvrage paru en 1644 sous le titre de *Manuductio ad linguam lettonicam*, travail encore très incomplet et défectueux. En 1685, HENRI ADOLPHI publie une grammaire qui sert de modèle à ses successeurs pendant près d'un siècle.

Les travaux historiques commençaient en même temps à paraître et, en 1689, PAUL EINHORN publiait une *Historia lettica*.

Enfin, innovation remarquable dans les habitudes de l'administration, en 1696, au temps des Suédois, les prescriptions du droit de guerre furent imprimées en letton.

Au XVIII^e siècle appartient la personnalité de premier ordre de GOTTHARD STENDER (1714-1796), qu'on a appelé, à juste titre, le père de la littérature lettonne. Né en Courlande, Stender fit ses études en Allemagne, à l'Université des Piétistes d'Iéna et à celle de Halle. Après son retour en Courlande, s'apercevant bientôt que ses études théologiques ne lui suffisaient pas pour sa tâche d'éducateur, il repartit pour l'étranger, en s'adonnant aux sciences naturelles, aux mathématiques et à la philosophie. Pendant quelques années, il vit à Copenhague, où il enseigne la géographie, et revient, enfin, s'établir comme pasteur dans son pays natal. Là, il s'efforce de répandre autour de lui les idées philosophiques et humanitaires dont il est imprégné. Doué d'une grande puissance de travail, non seulement il publie des traités de sciences naturelles, de mathématiques, de cosmologie, etc., mais s'applique à traduire en letton les fables d'Esopé et d'autres œuvres classiques. Les premières poésies lettonnes de caractère profane sont son œuvre, et ces poèmes ne sont point

encore tombés dans l'oubli. Parmi ses nombreux travaux linguistiques se placent au premier rang une grammaire et un dictionnaire de la langue lettonne, son œuvre la plus importante, que les générations suivantes ont reprise et que l'on n'a pu considérer comme achevée qu'après un siècle de travail.

Stender introduit un esprit nouveau dans la littérature lettonne et est un des maîtres dont l'œuvre fait graduellement entrer le peuple letton en relation avec la littérature et les grands courants d'idées occidentaux.

Son fils, STENDER le jeune (1744-1819), esprit bien moins puissant, l'aide dans son œuvre. Il traduit une comédie de l'auteur danois Holberg : *Bertuls l'Ivrogne*, qui fut représentée du vivant de Gotthard Stender et qui marqua le début de l'art théâtral letton.

D'autre part naissait toute une littérature d'ordre pratique en langue lettonne. De 1763 date le premier calendrier letton qui nous est connu, et en 1791 paraît à Jelgava (Mitau) un ouvrage sur l'élevage du bétail. Six ans plus tard, nous trouvons dans la première revue lettonne (1797) un grand nombre d'articles concernant l'agriculture. En 1803, c'est un ouvrage sur la culture des arbres fruitiers; puis ces œuvres se multiplient rapidement, et l'on peut compter de nombreux manuels d'horticulture, de médecine populaire, d'art culinaire, etc.

Les seize années de 1804 à 1820 forment une période littéraire très féconde. ELVERFELD fait paraître les deux premières pièces originales du théâtre letton, une idylle poétique : *Bērtuls un Maija* (1804) et une comédie,

Le publiciste WATSON (1777-1826) contribue par ses écrits au développement de la vie intellectuelle. HUGENBERGER (1784-1860) s'efforce de reproduire en letton les beautés poétiques des chefs-d'œuvre classiques. De 1783 à 1829 vit le poète aveugle INDRIKIS, fils d'un ouvrier. De très nombreuses traductions sont dues, à côté d'œuvres originales, à E. DÜNSBERGIS (1816-1902).

Les traductions de la première heure, si utiles en leur temps, étaient, il faut le reconnaître, évidemment insuffisantes. On ne peut s'étonner de leur pauvreté si l'on songe qu'elles furent composées par de simples curés de campagne, allemands d'origine, qui ne connaissaient qu'à demi la richesse de la langue lettonne.

A côté des premiers écrivains lettons, il faut mentionner deux auteurs de langue allemande qui ont consacré leur vie à la défense du peuple letton et à l'étude de sa langue : Merkel et Bielenstein, et avant eux HERDER, qui fut le premier parmi les penseurs étrangers à s'intéresser avec sympathie à la poésie et à la vie du peuple letton. Au cours de ses travaux sur la poésie populaire, le philosophe romantique

allemand, qui fit un long séjour à Königsberg et à Riga (1762-1769), avait étudié, parmi beaucoup d'autres poésies, celle des différents peuples nordiques, et c'est à lui que Gœthe doit la connaissance (1771) des chansons lettonnes aussi bien que des poèmes des Scaldes et d'Ossian. Mais l'intérêt de Herder ne se borna point aux manifestations littéraires des Lettons. Dans son ouvrage sur la *Philosophie de l'Histoire de l'Humanité*, il apporte un témoignage éclatant contre l'iniquité de la domination allemande sur ces populations, en flétrissant les procédés abominables par lesquels elles furent privées de leurs terres et de leur liberté, et en invoquant le jour où elles seront délivrées du joug de l'esclavage et pourront de nouveau se développer librement.

GARLIEB MERKEL (1769-1850) dénonça vigoureusement les cruautés de la noblesse balte. Son œuvre capitale : *Die Letten* (Les Lettons), parue en 1796 et en partie traduite en français au début du XIX^e siècle, attira l'attention du monde intellectuel sur le sort des Lettons. Merkel fut poursuivi par la noblesse balte et son œuvre resta défendue par les autorités russes jusqu'en 1905.

AUGUSTE BIELENSTEIN (1826-1907), pasteur à Dobeles, se fit remarquer par ses travaux scientifiques sur les Lettons et composa une grammaire scientifique lettonne et allemande.

La première époque de la culture littéraire

du peuple letton ne connut que des traductions de l'allemand. Des noms tels que Stender, Hugenberg, Lundberg illustrent cette période. Mais que serait-il arrivé si, pendant les décades suivantes, la littérature des Lettons n'avait eu encore que des traducteurs ? Pour que le haut degré actuel de développement pût être atteint par leur langue, une forte culture nationale était avant tout nécessaire. La culture nationale devait d'abord préparer le terrain où auraient pu naître des adaptations poétiques, telles que les Lettons en possèdent actuellement, du drame de *Faust*, de la *Divine Comédie* et d'autres nombreux chefs-d'œuvre de la littérature mondiale.

Une activité intense et constante et un effort sérieux pour réaliser l'autonomie nationale pouvaient seuls, en donnant à la langue son plein épanouissement, constituer les conditions nécessaires pour un plus large développement de la culture littéraire et de la vie intellectuelle nationale en général.

3. — *La période du réveil national.*

C'est vers le milieu du XIX^e siècle que l'esprit national letton se réveille. De 1850 à 1890, les cercles littéraires de Lettonie consacrent leurs efforts à féconder la vie intellectuelle du pays. A partir de 1890, les idées qui inspirent le large

mouvement de la culture européenne nouvelle pénétrant en Lettonie en ouvrant à la littérature de bien plus amples horizons.

Les aspirations du peuple letton tendant à l'émancipation sont renforcées, au milieu du XIX^e siècle, par de nombreux événements : la Révolution de 1848 dans les pays occidentaux, l'abolition du servage par Alexandre II, l'intérêt que le Gouvernement et quelques milieux russes portèrent à la situation des paysans de la Baltique contribuèrent puissamment à cela. Les intellectuels lettons cherchent des voies nouvelles. Un mouvement se dessine sous l'impulsion de KRIŠJĀNIS VALDEMARS (1825-1891), d'ĀTIS KRONVALDS (1837-1875) et de JURIS ALLUNANS (1832-1864).

VALDEMARS, en luttant, comme la plupart des intellectuels de cette époque, contre les plus graves difficultés de la vie, forma en autodidacte son instruction. Toute son activité fut dirigée vers le but de réveiller les énergies économiques du peuple, dont il sentait avec la plus grande intensité le besoin fondamental, de sortir de la pauvreté du servage et de s'élever jusqu'au niveau de la civilisation contemporaine. De là ses appels au peuple pour une œuvre utilitaire indispensable, qui doit être la base de tout progrès ultérieur. Une telle action, si elle doit se servir en général de moyens pratiques tels que la coopération, dont il est l'apôtre en

Lettonie, doit aussi, dans les conditions historiques de ce pays, être dirigée contre les féodaux germano-baltes, qui entravent tout développement de la vie du peuple. Aussi Valdemars, dès 1855, poursuivant à Dorpat ses études d'économie politique, exhorte-t-il les étudiants de nationalité lettonne à se séparer de leurs camarades allemands pour travailler à la renaissance de leur peuple. Plus tard, pendant son séjour à S^t-Pétersbourg, il réussit à obtenir l'appui du Gouvernement et des sphères intellectuelles russes dans son activité contre l'hostilité des Germano-Baltes. Dans son journal, *Peterburgas Avīzes* (Les Avis de S^t-Pétersbourg), il défendit la cause de la renaissance nationale. Son œuvre unit les connaissances d'une haute culture générale à la compréhension des inéluctables nécessités matérielles, et c'est d'après cette conception réaliste qu'il s'applique de toutes ses forces à développer la prospérité de la Lettonie. Il engage notamment ses compatriotes à s'adonner à la marine et on lui doit la fondation d'écoles navales le long du littoral de la Baltique.

Le second de ces pionniers, ATIS KRONVALDS, fut aussi bien que Valdemars un lutteur qui déploya un immense effort moral, non seulement pour s'élever lui-même, mais pour élever son peuple de la misère qui en déprimait l'existence. Tour à tour étudiant à l'Université,

où il poursuit des études scientifiques et philologiques, et instituteur, il travaille inlassablement pour affirmer, par la parole aussi bien que par la plume, son idéal national et humain. Non seulement il est l'auteur d'une brochure célèbre sur les aspirations des Lettons, mais il multiplie son activité en menant la bataille contre l'oppression des Germano-Baltes, comme orateur, écrivain et publiciste. L'idée centrale qui le guide dans son action n'est pas, comme chez Valdemars, celle du relèvement économique : à ses yeux l'avenir du peuple letton dépend surtout de l'instruction : le but qu'il vise essentiellement est de susciter les forces intellectuelles du peuple, afin de lui donner une dignité, un visage humain, d'allumer la flamme d'idéalisme qui devra surtout rayonner de la langue nationale, dont il fut un des connaisseurs les plus éminents.

JURIS ALLUNANS contribua à l'œuvre de relèvement de la vie intellectuelle des Lettons surtout par ses superbes traductions de poètes et d'auteurs de différentes époques, tels qu'Horace, Schiller, Gœthe, Pouchkine. Ces traductions prouvent la richesse et l'harmonie de la langue lettonne, dans laquelle il introduit des mots nouveaux, dont un grand nombre passèrent dans le langage courant. Mais son activité ne se borna pas au domaine de la littérature, et une place de premier ordre lui revient aussi dans

l'histoire du développement de la culture scientifique chez le peuple letton.

A côté de ces trois grands pionniers de la renaissance nationale se dresse toute une pléiade de jeunes intellectuels, animés par l'idéal du progrès. Une presse nationale se crée sous cette poussée, et c'est de là que prend son essor le grand mouvement littéraire national. En même temps, Riga voyait se fonder la « Société Lettonne », dont le but était de grouper les intellectuels du pays. Elle se subdivisait en diverses commissions et sections, ayant chacune ses attributions : commission scientifique, section des livres d'utilité pratique, commission théâtrale, commission musicale, commission du musée national, etc.

JURIS MĀTERS (1845-1885) est un des plus nobles écrivains de cette génération. Romancier excellent, journaliste combatif et courageux, grand polémiste, il est parmi les personnalités les plus représentatives de l'idéalisme du peuple letton. Après la fondation de la Société Lettonne à Riga, le mouvement intellectuel était limité à cette ville. Māters s'efforça de le répandre dans les campagnes. Il créa dans ce but le *Baltijas Zemkopis* (L'Agriculteur balte), qui devint bientôt un journal d'opposition. Il incarne une tendance qui peut être définie comme une synthèse de celles que personnifiaient Valdemars et Kronvalds. Ainsi que le remarque le publi-

ciste letton Ernests Blanks, Māters voulait avant tout le développement des aspirations intellectuelles du peuple letton; il ne s'occupait que d'une façon secondaire de l'aspect économique du problème national. Mais il se rendit clairement compte qu'il fallait réaliser l'unité de toutes les forces lettonnes, aussi bien morales qu'économiques. Son patriotisme revêtait la forme d'un nationalisme animé par une inspiration éthique très élevée.

Juris Māters fut l'un des plus actifs publicistes du réveil national letton. Il mourut dans sa quarantième année, miné par l'ardeur même de son intense activité. Parmi ses œuvres les plus importantes on compte la traduction du Code civil de Livonie et de Courlande en letton et le roman *Les Vagues de la Vie*. La terminologie juridique lettonne lui doit des contributions de premier ordre.

A côté de ces écrivains politiques, des poètes lyriques ou épiques puisent leurs inspirations aux grands fastes nationaux, développent la conscience de la nation, exaltent le sentiment de la patrie. Les plus célèbres sont Pumpurs (1841-1902) et Auseklis (M. Krogzems, 1850-1879).

ANDREJS PUMPURS a fait revivre dans ses œuvres les vieilles légendes nationales. Il a su les moderniser, leur donner une forme nouvelle, toucher le cœur des Lettons contemporains, en

y avivant la flamme du sacrifice pour la cause nationale.

AUSEKLIS, qui, de même, exalte les vertus patriotiques, est un poète lyrique très sensible. Dans les formes anciennes de la poésie du peuple, où il reconnaît l'expression simple et pure de la race, il exprime l'amour pour son peuple et son histoire, son adoration de la nature. Ses œuvres, empreintes d'un caractère profondément national, sont extrêmement populaires : ses poèmes sont parmi ceux qui accompagnent de leur rythme la marche des soldats de Lettonie.

Auseklis, Pumpurs, dans son fameux poème *Lāčplēsis*, et SUDRABA EDŽUS expriment dans leurs œuvres poétiques l'enthousiasme que soulève en leur âme une conception héroïque de la vie. Sudraba Edžus s'inspire surtout de l'histoire lithuanienne, où il puise les thèmes de *Keistutaloms* (La Pêche de Keistut) et de *Lietavas pēdejais virsaitis* (Le dernier Prince lithuanien).

Le poète LAUTENBACHS-JŪSMINŠ, né en 1847, actuellement professeur d'histoire littéraire à l'Université de Riga, prenant comme exemple les épopées finnoises et esthoniennes, entreprit de créer l'épopée populaire. Il rassembla de nombreuses fables et légendes lettonnes et leur donna une forme poétique.

Plus simple, avec moins d'émotion, moins ingénieux dans ses moyens d'expression, Lau-

tenbachs-Jūsminš est cependant proche de Pūpurs et d'Auseklis par le romantisme national qui inspire son œuvre. C'est un esprit de formation surtout littéraire, sans tendances polémiques ou sociales.

A la même période appartient le folkloriste KRISJĀNIS BARONS (1835-1923), qui consacra sa vie à rassembler les chansons populaires lettonnes, dont il publia un recueil monumental en sept volumes, qui est un des plus grands travaux folkloristiques qui aient jamais été accomplis. Barons est un esprit plein d'humanisme, inspiré d'un noble sentiment patriotique : cet homme de grand cœur, ce puissant travailleur poursuit pendant toute sa vie, en réagissant contre le passé et en luttant contre l'oppression, son œuvre d'apôtre de la renaissance du peuple letton. Son esprit plutôt constructif que polémique en cherche la réalisation par l'union de toutes les forces morales du peuple. Il meurt entouré du respect de la nation entière.

KASPARS BIEZBĀRDIS traduisit, entre autres poésies, le fameux *Chant de la Cloche*, de Schiller, publia plusieurs ouvrages de propagande contre les oppresseurs étrangers. ANDREJS SPĀGIS, publiciste, écrivit en langue allemande un livre remarquable sur la situation des paysans de Lettonie. Cet aspect de la vie nationale fut aussi étudié par JURIS NEIKENS (1826-1866), qui peignit de façon fort réaliste la vie des

paysans de 1850-1860. Ses œuvres ont joui d'une grande faveur auprès du peuple. C'est aussi une œuvre d'inspiration réaliste que le roman des frères REINIS et MATISS KAUDZITS, *Mērnīeku laiki* (L'Époque des Arpenteurs), qui trace un tableau d'une époque de transformation de la vie des paysans lettons : le moment qui suit l'abolition du servage et où la vie des campagnes est ébranlée jusque dans ses assises par le partage des terres. Reinis et Matiss Kaudzits ont créé dans cette œuvre d'un vif humour, devenue classique, des images et des types inoubliables de paysans lettons.

De nombreux traits d'observation sont aussi remarquables dans l'œuvre moralisatrice d'un autre écrivain de cette époque : APSIŠU JĒKABS.

Lorsque, vers 1880, la politique de S'-Pétersbourg change brusquement, les réactionnaires triomphants oppriment le pays et tout est mis en œuvre pour russifier la Lettonie. Les aspirations nationales ne pouvant guère s'affirmer, les écrivains lettons doivent recourir à une forme très allégorique pour pouvoir exprimer même très vaguement leurs idées.

4. — *Les courants de la littérature moderne.*

A la tête d'un groupe d'écrivains qui, à partir de 1886, rédigeaient dans un esprit national le journal *Deenas Lapa* (La Feuille du Jour), était

le poète RAINIS (Jānis Pliekšans), qui, emprisonné et exilé avec d'autres écrivains et publicistes, ne put rentrer en Lettonie qu'après la proclamation de l'indépendance du pays en 1918.

Par sa personnalité puissante, Rainis occupe une place unique dans la littérature lettonne. Ses œuvres joignent une imagination souveraine à de vastes connaissances. L'atmosphère historique dans laquelle était plongé le peuple letton est longuement étudiée par Rainis, qui place au même niveau l'idéal du progrès et de la civilisation et celui de la beauté esthétique. On pourrait reconnaître en lui certaines influences de Gœthe, dont il a admirablement traduit le *Faust*. Le caractère essentiel de sa personnalité poétique réside dans le parfait équilibre qu'il sait toujours donner à ses œuvres, en imposant une ferme discipline aux éléments émotionnels de son inspiration poétique. Son esprit se passionne pour l'émancipation de son peuple, pour les grands buts de la civilisation humaine; sa fantaisie a de puissants élans créateurs, mais l'intellect de Rainis reste toujours le maître de ses émotions, et, tel un artiste travaillant le marbre de son ciseau, il sait aboutir constamment à une forme solide, rigoureusement déterminée. Dans ses œuvres dramatiques (parmi lesquelles excelle la tragédie *Joseph et ses frères*) il construit des types plutôt qu'il ne représente

des individus. Ainsi Rainis, tout en développant des motifs d'inspiration diverse, se rapproche du caractère de l'ancienne poésie lettonne par la pure clarté et la fermeté du dessin. Ses personnages sont les héros des chroniques et des chants primitifs : Lāčplēsis, le rude Tueur d'Ours déjà chanté par Pumpurs, devient dans l'œuvre de Rainis, par une étroite et spontanée communion d'esprit entre l'idéal du peuple et le génie de son poète, le symbole de la longue lutte contre un ennemi redoutable, — l'oppresseur étranger, — le héros de la lutte séculaire pour l'indépendance et la liberté.

ASPAZIJA (Elza Pliekšān), femme de Rainis, est un poète d'une forme plus libre, d'une expression plus nerveuse et moins limpide que ce dernier, avec qui elle présente d'ailleurs une grande affinité. Dans sa poésie, plus spontanée et qui reflète un tempérament féminin, éclate un sentiment de révolte individuelle, qui s'exprime avec un accent d'exaltation romantique empreint çà et là d'une certaine mélancolie. Quelque chose d'arbitraire se manifeste aussi bien dans la forme des œuvres d'Aspazija que dans la destinée de ses héros. Sa personnalité passionnée, d'une extrême sensibilité, fait d'elle une interprète douloureuse et parfois découragée de la vie sociale. Aspazija, dont les poésies et les drames forment plusieurs volumes, a aussi une remarquable activité comme critique et publiciste.

Son œuvre, ainsi que celle de Rainis, est un miroir des luttes sociales qui se développaient en Lettonie, et c'est d'elles que s'inspirent plusieurs de leurs drames. Le socialisme est chez Aspazija un sentiment religieux; il ressemble à une religion de l'humanité. Rainis et sa femme sont deux grandes personnalités de la vie nationale, non seulement littéraire, mais aussi politique et sociale.

Avec eux et quelques autres jeunes poètes de leur temps, se développe une tendance vers le naturalisme et le réalisme, non disjointe d'un fervent amour pour l'humanité, pour un idéal de justice sociale. La jeune génération ressent l'influence de Balzac, de Zola, d'Ibsen, de Strindberg, de cette littérature européenne qui est l'expression de vastes aspirations rénovatrices. Ce sont des rêves d'avenir obscurs au commencement; c'est l'aurore d'une autre époque de la vie littéraire et politique, soulevant les couches nouvelles du peuple letton, qui entendent la voix des grands écrivains européens de cette période.

Les dernières années du XIX^e siècle voient se dérouler la lutte entre deux époques : entre les nationalistes, dont le réveil avait commencé vers le milieu du siècle, et la jeune génération. Les aspirations des vieux nationalistes s'étaient bornées à la réalisation de droits modestes; leur esprit n'était pas orienté vers la considération

de la vie du peuple dans sa réalité plus complexe. C'est là, au contraire, ce qui appelle les regards de la jeune génération, qui, comme un sphinx encore voilé, avec ses curiosités, ses angoisses et ce romantisme social et politique qui est son trait le plus caractéristique, succède à la génération qui avait incarné le vieux nationalisme.

JANIS JANSONS (1871-1917), publiciste émérite et brillant critique littéraire, fut le leader du nouveau courant démocratique.

Mais la jeune génération était par trop dominée par son pessimisme social. Elle exagérait d'une manière malade les contrastes de la vie, en les mécanisant, comme l'avaient fait Ibsen et Strindberg; son aspiration à un renouvellement total de la société manquait d'une discipline logique supérieure. Il y a aussi un certain goût de chair dans cette littérature, où perce parfois comme un sentiment de damnation : elle reflète, même dans le caractère fragmentaire des œuvres poétiques, un certain bouleversement de l'esprit; elle est l'expression d'une époque de négation.

Le poète EDUARDS VEIDENBAUMS (1867-1892), se séparant des anciens éléments nationaux lettons lorsqu'il était étudiant à Dorpat, fonda un cercle littéraire qui se rallia aux idées démocratiques nouvelles. Ses poésies, véritable cri de révolte contre les iniquités de la société, furent publiées clandestinement à Londres. Un

autre poète, très apprécié, de la même tendance, fut ZVĀRGULIS.

Les anciens nationalistes, comme les publicistes DĪRIKIS, VEBERS, FR. VEINBERGIS et d'autres, durent céder le pas aux idées nouvelles. A côté de la jeune génération, qui s'opposait au nationalisme précédent, surgissait aussi une autre branche d'un nationalisme s'appliquant à élargir les bases de celui-là, dont il est en quelque sorte une dérivation affinée. Il représentait une phase plus avancée, la recherche d'autres formules; mais, au lieu de s'inspirer d'un criticisme politique, il est orienté vers un certain équilibre harmonisateur des forces sociales et de la vie. Il n'y a pas ici l'esprit de lutte des premiers nationalistes, ni les extases, les troubles tendances de la jeune génération, mais une foi quelque peu passive dans les forces éthiques du peuple qui devront être la source du progrès, malgré les entraves du régime.

De là découle un courant d'opportunisme politique dont ANDREJS NIEDRA (né en 1871) est l'écrivain le plus caractéristique. Ses romans représentent la littérature de la bourgeoisie accommodante. Un des plus connus, *Liduma dūmos* (Dans la fumée du défrichement), trace un tableau des efforts moraux et économiques de la classe moyenne lettonne contre les restes du régime féodal. Mais Niedra n'envisage pas les grands problèmes sociaux. De là, dans

l'œuvre de cet écrivain, qui révèle l'imitation d'une certaine littérature germanique déjà démodée, une monotonie, une rêverie calme, sans rébellion ni enthousiasme, une considération pour l'autorité même étrangère, qui faisaient le plus grand contraste avec le caractère des auteurs de la jeune génération. C'est au contraire le nouveau nationalisme démocratique révolutionnaire, luttant contre les Russes et les Allemands, qui mènera à l'indépendance nationale.

Quant à la forme de son œuvre littéraire, Niedra est un bon styliste et un parfait connaisseur de la langue nationale.

RUDOLFS BLAUMANIS (1861-1908) est sans doute le plus grand nouvelliste de la littérature lettonne. Dans ses œuvres, très abondantes (on lui doit quarante contes, quatorze pièces de théâtre, de nombreuses poésies lyriques et des feuilletons humoristiques), Blaumanis représente surtout la vie des paysans. Fils lui-même de paysans, comme Niedra, il connaît parfaitement l'intelligence pratique, la vie, les idées de ce milieu. Doué d'un esprit contemplatif, il décrit admirablement la vie calme des travailleurs des champs, leurs sentiments, leur religion. C'est là le fondement de la haute renommée dont jouit Blaumanis comme nouvelliste. Les grands conflits sociaux laissent indifférent son esprit, qui est orienté vers la conciliation et la

piété, et le rend satisfait de la vie telle qu'elle se passe : les succès individuels des paysans lettons dans le cadre de la vie présente sont ce qui l'intéresse, en dehors de la considération des luttes politiques et sociales.

La vie des paysans a été représentée avec un grand talent par JĒKABS JANŠEVSKIS (né en 1865) dans son roman en plusieurs volumes : *La Patrie*, qui est l'œuvre la plus admirée de cet écrivain, connu aussi comme poète, par ses poésies originales et ses traductions.

Le romancier AUGUSTS DEGLAVS a donné, dans son œuvre la plus célèbre : *Riga*, un tableau très complet des luttes soutenues par les Lettons dans leur capitale.

C'est encore un état d'âme calme, une disposition d'esprit modérée, qui forme le fond de l'œuvre de quelques conteurs de la même période : Anna Brigader, Saulietis et Jaunsudrabiņš, trois auteurs qui présentent plusieurs caractères communs.

ANNA BRIGADER, poète, auteur de romans et de feuilletons, fine interprète des légendes lettonnes, s'adresse à l'esprit du peuple par des romans pleins de noblesse et de sincérité. Ses drames et ses contes, intimement pénétrés de sentiment populaire, représentent d'une façon saisissante la vie intérieure de la femme et de l'enfant. Toute sa poésie respire la confiance en l'âme féminine, dont elle exalte la générosité, la

pitié, l'esprit de sacrifice. Mais ce sont surtout ses contes, écrits pour la scène, qui caractérisent son œuvre. Dans l'un des plus connus de ces derniers, écrit pendant la guerre, *Maija et Paija*, dont les personnages et les motifs sont tirés des contes populaires, le peuple letton est symbolisé par l'héroïne, Maija. Maija a de la joie au travail; le travail est pour elle un frère qui lui remplit le cœur de satisfaction, lui donne de bons muscles, lui aiguise l'esprit. Elle est serviable, pleine de sympathie pour son prochain et de respect pour les vieillards. Mais elle est aussi caractérisée par une personnalité très prononcée et par une volonté énergique, grâce à laquelle elle arrive toujours au but qu'elle a choisi. Lorsque sa marâtre, qui représente l'oppresser étranger, menace de la chasser, elle répond fièrement : « Tu n'en as pas le pouvoir ! Tu peux m'écraser de travail, mais tu ne peux pas me chasser de la maison ! » Maija est comme le symbole du peuple letton et ses qualités sont les mêmes qui ont permis à ce peuple de résister pendant des siècles à l'oppression et d'arriver à à une vie nouvelle.

JĀNIS JAUNSUDRABINŠ (n. 1877) et A. SAULIETIS (n. 1869) sont auteurs de plusieurs pièces dramatiques, mais leur réputation se base surtout sur leurs nouvelles : ce sont des récits de la vie paysanne, d'une composition assez simple, mais d'une psychologie bien étudiée, avec une ten-

dance rationaliste utilitaire. La vie représentée par ces auteurs, même lorsqu'elle est passionnée, est toujours observée d'un regard tranquille, caractérisée dans ses types, sans trop de couleur, sans lyrisme ni impressionnisme excessifs. C'est une littérature descriptive, constructive, bien éloignée de cette transfiguration de la réalité, que visent au contraire les auteurs de la jeune génération. Non moins éloignée de la forme tendue et recherchée des poètes contemporains est celle, quoique riche et expressive, de ces écrivains, doués d'éminentes qualités comme prosateurs. Ces deux auteurs, qui se plaisent surtout à tracer des tableaux d'une vie rustique et de travail, doivent sans doute à cette inspiration d'un caractère sobre, simple et clair d'être parmi les plus répandus chez le peuple.

JĀNIS PORUKS (1871-1911), le premier représentant du néo-romantisme letton, talent profond et étendu, nourri de Platon, Dante, Gœthe, Nietzsche et Schopenhauer, exprime un profond sentiment religieux. Rembrandt, Raphaël, les grandes œuvres musicales, les mystiques du moyen âge l'emplissent d'émotion. Poruks pense que l'intelligence de l'homme ne peut rien changer à un ordre supérieur, éternel, qui régit l'univers. Le désir d'un monde nouveau n'est donc chez lui que métaphysique. Les doctrines de progrès social, qui ont une si grande importance chez ses contemporains, lui sont étran-

gères. Son individualisme libertaire est éloigné de tout esprit social. Poruks n'est pas un poète de réflexion : ses regards se tournent avec un émerveillement passionné et enthousiaste vers le spectacle de la nature, qu'il chante admirablement dans ses poèmes aux rythmes gracieux. L'Université de Riga, en célébrant le cinquantenaire de Poruks, a consacré la reconnaissance du pays, qui admire en lui un de ses poètes les plus profonds.

L'œuvre de PLŪDONS, l'un des maîtres de la littérature lettonne, résume les tendances sociale et lyrique de la poésie moderne. Par ses ballades symboliques, composées dans l'esprit des chansons populaires, il s'efforce d'élever la vie spirituelle du peuple. Plūdons est un poète d'inspiration nationale et humanitaire, influencé par les idées démocratiques de l'époque. Il croit à la force progressive de l'intelligence et compte avec optimisme sur un meilleur avenir de l'humanité. Dans son âme s'épanouit en même temps un grand amour de la nature. Plūdons adore les fleurs, les plantes, les oiseaux. Ses poèmes chantent la beauté des roses rouges, des vieux saules qui reverdissent, des oiseaux migrateurs qui reviennent au printemps, des pommiers et des cerisiers couverts de fleurs, des vieux sapins, des larges tilleuls, des chênes vénérables, des vastes champs chargés d'épis, des chaudes forêts. Il aime les cygnes, qui viennent de terres loin-

taines et lumineuses, les alouettes dont le chant ressemble à un gémissement, les rossignols, les merles noirs, les écureuils agiles, les cerfs craintifs, les innombrables et bruissantes abeilles. Le spectacle hivernal des champs couverts de neige fascine ce poète sentimental et contemplatif, qui est l'interprète de l'un des caractères essentiels de l'âme lettonne.

A la même époque appartiennent FRICIS BĀRDA (1889-1919), poète d'une mélancolie délicate et profonde, et AUSTRIŅŠ, qui exprime dans ses vers un naturalisme austère et qui dans ses contes, où apparaît un esprit original, ironique, humoristique, a donné de la vie paysanne en Latgale d'impressionnants tableaux.

JĀNIS AKURĀTERS (n. 1875), d'une riche culture littéraire, est un esprit combatif, aussi bien dans les luttes politiques que dans les batailles esthétiques. L'émotion domine dans sa poésie, sans que sa richesse dynamique alourdisse la légèreté naturelle du rythme et la finesse du style. Un de ses derniers drames a comme protagoniste Kaupo, roi des Lives, qui se rendit à Rome pour se convertir au christianisme. La figure fortement expressive du héros et l'atmosphère de la Lettonie au début du XIII^e siècle y sont puissamment évoquées. Akurāters est très aimé surtout pour son œuvre de poète et de nouvelliste.

KĀRLIS SKALBE (né en 1879) a composé avec

simplicité et noblesse des contes modernes, qui sont de grands chefs-d'œuvre de sentiment et d'observation. Ces récits, où passent des rois et des princes de fantaisie, mettent merveilleusement en lumière le fonds moral de l'être humain. Dans ses *Contes d'hiver, Songes et Gens*, dans son recueil de poèmes *Quand les pommiers fleurissent*, les choses inanimées s'éveillent et prennent vie. Une grande douceur et un sentiment de justice se dégagent de toute son œuvre.

A la même génération appartiennent E. UPITS-BIRZNIĒKS, auteur de récits champêtres; le romancier A. UPITS; les poètes J. LĪGOTNIS, et ATIS KĒNINŠ. IVANDA KAIJA s'est distinguée comme publiciste et comme romancière par des compositions de grande envergure.

EDUARDS VULFS (1886-1919) est un de ces impressionnistes qui se rattachent à Plūdons, mais il marque déjà la transition à une nouvelle période, par la forme plus fine, plus recherchée, dans laquelle il exprime lumineusement son imagination vive et son âme profonde.

La génération nouvelle s'était écartée peu à peu des excès du réalisme; elle adorait la richesse de la vie dans toutes ses manifestations. On a prétendu que c'était une époque de décadence. Il est cependant certain que le style et l'analyse psychologique se raffinaient. Les écrivains lettons, qui s'affirment pendant les derniers vingt ans (1905-1925), réagissent contre

l'état d'esprit de la génération précédente. Cette nouvelle étape est caractérisée par une discipline intellectuelle plus forte et par une plus complexe conception des problèmes de la vie. L'art revenait à sa discipline propre, qui est une discipline esthétique, et en cela la littérature lettonne suivait un mouvement général de la littérature européenne contemporaine. Ce sont surtout l'individu et la forme d'art qui représentent le problème de cette littérature. On quitte le souci des questions sociales; on recherche essentiellement et librement la beauté, dans un effort intense tendant également à recréer le style. Aux contrastes sociaux de la littérature de l'époque précédente succèdent des contrastes esthétiques et psychologiques.

L'écrivain le plus remarquable de cette tendance est VICTORS EGLITS (né en 1877), poète et essayiste, qui a exercé une remarquable influence sur les plus jeunes écrivains de la dernière époque, dont il est l'initiateur. Doué d'une grande force d'intuition, Eglits a traduit sa sensibilité par des œuvres très abondantes, imagées, d'une ardeur expansive, d'une forme tour à tour brutale et légère. Impressionniste au début, plus tard classiciste, il a graduellement discipliné son imagination, qui était d'abord turbulente, tout en conservant la chaleur vivante, la force impétueuse qui la régissait. La vie sociale ambiante se reflète aussi,

parfois, dans son œuvre, où se manifeste un désir ardent de liberté et de renouvellement intellectuel et un vigoureux esprit polémique.

L'influence de l'étranger apparaît chez la plupart des écrivains qui ont vécu loin de leur pays, ayant dû émigrer ou s'exiler. Quelques-uns introduisent dans la littérature nationale des inspirations nouvelles. PĀVILS ROZITS, écrivain d'une grande fantaisie, a décrit, en un style imagé, ses voyages en Orient et au Caucase, en représentant les passions des Orientaux et leur mysticisme religieux. Rozits est un poète chez qui le génie créateur ne s'abandonne pas complètement aux intuitions artistiques. Au contraire, il s'efforce de représenter la réalité en isolant les objets, en leur donnant une forme précise. Les procédés de son art poétique rappellent ceux de la peinture flamande. On ne trouve dans sa poésie ni le romantisme de la nature, si développé chez Plūdons, ni l'intellectualisme de Rainis, qui entraîne la pensée du lecteur vers les idées du poète : Rozits n'a que le désir de créer des tableaux saisissants, mieux encore, singuliers.

E. VIRZA, poète d'une profonde culture, après avoir débuté par des œuvres d'une sensibilité aiguë, a évolué de cet impressionnisme vers un idéal plus classique, dont s'inspirent des œuvres subtiles, fouillées, riches en observations pénétrantes. Il a, en outre, employé son talent à

faire connaître à ses compatriotes la poésie étrangère. La littérature lettonne est très riche en traductions des chefs-d'œuvre de tous les pays. Le premier recueil de traductions de Virza fait une très large part aux auteurs français et notamment à Ronsard. Le deuxième est une anthologie de la poésie française du XIX^e siècle.

Les anciens monuments littéraires français ont été également traduits en letton : entre autres, les *Lais* de Marie de France, le roman de *Tristan et Yseult* et l'*Histoire d'Aucassin et Nicolette*.

Aux soins du Gouvernement letton a été publiée une traduction de la *Divine Comédie*, due à MĀZENS, un simple instituteur de la campagne, qui a consacré tous les loisirs de sa vie à la littérature.

KARLIS STRAUBERGS, poète et folkloriste, s'est voué aux poètes latins et grecs, en donnant, surtout de ces derniers, des traductions remarquables. Ses poésies originales révèlent l'étude approfondie des grands modèles classiques.

ADOLFS ERSS (à qui on doit aussi une traduction de *Don Quichotte*) s'est fait connaître par des poésies délicates, dans lesquelles, esprit aimant le rêve et la solitude, il chante la lutte entre la terre et le ciel, la Croix et le Monde. Une de ses meilleures œuvres : *La Source sacrée*, est un poème pastoral, qui décrit l'amour d'un pâtre pour une vierge sauvage, rencontrée à la source

sacrée, qu'il a emmenée avec lui et qu'il s'efforce de convertir à la vie des hommes. La vierge reste étrangère à ses efforts; sa pensée n'est tournée que vers l'image lumineuse de la statue du dieu qui, dressée à côté de la source, se reflète dans ses eaux limpides; elle est amoureuse de cette mouvante image. Et c'est dans le remous de la source qu'elle finira par trouver la réalisation de ses rêves d'amour. La *Source sacrée* est caractéristique d'un certain courant littéraire de notre époque, inspiré par un sentiment mystique qui relie la vie terrestre à une autre existence, à un monde surnaturel que nous ne connaissons pas, mais que nous sentons dans l'intimité de notre âme. Ce ne sont pas des êtres humains réels qu'Erss représente, mais plutôt des fantômes légers, pleins de mélancolie. Ses nouvelles surtout — *Bernetta Beccadelli* (sur un thème italien) et *Les Comédiens et la Mort* — se déroulent comme dans une atmosphère de rêve. La réalité déborde dans l'illusion et l'illusion dans la réalité, chez ce poète qui, sous le masque de la comédie, aime à faire résonner une note tragique et laisse entrevoir dans la douleur un sourire voilé. C'est, parmi les poètes lettons, le représentant le plus remarquable d'un romantisme métaphysique.

SUDRABKALNS, dans ses compositions poétiques, se plaît à ciseler des images de visions

fantastiques. Sa vaste culture se révèle dans des essais critiques d'une vive originalité.

Il faut encore citer ANDREJS KURCIJS, poète d'un expressionnisme excessif; ELZA STĒRSTE, qui, comme Virza, a traduit en letton, en vers pleins de grâce, de célèbres poèmes français; ALIJA BAUMAN, une jeune poète, qui a déjà publié plusieurs recueils de récits; APSESDĒLS, auteur aux tendances socialistes, dont les œuvres rappellent parfois la poésie pleine de tristesse de Veidenbaums; ARNIS, qui est aussi un poète réaliste et d'une inspiration généreuse, rejetant tout dogme; KRŪZA, qui représente la vie avec une sincérité et une sensibilité touchantes, auxquelles se joint le charme d'une profonde mélancolie; IEVINS, poète et nouvelliste, dont les vers unissent à une richesse substantielle de hautes qualités de forme; JĒKABSONS, chanteur passionné du cœur humain; AUSTRĀ DĀLE, poète à l'émotion intime et suggestive; VALDEMARS DAMBERGS, aux récits poétiques empreints d'une tendre ivresse, d'un mouvement léger; L. LAICENS, poète et traducteur de la grande épopée finnoise *Kalevala*; les poètes et nouvellistes P. ĒRMANIS, K. ZARINŠ, J. VESELS. D'autres jeunes écrivains, dont le talent est en plein développement, se sont affirmés dans les dernières années.

A l'évolution de la littérature lettonne a contribué une critique littéraire très développée,

dont les représentants les plus éminents sont JANIS JANSONS, TEODORS SEIFERTS, JANIS ASARS, PLŪDONS, KLAUSTIŅŠ, LĪGOTNIS, VECOZOLS, DZILLEJA, A. BIRKERTS.

Dans cette évolution, au cours de laquelle la littérature lettonne a connu des influences diverses, de l'influence du classicisme allemand à celle du réalisme scandinave et français, deux sont essentiellement les pôles d'après lesquels on peut caractériser l'orientation de l'activité artistique : ceux du subjectivisme et du réalisme. Après le romantisme social du XIX^e siècle, après l'époque qui prépara par de longs et multiples efforts la renaissance nationale, la littérature, dans une atmosphère enfin éclaircie par l'heureux dénouement de la lutte pour l'indépendance, peut désormais poursuivre plus librement la réalisation d'un idéal éminemment esthétique. Le cosmopolitisme intellectuel de l'avant-dernière génération a déterminé une certaine réaction. La forme littéraire révèle un plus grand apport du génie national, tel qu'il se manifesta jadis dans la poésie populaire : plus travaillée et en même temps plus dépouillée, elle confère à la poésie récente un caractère mieux conforme à l'art classique. Et c'est avec une physionomie nationale plus marquée que la littérature se développe, sous l'impulsion d'un esprit de création qui reprend son indépendance vis-à-vis des éléments étrangers, dont la culture nationale

a su absorber et assimiler la nourriture substantielle sans en subir cependant la tyrannie.

Ainsi, après s'être élevée d'un élan admirable au niveau de la culture européenne contemporaine et ayant retrouvé, à travers la grande œuvre de la renaissance intellectuelle, sociale et politique, une plus profonde conscience d'elle-même, la littérature lettonne reprend son chemin et renouvelle, en des formes modernes, la tradition qui lui est propre et qui porte le cachet de la personnalité nationale.

CHAPITRE VIII

La Presse.

Au mois de janvier 1922 eut lieu en Lettonie la célébration du premier centenaire de la presse nationale. La première feuille en langue lettonne : *Latweeschu Awises* (Les Avis lettons), parut, en effet, le 12 janvier 1822; un quart de siècle avant (en 1797) avait commencé ses publications la première revue lettonne : *Latwiska Gadda-Grahmata* (L'Annuaire letton).

Le fondateur de l'*Annuaire letton*, STUBE, un idéaliste plein d'amour pour le travail qu'il avait entrepris et de foi en l'avenir de la nation, fut le premier à lutter par la plume, en se servant de la langue du peuple letton, contre son servage. Il encouragea surtout la volonté de travail de ses compatriotes. Sa revue, dont le caractère, conformément à l'esprit de l'époque, était avant tout religieux et éducateur, eut cependant de la peine à se répandre. En effet, des obstacles de tous genres lui étaient constamment opposés. Stube devait d'ailleurs se créer entièrement son public de lecteurs; le peuple, accablé par des

conditions économiques extrêmement dures, n'avait pas encore acquis l'habitude de la lecture. Aussi Stube eut-il beaucoup de peine à trouver des abonnés en nombre suffisant. Après deux ans d'existence, sa revue, qui paraissait trimestriellement, n'accusait encore qu'un tirage de 1,000 exemplaires, et Stube se vit obligé de renoncer à en continuer la publication.

Vingt-quatre ans se passèrent avant qu'une nouvelle tentative vînt continuer l'œuvre entreprise par le précurseur. Ce n'est qu'en 1822 que parurent les *Avis lettons*, périodique hebdomadaire, rédigé pour la plus grande partie par K. FR. WATSON, lequel dès sa création eut une attitude amicale à l'égard du peuple letton, en s'opposant aux tentatives de dénationalisation. Malgré toutes les difficultés qu'il rencontra, ce premier journal eut une très longue existence, n'ayant cessé ses publications qu'en 1915, pendant la guerre mondiale, après avoir paru pendant quatre-vingt-treize ans presque sans interruption. Vers 1860, les *Avis lettons* avaient déjà 3,600 abonnés. A ce moment, le nationalisme commençait à prendre pied en Lettonie. Les *Avis lettons*, malgré leurs concessions letto-allemande, par le fait surtout qu'un certain nombre de pasteurs de nationalité allemande se trouvaient à leur tête. Ils tendaient nettement à démontrer que l'esprit letton devait se déve-

lopper tout en restant sous l'ancienne domination. La culture intellectuelle devait rester, dans les pays baltes, du domaine des Germano-Baltes; le peuple letton, même dans ses écoles, aurait dû se nourrir de la culture germanique.

Mais le nationalisme letton s'éleva contre ces prétentions. C'est alors qu'apparurent les premiers organes de l'opposition nationale contre la tendance à soutenir la domination germano-balte : le *Mahjas Weesis* (L'Hôte de la Maison) en 1856, qui ne réussit cependant pas entièrement à se séparer des idées des *Avis lettons*, et peu après (1862) le journal *Peterburgas Awises* (Les Avis de St-Pétersbourg), de VALDEMARS, publié, à partir de 1862, à St-Pétersbourg, à cause des persécutions des milieux allemands de Riga, qui, au moyen d'interventions administratives, — la bureaucratie des provinces baltiques étant à leurs ordres, — pouvaient aisément combattre le nationalisme letton. Comme Valdemars, malgré toutes les menaces qu'il avait dû subir, n'abandonnait point ses idées ni sa campagne, les Germano-Baltes, forts de leur pouvoir sur l'administration russe, réussirent à faire interdire les *Avis de St-Pétersbourg* et à entraver l'activité de la plupart de leurs collaborateurs.

Les *Avis de St-Pétersbourg* n'étaient cependant pas du tout de tendances révolutionnaires ni même ultra-libérales; ils affirmaient simplement l'idée, aujourd'hui universellement admise, mais

qui était nouvelle pour cette époque-là, de la collaboration, sur un même territoire, de toutes les nationalités qui l'habitent, contre le principe de la domination de l'une d'entre elles sur les autres. Ils étaient, d'autre part, partisans du respect des lois et de l'ordre public. En donnant de bons conseils pratiques aux paysans, ils surent se répandre largement dans les campagnes.

Leur influence avait été si grande, que, peu après qu'ils avaient disparu et malgré l'apparition de nouveaux journaux conservateurs, la censure s'étant quelque peu adoucie, ils purent reprendre, en 1869, leurs publications, et cette fois à Riga, sous le nom de *Baltijas Wehstnesis* (Le Messager de la Baltique). Malgré les difficultés contre lesquelles cette nouvelle feuille dut lutter, elle parut régulièrement, d'abord deux fois pas semaine, jusqu'en 1880, et ensuite comme journal quotidien, qui fut le premier en Lettonie. Les milieux nationalistes lettons qui le lancèrent s'étaient groupés en 1868 en organisant la Société Lettonne à Riga. Cette association fut considérée par les conservateurs germano-baltes comme « le centre de tous les éléments lettons bruyants et mécontents ». Aussi le *Messenger de la Baltique* eut-il, dès ses débuts, à lutter contre la censure russe, qui, sur les instances des milieux réactionnaires, en interdit la publication à plusieurs reprises. Ayant été supprimé en 1913, il reparut bientôt sous le nouveau titre de *Dsim-*

tenes Wehstnesis (Le Messenger de la Patrie), avec un tirage de 63,000 exemplaires.

Entre-temps parurent de nouveau les *Peterburgas Awises*, qui furent également interdits par la censure russe et dont les collaborateurs furent emprisonnés ou déportés.

Coup sur coup avaient pris naissance d'autres journaux, parmi lesquels *Balss* (La Voix), fondé en 1878; *Tehwija* (La Patrie), en Courlande; *Baltijas Semkopis* (L'Agriculteur balte), journal paysan contenant beaucoup d'articles humoristiques et satiriques; *Rigas Awises* (Les Avis de Riga), dont le rédacteur, VEINBERGS, se heurta à une vive opposition de la part du peuple letton, à cause de ses tendances russophiles d'abord, germanophiles ensuite. *Les Avis de Riga* durent finalement disparaître, ayant perdu toute influence morale et politique. Nommons encore le quotidien *Wahrds* (La Parole) et les revues *Pagalms* (1881-1882), *Rota* (1884-1887), etc.

La publication, en 1886, du quotidien *Deenas Lapa* (La Feuille du Jour) inaugura un nouveau courant dans le journalisme politique et dans la littérature. Ce journal s'éleva en particulier contre la Société Lettonne de Riga et contre sa politique passive, déjà surpassée par les idées des progressistes avancés qui avaient lancé la *Feuille du Jour*. Porte-parole des opinions les plus hardies de l'époque, ce journal devait naturellement trouver une forte opposition dans les

sphères dirigeantes, d'autant plus qu'il adopta peu à peu des tendances socialistes. L'autorité russe l'interdisait une première fois en 1897, pour une période de huit mois, et définitivement en 1905, en faisant arrêter la plus grande partie de ses rédacteurs et collaborateurs. Il reparut cependant par la suite sous le nom de *Jaunā Deenas Lapa* (La Nouvelle Feuille du Jour).

L'influence de la *Feuille du Jour* sur le développement du goût littéraire fut grande. A côté d'études littéraires sous lesquelles se cachaient bien souvent les critiques les plus sévères de l'oppression russe et germano-balte, elle a fait connaître en Lettonie les œuvres les plus caractéristiques de la littérature moderne et particulièrement les écrivains français et scandinaves.

A partir de 1880, les journaux et les revues se multiplient. A côté des publications déjà citées, de nouvelles prennent naissance : ce sont, entre autres, *Austrums* (L'Orient), qui parut pendant dix-huit ans sans interruption ; *Mahjas Weesa Mehneschraksts* (Revue mensuelle du « Messenger de la Maison », 1895) et toute une série de quotidiens, de journaux professionnels et de revues, aussi bien à Riga que dans les provinces. En 1905, l'adoption d'un régime plus libéral pour la presse donna une forte impulsion à la presse lettonne. La censure, quoique rigoureuse, permettait cependant aux journaux interdits de renaître sous un nouveau titre.

C'était là une possibilité dont beaucoup de publications se servirent largement, comme le journal *Les Avis de S^t-Petersbourg*, qui, en renaissant après chaque interdiction, prit successivement de nombreux titres : *Le Droit des Peuples*, *La Vérité*, *Les Vagues de la Néva*, *Le Progrès*, *Le Messager de S^t-Petersbourg*, *La Libre Parole*, *La Pensée Nouvelle*, *La Lumière du Nord*, *L'Épi*, etc.

En dehors des journaux publiés à l'intérieur du pays, il y eut, d'ailleurs, une abondante presse lettonne publiée à l'étranger, notamment à Londres, Paris, Bruxelles et Zurich : ces journaux entraient en Lettonie en cachette, par voies détournées, et secondaient puissamment les efforts de la presse du pays.

A cause de la guerre mondiale et de la dévastation de la Lettonie, la plupart des journaux durent interrompre leurs publications. Pendant l'occupation allemande, la presse lettonne fut totalement interdite. On ne permit qu'un seul journal rédigé en letton, publié sous le contrôle des autorités d'occupation. La Lettonie ayant ensuite été occupée par les troupes bolcheviques, une presse bolchevique imposée par les occupants prit naissance, pour disparaître cependant aussitôt que le pays eut été délivré.

C'est alors que paraît le premier numéro du Journal Officiel du Gouvernement de la nouvelle République indépendante, le *Valdibas*

Vēstnesis. Grâce à la liberté de la presse, décrétée dès les premiers jours de l'indépendance, le journalisme letton, malgré la crise terrible que traversait alors tout le pays, prit à partir de ce moment un essor magnifique. Des journaux et revues politiques, agricoles, industriels et commerciaux, coopérativistes, maritimes, militaires, pédagogiques, artistiques, littéraires, religieux et humoristiques virent le jour coup sur coup, de telle sorte que l'on comptait en 1924 en Lettonie 206 publications périodiques (73 journaux et 133 revues), dont 160 en letton, pour un pays de moins de 2 millions d'habitants.

Tel a été l'effort magnifique accompli par la presse lettonne, qui, grâce aux hommes de cœur qui surent la créer et la faire vivre malgré les obstacles de toutes sortes, a puissamment contribué à l'avènement de l'indépendance du peuple letton. L'exemple de cette activité courageuse et tenace est d'un heureux présage pour l'avenir intellectuel de la nation, pour le relèvement de laquelle elle s'est déployée en luttant infatigablement contre des difficultés sans nombre.

CHAPITRE IX

Les arts anciens et modernes.

1. — *L'art appliqué.*

Un goût et des qualités artistiques très marquées se manifestent avec une continuité admirable chez les Lettons. Des fouilles récentes ont mis à jour de très riches séries d'objets d'art, surtout en bronze, d'un travail remarquable au point de vue esthétique aussi bien qu'au point de vue archéologique. Il est naturellement impossible de préciser la chronologie de cet art décoratif primitif, mais il est certainement très ancien. Les poésies populaires font allusion, un grand nombre de fois, à des objets travaillés en argent ou en ambre.

Il est d'ailleurs connu, d'une façon générale, que les populations anciennes de la Baltique, dans la confection d'outils, d'armes, de bijoux, etc., ont fait preuve d'un goût artistique très prononcé. Montelius, entre autres, a publié des études très intéressantes sur l'art ancien de ces populations. Les productions de l'art textile en

sont une des manifestations les plus remarquables par leur fini et leur variété : de nos jours encore les broderies et les tissus lettons présentent des motifs décoratifs qui doivent être d'origine extrêmement ancienne, et la façon caractéristique d'assembler les couleurs aux nuances très vives et de composer les dessins des tissus montre de grandes ressemblances entre les exemples les plus anciens et des produits modernes de cette industrie artistique.

Ce n'est qu'en 1896, lors d'un Congrès d'archéologie à Riga, que l'on commença à étudier systématiquement cet art populaire ancien, en organisant une exposition ethnographique lettonne. L'intérêt pour ces recherches a augmenté de plus en plus, surtout dans les dernières années, après la libération de la Lettonie, et l'on a pu recueillir jusqu'à ce jour un grand nombre d'objets se rapportant à l'art letton ancien.

Parmi les objets les plus anciens, on remarque des pièces en ambre et en bronze, correspondant aux types répandus chez presque toutes les populations nordiques. Quelques pièces fragmentaires, en os taillé, qui paraissent remonter à l'époque néolithique, imitent la forme d'un oiseau et doivent avoir eu une signification symbolique. En effet, la mythologie lettonne représente l'âme humaine sous la forme d'un oiseau; les contes et les chansons populaires expriment cette même idée.

Les rapports entre ces produits artistiques et ceux d'autres pays ne sont que vaguement définis. L'archéologue Balodis est d'avis qu'une certaine partie des objets de bronze trouvés dans le sol letton est de provenance romaine ou grecque. Des influences sud-orientales, que quelques auteurs indiquent comme gréco-persanes, sont tout aussi possibles. Mais il n'est d'ailleurs pas tout à fait exact de parler ici d'influence romaine : il serait plus précis de parler d'une influence de l'art italo-étrusque. Parmi les objets précieux anciens recueillis en Lettonie, on remarque aussi un certain nombre de verreries égyptiennes. Quant à la culture méditerranéenne, selon Balodis, elle aurait pénétré dans les pays baltiques par la région danubienne.

Les objets mis au jour par les fouilles, même les plus anciens, révèlent des caractères stylistiques particuliers des peuples baltes ; les ornements qu'ils employaient de préférence devaient avoir sans doute une signification pour le culte. On relève chez le peuple letton un très grand nombre de ces symboles : soleil, lune, étoiles, rameaux de sapin, oiseaux, etc. Il possède surtout la variété la plus considérable de « svastiks » ou croix gammées. Dans ses tissus, ses broderies, on trouve des variations infinies de ce signe. Brastinš, un artiste letton qui est aussi l'auteur de recherches historiques, et qui a étudié

spécialement l'art ornemental letton, affirme qu'aucun autre peuple du monde n'a développé si amplement le motif décoratif de la croix gammée. On en trouve une variété de combinaisons, de divisions et de formes qui n'a été atteinte nulle part ailleurs. Nombreuses sont les chansons où l'on parle de travaux d'ornement; par exemple, de la cassette qui contenait le trousseau de la jeune mariée, avec des expressions admiratives au sujet de sa décoration. Sur le couvercle — dit une de ces chansons — « une rose d'or pousse en croix ». Toutes ces décorations, et en particulier celles des tissus, présentent même dans l'époque la plus ancienne l'exemple d'un goût et d'une variété remarquables. D'innombrables chansons populaires exaltent la richesse de formes de ces ouvrages. L'une d'elles dit, par exemple : « Ma sœur brodait le drapeau de guerre avec neuf fils divers et neuf ornements différents ».

L'art du tissage était très développé en Lettonie, spécialement dans la période qui va du VIII^e au X^e siècle. Les tombeaux lettons de cette époque sont très riches en vêtements d'une grande beauté. Le savant letton Krodznieks, en étudiant les objets du XI^e siècle trouvés près de Cësis (Wenden), remarque surtout les objets décoratifs de bronze et d'argent, tels qu'anneaux frontaux, colliers et broches en forme de spirale, anneaux garnis de petites croix, couteaux

dans leur gaine de cuir, qui sont tous extrêmement bien travaillés. Mais ce sont surtout les tissus qui suscitent l'admiration des connaisseurs. Dans les tombeaux lettons, on en trouve une grande variété de types, qui vont des tissus communs les plus simples jusqu'aux tissus les plus lourds et les plus travaillés, garnis de bordures, d'ornements, de petits anneaux et de spirales en bronze, de perles jaunes en terre cuite, intercalées dans les fils mêmes des tissus, qui sont en général de laine ou de lin. De vieilles chansons parlent de vêtements sur lesquels brillent les monnaies précieuses. Les archéologues ont aussi été étonnés par la beauté et par la grande variété de manteaux, de couvertures, de bandelettes frontales en tissu pour les femmes, de ceintures en cuir doublées d'étoffe. Ils considèrent ces ouvrages comme les manifestations les plus caractéristiques du travail manuel et de la technique de cette époque. La laine et le lin servaient aussi à la décoration des tissus, dont on formait différents objets, tels que des ceintures et des jarretières.

Des restes de grands châles garnis de bouclettes de bronze ont été trouvés en Livonie dans le district de Vecgulgubene. Ces châles, qui, selon l'opinion des archéologues, datent du VIII^e au XIII^e siècle de notre ère, sont en laine et le tissu en est orné de petites boucles de bronze qui le traversent de part en part. Ils

présentent une décoration métallique avec des croix gammées d'une variété infinie. L'art d'intercaler le métal dans les tissus était très apprécié chez les anciens Lettons. Les chansons populaires font souvent mention de cette particularité; elles parlent, par exemple, du frère qui forge pour sa sœur, dans le coin du manteau, « plus d'or que d'argent ». Ailleurs, c'est une fillette qui dit à sa mère :

Ma mère, tisse-moi un manteau
avec des bordures en argent;
la terre des peuples est pierreuse,
elle fera jaillir le feu quand je passe.

Une autre particularité du goût des anciens Lettons, comme Brastinš l'a souligné, c'est que dans leurs vêtements et leurs décorations manquent les couleurs sombres, contrairement à ce qu'on remarque, par exemple, chez leurs voisins les Esthoniens. Chez les Lettons, la couleur la plus importante est le blanc, et les vieilles chansons nous donnent d'innombrables exemples de cette prédilection pour les couleurs claires; les vêtements des jeunes gens sont toujours blancs ou de couleur claire. Pour les ceintures et les coiffes-bandeaux le rouge est la couleur préférée, tandis que le noir est considéré comme une couleur étrangère.

Une des pièces les plus caractéristiques de l'ancien vêtement letton était le « vainags », sorte

de large bandeau frontal en plusieurs parties, formé de plaquettes et de petits anneaux de bronze, qui était porté aussi bien par les hommes que par les femmes. Il en est souvent question dans la poésie populaire et il a toujours été très apprécié. Dès 1839 le savant Prof^r Kruse, en effectuant ses fouilles à Aizkraukle, signalait ces vainags, parmi les objets découverts, comme étant les plus caractéristiques. Il en trouva un grand nombre de fragments, quoique, à cause de leur finesse même, ils soient sujets à une rapide détérioration. Dans les tombes de Ludza, on a trouvé non moins de 113 de ces diadèmes en bronze, qui présentent la forme de rubans laminés, de tresses ou de cordons formés de petits anneaux serrés les uns contre les autres. Brastinš estime qu'ils datent du VIII^e au XIII^e siècle de notre ère. La forme de vainags la plus développée est composée de plusieurs petites plaquettes de bronze, minces, réunies entre elles par des chaînettes en spirale et garnies de pendentifs.

Les vainags sont des ornements de tête spécifiquement lettons : les peuples finno-ougriens des régions limitrophes ne les connaissent pas ; ils varient de genre chez les différentes peuplades lettonnes. Les vainags des Coures, par exemple, comportaient des parties en tissu brodées de motifs ornementaux en perles de verre de différentes couleurs. Ces vainags, très scintil-

lants, atteignaient jusqu'à deux fois la largeur de la main. Ils étaient en général travaillés sur un fond en tissu rouge. Un autre type de vainags, le plus courant, de forme assez étroite, était complètement ouvragé en métal. Un troisième type était aussi formé d'un fond rouge en étoffe, garni de verreries, mais avec des motifs ornementaux spéciaux, croix solaire, etc. On a remarqué que des variantes dans leur décoration se trouvent presque dans chaque localité.

On parle très souvent du vainags dans les chansons populaires, ainsi que de la couronne de fleurs liée autour de la tête, symbole de beauté. La poésie populaire chante surtout la couronne comme marque caractéristique de l'orpheline : « Fleurissez tous, champs de fleurs jaunes; beaucoup de filles orphelines doivent tresser leur couronne de fleurs ». Brastinš constate que, dans les chansons populaires, toutes les fleurs servent à tresser les couronnes, sauf celles du pommier. Une de ces chansons dit en effet : « Quelles que fussent les fleurs de l'été, — avec toutes j'ai tressé une couronne. — La fleur du pommier seule je n'ai prise : — elle pleure trop lorsqu'on la porte. »

Les vainags les plus appréciés étaient ceux en métal. Les chansons décrivent la magnificence de ces vainags « qui ont pris plusieurs années pour être forgés ».

Un autre ornement ancien caractéristique est

l'épingle qui servait à attacher diverses parties du vêtement. Ces épingles étaient longues et fortes, et leur tête était un riche et grand ornement plat finement travaillé, où le symbole du soleil était fréquemment employé comme motif décoratif. L'ethnographe letton Paegle, qui a fait une étude diligente de ces épingles, croit que le sens symbolique de ces formes s'est perdu avec le temps et que c'est la raison esthétique qui est ensuite devenue dominante dans la composition des motifs décoratifs. Peu à peu, les motifs des têtes d'épingles deviennent plus variés et plus complexes, et elles s'enrichissent de chaînettes et de pendentifs. On a trouvé quantité de ces épingles qui sont d'une rare perfection. Les récentes fouilles, décrites par H. Moors dans *Latvijas Saule* (1925, n° 36), ont confirmé que dans la première époque (du 1^{er} au 4^e siècle de notre ère) de l'âge du fer ces objets forment une spécialité des tombeaux lettons. Ils devaient sans doute être travaillés sur place. Ce n'est que pendant la deuxième époque de l'âge du fer que ces épingles furent adoptées par les peuples scandinaves et finnois.

Paegle a également étudié les anciennes ceintures lettonnes, en particulier celles qui se trouvent au Musée historique de l'Etat. Il en est qui ont une très grande valeur artistique. L'une d'elles, par exemple, divisée en 51 parties contenant chacune un ornement dont la base est

le svastik, ne présente pas moins de 36 compositions différentes de ce motif décoratif. Un certain nombre de ces ornements sont reproduits dans le n° 10 (1923) de la revue ethnographique lettonne *Latvijas Saule*.

La croix gammée, image du soleil, de la fécondité, est généralement considérée comme le symbole de la race aryenne. Paegle croit que les idées actuelles sur l'origine et la signification de ce signe mystérieux seront éclaircies quand on aura étudié les exemples innombrables qu'en présentent les objets lettons mis au jour par les fouilles.

A côté des vainags et des épingles, les broches ou fibules des anciens Lettons ne sont pas moins caractéristiques. Elles sont, d'après Paegle, parmi leurs bijoux les plus anciens, ainsi que cela serait prouvé par le fait qu'au mot letton *sakta*, qui signifie « broche », correspond le sanscrit *sakta*, qui signifie « objet pour rattacher ». Ces broches servaient aux hommes et aux femmes pour attacher sur leur poitrine les extrémités du châle-manteau qui était alors en usage. Elles étaient très bien travaillées. Paegle en donne un grand nombre de reproductions dans le cahier de décembre 1923 de *Latvijas Saule*. On y trouve les formes les plus diverses, les motifs les plus variés, qui vont d'ornements extrêmement simples jusqu'à des formes complexes et très stylisées. Les orne-

ments qui les embellissent sont très soigneusement travaillés et revêtent, en général, la forme de ramilles de sapin, de cercles solaires, de triangles, etc.

Un grand nombre de chansons décrivent les riches bijoux et particulièrement les broches dont les jeunes filles étaient parées. En quittant sa famille, la jeune fille emportait son trousseau et ses bijoux. C'étaient les frères qui façonnaient sa couronne précieuse. La tête de la jeune fille — dit une chanson — portait l'argent de cinq frères. Une autre jeune femme est représentée « la poitrine pleine d'argent et les doigts pleins de bagues ». « Bleue et noire — dit encore une chanson — est la fille du peuple dans son grand argent ». La valeur de ces bijoux est souvent indiquée dans un langage imagé, en disant, par exemple : « Un cheval ne valait pas plus que la couronne de la sœur ».

La valeur matérielle n'est cependant pas l'aspect le plus important de ces bijoux. Leur aspect artistique obtient la plus grande considération, et une haute et respectueuse estimation entoure les artisans à qui est dû ce genre de travail. Le forgeron a d'ailleurs dans toute la poésie nordique un rôle éminent. Les chansons lettonnes nomment souvent le forgeron de la manière la plus déférente : les frères de la jeune fille — dit une chanson — sont des agriculteurs, non pas des forgerons d'argent... « J'ai voulu

avoir comme époux — ainsi parle la jeune fille — le forgeron qui forge l'argent : il me façonnera une ceinture d'or. »

En rassemblant toutes les données se rapportant à l'habillement des anciens Lettons, plusieurs reconstructions d'ensemble en ont été tentées. Kruse déjà s'était efforcé de reconstruire l'ancien costume dont il avait trouvé des restes en fouillant des tombes qu'il croyait appartenir aux Variags ou aux Normands, mais au sujet desquelles il n'y a aujourd'hui plus de doute : ce sont des tombes lettonnes. La reconstruction de Kruse représente un guerrier richement habillé, portant des pantalons serrés aux chevilles par des bandelettes.

Après cette première reconstruction empirique de Kruse, une autre a été essayée par Balodis, sur la base d'études nouvelles. Il a reproduit un guerrier letton et sa femme, habillés des caractéristiques étoffes tissées avec des annelets de bronze, à fond rouge, et ornés de bijoux décoratifs, vainags et épingles à châles, tels qu'on en a trouvés dans les tombes.

Une troisième reconstruction a été réalisée, après des recherches soigneuses, par l'ethnographe Silinš, qui considère comme la pièce la plus caractéristique de l'habillement le large châl qui couvrait les épaules. La reconstruction de Silinš, différant des autres surtout par la couleur du vêtement, qui est entièrement blanc,

est probablement la plus exacte. C'est en tout cas celle qui est le mieux en accord avec les anciennes chansons.

Si l'on pense que, même à notre époque d'industrialisation à outrance, les paysans lettons préparent souvent selon la méthode des ancêtres, et avec le même goût artistique, leurs tissus si adroitement décorés, et que le peuple letton, à travers les temps du plus dur servage, a su conserver intacte une telle richesse de couleurs et de formes artistiques, il faut admettre que ce goût décoratif est véritablement inné chez lui.

Il est très probable que l'art du moyen âge a exercé sur le goût artistique des Lettons une certaine influence. Mais celle-ci ne paraît pas avoir été assez forte pour détruire le caractère des motifs décoratifs lettons, et les formes les plus anciennes ont constamment subsisté.

2. — *L'architecture et la sculpture.*

Dans le domaine de l'architecture, il est malheureusement impossible de connaître les formes de constructions lettonnes les plus anciennes, et ceci pour une raison bien simple, c'est-à-dire que les anciens bâtiments lettons, étant construits en bois, ont disparu. D'après les recherches de Brastinš, Balodis et d'autres, il existait sur le territoire letton, dans la période qui a précédé la domination germanique, un

nombre considérable de ces châteaux forts dans l'aménagement desquels l'art décoratif letton devait naturellement s'épanouir.

Brastinš a recherché dans l'ancienne poésie lettonne les indications concernant ces ouvrages artistiques. On y parle souvent des décorations des portes, dont il faut peut-être reconnaître un exemple dans la description, que nous avons citée, en parlant de l'ancienne poésie, de la maison aux trois portes, par lesquelles apparaissent le soleil, la lune, le jour. L'étoile était aussi un élément important de la décoration des portes. A l'intérieur des maisons, les plafonds et les parois présentaient souvent une ornementation abondante. On parle ainsi, dans les anciennes poésies, de « pendentifs » des plafonds et d'autres décorations, qui avaient peut-être un caractère mythologique. Une chanson parle des enfants de Jānis, qui vont lui faire visite et qui le trouvent dans une grande salle toute en ornements : « Enfants de Jānis, allons voir son habitation ; elle est tressée plus d'or que d'argent. » Brastinš interprète ces indications comme se rapportant à une décoration formée de tapis couvrant les parois. Le Musée historique de l'Etat possède des restes de tapis, très riches en ornements, qui sont typiques pour ce genre de travail chez les anciens Lettons.

Au cours du moyen âge, différentes formes architecturales et de décorations furent intro-

duites de l'étranger. Une influence chrétienne s'exerça sans doute dans le pays, venant de l'Occident à côté de ce courant on relève un courant d'influences qui viennent du Sud-Est. Il est vraisemblable que ces influences ne s'exercèrent pas seulement à l'époque de l'introduction du christianisme, mais datent d'une époque plus ancienne. Ainsi certaines formes et types d'ornements grecs, romains (et peut-être aussi de l'ancien art persan) sont parvenus dans les pays baltiques, à travers la Russie, déjà remarquablement transformés.

Au moyen âge les deux styles roman et gothique apparaissent en Lettonie. Le style gothique y fut introduit par les Franciscains, qui étaient l'ordre monastique le plus répandu, et par les Cisterciens. On parvient ainsi en Lettonie à une architecture du type gothique. Comment ces influences stylistiques sont-elles combinées avec des formes qui existaient déjà dans le pays? C'est là un problème qui n'a pas encore pu être résolu, d'après les éléments, peu nombreux, qui nous ont été conservés. Évidemment les nouvelles constructions n'ont pas dû être établies par les seuls immigrants, mais les indigènes ont également dû y contribuer.

Les constructions gothiques ou baroques de Lettonie, tout en conservant ces styles étrangers dans leurs grandes lignes, représentent dans leurs détails un style gothique et un style

baroque d'ordre particulier, en quelque sorte local. Mais en général, avec l'appauvrissement subi par le peuple letton au moyen âge et pendant la période de l'oppression, ce sont les étrangers qui, comme seuls propriétaires, affirment leur influence dans les constructions. Au moyen âge commence pour le peuple letton, dans toutes les formes de la vie sociale, la longue époque de la domination étrangère. Ce n'est qu'avec la reprise d'une vie plus libre du peuple que ce dernier peut commencer de nouveau à exprimer, même dans les arts, son propre caractère.

Sans doute, pendant la période catholique, les artisans des pays lettons ont dû collaborer à la production d'une certaine quantité d'œuvres, et notamment des sculptures en bois, destinées à la décoration des églises. Mais les œuvres d'art de l'époque catholique disparurent, surtout après l'introduction de la Réformation. On n'a conservé que quelques restes de sculptures en bois, telles que des statues de la sainte Vierge, dont il est difficile d'établir la provenance. Des éléments baroques se trouvent dans plusieurs œuvres d'architecture et notamment des portails d'un goût exquis. Quelques pierres tombales, ornées de monogrammes d'une composition très complexe, sont probablement dues au travail d'artistes locaux.

Mais, en général, seules des recherches systé-

matiques, qui restent encore à faire, pourront donner des résultats précis quant aux différentes questions qui se posent au sujet de l'évolution locale de l'art.

Actuellement, ce n'est que d'après le matériel archéologique et d'après le reflet du sentiment artistique qui apparaît dans l'ancienne poésie lettonne, qu'il nous est possible de formuler des présomptions générales quant à l'activité artistique des Lettons dans ce domaine.

3. — *L'art moderne.*

Le même goût artistique qui apparaît dans les ornements anciens et que nous connaissons soit directement, soit à travers l'ancienne poésie, n'a pas cessé de se réaliser dans des créations collectives de l'esprit national letton, telles que les ouvrages anonymes d'art décoratif et rustique. Cependant, par effet de circonstances historiques et sociales, les manifestations artistiques individuelles ont longtemps fait défaut.

Ce n'est qu'au XIX^e siècle, lorsque se dessine le réveil national, que s'épanouissent en Lettonie les premières puissantes personnalités d'artistes.

Les deux grands initiateurs de ce réveil dans le domaine des beaux-arts sont les peintres KARLIS HŪNS (1830-1874) et JULIJS FEDDERS (1838-1909), dont les qualités de premier ordre

leur assurent une place d'honneur parmi les artistes contemporains de tous les pays.

Hüns, quoiqu'il ait ressenti les influences de différentes écoles étrangères de son époque, ayant fait ses études à l'Académie de S^t-Pétersbourg, à Leipzig et à Prague, a exprimé dans ses œuvres un talent aussi original que solide. Fils d'un ébéniste constructeur d'orgues, après ses études académiques il fit un séjour prolongé à Paris, où il exécuta de grandes compositions de sujets historiques, comme *La Nuit de la S^t-Barthélemy*. Il voyagea beaucoup, visitant les Pays-Bas, la Belgique, l'Angleterre et l'Espagne, et revint en 1870 en France, en séjournant en Normandie et à Paris. Ses œuvres de cette période, dont le plus grand nombre appartiennent à des collectionneurs français, présentent un caractère plus réaliste; mais d'un réalisme éclairé, tempéré. Dans ses grandes compositions, aussi bien que dans les portraits, Hüns étale une technique magistrale. Les problèmes de lumières retiennent déjà l'attention de Hüns, qui peut être considéré, à ce point de vue, comme un précurseur.

Fedders, contemporain de Hüns, mais qui vécut beaucoup plus longtemps, eut de très humbles origines. Ayant fait ses premières études à l'Académie de S^t-Pétersbourg, il travailla ensuite à Dusseldorf et, revenu en Russie, devint professeur à la même Académie. Ses peintures, au coloris clair et lumineux, révèlent, dans l'extrême

finesse de leur dessin, l'étude approfondie des grands maîtres hollandais et français, sans cependant en être une imitation. Fedders est le plus grand paysagiste letton, et son œuvre est l'expression la plus haute du grand amour du peuple letton pour la nature.

La tradition marquée par les deux grands initiateurs de la peinture lettonne, Hūns et Fedders, fut en quelque sorte interrompue par ADAMS ALKSNIS (1864-1897) et ARTURS BAUMANIS (1866-1904), qui, se développant à l'époque du réveil intellectuel national, ressentent vivement les influences de ce milieu. Animés par une inspiration romantique et patriotique, ils parlent, par les thèmes qu'ils choisissent, aux sentiments du peuple. Dans leurs œuvres la peinture lettonne tend à une plus grande simplicité d'expression. Si le souci de la composition est plutôt secondaire chez eux, en revanche dans la représentation des objets leur art consciencieux obtient des effets d'une puissance exceptionnelle. Ainsi Alksnis élabore dans ses compositions des motifs puisés à la fantaisie nationale ou d'inspiration sociale, mais c'est surtout dans la simple représentation de quelques éléments, par exemple d'un paysan, d'un cheval, que sa peinture réalise des images d'une évidence plastique et d'une intensité frappantes. Baumanis, élève de l'Académie de S'-Pétersbourg, animé au début par un certain goût classiciste,

puisa dans l'histoire lettonne et lithuanienne les sujets de vastes compositions historiques, dont plusieurs sont tirées de la Chronique d'Henri le Letton.

Alksnis et Baumanis, tout en s'éloignant de la tradition de Hūns et de Fedders, marquent un pas vers la phase artistique représentée surtout par deux peintres — JĀNIS ROZENTALS (1856-1916) et VILHELMS PURVITS (né en 1872) — qui sont leurs contemporains par la naissance, mais qui, reprenant au contraire la tradition des premiers grands peintres lettons, en développent les tendances fondamentales et représentent la transition vers la peinture moderne. De Hūns et de Fedders ils renouvellent la composition noble et vigoureuse, mais avec une technique plus large, une manière plus mouvementée, et, malgré certaines influences de la peinture russe et allemande, ils suivent surtout les enseignements de l'art moderne français. Dans les œuvres de Rozentals et de Purvits se retrouvent en effet tous les problèmes de couleur et de lumière posés par les peintres modernes. Cette peinture aux couleurs claires et ardentes reste cependant liée à une composition classique, à un réalisme organisateur.

La vie de Rozentals est aussi un exemple admirable de courage et d'énergie. Fils d'un pauvre forgeron de campagne, ce n'est que grâce à son labeur incessant, soutenu par son inépu-

sable passion pour l'art et par sa virile force paysanne, qu'il put parvenir à s'affirmer comme artiste. Ses œuvres de la première période, d'une inspiration nationale, font ressortir les liens qui unissent l'artiste à son sol natal, à son foyer. Son célèbre tableau, *Sortie de la messe*, est la meilleure œuvre de ce genre. Dans la seconde période de son activité, Rozentals s'est voué au portrait, où il a excellé par l'élégance de l'exécution et l'éclat du coloris.

Dans ses dernières années Rozentals a dirigé sa production artistique vers un impressionnisme plus accentué et a produit toute une série de paysages et de tableaux de genre aux fortes couleurs. A côté de cette joyeuse contemplation des trésors de beauté de la nature lettonne, Rozentals, en pleine harmonie avec celle-ci, s'est laissé attirer par le symbolisme du folklore letton et a peint des tableaux d'un sentiment profond et naïf, qui allait droit au cœur du peuple. C'est ainsi que naquirent les tableaux religieux populaires de Rozentals. Lorsque il peint le Christ assis sous un pommier en fleurs, en conversation avec des paysans à l'air sérieux et confiant, il représente le dieu de l'ancienne poésie lettonne, cher à l'esprit du peuple, le pèlerin doux et modeste avec qui il est si bon de s'entretenir pendant les loisirs du dimanche. La mort empêcha à Rozentals de donner toute la mesure de son grand talent.

Purvits, fils d'un meunier, après avoir été l'élève de l'Académie de St-Pétersbourg et avoir obtenu le prix de Rome, voyagea en France, en Allemagne et en Italie et prit part à de nombreuses expositions à l'étranger : à Vienne, à Paris, à Lyon, où lui fut décernée la médaille d'or. Purvits, qui est généralement reconnu comme étant le meilleur peintre de sa génération, a exercé une grande influence sur le développement de l'art en Lettonie, où il est actuellement directeur de l'Académie Nationale des Beaux-Arts. Il a affranchi la peinture lettonne des dernières influences du romantisme académique, sans cependant tomber sous la tyrannie de la doctrine impressionniste. Se rattachant à la tradition de Hūns et de Fedders, Purvits est un artiste clair, serein et réfléchi, qui sait discipliner ses vives impressions en un ensemble organique. Il a créé des œuvres d'expression fascinante, pleines de coloris, fortement empreintes des caractéristiques naturelles du pays. Un groupe nombreux de jeunes peintres lettons reconnaît en lui son maître.

A la même époque environ appartiennent JĀNIS VALTERS (né en 1869) et ALEKSANDERS ROMANS (1868-1911), peintre de types de la campagne lettonne, qui se rapproche de Rozen-tals par ses couleurs brillantes et son fin lyrisme. ANDREJS LAPINŠ (né en 1866) a travaillé surtout comme peintre animalier. RUDOLFS PĒRLE (1875-

1917) a fait preuve, dans ses créations, d'un remarquable talent décoratif. Aquarelliste, il est l'auteur d'œuvres curieuses, compositions floréales et paysages de facture fantastique, pleines de coloris.

JĒKABS BELZENS est un portraitiste et paysagiste d'un talent remarquable. ROBERTS TILBERGS (né en 1880), qui étudia à St-Pétersbourg et à Paris, où il fut l'élève de J. J. Blanche, est peintre portraitiste et aussi sculpteur. Le monument de Chevtchenko à St-Pétersbourg est son œuvre. Un peintre réputé est aussi KARLIS BRENCENS (né en 1879), qui, après avoir étudié à St-Pétersbourg, alla se perfectionner dans la peinture sur verre à Paris, où il exposa plusieurs fois avec beaucoup de succès. KONSTANTINS LIELAUSIS (né en 1882) est connu pour ses scènes de la vie paysanne. Un peintre qui, quoique sous l'influence de Rozentals et de Purvits, appartient déjà une autre génération, est VOLDEMARS ZELTINŠ (1884-1909), un autodidacte qui trouva dans la peinture sa raison de vivre mais aussi sa *Via Crucis*, car les circonstances exceptionnellement dures contre lesquelles il dut se débattre, et qui tendaient à anéantir en lui toute activité artistique, le poussèrent à une fin tragique et prématurée.

PETERS KALVE (1882-1913), qui a illustré avec lyrisme le paysage letton, est encore plus éloigné de l'impressionnisme, et à la même ten-

dance appartient ALEKSANDERS STRĀLS (né en 1879). L'écrivain JĀNIS JAUNSUDRABINŠ (né en 1877), illustrateur de ses propres œuvres littéraires, réalise dans ses peintures et dans ses dessins la même inspiration naïve qui caractérise ses récits. L'activité artistique de PETERS KRASTINŠ (né en 1882), après des études en France et en Italie, ressentit fortement l'influence d'un rythme d'art fort et douloureux.

Un groupe fort nombreux de peintres s'est adonné à la décoration théâtrale. JĀNIS KŪGA (né en 1878), qui a travaillé pour les théâtres de St-Petersbourg et a été l'élève, à Paris, d'Anglada et de Van Dongen, a créé des décors et des costumes très personnels pour plusieurs drames de Rainis et d'Anna Brigader et pour plusieurs opéras. On lui doit également des paysages qui, comme ses décors, révèlent clairement cette éclatante joie de vivre qui est caractéristique de son art.

EDUARDS BRENCENS (né en 1885) a aussi créé des décors très originaux, en s'inspirant de l'ancien art national, dont il est un excellent connaisseur. Parmi les autres nombreux artistes qui s'adonnèrent à la décoration, sont ARTURS CIMMERMANS (né en 1886), PETERS KUNDZINŠ (né en 1886) et JĀNIS MUNCIS. Le peintre Muncis (né en 1886) est, avec le directeur et acteur SMILGIS, le créateur du Théâtre d'Art à Riga. Les maquettes de ses décors, présentées à

l'Exposition Internationale des Arts décoratifs à Paris (1925), ont suscité l'admiration générale et lui ont valu le Grand Prix. Muncis étale dans ses œuvres une grande intensité expressive et sait se servir avec originalité de la riche connaissance de l'art décoratif moderne qu'il a acquis au cours de ses voyages. Chez OTTIS SKULME (né en 1889) le sentiment de la composition décorative trouve de nouveaux développements et annonce une époque qui ressent les influences des expressionnistes, des cubistes, de tous les nouveaux courants de l'art européen. HERMANS GRÜNBERGS, élève de Purvits et de Rozentals, qui exécuta des travaux de décoration théâtrale à Moscou, cultive le portrait et la peinture de genre. ANSIS CĪRULIS (né en 1883), artiste d'une riche activité, a cultivé aussi bien la peinture décorative que la céramique, le dessin ornemental, l'illustration, la gravure sur bois. Ses études sur les éléments de l'art appliqué letton ont nourri d'un goût national son œuvre de décorateur céramiste. Cīrulis a exposé plusieurs fois à l'étranger, et notamment à Paris.

La peinture plus récente, qui s'est rapidement développée en Lettonie après la guerre, doit beaucoup à l'œuvre de VALDEMARS MATVEJS (1867-1914). Matvejs étudia passionnément l'art primitif de plusieurs peuples, en poursuivant ses recherches au cours de longs voyages d'études en Scandinavie et en France. A Paris,

l'étude des miniaturistes byzantins et irlandais et de l'art copte retint particulièrement son attention; il s'appliqua, en outre, à l'étude de l'art gothique, de l'art italien et des peuples primitifs. On lui doit plusieurs publications concernant l'art nègre et l'art primitif asiatique. Matvejs fut, en même temps qu'un critique et historien de l'art éminent, l'un des plus puissants artistes lettons. Comme artiste, il s'efforce de rompre complètement avec la tradition académique, en dérivant de ses études sur l'art ancien et primitif une incomparable fraîcheur dans l'inspiration de ses tableaux de sujets religieux, comme plusieurs *Pietà*, empreintes d'un mysticisme profond. Dans ces compositions, aussi bien que dans le paysage, il s'affirme comme un des meilleurs artistes et une des intelligences les plus profondes de l'art européen contemporain.

A côté de Matvejs, JĀZEPS GROSVALDS (1891-1920), qui, après avoir étudié à Munich, fit, de 1900 à 1914, un séjour à Paris, où il fut l'élève de Guérin et de Van Dongen, eut aussi un rôle important comme initiateur des jeunes artistes lettons. Le sort terrible réservé par la guerre à la Lettonie, l'occupation étrangère, la dispersion forcée du peuple letton dans l'immense Russie, frappèrent profondément Grosvalds. Sa sensibilité artistique fut entièrement prise par les souffrances de son pays, et c'est ainsi que prirent

naissance ses tableaux représentant des « Réfugiés » et des « Légionnaires lettons », qui comptent parmi ses meilleures œuvres, d'un puissant sentiment tragique.

JĒKABS KAZAKS, mort très jeune (1895-1920), se rapproche par ses tendances à Grosvalds. Il subit aussi l'influence de la peinture française moderne, mais sut affirmer, même dans ses copies d'anciens maîtres, une vigoureuse personnalité. Une de ses caractéristiques est l'ardent éclat de sa palette aux couleurs rutilantes. VOLDEMARS TONE (né en 1892) poursuit dans ses œuvres la réalisation d'un idéal de beauté irréelle et diaphane; GEDERTS ELIASS (né en 1889), élève de J.-P. Laurens, excellent coloriste, exprime sa nature saine et patriarcale dans des œuvres d'une force presque rude; KONRADS UBANS (né en 1893) étale une riche fantaisie, disciplinée par l'étude des vieux maîtres, dans son activité multiple de peintre, graveur, céramiste et sculpteur.

Parmi les jeunes, avec lesquels l'art s'est plongé dans les courants les plus libres et modernes, sont encore ALEKSANDERS DRĒVINŠ, J. LIEPINŠ, RUDOLFS LIBERTS, NIKLAVS STRUNKE et ROMANS SUTTA. Ces peintres novateurs ont enrichi l'art letton d'œuvres d'une fantaisie riche et hardie.

Plusieurs artistes ont cultivé le dessin et la gravure, dont l'initiateur fut en Lettonie AUGUSTS DAUGULS (1830-1899). Dans ce genre

de travaux ERNESTS ZĪVARTS, TEODORS ŪDERS (mort en 1915), ALFREDS PLĪTE-PLĪTE (mort en 1921) et le peintre JULIJS MADERNIEKS sont, avec ZIGISMUNDS VIDBERGS, les plus remarquables.

L'art moderne compte également de nombreux représentants dans la sculpture lettonne. Chez quelques-uns l'influence de Rodin est évidente. Mais ces artistes, tout en assimilant les enseignements de la sculpture moderne, s'appliquent à une élaboration de ces tendances artistiques. Parmi eux se sont affirmés comme des maîtres TEODORS ZALKALNS, BURKARDS DZENIS, GUSTAVS ŠKILTERS, KARLIS ZĀLITS, EMILS MELDERS, AUGUSTS BIJA, depuis longtemps établi à Bruxelles et connu aussi comme médailleur.

L'architecture lettonne contemporaine témoigne également d'un effort vers un développement rénovateur. Dans les créations de la peinture et de la sculpture, comme dans toutes les branches de l'art appliqué, dans la décoration de la céramique aussi bien que dans la menuiserie, les tissus ou les broderies, partout se révèle le génie esthétique national, retrempé d'une part aux sources de la tradition et fécondé d'autre part au contact vivifiant des courants de l'art moderne européen. Les origines mêmes des artistes, souvent issus des plus humbles milieux paysans et ouvriers, sont encore une

preuve éloquente que cette intense activité artistique, bien loin de n'être que le produit de circonstances et d'individualités d'exception ou d'une culture spéciale, tant soit peu artificielle, est bien due originairement à l'épanouissement d'une énergie profonde et du génie personnel du peuple letton. Aussi, à peine ce dernier commença à se relever, en luttant jusqu'au triomphe final contre la dure domination qui pesait sur lui, cette force longtemps comprimée, mais jamais éteinte, reprit-elle progressivement, et enfin joyeusement libre, son élan créateur.

CHAPITRE X

Le Théâtre.

L'histoire du théâtre letton caractérise l'essor et prouve la vigueur de la culture nationale aux XIX^e et XX^e siècles.

Les premières œuvres dramatiques lettonnes datent d'il y a un siècle, mais elles n'ont fait leur apparition sur la scène qu'une cinquantaine d'années plus tard. Ce n'est qu'en 1868 que commença une suite régulière de représentations, par celle de la pièce *Bertuls l'ivrogne*, qui avait depuis longtemps été adaptée, par Stender le jeune, pour le théâtre letton. L'organisateur de la troupe et le régisseur de ces représentations fut RICHARDS TOMSONS, une des personnalités nationales lettonnes de l'époque. Mais quelque temps devait encore s'écouler avant que le théâtre letton s'établît sur des bases durables. Le père spirituel de ce théâtre fut ADOLFS ALLUNANS, qui vint s'établir à Riga, en 1870, pour y diriger le Théâtre Letton. A son école se forma un nombreux groupe d'acteurs auquel appartiennent KAZIMIRS STĪNUS, AUGUSTS VĀRNA, JĀNIS STEGLAVS, BERTA RŪMNIĒK, DĀCE AKMENTIN, etc. Les premières pièces d'Allu-

nans, d'un genre facile, furent : *Paša audzinats* (Celui que j'ai élevé), *Iciks Mozes, Priekos un bēdās* (Dans la douleur et la joie), *Džons Neilands*, etc.

Adolfs Allunans resta pendant quinze ans à la tête du premier théâtre letton, aux prises avec des difficultés surtout financières, souvent mal compris par ses contemporains. En 1885, il quitte le théâtre de Riga pour organiser des représentations d'une ville à l'autre du pays. Ses meilleures pièces datent de cette époque. Ce sont entre autres *Kas tie tādī, kas dziedāja*, dont le titre est tiré d'une chanson populaire lettonne très connue : « Qui sont ceux qui chantaient — le soir si tard? — Ce sont tous des orphelins — serfs de maîtres sévères » et *Klausibas laikos* (Au temps du servage), *Lielpils pagasta vecakie* (Les maires de Lielpils), *Visi mani radi raud* (Tous mes parents pleurent), qui fait également allusion à une chanson populaire, dont la première strophe dit : « Tous mes parents pleurent — parce que je suis la fiancée d'un colon. — Parents, pourquoi pleurez-vous, — si, moi, je ne pleure pas? » Quelques-unes de ces pièces sont devenues très populaires; ainsi *Kas tie tādī, kas dziedāja* a été représentée d'innombrables fois, surtout en province : on l'a jouée dans les écoles, en plein air dans les fêtes d'été, et même dans les granges chez les paysans. Sous le régime tsariste les Lettons n'avaient pas

à compter sur le concours de l'État ou des autorités; même dans la ville de Riga, où les minorités russe et allemande disposaient pourtant de théâtres luxueux et modernes, les Lettons n'en possédaient aucun : ils durent longtemps se contenter de donner leurs représentations dans un vieux cirque en bois, jusqu'à ce qu'il fallut l'abandonner parce qu'il tombait en ruines. Grâce à leur étroite solidarité, les Lettons réussirent à construire un bâtiment dans lequel une scène fut installée. A cette époque les sociétés ayant des buts anodins, telles que sociétés musicales et d'assistance mutuelle, étaient les seules permises par le Gouvernement russe; ce furent donc celles-ci qui se chargèrent d'organiser le théâtre letton. Elles prenaient soin de fournir les décors et créaient des troupes d'amateurs. Grâce à leur nombre — il y en avait à cette époque plus d'une centaine, dispersées sur tout le territoire du pays — elles réussirent à développer dans les campagnes le goût du théâtre. Adolfs Allunans contribua beaucoup à cela en créant un répertoire approprié.

Ayant reçu cette vigoureuse impulsion initiale, l'art dramatique letton ne connut plus d'arrêts dans son développement. Allunans avait cherché à attirer le public par des pièces d'un genre romantique facile, mais l'esprit de la société lettonne, ayant rapidement évolué, exigea bientôt un répertoire plus choisi. La ten-

dance à une assimilation de l'esprit de la littérature moderne européenne, soutenue par le journal *Dienas Lapa*, se fit également jour dans la littérature et l'art dramatique. Il fallait aux acteurs lettons une nouvelle préparation pour se conformer aux tendances artistiques nouvelles. Ce fut RODE-EBELINŠ qui se chargea de cette tâche. Nommé directeur du Théâtre Letton, qu'il régita de 1886 à 1893, il lui laissa les meilleures traditions. Son successeur, PETERS OZOLINŠ, enrichit le répertoire de pièces classiques et contribua dans une forte mesure au développement du théâtre national.

Mais bientôt ce théâtre ne répondit plus, à son tour, aux exigences des groupes d'avant-garde, qui ressentaient l'influence des nouvelles orientations de l'art dramatique étranger du début de notre siècle. Pour suivre les tendances de la littérature dramatique moderne, un autre théâtre letton, le « Nouveau Théâtre », fut fondé en 1908 à Riga. Une société dramatique privée le subventionnait. J.-A. DUBURS, qui en prit la direction, créa les premiers cours dramatiques et forma une génération d'artistes qui représentent les tendances théâtrales modernes. Lorsque Duburs vint à mourir, en 1917, la direction du Nouveau Théâtre passa dans les mains de deux acteurs d'un talent très remarquable, TEODORS AMTMANS et A. MIERLAUKS. Sans obtenir le moindre subside, le théâtre continua à déployer une grande

activité. L'intérêt que le public lui a constamment témoigné est dû surtout au grand poète RAINIS, dont les œuvres, d'une haute valeur, exercèrent une forte influence sur l'art dramatique de Lettonie et ont pris la place la plus importante dans le répertoire de ses théâtres.

La plus célèbre des œuvres de Rainis est le drame *Uguns un Nakts* (Le Feu et la Nuit), qui a été traduit en plusieurs langues. Son sujet est d'origine légendaire et s'inspire à la fameuse fable du Tueur d'Ours. Mais ce qui, dans la légende, n'était qu'une lutte pour l'existence, devient chez Rainis une lutte pour l'indépendance du peuple, contre ses oppresseurs, symbolisés par un Chevalier Noir. A côté de drames originaux, tels que: *Indulis et Arija* et *Pūt vējini* (Souffle, zéphir), tiré d'une chanson élégiaque populaire (1), Rainis a donné d'excellentes traductions d'œuvres dramatiques étrangères. Comme auteur dramatique, il a une place éminente parmi les maîtres de l'Europe contemporaine. Ses œuvres, d'une conception vigoureuse, nourries d'idées, représentent une grande variété de caractères; une relation constante y règne entre l'individu et les luttes sociales. La vie, dans les drames de

(1) Cette chanson débute ainsi :

Souffle, zéphir, pousse mon bateau,
porte-moi en Courlande;
la Courlandaise m'a promis en mariage
sa fille qui travaille au moulin.

Rainis, est toujours riche en symboles et s'exprime en une forme lumineuse et parfaitement équilibrée. On trouve ainsi dans l'œuvre de Rainis, qui a été le véritable créateur du théâtre dramatique moderne en Lettonie, comme l'expression de l'ancien esprit de la nation.

ASPAZIJA, l'épouse de Rainis, poète à la lyre forte et douloureuse, a aussi donné des pièces remarquables au théâtre letton. Ce sont essentiellement des drames symboliques, excepté *Zaudetas tiesibas* (Les Droits perdus), drame d'un caractère naturaliste, qui retrace un conflit entre l'honnêteté et la misère et qui est représentatif de l'esprit réaliste et social du théâtre de cette époque. Dans ses drames, Aspazija représente surtout les conflits provoqués par les iniquités et les préjugés de la vie sociale, contre lesquels elle affirme, dans un langage enflammé, riche en images d'une évidence saisissante, une vie et une morale nouvelles.

De la nombreuse phalange des auteurs dramatiques lettons, RUDOLFS BLAUMANIS, ANNA BRIGADER, EDUARDS VULFS sont parmi les plus populaires.

BLAUMANIS fut le créateur aussi bien de la nouvelle que du drame populaire paysan. Son réalisme poignant est adouci par un délicieux humour dans l'observation des sentiments d'amour de ses héros, qui sont des types de la vie campagnarde, d'une évidence plastique,

simples dans leurs actions comme dans leurs pensées.

ANNA BRIGADER, comme Blaumanis, introduit dans ses œuvres dramatiques une fine observation de la vie populaire. Elle a écrit aussi des drames symboliques, parmi lesquels *La Princesse Gundega et le Roi Brusubārda* a obtenu le plus grand succès.

Le poète VULFS a écrit des œuvres dramatiques, drames d'amour et de mort et pièces symboliques, riches en qualités scéniques et littéraires. S'il y a chez plusieurs autres dramaturges beaucoup d'intellectualité, chez Vulfs, au contraire, ce sont les inspirations et les émotions immédiates qui constituent le fond essentiel de son lyrisme. Le monde social a une importance fort limitée dans l'esprit de Vulfs et des autres auteurs de la génération nouvelle.

Le théâtre qui a pris en quelque sorte la succession du Nouveau Théâtre de Riga d'avant-guerre, est le Théâtre d'Art (*Dailes Teatrs*), qui abandonna complètement le genre suivi jusqu'alors, traditionnel d'une part et d'autre part naturaliste. Le Théâtre d'Art cherche à créer son propre style théâtral et a réuni un groupe d'artistes excellents et enthousiastes pour l'exécution de son programme, qui fut, dès le début de son activité, le suivant : Abandonner le théâtre qui obéit à une inspiration littéraire et à des buts de propagande sociale ou politique,

et créer, en même temps, des formes organiques nouvelles où tous les éléments qui composent la scène, du décor jusqu'aux gestes des acteurs, doivent être d'un seul et même style, faits les uns pour les autres, et atteindre ainsi la forme la plus élevée de la représentation théâtrale.

Le Théâtre d'Art débuta en novembre 1920 par la représentation du drame *Indulis et Arija*, de Rainis, qui fut créé dans un style très particulier et appela immédiatement l'attention sur le nouveau théâtre.

Dans sa première saison, le Théâtre d'Art représenta, entre autres, les œuvres suivantes : *Le Fuge de Salamanque*, de Calderon; *Salomé*, d'Oscar Wilde; *La Voilette d'argent*, d'Aspazija, et *Uguns un Nakts*, de Rainis. Dans la mise en scène de ces drames, le Théâtre d'Art fut courageusement novateur et réussit à créer des tableaux d'une grande puissance dans un style simple et parfait. Pour chaque drame, les décors sont complètement originaux et composés en parfaite harmonie avec l'esprit de l'œuvre; c'est en bonne partie à l'observation de ce principe que tiennent les succès du Théâtre d'Art. On se heurta, surtout au commencement, à la routine du public, qui était accoutumé aux décors traditionnels, et les efforts du Théâtre d'Art représentent une lutte difficile pour le développement du goût. Ensuite le Théâtre d'Art représenta, entre autres pièces : *Le Songe d'une Nuit*

d'été, de Shakespeare; *George Dandin*, de Molière; *Le Mariage de Figaro*, de Beaumarchais; *Peer Gynt*, d'Ibsen; *Les Barbares*, d'Upton Sinclair; *L'Oiseau bleu*, de Maeterlinck. La représentation de *Peer Gynt* a marqué un grand pas en avant de l'art théâtral letton. La réalisation d'autres pièces, comme *Hamlet*, *Uguns un Nakts*, etc., a également été un événement artistique de premier ordre. La représentation de l'œuvre du dramaturge belge Laerberg, *Pan*, accompagnée d'une musique très originale du compositeur letton A. Kalniņš, tout en soulevant beaucoup de discussions, remporta un grand succès. La mise en scène du *Mariage de Figaro* représentait au point de vue artistique un ensemble tellement harmonieux et d'un style si parfait, qu'elle pourrait difficilement être dépassée, même dans les meilleurs théâtres d'Europe.

Le Théâtre d'Art accomplit, à partir de 1921, des tournées en province. Il fut aidé par le Gouvernement à surmonter les difficultés financières de cette entreprise. Son existence est désormais assurée. L'appui le plus efficace lui est d'ailleurs donné par le public, auprès duquel il jouit de sympathies de plus en plus grandes.

La très haute valeur artistique des réalisations scéniques du Théâtre d'Art a remporté un très vif succès et a reçu une consécration éclatante à l'Exposition Internationale des Arts Décoratifs de Paris.

Le théâtre qui existait avant la guerre est devenu, après la fondation de la République, le Théâtre National. Il a repris son activité en octobre 1919, et a obtenu un succès de plus en plus grand au cours des années suivantes.

Pendant la guerre, le mouvement théâtral letton subit en effet un arrêt, mais ne fut pas anéanti. Les acteurs lettons dispersés organisèrent des représentations à Moscou, à St-Petersbourg, à Odessa, à Kiev et en d'autres villes. Après la libération de la Lettonie, ils retournèrent dans leurs foyers pour se regrouper au Théâtre National de Riga, dirigé pendant quelques années par le poète Rainis. Son répertoire s'est constamment enrichi de nombreuses traductions des meilleures œuvres dramatiques étrangères, classiques et modernes.

De la littérature française, le Théâtre National a représenté des œuvres de Molière et d'auteurs modernes. De la littérature dramatique anglaise, surtout des traductions de Shakespeare (*Roi Lear*, *Songe d'une Nuit d'été*, *Le Marchand de Venise*, *Les Commères de Windsor*). Des auteurs allemands, à côté des classiques tels que Goethe, Schiller, etc., dont les œuvres ont presque toutes été traduites en langue lettonne, Gerhart Hauptmann (*Hanneles Himmelfahrt*, *Einsame Menschen*, *Die Weber*, *Die Versunkene Glocke*), Sudermann, Wedekind. Les dramaturges russes Tchéhov (*Les Trois Sœurs*, *Le Jardin des*

Cerises, Oncle Wania), Tolstoï et Ostrovsky sont des plus appréciés. Les Scandinaves Ibsen (*Les Prétendants au Trône, La Dame de la Mer, Les Piliers de la Société, Solness le Constructeur, Quand nous, les Morts, nous nous réveillons, Maison de Poupée, Le Canard sauvage*), Strindberg (*Le Chemin de Damas* et presque tous ses grands drames historiques) et Bjoernson (*Au-dessus de la Force*) obtinrent de grands succès. La littérature dramatique italienne est représentée en Lettonie par des traductions d'œuvres de Goldoni, de D'Annunzio (*La Gioconda*), Pirandello (*Six Personnages en quête d'auteur, etc.*), Sem Benelli (*La Cena delle Beffe*), Morselli (*Glauco*), etc. Après Calderon (*La Vie est un Songe*), Buenaventa est le plus apprécié des auteurs espagnols.

A côté des deux principaux théâtres, établis à Riga, d'autres existent à Liepaja, à Jelgava et dans les petites villes lettonnes.

L'intérêt pour le théâtre est très vif, même dans les campagnes, où les sociétés locales organisent des spectacles et où plusieurs troupes subventionnées vont donner des représentations en tournées régulières. Le peuple letton est un grand amateur d'art dramatique et le très grand nombre d'œuvres de tous les pays qui ont été jouées sur les scènes lettonnes en est la preuve.

La classe ouvrière, en prenant une part de plus en plus large à toutes les manifestations de

la vie intellectuelle, a contribué activement au mouvement pour le développement du théâtre : c'est là encore un témoignage de l'intérêt que toutes les couches de la société portent à l'art national. Cet immense effort a pu donner d'heureux résultats grâce à l'esprit profondément idéaliste du peuple letton.

Comme la littérature, le théâtre aussi a grandement contribué au développement de l'esprit national en Lettonie. Par un choix judicieux des drames qu'ils représentaient, les théâtres lettons exercèrent une grande influence culturelle et contribuèrent à renforcer l'aspiration vers un art dramatique indépendant, aspiration que stimulaient encore tous les obstacles accumulés par la domination étrangère.

Dans l'élan de génialités artistiques personnelles et dans les efforts collectifs qui ont permis de réaliser si rapidement un théâtre national, nous reconnaissons encore un aspect du formidable travail accompli pour la renaissance et la recreation du génie même du peuple letton. Il ne s'est écoulé que quelques décades depuis les premières timides tentatives, et le théâtre letton, procédant d'un pas sûr et sans arrêt dans sa marche ascensionnelle, compte au nombre de ses créations des œuvres qui sont parmi les plus puissantes du théâtre contemporain.

CHAPITRE XI

La Musique.

1. — *La tradition populaire et la musique moderne.*

La musique est l'un des arts auxquels le peuple letton a de tout temps été le plus profondément sensible, et un grand nombre de mélodies populaires, depuis l'antiquité, ont accompagné les chansons qui reflètent le sort et la vie de la nation.

Les premières tentatives de recueillir les mélodies des dainas, sans chercher cependant à en établir une classification régulière, remontent au xvii^e siècle. Mais ce n'est que vers la fin du xix^e siècle qu'un musicien letton émérite, Andrejs Jurjans, en établit une collection systématique. Il recueillit environ deux mille mélodies populaires, que l'on peut diviser, en tenant compte des études des savants lettons, en trois groupes historiques : les chansons des temps anciens, les chansons du moyen âge et les chansons des temps plus modernes. Dans leur construction rythmique et architecturale, ainsi que le remarque le critique Sprogis, à une monographie de qui nous empruntons quelques indi-

cations sur la musique lettonne, — ces chansons sont, comme les ornements dans l'art letton, extrêmement riches dans les variations de leurs motifs.

Les plus anciennes mélodies seraient des chants funéraires et des airs de la fête de Jānis. Ces mélodies anciennes des chansons populaires sont divisées par Jurjans en deux catégories principales : les mélodies des petites chansons d'une ou deux strophes de quatre vers et les mélodies des chansons de proportions plus importantes.

Les premières présentent presque toujours un caractère déclamatoire; elles varient entre trois et cinq tons. Les autres sont des compositions mélodiques comportant de cinq à huit tons. Tandis que les premières sont surtout chantées en chœur, les autres le sont individuellement. L'étude de ces mélodies laisse supposer qu'un bon nombre d'entre elles doivent dater des temps les plus anciens; les autres appartiennent aux temps chrétiens.

A la richesse lyrique de la poésie populaire devait naturellement correspondre une richesse mélodique analogue, qui apparaît même dans la variété des instruments musicaux. La poésie populaire en mentionne de nombreuses sortes, mais la harpe est l'instrument le plus souvent nommé. Zēvers énumère les différents instruments de musique dont la langue lettonne indique l'existence dès les temps anciens : instru-

ments à percussion, à vent et à cordes. Les anciens Lettons connaissaient déjà la cythare, qui est aussi nommée dans quelques textes du xvii^e siècle. Au Musée historique de Riga, on conserve un exemplaire de cythare, portant des inscriptions, qui semble reproduire un type archaïque de cet instrument.

Le développement de la musique en Lettonie, comme manifestation artistique personnelle, ne remonte pas au delà de soixante à soixante-dix ans. On ne saurait donc parler de styles et d'époques différents, mais uniquement de quelques artistes et compositeurs qui, dans ce laps de temps, ont enrichi la musique lettonne d'un grand nombre de compositions : solos et chœurs, cantates pour orchestre, chœurs et solistes, ouvertures, suites, symphonies et mélodrames. Cette période d'intense activité musicale s'est affirmée extérieurement par cinq grandes fêtes musicales de caractère national et populaire.

Les noms des frères CIMZE, les esprits les plus élevés de cette époque de réveil, de KARLIS BAUMANIS, auteur de l'hymne national, d'ERNESTS VIEGERS, de ŠEPSKIS, de BĒTINŠ, de ZĪLE, etc., resteront intimement liés au souvenir de ces fêtes.

Le premier des compositeurs lettons modernes a été ANDREJS JURJANS. Né en 1856, il fit ses études musicales au Conservatoire de St-Peters-

bourg. Ses recherches et sa vive intuition frayèrent la route à ses successeurs.

La longue liste des œuvres de Jurjans contient, à côté d'un grand nombre d'adaptations de chants populaires, des compositions originales diverses. Ces dernières comptent plusieurs recueils de chansons aussi bien que des compositions de longue haleine pour orchestre. Andrejs Jurjans s'est également distingué comme chef d'orchestre.

Si Andrejs Jurjans doit être considéré comme le premier artiste qui ait beaucoup contribué au développement musical du chant populaire en Lettonie et mérite le titre de premier compositeur du pays, J. Vītols, ami de Jurjans, a été le fondateur de toute une école à laquelle appartiennent plusieurs musiciens remarquables.

Après avoir fait ses études au Conservatoire de S^t-Pétersbourg, JĀZEPS VĪTOLS y fut immédiatement attaché en qualité de professeur, en enseignant, avec Liadov et Glazounov, la théorie de la composition. Pendant trente-cinq ans environ, de nombreux musiciens lettons ont étudié sous la direction de Vītols, qui a représenté le centre spirituel de la famille des compositeurs lettons, encourageant leurs aspirations nationales. Son activité pédagogique n'a cependant pas été la plus importante : sa véritable sphère d'action a toujours été la composition. Très lié avec Rimsky-Korsakov, Glazounov,

Borodine et Liadov, il n'a jamais abandonné les hautes traditions artistiques auxquelles se rattachent ces célèbres musiciens russes.

Les œuvres de Vītols, qui a traité les formes musicales les plus diverses, comprennent des centaines d'adaptations de chansons populaires, des chœurs avec accompagnement d'orchestre et une soixantaine de compositions instrumentales. Parmi ces dernières, les plus importantes sont des variations pour piano, une sonate pour piano, le poème symbolique *Līgo*, son *Ouverture dramatique*, l'ouverture de *Spriditis*, conte dramatique, une suite de compositions symphoniques pour orchestre, *La Princesse Gundega et le Roi Brusubārda*, une *Fantaisie*, une *Rhapsodie* sur les chants populaires lettons (pour violon avec accompagnement d'orchestre). Dans la musique de Vītols, qui représente une heureuse fusion de l'élément national et des traditions classiques, les tendances nationales se sont progressivement accentuées.

L'école de Vītols, dont les représentants se distinguent par leurs qualités de bon goût et d'harmonisation, s'est efforcée de vivifier les formes académiques par un souffle lyrique. Les chansons et les variations sont les formes traitées le plus souvent, et avec beaucoup de maîtrise, par cette école, à laquelle se rattachent encore le compositeur J. ZĀLĪTS, doué d'une imagination émouvante, ĀBELS, qui aspire à une grande

simplicité, et F. ORE, qui cultive la musique de grand style.

Après Jurjans et Vītols, NIKOLAJS ALUNANS a exercé une grande influence aussi bien comme pédagogue que dans le domaine théorique; il occupe une des premières places parmi les musiciens lettons. Un autre groupe est formé par les compositeurs Emils Melngailis, Alfreds Kalniņš, Emils Dārziņš et Jānis Medīņš, dont les œuvres ont développé remarquablement l'art musical letton dans les dernières années. Leurs noms, avec ceux de Zālīts et de quelques autres, illustrent la seconde période de la musique lettone moderne.

EMILS MELNGAILIS a mis en valeur de nouvelles richesses de la musique nationale. Il a approfondi le style inauguré par Jurjans. C'est surtout par l'adaptation de chants populaires pour chœurs et dans des compositions originales de courte haleine, pour lesquelles il préfère des textes de dainas, que sa manière à la fois originale et nationale s'est affirmée. Son art, supérieur et simple, est l'expression d'une âme en profonde harmonie avec celle du peuple. Grand admirateur de Moussorgsky, Melngailis a refait l'instrumentation de l'opéra de ce dernier, *Boris Godounov*, d'après la partition pour piano de l'auteur, pour faire apprécier véritablement l'œuvre de Moussorgsky lui-même, qui ordinairement n'est connue que par l'intermédiaire de l'instrumentation de Rimsky-Korsakov.

Très riche dans sa production est le compositeur ALFREDS KALNINŠ, l'auteur du premier opéra letton, *Banuta*. D'un tempérament lyrique doux et tranquille, qui donne une empreinte très personnelle à toutes ses œuvres, chansons aussi bien que compositions pour piano, violon et violoncelle, ou pour l'orchestre, Kalninš est un interprète très heureux des tendances artistiques nationales. Une certaine affinité rapproche de cet auteur EMILS DĀRZINŠ. Ce dernier, quoique ressentant quelques influences de Grieg et Sibelius, a su exprimer heureusement le sentiment lyrique du peuple letton. Il possédait une grâce particulière et innée, qu'on saisit surtout dans ses chansons, dans sa *Valse mélancolique* et dans les ébauches de son opéra inachevé *Rožainas dienas* (Les jours heureux). Ses sentiments sont d'une profondeur égale à celle que nous découvrons dans les chansons populaires. C'est surtout l'élément mélodique qui se manifeste dans les compositions de Dārzinš. On lui doit aussi des études monographiques remarquables, d'une vaste érudition et d'un goût artistique très sûr.

Critique musical et compositeur est également JULIJS SPROGIS, auteur de symphonies, de concerts pour violon, de sonates pour violon et piano et de nombreuses chansons.

A cette génération de musiciens appartiennent aussi les frères JĀZEPS et JĀNIS MEDINŠ. Ce

dernier, compositeur fécond et d'un grand talent, qui a su assimiler les formes de la musique contemporaine, est l'auteur de deux opéras : *Le Feu et la Nuit*, adaptation du drame de Rainis du même titre, et *Les Dieux et les Hommes*. Doué d'une riche fantaisie, il sait développer ses idées musicales à travers la plus grande variété de formes ; son excellente connaissance de l'orchestration seconde son éclatante vocation d'opériste. En dehors des deux opéras mentionnés, Jānis Medinš est l'auteur de musique symphonique et de nombreuses chansons.

2. — *L'Opéra National de Riga.*

La Lettonie possède deux théâtres d'opéra : l'un à Riga, l'autre à Liepaja. Le théâtre de Riga est le plus ancien et groupe les éléments artistiques les plus importants. Il a été ouvert en 1919, ce qui fut un événement dans la vie culturelle lettonne. Son répertoire, qui ne comprenait au début que quatre opéras, comptait, quelques années après, trente œuvres différentes. Les premières représentées furent : *La Traviata*, de Verdi ; *Faust*, de Gounod ; *Eugène Onéguine*, de Tchaïkovsky, et *Le Vaisseau fantôme*, de Wagner. On donna ensuite *La Dame de pique*, de Tchaïkovsky ; *Rigoletto*, de Verdi ; *Carmen*,

de Bizet; *Tannhäuser*, de Wagner, et le premier opéra letton : *Banuta*, d'Alfreds Kalnīns.

Après *Tiefland*, de D'Albert; *Lohengrin* et *Tristan et Yseult*, de Wagner; *Don Juan*, de Mozart, on représenta un nouvel opéra letton : *Uguns un Nakts*, de Medīns. Cet opéra fut accueilli par le public avec beaucoup de sympathie. Successivement le même théâtre mit en scène *Cavalleria Rusticana*, de Mascagni; *Paillasse*, de Leoncavallo; *Le Barbier de Séville*, de Rossini; *La Nuit de Mai*, de Rimsky-Korsakov, et un nouvel opéra letton de Jānis Medīns : *Dievi un Cilveki* (Les Dieux et les Hommes), dont l'action se déroule sur le Nil. Vinrent ensuite *Aïda*, de Verdi; *Le Démon*, de Rubinstein; *La Bohême*, de Puccini; *Les contes d'Hoffmann*, d'Offenbach; *Monna Lisa*, de Schilling; *La Tosca*, de Puccini; *La Nixe*, de Dragomirsky; *Les Huguenots*, de Meyerbeer; *Boris Godounov*, de Moussorgsky, dans l'instrumentation de Melngailis, et enfin *L'Enlèvement au Sérail*, de Mozart.

Ces œuvres ont été interprétées par d'excellents artistes de chant, tels que M^{mes} MALVINE VIEGNER-GRÜNBERG, ADA BENEFELD, DAGMARA ROZENBERG-TOURS, ELZA ŽUBIT, MILDA BRECHMAN-STENGEL, OLGA PLAVNIEK et EDITE MARTINSON; MM. ADOLFS KAKTĪNS, RUDOLFS BĒRZĪNS, PAULS ZAKSS, EMILS MAURĪNS, MARISS VĒTRA, JĀNIS NIEDRA, OSKARS ŽUBITS, RUDOLFS

TUNCE, NĪCIS et d'autres. Au développement du Théâtre de l'Opéra letton contribuèrent les chefs d'orchestre : TEODORS REITERS et les frères JĀNIS et JĀZEPS MEDINŠ.

Un grand orchestre, organisé par l'Opéra de Riga, a donné de nombreux concerts symphoniques qui ont également permis au public letton de connaître de célèbres artistes étrangers, comme Vincent d'Indy, Oscar Fries, F. Hagel, etc.

Le monde musical letton compte de remarquables virtuoses des différents instruments : les violonistes ALBERTS BĒRZIŅŠ, VERNERS TAUBE, JULIJS SPROGIS, RUDOLFS MIKELSONS, ARVIDS NORITS; les violoncellistes OTTO FOGELMANS, ALFREDS OZOLINŠ, ED. BERZINSKIS; les pianistes LUDVIGS et ADOLFS BĒTINŠ, HARIJS ORE, B. ROGGE, PAULS ŠUBERTS; les organistes ADOLFS ĀBELE, PAULS JOZUUS, ALFREDS KALNIŅŠ, etc.

Ces artistes ne bornent pas leur activité aux limites de la Lettonie, mais plusieurs d'entre eux ont donné des concerts dans les pays voisins. De même, les chœurs lettons ont acquis une excellente réputation à l'étranger. Pendant l'été de 1925, le chœur de TEODORS REITERS a donné avec grand succès une série de concerts de musique lettonne dans les capitales d'Europe.

Le public letton suit avec un intérêt très vif les manifestations musicales; la formation de

chœurs et d'orchestres locaux est encouragée par l'organisation de grandes fêtes musicales nationales. Le pays, où, avant la guerre, la Livonie fut la pépinière des sociétés chorales et la Courlande celle des orchestres, compte actuellement dans toutes ses régions des chœurs et des orchestres en grand nombre.

En quelques années s'est développée une riche vie musicale. A l'intérêt, que portent à cette activité toutes les couches de la société, s'ajoutent les encouragements de l'État, qui considère la musique et le théâtre parmi les plus puissants moyens d'éducation.

CHAPITRE XII

La vie intellectuelle.

1. — *L'instruction publique.*

La diffusion de l'instruction publique s'est heurtée en Lettonie, dans le passé, aux circonstances les plus difficiles. En effet, pendant les siècles d'oppression, les tentatives d'affranchissement intellectuel des Lettons furent l'objet de persécutions incessantes des pouvoirs étrangers. L'administration scolaire russe, à qui avait été confiée la tâche de russifier le pays, se montra tout particulièrement hostile au développement intellectuel letton; ses efforts furent cependant brisés par la force de l'esprit national du peuple letton. Malgré toutes les difficultés, ce dernier obtint en effet des succès importants dans le domaine culturel. Avant la guerre, il occupait déjà, avec les Esthoniens, le premier rang, au point de vue intellectuel, parmi les peuples de l'Empire russe. Le degré d'instruction des masses populaires est aussi élevé en Lettonie que dans l'Europe occidentale. Le nombre des illettrés y est très réduit; on trouve encore

parmi les Lettons un certain nombre de vieillards ne sachant pas écrire, mais très peu ne sachant pas lire. Selon la statistique officielle pour l'année 1920, le pourcentage des lettrés — personnes sachant lire et écrire, à partir de l'âge de 10 ans — est de 80.85 % chez les hommes et de 77.21 % chez les femmes, sur la population totale du pays. Si l'on prend les chiffres d'un district dont la population est presque exclusivement lettonne, tel que le district paysan de Valmiera, on constate que les 96.4 % des habitants savent lire. Les illettrés appartiennent presque toujours aux minorités allogènes, excepté les Allemands.

D'après les principales nationalités représentées en Lettonie, le pourcentage des lettrés était, il y a quelques ans, le suivant :

	HOMMES	FEMMES
Lettons	73.57 %	74.33 %
Grands-Russiens	42.72 %	28.28 %
Petits-Russiens	38.57 %	27.16 %
Polonais	58.25 %	57.16 %
Lithuaniens	55.67 %	53.84 %

On compte à Riga, Jelgava et Liepaja, villes où les minorités allogènes sont les plus fortes, respectivement 28.7 %, 29.1 % et 29.2 % d'illettrés, tandis que les districts paysans en comptent beaucoup moins (au-dessous de 10 %). Or, le pourcentage des Lettons est beaucoup plus élevé dans les campagnes que dans les villes, où vivent

en général les minorités. Contrairement à la loi générale, les paysans sont en Lettonie les plus instruits et, fait caractéristique, inconnu à la plupart des peuples, la femme est aussi instruite que l'homme et, dans certains districts, même davantage. Le pourcentage des illettrés varie également selon les confessions.

Si l'on juge le degré de développement de l'instruction publique dans les principaux États d'Europe, en se basant sur la proportion des illettrés parmi les soldats (1907 à 1911), on peut établir une classification dans laquelle la Lettonie, dès avant la guerre, se plaçait immédiatement après les principales nations occidentales (Allemagne, Suisse, Danemark, Suède, Hollande, Angleterre et France). La Lettonie occupait donc le huitième rang parmi ces nations, tandis que la Russie s'y trouvait au quinzième.

Le nombre relatif d'écoles et d'écoliers lettons dépassait de beaucoup celui des autres territoires de l'ancien Empire russe et même celui de plusieurs États de l'Europe occidentale. D'après les données statistiques officielles, incomplètes, de l'ancien Empire russe, en Livonie 950 habitants sur 1,000 avaient fréquenté les écoles. Ce chiffre n'était que de 882 et 711 dans les autres provinces russes les plus avancées.

La diffusion de l'instruction secondaire (lycées, gymnases) et supérieure (écoles techniques, université) est aussi très grande en Lettonie. On

trouve des lycées dans chaque petite ville et même dans les campagnes, ce qui permet à un grand nombre d'enfants de paysans de suivre des études secondaires.

Le nombre des écoles en Lettonie était, pour l'année 1924-1925, de 1,980, dont 1,854 écoles primaires et 126 écoles secondaires, fréquentées par un total de 193,401 élèves, en grande majorité lettons. Ces chiffres montrent que, par rapport à sa population, la Lettonie occupe une des premières places en Europe au point de vue du nombre des établissements d'instruction secondaire.

L'institution du *Kulturās Fonds* (Fonds pour la Culture) a aussi beaucoup fait en Lettonie pour l'instruction hors de l'école, créant dans toutes les communes rurales des bibliothèques publiques. Il existait déjà avant la guerre 720 bibliothèques populaires en Lettonie. Malgré les destructions dues à la guerre, la Lettonie est arrivée à posséder dans les années immédiatement suivantes environ 1,200 bibliothèques, avec un total de 250,000 à 300,000 œuvres. Le « Fonds pour la Culture » fournit aussi des subventions aux associations poursuivant le développement de l'instruction et de l'art, aux étudiants, aux écrivains, aux artistes, pour leur permettre de compléter leurs études dans le pays même ou à l'étranger.

Une grande Bibliothèque Nationale a été

créée après la formation de l'État letton, par la réunion de diverses bibliothèques et par des achats et des dons. Elle s'enrichit constamment et est consultée par un nombre toujours plus important de visiteurs, qui, de 24,904 en 1920-1921, est devenu 69,482 en 1921-1922 et 99,657 en 1922-1923. Dans les années 1924 et 1925 ce chiffre marque une tendance à augmenter progressivement.

Les associations pour le développement de l'instruction organisent dans les campagnes des cours et des conférences pratiques. Elles possèdent, dans les petites villes et dans les communes rurales, des maisons qui sont devenues des centres de réunion pour les différentes classes de la population et les foyers de la vie culturelle locale.

Sous le régime russe, il n'existait sur tout le territoire letton qu'un seul établissement d'études supérieures : l'Institut Polytechnique de Riga, qui comptait six sections d'enseignement et environ dix-huit cents étudiants, dont la moitié étaient des étrangers. La jeunesse lettonne qui désirait suivre d'autres cours universitaires devait s'expatrier et fréquenter les universités de Russie ou de l'Europe occidentale. Aussi, l'idée de fonder une université lettonne commença-t-elle à germer. En 1917, lorsque le Gouvernement Provisoire russe accorda à la Lettonie une certaine autonomie administrative,

un comité de Lettons se forma au sein du Conseil provincial pour s'occuper spécialement de la création de l'Université nationale. Un congrès d'instituteurs en élaborait le projet d'organisation dans le courant de la même année. D'autre part, une Société pour l'Instruction, à Riga, sous la direction du D^r Butuls, travaillait dans le même but. En 1917, la première Université populaire fut fondée à Valmiera et bientôt la ville de Riga suivit cet exemple.

Lorsque l'indépendance de la Lettonie fut proclamée, le Gouvernement letton considéra la création d'une Université nationale comme l'une des plus nobles tâches de la République. Bien que les Russes eussent évacué pendant la guerre les laboratoires de physique de l'Institut polytechnique de Riga, dont le matériel scientifique remplit plus de soixante wagons, cet Institut put être remis en état de fonctionner, en transformant quelques-unes de ses sections et en créant de nouvelles Facultés. C'est ainsi que naquit l'Université lettonne de Riga, qui compte actuellement onze Écoles de hautes études et Facultés : architecture, école des ingénieurs, mécanique, chimie et pharmacie, agronomie, sciences mathématiques et naturelles, médecine, école vétérinaire, droit et sciences économiques, théologie, philologie et philosophie.

Le Gouvernement a confié les premières chaires de l'Université nationale à des profes-

seurs lettons réputés, qui, pour la plupart, enseignaient déjà dans différentes universités russes ou étrangères, ainsi qu'à d'éminents professeurs étrangers. Le corps enseignant comprenait en 1925 70 professeurs, 94 professeurs agrégés et 145 autres membres. D'autres établissements scientifiques ont encore été institués dans ce but, tels que fermes modèles, écoles d'agriculture, différents laboratoires. Ces institutions se trouvent en plein développement. Pour rétablir les laboratoires d'expériences, on n'a pu se servir qu'en partie du matériel évacué qu'on est parvenu à récupérer en Russie. On a dû en partie remplacer par de nouveaux achats ce que la guerre a fait perdre et acheter également les instruments nécessaires aux institutions nouvelles, ce qui a exigé un grand effort financier.

L'Université de Riga s'est rapidement développée. Le nombre des étudiants, qui était déjà de 1,300 pendant le premier semestre de son activité (1920), a atteint en 1925 le chiffre de 6,052, dont 80 étrangers.

Parallèlement aux établissements scientifiques se développaient les écoles supérieures d'art. L'idée de la création d'une école privée de musique, destinée aux citoyens de nationalité lettonne, avait déjà pris naissance, mais la guerre anéantit tous les préparatifs de cette entreprise et ce ne fut qu'après la déclaration de l'indé-

pendance nationale qu'on put effectivement fonder un Conservatoire Musical letton. Ce résultat fut acquis grâce surtout aux efforts persévérants du Prof^r Vītols.

Le nombre total des élèves pour le semestre d'été 1925 était de 374. Le corps enseignant compte 42 professeurs. Plusieurs villes de province, comme Liepaja, Daugavpils, etc., possèdent aussi des écoles musicales.

De même que le Conservatoire Musical, l'Académie nationale des Beaux-Arts n'a pu être fondée qu'après l'indépendance de la Lettonie. C'est en grande partie au grand peintre letton Vilhelms Purvits, son directeur actuel, qui, de 1909 à 1915, avait dirigé l'école des Beaux-Arts de Riga, que revient le mérite de sa fondation.

L'Académie des Beaux-Arts est une institution qui comprend à la fois l'enseignement des Beaux-Arts et des Arts appliqués. Les ateliers sont au nombre de six : académie, arts graphiques, paysage, sculpture, travaux sur métaux et art décoratif. Huit classes préparatoires acheminent les élèves aux travaux d'atelier.

L'Académie a été ouverte en 1921. Dans l'année scolaire 1924-1925 elle comptait 566 élèves.

2. — *Les Sciences.*

La marche progressive de l'organisation culturelle en Lettonie, quoique naturellement réunie par des liens plus étroits aux événements poli-

tiques, suit un développement qui, dans ses grandes lignes, est parallèle à celui de la haute culture scientifique. Un mouvement scientifique important se dessina en Lettonie lors de l'éveil de la conscience nationale. Les intellectuels furent d'abord absorbés par l'étude de la langue, les questions grammaticales, l'ethnographie, la mythologie et l'histoire nationale. Ils dirigèrent ensuite leur attention sur l'histoire naturelle du pays, sur sa flore et sa faune, ainsi que sur les conditions économiques de ses habitants. A mesure que la conscience nationale se développait, la pensée scientifique se fortifiait. Les savants lettons, s'apercevant bientôt qu'ils ne pouvaient séparer l'étude de leurs traditions de celle des traditions des peuples voisins, cultivèrent les recherches concernant les langues et l'histoire de ces derniers. Une deuxième étape dans cette direction consistait à recueillir les matériaux relatifs à l'ethnographie et au folklore du peuple letton. Les précieux résultats de cet ordre de recherches se concrétisèrent dans les recueils de chants populaires lettons, de contes et légendes, de proverbes et de récits magiques.

Vers la fin du XIX^e siècle, la Commission scientifique de la Société Lettonne de Riga devint le centre principal de la vie scientifique du pays. Elle avait fondé un musée ethnographique letton et une vaste bibliothèque. Les *Rakstu Krājumi* (Recueils de mémoires) de la Société, compre-

nant dix-sept volumes, parus de 1876 à 1914, reflètent son activité. Bien qu'au point de vue scientifique une partie de ces recueils ait déjà quelque peu vieilli, ils n'en sont pas moins intéressants en ce qui concerne le développement de la pensée lettonne. La Société Lettonne de Jelgava et quelques groupes lettons à Dorpat et à Moscou publièrent également leurs recueils de travaux scientifiques.

A l'enthousiasme, qui animait dans leurs premiers pas les pionniers de la science lettonne, vint bientôt s'ajouter l'expérience scientifique d'un nombre toujours croissant de spécialistes d'élite. Plusieurs savants lettons s'assurèrent une réputation hautement honorable.

Dans tous les domaines de la culture, de l'instruction du peuple jusqu'aux recherches scientifiques, s'affirment les progrès rapides de la vie intellectuelle et scientifique de la Lettonie, qui est en plein épanouissement, ainsi que l'attestent les quelques chiffres cités plus haut au sujet de ses institutions culturelles.

CONCLUSIONS

Du temps où les Lettons étaient opprimés par la domination russe et allemande, la notion même du passé de ce peuple était obscurcie. Ce n'est que peu à peu, en étudiant d'abord la poésie lettonne et en poursuivant ensuite des recherches archéologiques, que l'on se rendit compte de son ancienne civilisation. Nos connaissances au sujet de la préhistoire du peuple letton sont actuellement encore fort incomplètes; cependant, de sa langue, de sa mythologie et de sa poésie se dégage avec évidence, dans ses traits caractéristiques, l'image de son génie personnel. C'est ce génie qui demeura vibrant à travers les siècles, malgré l'oppression étrangère et tous ses effets déprimants sur la vie nationale.

Dans l'ancienne poésie populaire s'exprime une morale hautement développée; cette force morale a été l'élément essentiel dans la vie du peuple letton. Aux formes claires et vives de sa poésie correspondent un esprit constructif, une philosophie dont l'optimisme est fondé sur

l'activité morale. Elle s'affirme dans la résistance aux influences russes et allemandes, dans la lutte contre le despotisme ; elle inspire le désir constant d'amélioration intérieure et en même temps d'amélioration de l'état social et politique. Même aux époques les plus noires de l'oppression, les Lettons se sont efforcés de cultiver leurs exigences religieuses, morales et intellectuelles. C'est là la force intime qui leur a donné la possibilité de se créer une existence indépendante. C'est en effet à travers la bataille pour défendre leur vie intellectuelle, que les Lettons ont d'abord affirmé leur renaissance nationale. Les lettres et les arts ont eu chez eux, dans les temps modernes, un épanouissement extrêmement rapide. Et finalement la lutte pour la liberté, qui s'est déroulée dans les temps les plus récents, est encore un épisode de la lutte séculaire pour la civilisation. Même la domination étrangère, qui pendant longtemps s'est exercée aux dépens de la civilisation sur le peuple letton, n'a pas pu supprimer chez ce dernier le sentiment de l'intérêt public. L'aptitude à la vie politique, à son organisation, demeura constamment éveillée, animée par l'idéal de la liberté. La conquête de la liberté politique fut enfin le résultat du développement de ces forces morales. Le travail était le seul bien qui fût resté au peuple letton : il sut en faire le terrain de ce développement.

Ses quelques années d'existence comme entité nationale indépendante, politiquement organisée, ont amplement prouvé aux yeux du monde que ce peuple a utilement contribué à la consolidation de la civilisation européenne. En effet, malgré les luttes et les formidables transformations sociales qui ont été la conséquence de la guerre, le peuple letton a pu établir son régime démocratique en résistant aux éléments révolutionnaires : c'est en s'opposant à ces forces de destruction qu'il a pu se constituer en État indépendant, et s'il a pu si rapidement créer ses institutions nouvelles, en dérivant de l'expérience des autres nations les éléments d'un État moderne, c'est là la meilleure démonstration de l'esprit de haute civilisation qui, malgré toutes les difficultés historiques, a régi sa vie nationale.

Par cette intime correspondance qui lie la vie politique à la vie sociale et intellectuelle, la Lettonie, en même temps qu'elle établissait sa liberté, donnait une impulsion extrêmement intense au développement des institutions économiques et sociales, de l'instruction publique à tous ses degrés, depuis l'école primaire et les bibliothèques populaires jusqu'à l'enseignement académique et aux hautes écoles artistiques ; elle créait son théâtre national, sa vie culturelle indépendante, quoique en rapport avec la culture de tous les pays les plus avancés. C'est là une floraison et c'est le fruit s'épanouissant et mûris-

sant avec une étonnante rapidité, que seule la persistance de l'ancien tronc de la vie nationale dans toute sa force vitale peut expliquer.

La vie reprenait son rythme en Lettonie dès le lendemain de la guerre, et, grâce au travail assidu et à la volonté inlassable du peuple, l'activité économique devenait de jour en jour plus intense. Par la grande réforme agraire, qui a fait disparaître la criante injustice d'un régime féodal de la propriété, les contrastes des classes sociales ont été atténués. A un tel résultat a aussi contribué la grande diffusion de l'instruction, en vertu de laquelle, en Lettonie, la classe intellectuelle a ses racines jusque dans les couches les plus humbles du peuple. Si l'on considère les merveilleux efforts solidaires accomplis par le peuple letton pour réaliser son relèvement national, il apparaît hors de doute que, par la force morale dont il a donné des preuves si évidentes, il lui revient de plein droit de prendre part, à côté des autres peuples, à l'œuvre commune de la civilisation. Aussi, dès les premières années de son indépendance politique, s'est-il acquis la confiance, la sympathie et l'estime de toutes les nations.



NOTE
SUR LA PRONONCIATION DES MOTS LETTONS

Toutes les lettres doivent être prononcées. Il n'y a pas de consonnes ni de voyelles muettes;

e a toujours le son *é*;

o a un son qui se rapproche de *ouo* (Balodis = *Balouodis*);

u doit être prononcé comme en français *ou*;

j comme *i* (Jelgava = *Ielgava*, Jānis = *Janis*);

ae, *ai*, *au*, etc., sans donner lieu à un nouveau son unique, comme *aé*, *aï* et *aou* (Laima = *Laïma*, Saeima = *Saéima*, Daugava = *Daougava*);

c, même suivi par *a*, *o* ou *u*, a le son *ts* (Cēsis = *Tsésis*, Vecozols = *Vetsozols*);

č a le son *tch*;

g a le son *gh* (Spāgis = *Spāghis*); dans ce nom, *g* est un *gh* doux, palatal, comme d'ailleurs dans plusieurs mots lettons;

k peut de même avoir un son palatal, par exemple dans le nom Plākis;

n a quelquefois le son *ñ* (*gne*); ainsi dans les mots : bālini (= *baligni*), Iāna, Tornkalns, Banuta, vainags, vėjini;

ž doit être prononcé comme *j* en français.

Le signe de longue (—) sur une voyelle a la même valeur qu'en latin.

Le Gouvernement de la Lettonie indépendante a introduit officiellement une réforme de l'orthographe. Par exception, nous avons cependant suivi, dans le chapitre VIII, l'ancienne orthographe, en citant les titres des publications antérieures à cette réforme. On trouvera également quelques noms propres écrits selon les deux orthographes.

INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

Nous avons jugé superflu de donner ici une bibliographie complète, et qui eût été fort minutieuse, des ouvrages cités dans le texte. A part quelques œuvres générales bien connues, il s'agit le plus souvent de travaux de spécialistes, surtout lettons. Les indications nécessaires pour quelques renvois précis aux textes cités se trouvent au cours des différents chapitres. Parmi les savants lettons mentionnés dans les premiers chapitres, ceux dont le nom se présente le plus souvent sont P. Šmits (Schmidt), Švabe (Schwabe), Klaustīnš et Krodznieks. Šmits, professeur à l'Université de Riga, a publié de nombreux travaux sur des questions de linguistique, d'ethnographie et de mythologie lettonnes, qui ont paru soit dans des revues, soit comme monographies. Švabe est connu par ses recherches sur le développement de la civilisation lettonne et notamment sur les anciennes institutions économiques et juridiques. Klaustīnš a dédié toute son attention à un examen pondéré des matériaux historiques et ethnographiques. Ses études très variées sont éparses dans différentes publications périodiques lettonnes. Parmi les philologues lettons, Endzelīnš (ou Endzelīns), professeur à l'Université de Riga, est l'auteur de nombreux travaux linguistiques. Un autre professeur de l'Université de Riga, souvent mentionné, Plāķis, a étudié les problèmes de la philologie et de l'ethnographie lettonnes. Les auteurs, comme nous l'avons indiqué, sont cités simplement par leur nom, aux différents chapitres, en omettant de renvoyer chaque fois exactement à la source. Nous nous sommes en effet constamment efforcé d'envisager non pas un travail isolé, mais l'ensemble des conceptions de chaque savant.

Il est à remarquer que ces conceptions présentent des développements successifs et par conséquent donnent lieu à des appréciations différentes. Cela tient au développement des problèmes eux-mêmes, qui, par l'accumulation des matériaux, sont devenus de plus en plus complexes, en laissant apparaître ainsi des lacunes,

qu'on n'apercevait pas auparavant. Tel est le cas qui se présente dans la philologie, l'ethnographie et la préhistoire lettonnes, qui reflètent la complexité croissante de problèmes concernant souvent aussi plusieurs autres peuples. Au sujet des conditions économiques et sociales des pays baltes dans les âges les plus anciens, et particulièrement du commerce de l'ambre, nous avons eu recours aussi bien aux travaux des savants lettons qu'à d'autres ouvrages récents (tels que le *Reallexikon der Vorgeschichte* édité par le professeur Ebert, et les volumes de la collection *l'Évolution de l'Humanité*, publiée sous la direction d'Henri Berr et ceux de l'archéologue belge Siret). De très remarquables contributions à la connaissance de l'ethnographie lettonne se trouvent dans la publication périodique *Izglītības Ministrijas Mēnešraksts*. Nous en avons cité les fascicules, en nous bornant aux plus importants. Le savant Zēvers y a publié ses importantes études sur la culture matérielle dans ses rapports avec la langue et les manifestations intellectuelles. L'archéologue Balodis, professeur à l'Université de Riga, a dirigé des fouilles en Russie et en Lettonie, où il a obtenu en quelques années d'importants résultats scientifiques. Ses travaux les plus récents ont été publiés en letton, les plus anciens en russe. Bielenstein est un savant éminent, auteur de nombreux travaux rédigés en allemand, qui a consacré son activité à l'étude de l'ethnographie et de l'ethnologie du peuple letton. C'est pourquoi nous l'avons compté parmi les représentants de l'ethnologie lettonne. Les publications de plusieurs jeunes archéologues lettons ont paru dans des revues nationales.

Pour ce qui concerne l'ancienne poésie, nous avons tenu compte des nombreuses études que lui ont consacrées les auteurs déjà cités, le Prof^r Zālite, Zeiferts, etc., mais ce vaste champ de recherches, bien loin d'être épuisé, attend le travail de nouvelles générations de savants. L'auteur du grand recueil organique de ce trésor poétique national, K. Barons, s'est borné à des commentaires fort sobres, quoique très précieux, et qui laissent désirer d'autres travaux pour l'éclaircissement des innombrables problèmes ethnographiques, éthiques et esthétiques que soulève l'ancienne poésie lettonne.

Les recherches d'Arbusov sur le développement de la vie urbaine ont paru dans les Actes de l'Université Lettonne. Au sujet du développement économique récent, nous nous sommes servi des statistiques officielles, des revues spéciales *Ekonomists* et *The Latvian Economist* et d'autres travaux, tels que ceux de l'écono-

miste bien connu, Prof^r K. Balodis, de l'Université de Riga, ceux du Dr Siew sur les institutions de crédit et la monnaie, etc. On trouvera l'indication de nombreuses autres sources, concernant la vie économique et politique de la Lettonie, dans notre travail publié sous le titre : *Letland, seine Entwicklung zum Staat und die baltischen Fragen* (1923) qui contient une réfutation des thèses des auteurs allemands. Les proportions fort limitées du présent ouvrage nous empêchaient de donner un plus grand développement à ces questions, qui ont été présentées en un raccourci historique et, pour la même raison, sans une bibliographie abondante. La question des minorités nationales et la question agraire ont aussi fait l'objet de mémoires présentés à la Société des Nations. Au sujet de l'histoire de l'art, qui a été l'objet de nombreuses publications récentes, nous avons utilisé, pour l'analyse de l'art ancien, surtout les travaux de Brastinš et des collaborateurs de l'excellente revue ethnographique lettonne *Latvijas Saule*, qui a recueilli des matériaux très riches. De nombreuses indications sur l'art moderne se trouvent dans le volume richement illustré de Dombrovskis, *Latvju Māksla* (l'Art Letton).

ADJONCTIONS ET RECTIFICATIONS

Les combats de Cēsis (p. 275) se déroulèrent effectivement dans les environs de cette ville, mais ils sont généralement connus sous le nom de bataille de Cēsis. — Dans la transcription des noms de personnes, nous nous sommes efforcé de suivre, chaque fois que cela était possible, la graphie que le personnage lui-même avait préférée. — Page 235, ligne 23, où il est dit : « même de Juri Samarine », il faut lire : « du même Juri Samarine ». — Le lecteur voudra bien rectifier le nom *Langer* (p. 294, l. 20) par *Lange*, et *Stube* (pp. 327-328) par *Stobe*. — Les noms *Satecla*, *Tricata* (p. 100) et *Picols* (p. 150) s'écrivent en letton avec *k*.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
CHAPITRE I. — Les origines lettonnes : la langue.	
1. Les langues indo-européennes	1
2. Les langues baltes et le letton.	7
CHAPITRE II. — Ethnographie et Archéologie.	
1. Les âges préhistoriques	26
2. Les périodes paléolithique, néolithique, du bronze et du fer	35
3. Les anciens habitants de la Lettonie	46
4. L'ambre et la civilisation balte	54
CHAPITRE III. — Les éléments de la culture lettonne	
1. Données ethnologiques : originalité de la culture lettonne	74
2. La monnaie et le commerce	82
3. Le travail et le sentiment de la beauté	88
4. Les communautés primitives; développement de la vie économique et sociale	95
CHAPITRE IV. — La Poésie ancienne et populaire des Lettons.	
1. Les <i>dainas</i> et la psychologie du peuple letton	105
2. L'inspiration morale et la conception de la vie.	124
3. L'esprit chevaleresque et guerrier	129
4. Contes épiques et fantastiques.	139
5. Récits magiques et religieux; le culte de Jānis.	142

Pages.

CHAPITRE V. — **La vie économique et sociale.**

- I. Le développement agraire :
1. L'économie agraire jusqu'au XVII^e siècle 159
 2. Les réformes aux XVIII^e et XIX^e siècles 173
 3. Les conséquences de la guerre mondiale et la grande réforme agraire de 1920 179
 4. Conditions actuelles de l'agriculture en Lettonie. . . 186
- II. Les villes, l'industrie, le commerce et les finances :
1. La vie économique urbaine 193
 2. Développement du commerce et de l'industrie . . . 201
 3. La politique monétaire et les finances publiques. . . 206

CHAPITRE VI. — **La formation politique.**

1. De l'invasion allemande au XIX^e siècle. 213
2. Le réveil de l'idée nationale 225
3. Lutttes entre les conservateurs et les libéraux baltes; la question des Landtags 229
4. La période du panslavisme; tentatives de russification. 234
5. La génération de 1890 et le nouveau nationalisme . . . 249
6. La révolution de 1905 et ses conséquences 254
7. La guerre mondiale. 258
8. L'occupation allemande et la révolution russe 267
9. Proclamation de l'indépendance lettonne 271
10. La Constitution; les traités avec les États voisins; les Conférences des États baltiques 277

CHAPITRE VII. — **La Littérature lettonne.**

1. Les plus anciens textes. 285
2. L'activité littéraire du XVII^e siècle jusqu'au milieu du XIX^e siècle 293
3. La période du réveil national 299
4. Les courants de la littérature moderne 307

	Pages.
CHAPITRE VIII. — La Presse	327
CHAPITRE IX. — Les arts anciens et modernes.	
1. L'art appliqué	335
2. L'architecture et la sculpture	347
3. L'art moderne	351
CHAPITRE X. — Le Théâtre	364
CHAPITRE XI. — La Musique.	
1. La tradition populaire et la musique moderne	376
2. L'Opéra National de Riga	383
CHAPITRE XII. — La vie intellectuelle.	
1. L'instruction publique.	387
2. Les Sciences	394
Conclusions	397
Note sur la prononciation de mots lettons	401
Indications bibliographiques	402
Adjonctions et rectifications	404

Table des matières

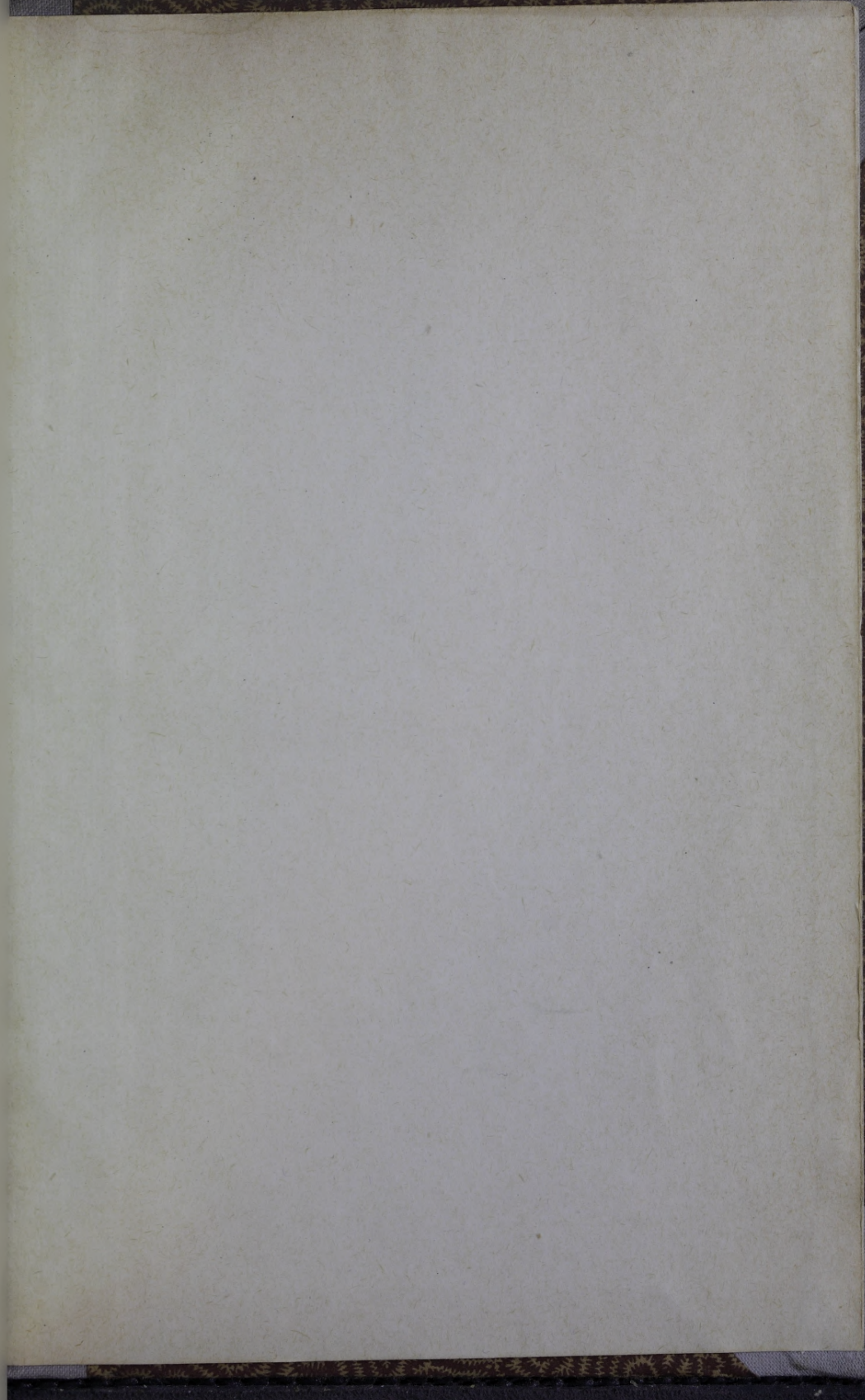
CHAPITRE VIII — La Prose	247
CHAPITRE IX — Les arts anciens et modernes	252
CHAPITRE X — Les arts modernes	257
CHAPITRE XI — La Musique	262
CHAPITRE XII — L'Opéra National de Riga	267
CHAPITRE XIII — La vie intellectuelle	272
CHAPITRE XIV — Les sciences	277
CHAPITRE XV — Les lettres	282
CHAPITRE XVI — Les arts graphiques	287
CHAPITRE XVII — Les arts industriels	292
CHAPITRE XVIII — Les arts décoratifs	297
CHAPITRE XIX — Les arts appliqués	302
CHAPITRE XX — Les arts et métiers	307
CHAPITRE XXI — Les arts et métiers	312
CHAPITRE XXII — Les arts et métiers	317
CHAPITRE XXIII — Les arts et métiers	322
CHAPITRE XXIV — Les arts et métiers	327
CHAPITRE XXV — Les arts et métiers	332
CHAPITRE XXVI — Les arts et métiers	337
CHAPITRE XXVII — Les arts et métiers	342
CHAPITRE XXVIII — Les arts et métiers	347
CHAPITRE XXIX — Les arts et métiers	352
CHAPITRE XXX — Les arts et métiers	357
CHAPITRE XXXI — Les arts et métiers	362
CHAPITRE XXXII — Les arts et métiers	367
CHAPITRE XXXIII — Les arts et métiers	372
CHAPITRE XXXIV — Les arts et métiers	377
CHAPITRE XXXV — Les arts et métiers	382
CHAPITRE XXXVI — Les arts et métiers	387
CHAPITRE XXXVII — Les arts et métiers	392
CHAPITRE XXXVIII — Les arts et métiers	397
CHAPITRE XXXIX — Les arts et métiers	402
CHAPITRE XL — Les arts et métiers	407
CHAPITRE XLI — Les arts et métiers	412
CHAPITRE XLII — Les arts et métiers	417
CHAPITRE XLIII — Les arts et métiers	422
CHAPITRE XLIV — Les arts et métiers	427
CHAPITRE XLV — Les arts et métiers	432
CHAPITRE XLVI — Les arts et métiers	437
CHAPITRE XLVII — Les arts et métiers	442
CHAPITRE XLVIII — Les arts et métiers	447
CHAPITRE XLIX — Les arts et métiers	452
CHAPITRE L — Les arts et métiers	457
CHAPITRE LI — Les arts et métiers	462
CHAPITRE LII — Les arts et métiers	467
CHAPITRE LIII — Les arts et métiers	472
CHAPITRE LIV — Les arts et métiers	477
CHAPITRE LV — Les arts et métiers	482
CHAPITRE LVI — Les arts et métiers	487
CHAPITRE LVII — Les arts et métiers	492
CHAPITRE LVIII — Les arts et métiers	497
CHAPITRE LIX — Les arts et métiers	502
CHAPITRE LX — Les arts et métiers	507
CHAPITRE LXI — Les arts et métiers	512
CHAPITRE LXII — Les arts et métiers	517
CHAPITRE LXIII — Les arts et métiers	522
CHAPITRE LXIV — Les arts et métiers	527
CHAPITRE LXV — Les arts et métiers	532
CHAPITRE LXVI — Les arts et métiers	537
CHAPITRE LXVII — Les arts et métiers	542
CHAPITRE LXVIII — Les arts et métiers	547
CHAPITRE LXIX — Les arts et métiers	552
CHAPITRE LXX — Les arts et métiers	557
CHAPITRE LXXI — Les arts et métiers	562
CHAPITRE LXXII — Les arts et métiers	567
CHAPITRE LXXIII — Les arts et métiers	572
CHAPITRE LXXIV — Les arts et métiers	577
CHAPITRE LXXV — Les arts et métiers	582
CHAPITRE LXXVI — Les arts et métiers	587
CHAPITRE LXXVII — Les arts et métiers	592
CHAPITRE LXXVIII — Les arts et métiers	597
CHAPITRE LXXIX — Les arts et métiers	602
CHAPITRE LXXX — Les arts et métiers	607
CHAPITRE LXXXI — Les arts et métiers	612
CHAPITRE LXXXII — Les arts et métiers	617
CHAPITRE LXXXIII — Les arts et métiers	622
CHAPITRE LXXXIV — Les arts et métiers	627
CHAPITRE LXXXV — Les arts et métiers	632
CHAPITRE LXXXVI — Les arts et métiers	637
CHAPITRE LXXXVII — Les arts et métiers	642
CHAPITRE LXXXVIII — Les arts et métiers	647
CHAPITRE LXXXIX — Les arts et métiers	652
CHAPITRE LXXXX — Les arts et métiers	657
CHAPITRE LXXXXI — Les arts et métiers	662
CHAPITRE LXXXXII — Les arts et métiers	667
CHAPITRE LXXXXIII — Les arts et métiers	672
CHAPITRE LXXXXIV — Les arts et métiers	677
CHAPITRE LXXXXV — Les arts et métiers	682
CHAPITRE LXXXXVI — Les arts et métiers	687
CHAPITRE LXXXXVII — Les arts et métiers	692
CHAPITRE LXXXXVIII — Les arts et métiers	697
CHAPITRE LXXXXIX — Les arts et métiers	702
CHAPITRE LXXXXX — Les arts et métiers	707

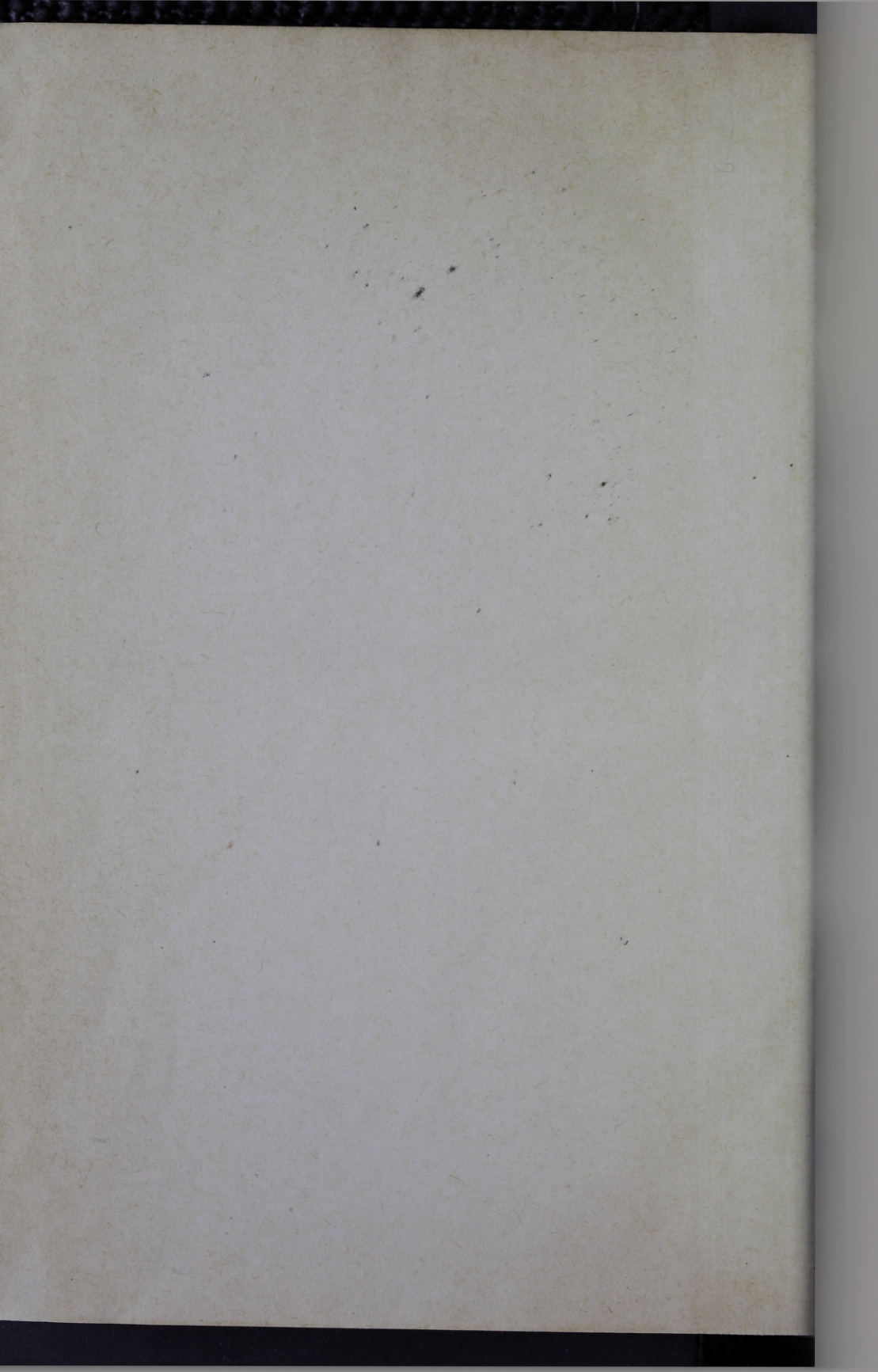
*Cet ouvrage a été achevé d'imprimer
par Marcel Hayez, Adjoint
de l'Académie royale de Belgique,
à Bruxelles, le 22 mai 1926.*

*Cet ouvrage a été achevé d'imprimer
par Marcel Hayez, imprimeur
de l'Académie royale de Belgique,
à Bruxelles, le 12 mai 1926 - - -*

(6-)

Cet ouvrage a été acheté d'occasion
par Marcel Hayes, imprimeur
de l'Académie royale de Belgique
à Bruxelles, le 22 mai 1956





LATVIJAS NACIONĀLA BIBLIOTEKA



0306020418